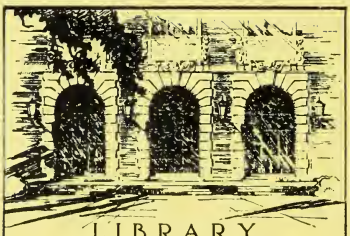
823
Sco8wF



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
Sco 8wF

BIBLIOTHÈQUE
MORALE ET LITTERAIRE

IN-8° 1re — SERIE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Il menaça Ebéneyer de l'abattre, s'il s'avançait à faire un pas.

WAVERLEY

PAR

SIR WALTER SCOTT

LIMOGES
MARC BARBOU ET C^ie^, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
Rue Puy-Vieille-Monnaie

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/waverleyortissix00scot_0

823
Sco 8w F

I

WAVERLEY-HONOUR. COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

Soixante ans se sont écoulés depuis le jour où Edouard Waverley, le héros de notre histoire, quitta sa famille pour rejoindre le régiment de dragons dans lequel il venait d'obtenir une commission. Ce fut un triste jour pour la belle et honorable maison de Waverley-Honour que celui où le jeune officier se sépara de son vieil oncle, sir Everard, qui l'aimait si tendrement, et qui lui destinait ses titres et son héritage.

Une notable différence d'opinions politiques avait désuni de bonne heure le baronnet, l'aîné de la famille, et son jeune frère, Richard Waverley, le père de notre héros. Ce dernier, de dix ans moins âgé que son frère, s'était bien convaincu que, pour arriver à la fortune et à l'indépendance, il ne pouvait compter que sur ses propres efforts. En conséquence, adoptant la foi politique qui lui paraissait la plus propre à servir ses intérêts, il avait franchement rompu avec le parti des Stuarts et de la Haute-Eglise que son frère Everard avait embrassé avec ardeur, et procédant à une abjuration formelle des principes de sa famille, il avait commencé sa carrière politique en qualité de whig avoué et de partisan déclaré de la succession de Hanovre.

Les ministres de Georges Ier, désireux de rassembler autant que possible l'ancienne noblesse autour de ce trône de nouvelle création, prodiguaient d'ordinaire aux convertis les faveurs, les titres et les charges. On vint en outre à découvrir que Richard Waverley ne manquait pas de capacités politiques. En conséquence, sir Everard apprit bientôt, par les feuilles publiques, que Richard Waverley, esquire, était élu membre du Parlement par le bourg ministériel de Barterfaith; puis, que Richard Waverley, esquire, s'était brillamment distingué dans les débats sur le bill d'*excise*, comme soutien habile et zélé du gouvernement, enfin, que Richard Waverley, esquire, avait été récom-

pensé de ses services, en étant nommé membre d'un conseil quelconque, ce qui, outre l'honneur, lui valait une assez forte pension, payée très-régulièrement quatre fois par année.

Quoique ces événements importants se fussent suivis d'assez près l'un l'autre, ils ne parvinrent au zélé baronnet qu'à d'assez longs intervalles, grâce à la sage lenteur des gazettes d'alors, bien loin d'égaler la célérité et l'universalité de nos journaux d'aujourd'hui. Cette progression régulière fut, pour Richard Waverley, un immense avantage, car si la somme totale de ses énormités eût été communiquée à sir Everard en une seule fois, il est certain que le nouveau conseiller n'aurait pas eu à se louer des résultats de sa politique. Le baronnet, l'une des meilleures âmes qui aient jamais vécu, ne laissait pas que d'avoir ses convictions énergiques et son côté sensible, et en apprenant ce qu'il appelait l'apostasie de son frère, il commença à faire de sérieuses réflexions.

D'abord, dans toute la chaleur de son ressentiment, il fit mander à Waverley-Honour son homme de loi, Clippurse, qui partit en toute hâte. Puis, en l'attendant, s'étant occupé à considérer tristement son arbre généalogique, il lui arriva même d'accorder quelques instants d'attention à la branche collatérale des Waverley de Hyhby-Park, dans le comté de Hants, qui, à défaut d'ascendants mâles de sir Everard et de son frère, auraient été les plus proches héritiers.

Mais cette branche dégénérée avait commis une grave offense contre la foi politique de la famille par le mariage d'un de ses membres avec Judith, fille d'Olivier Bradshawe, de Hyhby-Park, parent de Bradwardine le régicide, dont les armes, depuis ce temps, étaient jointes aux armes de Waverley. L'homme de loi arriva en ce moment ; il trouva son noble patron recueilli, soucieux ; il se contenta, en attendant son *fiat*, de préparer son papier et de tailler sa plume. En ce moment, les yeux du baronnet, se levant par un mouvement machinal, se fixèrent sur l'écusson que, depuis la bataille d'Hastings, avaient conservé ses ancêtres : les trois hermines passant, sur un champ d'azur, avec cette légende si bien appropriée à l'emblême : « Sans tache. » — Périsse plutôt notre nom, s'écria alors sir Everard, avant de le voir associé au blason d'une infâme Tête-Ronde.

Tout ceci fut l'effet d'un moment, d'un rayon de soleil, mais l'homme de loi tailla en vain sa plume. Il fut renvoyé aussitôt ; seulement le baronnet commença à méditer sur un projet d'une autre espèce.

A quelque temps de là, la voiture d'apparat du baronnet, attelée de six chevaux et suivie de quatre laquais en grande livrée, déposa le propriétaire de Waverley-Honour chez un noble pair aux convictions aristocratiques les plus franches et les plus loyales, qui habitait un comté voisin, et qui avait le bonheur de posséder six filles accomplies et point encore mariées.

La famille s'empressa de faire à sir Everard la plus cordiale réception ; mais, par malheur, le choix du baronnet tomba sur lady Emily, la plus jeune des aimables pairesses, à laquelle ses prévenances et ses déclarations ne parurent pas, du reste, causer le plus léger plaisir. La comtesse, en mère prudente, attesta au baronnet que cette froideur, cette gêne visible n'étaient que les résultats d'une modeste retenue et d'une sage éducation, et le sacrifice se serait sans doute accompli, comme il l'a été maintes fois en semblables circonstances, si l'une des sœurs aînées n'avait eu le courage de déclarer au gentilhomme que lady Emily avait dès longtemps accordé son affection à un jeune officier de fortune, l'un de leurs proches parents.

La délicatesse et la générosité étaient, pour les Waverley, des traditions de famille. Sir Everard se désista aussitôt de ses prétentions à la main de lady Emily, après avoir obtenu de son père la promesse de l'unir au fiancé de son choix. En outre, par quelques moyens qui nous sont inconnus, il parvint à procurer au jeune homme un avancement rapide. Mais, à dater de cette époque, Sir Everard se décida à rester garçon. Les efforts que nécessitent les déclarations et les galanteries ne convenaient point à l'indolence de ses habitudes. La tendresse de son cœur, encore plus que son amour-propre, venait de subir un assez rude désappointement. Il refusa donc de prêter l'oreille aux délicates insinuations du noble pair, et aux graves éloges qu'il ne cessait d'accorder à la prudence, au bon sens et aux aimables dispositions de sa première, seconde, troisième, quatrième et cinquième fille. Seulement ce souvenir profondément gravé dans la mémoire de sir Everard, suffit pour l'empêcher de se livrer, à l'avenir, à une mortification pareille. Il continua à vivre à Waverley-Honour, à la manière à la fois simple et grandiose d'un gentilhomme anglais opulent et distingué. Sa sœur, miss Rachel Waverley, présidait à sa table, et ils devinrent en même temps, par degrés, vieux garçon et vieille fille, représentants du célibat pleins de douceur, d'indulgence, de délicatesse et d'affabilité.

Quoiqu'il n'y eût jamais eu entre les deux frères de querelles violentes et d'amer ressentiment, une froideur complète régna longtemps entre eux; aucun d'eux ne pouvait se résoudre à faire des concessions ou à sacrifier quelque chose de ses principes. Un incident imprévu parvint pourtant à les rapprocher. Richard avait épousé une jeune fille d'un haut rang et d'une grande fortune, on eut des relations de famille qui pouvaient contribuer à améliorer sa position. Elle lui avait apporté en dot un manoir assez voisin de Waverley-Honour; ce fut là qu'il devint père.

Or, le petit Edouard, leur unique enfant, se trouvait un jour en promenade avec sa bonne, à un mille environ de Brew-Lodge, une propriété de son père, lorsque son attention, fut attirée par l'apparition d'un magnifique carrosse doré et sculpté comme si c'eût été celui du Lord-Maire, et traîné par six superbes chevaux noirs, attendant le retour du maître qui, à quelque distance, inspectait la construction d'une maison de fermiers. Nous ignorons par suite de quelles circonstances l'enfant s'était accoutumé à associer dans son esprit les trois hermines avec l'idée de propriété; mais il n'eut pas plus tôt aperçu l'emblême de famille, qu'il réclama à grands cris le magnifique équipage comme devant lui appartenir. Le baronnet arriva au moment où la bonne de l'enfant cherchait vainement à le faire renoncer à la conquête des six chevaux et du carrosse. Ce fut un heureux moment pour Edouard, car son oncle venait précisément de considérer, avec un regard attentif et presque avec un œil d'envie, les gros garçons joufflus du fermier dont il faisait bâtir la maison. Il sembla au baronnet qu'en ce moment la Providence venait de lui accorder une compensation, et de lui adresser une promesse, dans la personne de ce chérubin à visage rose, qui avait son regard et portait son nom, et qui avait à son affection, à sa protection et à ses biens, des titres héréditaires. Sir Everard retourna à cheval vers sa demeure, tandis que l'enfant et sa bonne furent expédiés à Brere-Wood-Lodge, dans le splendide carrosse, portant à Richard Waverley un message de conciliation.

Leurs relations cependant, quoique empreintes de politesse et de cordialité, ne purent jamais devenir entièrement fraternelles. Mais Richard-Waverley voyait, dans l'affection croissante de l'oncle pour le neveu, un moyen certain d'assurer à son fils l'héritage de la famille, qui aurait pu lui échapper, par suite de leurs dissensions. Quant à sir

Everard, il trouvait enfin, avec un secret plaisir, l'occasion d'employer toute la tendresse que renfermait son cœur et de déployer toute la douce bienveillance de son caractère. De cette façon, par une sorte de compromis tacite, il fut convenu que le petit Edouard passerait la plus grande partie de l'année à Waverley-Honour. L'éducation de l'enfant fut réglée à la fois d'après les idées de son oncle et celles de son père. Nous en dirons davantage à ce sujet dans le chapitre suivant.

II

ÉDUCATION.

Notre héros, Edouard Waverley, était, dans son enfance, d'une santé délicate, à laquelle l'air de Londres était évidemment malsain. Toutes les fois donc que l'ouverture de la session du Parlement, ou les combinaisons de quelque projet d'intérêt ou d'ambition, appelaient son père à la ville, où il résidait huit mois de l'année, Edouard Waverley était transféré à Waverley-Honour, et changeait complétement de direction et d'occupation, aussi bien que de résidence. Son père aurait pu remédier à cet inconvénient assez grave, en lui donnant un précepteur qui ne le quittât point. Mais le prudent Richard pensait avec quelque raison que l'homme de son choix ne serait peut-être point celui qui plairait à son frère. Il chargea donc son propre secrétaire, jeune homme intelligent et instruit, de consacrer quelques heures par jour à l'éducation d'Edouard, toutes les fois que celui-ci se trouvait à Brere-Wood, et laissa au baronnet le soin de pourvoir au reste.

Le chapelain de sir Everard, ancien élève d'Oxford, qui avait perdu sa position pour n'avoir pas voulu prêter serment au nouveau monarque, fut donc chargé de diriger les études du jeune homme, et s'en acquitta consciencieusement. Mais il était d'une indulgence extrême, et Edouard ne le craignant guère, s'habitua, dès l'enfance, à n'apprendre que ce qui lui plaisait et comme il lui plaisait. Heureusement, ce manque de règle et de direction n'eut pas, pour notre héros, une trop fâcheuse influence. Doué d'une intelligence si nette et si prompte qu'on eût pu le prendre pour de l'intuition, il montrait parfois pour l'étude une ardeur incroyable et soudaine, se rendait, en un instant, maître de son sujet, s'appropriait la pensée, le style, l'esprit de son auteur. Malheureusement, un défaut qui n'accompagne que trop souvent ces qualités brillantes,

une indolence excessive, qui ne recherche que les triomphes faciles et se rebute en présence des moindres difficultés, atténuait et viciait les heureuses dispositions du jeune homme. Edouard perdait, faute de volonté, l'opportunité d'acquérir le don de l'application ferme et assidue, l'art de contrôler, de diriger et de commenter les opérations de son esprit, don infiniment plus précieux que les nobles connaissances classiques dont les jeunes gens font ordinairement l'objet de leurs études.

On m'objectera ici que la nécessité d'instruire les enfants en les amusant, est devenu l'un des grands problèmes du siècle. Grâces à ce système extrêmement ingénieux, l'histoire d'Angleterre est maintenant, réduite aux difficultés d'une partie de cartes ; les problèmes de mathématiques, aux proportions des charades et des énigmes, et les diverses opérations d'arithmétique peuvent s'apprendre aussi aisément que les règles savantes de l'immortel jeu d'oie. Il ne reste plus qu'à faire un pas en avant pour que le *Credo* et les Commandements de Dieu soient étudiés et récités en se jouant, sans la moindre trace de gravité, de modestie et d'attention, qu'on exigeait jusqu'ici des enfants de ce royaume. On pourrait se demander cependant si ceux auxquels on enseigne l'histoire par le moyen des cartes n'en viendront pas un jour à préférer de beaucoup le moyen au but ; et si ceux qui auront appris leur *Credo* en plaisantant, ne feront pas un jour, de la religion tout entière, un objet de plaisanterie. De même, l'excessive indulgence des maîtres de nos héros qui lui permirent de s'instruire à son gré, selon la pente de son esprit et les caprices de son humeur, ne manqua pas d'avoir de fâcheuses conséquences pour son avenir, et exerça de fâcheux effets sur sa destiné et sur son caractère. Quelques circonstances extérieures contribuèrent à développer chez Edouard une extrême vivacité d'imagination, et un goût prononcé pour les études littéraires. La bibliothèque de Waverley-Honour, grande salle gothique avec une double rangée d'arceaux et une longue galerie, contenait une immense collection de volumes de tout âge et de toute espèce, telle qu'avait pu la former, dans l'espace de deux siècles, une famille opulente qui s'était toujours trouvée disposée à remplir ses armoires des livres recommandés par la mode du jour. Le jeune Edouard, rencontrant sur son chemin ce véritable océan de livres, obtint facilement la permission d'y naviguer sans pilote. Son précepteur consacrait la plus grande partie de son temps à ses propres études théologiques et politiques. Sir

Everard n'avait jamais eu le moindre penchant pour la littérature, et pensait, avec sa sœur Rachel, que c'était déjà une assez grande peine de suivre des yeux les caractères d'un écrit imprimé, sans se fatiguer encore à discerner les idées et les doctrines qu'ils transmettent à l'esprit et à la mémoire. Edouard apportait du reste à ses lectures son indolence habituelle ; il cessait de parcourir un volume, aussitôt que ce volume n'excitait plus sa curiosité ni son intérêt, et la facilité qu'il avait à se procurer sans cesse de nouvelles ressources et de nouveaux matériaux, le rendait chaque jour plus indifférent et plus difficile.

Cependant, avant d'en être arrivé à ce degré d'indifférence, il avait acquis et amassé dans sa mémoire, douée d'une ténacité merveilleuse, une foule de notions variées et de précieux renseignements. En fait de littérature anglaise, il savait par cœur Milton et Shakespeare ; il connaissait également bien nos vieux poètes dramatiques ; tous les passages pittoresques et intéressants des anciennes chroniques. Il s'était particulièrement familiarisé avec Spencer, Drayton et autres auteurs qui ont cultivé principalement les fictions romantiques, exerçant tant de pouvoir sur les imaginations jeunes, naïves et passionnées. Sous ce rapport, la connaissance profonde qu'il avait de la langue italienne, lui ouvrait un champ encore plus vaste et plus fécond. Il avait lu toute cette suite nombreuse de poëmes romantiques, qui depuis les jours de Luig-Pulci, ont fourni des thèmes favoris à tous les beaux esprits de l'Italie; il connaissait les plus gracieuses et les plus poétiques nouvelles qu'ait produites le génie de cette élégante nation. Dans la littérature classique, Waverley avait acquis les connaissances nécessaires et étudié les auteurs connus. La langue française lui avait offert une collection presque inépuisable de mémoires plus exacts que des romans, et de romans si bien écrits qu'on peut à peine les distinguer des mémoires; les splendides pages de Froissart surtout, avec leurs éblouissantes descriptions de tournois et de batailles, avaient surtout le don d'enivrer son esprit et d'émouvoir son cœur. La littérature espagnole lui avait fourni ses poésies pastorales et ses romans chevaleresques; la littérature antique des nations du Nord avait donné à son imagination un tour contemplatif et rêveur. Et cependant Edouard Waverley, tout en possédant bien des connaissances étrangères à la foule, pouvait être d'ailleurs considéré comme un ignorant, parce qu'il ignorait presque tout ce qui ajoute à la dignité de l'homme et le met à même d'occuper une situation brillante dans la vie et la société.

L'attention de ses parents aurait pu lui être d'une grande utilité, en donnant à ses goûts et à ses études une tournure plus sérieuse. Mais Edouard Waverley perdit sa mère lorsqu'il venait d'atteindre sa douzième année, et son père, occupé avant tout de ses projets d'ambition, le laissa en liberté lire et rêver, pensant qu'il avait l'intention de devenir un jour évêque. S'il avait pu deviner et analyser ses rêves, il aurait dû aboutir à une toute autre conclusion.

III

PALAIS DE NUAGES.

Notre héros avait atteint sa seizième année, ses habitudes de rêverie et de distraction, et son amour de la solitude prirent un caractère tellement marqué, que sir Everard commença à s'inquiéter pour la santé du jeune homme. Le baronnet essaya de contrebalancer l'influence de ces penchants, en donnant à son neveu le goût des exercices virils et fatigants qui avaient fait les délices de sa jeunesse. Edouard se livra à ces amusements avec l'ardeur qu'il apportait en toutes choses, mais cette ardeur fut bientôt épuisée. Lorsqu'il eut parcouru la campagne armé de son fusil, aux environs du castel, pendant toute une saison ; lorsqu'il eut pendant les beaux jours passé de longues heures à suivre de l'œil les ondulations de sa ligne dans la rivière, il laissa là carnassière et hameçons, et se livra tout entier à ses chères rêveries. Sir Everard pensa alors à procurer au jeune homme quelque société, mais ici il rencontra encore des obstacles presque insurmontables. D'abord, les jeunes squires du voisinage, dont l'éducation, en général, avait été fort négligée, ne pouvaient être pour Edouard d'agréables ou d'utiles compagnons. Il y avait bien aussi, aux environs, quelques gentilshommes, mais ceux-ci, par leur élégance raffinée, par leurs grandes manières, imposaient à l'adolescent, qui se trouvait gêné et timide dans leur société, craignant sans cesse de commettre quelque infraction aux lois du savoir-vivre, quelque atteinte aux lois de la politesse, qui le rendit ridicule aux yeux de ses compagnons.

Edouard Waverley passait, du reste, sans trop d'ennui, de longues heures dans la société de son oncle et de sa tante. Les deux vieillards alors, avec cette abondance de souvenirs si communs à leur âge, aimaient à se rappeler les histoires du temps passé, et parfois Edouard

s'ennuyât fréquemment d'entendre répéter sans cesse les mêmes détails fastidieux d'alliances et de parenté, il lui arrivait souvent aussi de se sentir intéressé vivement et même profondément ému aux récits dramatiques et parfois glorieux que contenaient les chroniques de la famille.

Ses yeux se mouillaient et son cœur battait plus fort en écoutant la narration des exploits de Wilibert de Waverley en Terre-Sainte, de sa longue absence, de son trépas présumé, de son arrivée subite, au moment même où la fiancée de son cœur venait d'épouser celui qui l'avait protégée dans sa solitude ; de sa retraite enfin dans un saint monastère, où il avait été chercher la paix qui ne se trouble point. Il n'était pas moins ému, lorque sa tante Rachel lui racontait les épreuves et le courageux dévouement de lady Alice Waverley durant la grande guerre civile. Charles Ier, après la bataille de Woscester, avait cherché un refuge à Waverley-Honour; la noble dame, voulant assurer la retraite du monarque, avait envoyé son plus jeune fils à la tête de ses domestiques, à la rencontre de l'ennemi, pour le charger et l'arrêter, afin que le roi pût assurer sa fuite. Hélas ! la pauvre mère acheta le salut du prince au prix de la vie de son précieux enfant ! On le rapporta blessé dans sa demeure, et les gouttes de son sang laissèrent des traces ineffaçables, depuis la grande porte du château jusqu'au grand salon où on le déposa pour mourir aux pieds de sa mère. Il emporta du moins dans la tombe une puissante consolation, car un regard, un seul que lui jeta sa mère en pleurs, lui annonça que son dévouement n'avait pas été inutile. « Et, ajoutait la tante Rachel, je me rappelle avoir vu une personne qui connut et aima tendrement ce héros de notre famille. Miss Lucy Saint-Aubin, qui lui avait été fiancée, vécut et mourut fille, portant le deuil du pauvre William, et gardant son souvenir, quoiqu'elle fût une des plus belles et des plus riches héritières de la contrée. Lorsqu'elle se sentit mourir, elle se fit apporter à Waverley-Honour, et revit tous les lieux qu'elle avait parcourus avec mon grand-oncle, et fit ôter le tapis afin d'apercevoir encore les traces de son sang, et si ces taches avaient pû être effacées, elles l'auraient été par tant de larmes. »

Ces légendes romanesques, ces récits poétiques, ne manquaient pas de produire leur effet sur l'imagination de notre héros. Souvent, assis seul et rêveur dans un coin de la vaste bibliothèque, il revoyait dans son esprit les scènes et les images qu'avait vues avant lui le castel de

ses ancêtres. Devant lui, se déroulait dans sa splendeur, le cortége nuptial de Waverley-Castle ; le pèlerin, pâle et fatigué, maître inconnu de ce manoir, contemplait cette scène en silence, d'un mot il se faisait connaître, et ses vassaux couraient aux armes, et le fiancé reculait, frappé de surprise, et la fiancée se jetait à genoux, défaillante de terreur. Mais Wilibert devinait que le cœur de Berthe s'était donné déjà avant même que sa main se fût donnée, et, d'un air froid et dédaigneux, mêlé d'une expression de douleur, il remettait son glaive au fourreau, et s'éloignait pour jamais du château de ses ancêtres. Puis la scène changeait; Edouard revoyait dans son oratoire la miss désolée, la courageuse héroïne, attentive au moindre son, tressaillant au moindre bruit, écoutant les pas de la troupe royale se perdre dans la distance, puis le tumulte confus du combat qui se rapprochait; le galop des chevaux, les cris des cavaliers, le fracas des coups de pistolets résonnant tout près de sa demeure. La noble dame se levait effrayée, un serviteur accourait vers elle; pour le reste, l'imagination était impuissante à rendre cette scène de douleur.

Souvent le jeune Edouard pour pouvoir, sans interruption, se livrer à ses rêveries, quittait la maison et se réfugiait, durant des heures entières, dans quelques-unes des belles solitudes boisées qui se trouvaient aux environs de Waverley-Honour. Dans une clairière des grands bois, qui était distinguée par une sorte de monument gothique, et portait le nom de Poste de la Reine, Elisabeth d'Angleterre avait, disait la tradition, percé sept daims de ses flèches. Ce lieu agreste et richement boisé était une des retraites favorites du jeune homme. D'autres fois encore, muni de son fusil de chasse, suivi de son épagneul et portant un livre dans sa poche, il s'enfonçait dans une longue avenue qui, après un parcours de quatre milles, se rétrécissait graduellement entre deux murailles de rochers et aboutissait à un petit lac appelé Mirkewood-Mere. Dans les temps anciens, une forte tour s'élevait sur un roc au milieu du lac, et avait souvent servi de citadelle à la famille. Les Waverley s'y étaient plus d'une fois réfugiés dans les temps de la guerre des Deux Roses. Nigel Waverley, frère de ce William, dont la tante Rachel se plaisait à raconter l'histoire, y avait longtemps tenu en échec un parti de républicains. C'était au sein de ces paysages solitaires et sombres, pleins de grands souvenirs et de poétiques nuages, que le jeune Edouard aimait a voir flotter ses fugitives visions, toutes colorées de teintes anciennes et changeantes comme celles de l'arc-en-ciel, et toutes voilées d'une légère ombre de poétique mélancolie.

IV

CHOIX D'UNE PROFESSION.

Le héros de notre histoire comptait, au nombre des traits distinctifs de son caractère, une excessive timidité. Pour rien au monde, surtout, il n'eût pu se décider à révéler aux profanes, aux indifférents, les secrets de magie et de beauté de cette sphère idéale où il allait se réfugier et oublier la froideur et le prosaïsme de l'existence. Cet instinct délicat, cette profonde réserve, devinrent surtout de réels avantages pour le jeune songeur, lorsqu'il approcha de ses vingt ans, et lorsque quelques images réelles de jeunesse et de grâces féminines commencèrent à se mêler aux charmantes visions de ses rêves.

Pourtant la liste des beautés que contenait la paroisse Waverley, n'était point nombreuse, et ne pouvait guère donner carrière à l'imagination d'un poète. La plus aimable de toutes les jeunes voisines de notre gentilhomme était, sans contredit, miss Cécilia Stabbs, fille du squire Stabbs, de la Grange, ou plutôt miss Sissly, ainsi qu'on l'appelait par abréviation. Il arriva que, maintes fois, miss Cécilia se trouva sur le chemin d'Edouard dans le cours de ses promenades solitaires à travers les grands bois de la famille, peut-être était-ce l'effet du hasard, peut-être celui d'un petit calcul féminin, point trop mal imaginé; mais les rencontres fortuites n'eurent aucun effet; Edouard, pour oser solliciter la tendresse et demander la main d'une héroïne de roman, en chair et en os, était trop jeune et trop timide encore, et, avant que le courage lui vînt, Mrs Rachel Waverley avait eu le temps de s'interposer. Nous ne savons par quelle pénétration intime, par quel pressentiment secret, la bonne dame devina les ambitieuses espérances de miss Cécilia; la femme la plus simple et la plus naïve est du reste douée à cet égard, d'une sorte d'intuition, mais elle s'empressa de couper court à toute apothéose, en représentant à son frère que l'unique rejeton de leur race, le dernier descendant d'une aussi noble maison, devait voyager et acquérir quelque connaissance du monde et peut-être de la cour, plutôt que de se confiner pour toujours dans cette sombre résidence. A cette proposition, sir Everard ne répondit d'abord que par un refus définitif. Edouard, disait-il, aimait, à la vérité, un peu trop les livres; mais la jeunesse se lasse de tout, et quand sa fureur de s'instruire se serait un peu calmée, il prendrait goût, de lui-même, aux

exercices virils et aux affaires du comté. Et puis le savoir peut-il jamais nuire? Lui-même, l'honorable baronnet, n'avait-il pas maintes fois regretté de ne pas s'être montré jadis plus assidu et plus studieux? S'il avait été plus savant, n'aurait-il pas pu se rendre plus utile.

Mais l'extrême désir qu'avait la tante Rachel de maintenir le plus longtemps possible l'indépendance de son neveu, lui inspira de très-éloquentes et sérieuses objections, qui triomphèrent de cette résolution extrême. Chaque membre de la famille avait, dans sa jeunesse, servi son pays dans l'armée, ou fait un voyage à l'étranger ; pour se convaincre de ce fait, sir Everard n'avait qu'à consulter leur généalogie. C'était là une autorité sans réplique contre laquelle l'honorable baronnet ne protestait point ; en conséquence, il fit proposer à Richard Waverley, père de notre héros, d'envoyer le jeune Edouard sur le continent, sous la conduite de son précepteur actuel, M. Pembroke. Richard Waverley, toujours très-affairé, ne trouva d'abord rien à objecter à cette proposition, mais il lui arriva d'en parler un jour à son protecteur, le ministre X***. Celui-ci écouta la confidence d'un air fort grave, puis représenta à son client qu'un jeune homme sans expérience, livré exclusivement à une direction politique des plus suspectes, et éloigné de son père par un voyage sur le continent, ne manquerait guère d'être présenté au Prétendant ou à ses fils, à Paris où à Rome, et d'être mêlé à des intrigues de nature à compromettre son avenir. Si, au contraire, M. Edouard Waverley se décidait à rentrer pour quelque temps dans l'armée, Sa Majesté ne refuserait pas de mettre à sa disposition une compagnie dans quelqu'un des régiments de dragons qui revenaient de Flandres.

Un politique ami du pouvoir et désireux de faire sa fortune, n'aurait pu dédaigner cet avertissement délicat, qui déguisait à peine une injonction positive, sans exposer sa position présente et future aux plus fâcheux revirements. Deux lettres, en conséquence, adressées à sir Everard et à son neveu, leur annoncèrent presqu'aussitôt que le père d'Edouard, guidé par les conseils et les désirs de son patron et bienfaiteur, avait fait choix pour son fils de la carrière militaire. Le jeune homme auquel (par une faveur toute spéciale de Sa Majesté) on faisait sauter les grades de cornette et de lieutenant, était nommé capitaine au régiment de dragons commandé par Gardiner, et devait, dans un mois au plus tard, avoir rejoint son corps à Dundée.

Sir Everard Waverley reçut cette communication paternelle avec un

singulier mélange de contusion et d'orgueil. Ses sympathies jacobites n'étaient un mystère pour personne. Vers 1715, on avait beaucoup parlé d'exercices secrets et de manœuvres des tenanciers de Waverley-Chase, dans les bois, au clair de lune. Lors de l'arrestation de sir Wilham Wyndham, chef du parti tory, une lettre de sir Everard avait été trouvée dans sa poche. L'honorable baronnet avait, depuis, aidé puissamment de son influence et de sa bourse les gentilshommes écossais qui avaient été faits prisonniers à l'affaire de Preston, dans le Lancashire, et c'était son avocat et conseil ordinaire, qui avait présenté leur défense lors du fatal procès. En un mot, sir Everard avait toujours témoigné une sincère malveillance au gouvernement hanovrien, sans aller cependant jusqu'aux actes d'hostilité ouverte. Il était donc bien naturel que le digne baronnet ressentît une contrariété assez vive en pensant que son unique héritier et très-cher neveu allait porter les armes au profit de la dynastie de Brunswick, et cette idée fit pousser au vieux gentilhomme nombre de douloureuses et violentes exclamations, qui furent mises sur le compte d'un violent accès de goutte. Puis, s'étant fait apporter une liste de l'armée, le baronnet se consola presque en voyant le nombre des gentilshommes de loyales et anciennes maisons, les Mordaunt, les Granville, les Stanley, qui ne dédaignaient point de servir sous le nouveau monarque. Rappelant alors tous ses sentiments d'antique orgueil et de fierté militaire, il se dit qu'il valait mieux encore, pour faire face à l'ennemi, se ranger sous le drapeau national — fût-il même soutenu par la main d'un usurpateur, — plutôt que de rester lâchement au logis, sans but, sans emploi, sans ardeur et sans gloire. Quant à la tante Rachel, quoique le résultat de sa courageuse tentative ne fût pas entièrement conforme à ses désirs, elle comprit la nécessité de se soumettre aux présentes circonstances; elle essaya de se consoler en préparant le trousseau de son cher neveu pour la prochaine campagne, et en pensant à la joie qu'elle aurait de le voir vêtu de son bel uniforme brillant.

Quant au jeune homme lui-même, il reçut cette nouvelle imprévue avec une surprise extrême et une très-vive agitation. Ainsi, — dit un vieux poëme plein de fraîcheur et de grâce: — le feu mis soudain à une bruyère desséchée, couvre de fumée la colline solitaire, et la couvre en même temps d'un éclat brillant, mais passager. M. Pembroke, précepteur ou plutôt ami du jeune homme, eut souvent occasion, à cette époque, de ramasser dans tous les coins de sa chambre, des feuilles de

papier portant des fragments de poésie composés sous l'influence des sentiments divers qui s'élevaient dans cet esprit pieux et ardent, à ce soudain changement survenu dans sa vie.

Le bon docteur, que la moindre apparence de lignes rimées tracées par la main de son pupille plongeait dans une admiration profonde, s'empressait naturellement, à chaque nouvelle découverte, de communiquer ce trésor à la tante Rachel qui, après l'avoir lu au travers de ses lunettes obscurcies par les larmes, s'empressait de le collectionner dans son agenda de poche, au milieu d'une foule de recettes de cuisine et de pharmacie, de passages de la Bible, et de textes de sermons. Comme, dans tous ces essais poétiques, les deux excellents amis du jeune homme ne purent trouver rien qui eût rapport à miss Cécilia, ils en conclurent avec raison que cette fantaisie fugitive s'était effacée de la cervelle du jeune Edouard, grâce aux rêves de gloire et d'avancement que lui suggérait maintenant son début dans la carrière militaire.

La belle Cécilia tenta cependant un suprême effort. Le dernier dimanche où Waverley parut à l'église, elle se présenta dans le banc de son père, toute soie, et frisures, et rubans, et dentelles. Mais, hélas! rien n'affaiblit autant la bonne opinion que nous pourrions avoir des autres, que la bonne opinion que nous avons de nous. Le jeune Edouard, tout radieux et orgueilleux dans son beau costume tout neuf, occupé de ses bottes vernies, de son chapeau galonné d'or et de sa redoutable épée, n'eut pas un regard à donner aux atours ni aux charmes de Cécilia. Pour terminer ici l'histoire de l'ingénieuse jeune fille, nous avouerons à nos lecteurs qu'après le départ du jeune officier pour l'Ecosse, la belle enfant, voyant se dissiper ses rêves, se résigna paisiblement à accepter un *pis-aller*, et épousa, six mois plus tard, Jonas Bulbertfield, fils du riche intendant d'un riche baronnet, union qui fit la joie du squire Stabbs, qui estimait plus, au fond du cœur, la fortune que la noblesse, en même temps que celle de la tante Rachel qui, lorsqu'elle rencontra le nouveau couple à l'église, fit à la jeune femme la plus gracieuse de ses révérences, en présence du recteur, du vicaire, du clerc, et de toute la congrégation réunie des deux paroisses.

V

LES ADIEUX DE WAVERLEY.

Le soir de ce même dimanche où le jeune Edouard s'était montré à ses voisins, revêtu de son bel uniforme, sir Everard alla le trouver dans la bibliothèque où, saisi d'une vive ardeur guerrière, il s'exerçait à faire des passes et à décocher des horions, de sa belle épée neuve, à une vieille tapisserie représentant le chevalier, sir Hildebrand de Waverley et son magnifique palefroi. Sir Everard entra d'un pas grave, et, ayant porté ses regards alternativement sur le tableau et sur son cher neveu, commença à adresser à ce dernier une solennelle exhortation qu'il termina bientôt avec toute la simplicité naturelle, mais non sans dignité, et sans quelques marques de profonde émotion : « Mon cher Edouard, dit-il, la volonté de Dieu et celle de votre père auquel, après Dieu, vous devez obéir en toutes choses, est que vous suiviez la carrière des armes, dans laquelle bon nombre de vos ancêtres se sont brillamment distingués. J'ai pris les mesures nécessaires pour qu'au milieu de vos compagnons d'armes vous puissiez vous montrer dignement comme descendant unique et héritier probable de la maison de Waverley. Rappelez-vous, mon fils, le nom que vous portez, lorsque vous vous trouverez sur un champ de bataille... Edouard, mon cher enfant, rappelez-vous aussi que vous êtes le dernier de notre race; en conséquence, évitez les dangers, les dangers inutiles, autant que vous le permettront le devoir et l'honneur, et fuyez la société des libertins, des joueurs et des whigs, qui ne sont malheureusement que trop nombreux dans les rangs de l'armée royale. Votre colonel, à ce que l'on m'a dit, est un excellent homme... pour un presbytérien. En tous cas, ne négligez pas votre devoir envers Dieu, l'Eglise établie et le... et toutes les autorités. » Ici, sir Everard se sentant complétement à bout d'éloquence, s'interrompit fort à propos et emmena son neveu voir à l'écurie les superbes chevaux qui étaient destinés à son usage ainsi qu'à celui de ses valets, deux hommes de Waverley-Honour devant accompagner leur jeune maître en Ecosse : « Vous n'aurez avec vous, mon cher enfant, lui dit-il, qu'une suite peu nombreuse, comparée à celle de sir Hildebrand de Waverley, qui passa un jour en revue, devant la porte du castel, un corps de cavalerie bien plus nombreux encore que votre

régiment tout entier. J'aurais désiré que les vingt jeunes gens nés sur mes terres, qui viennent de s'enrôler, eussent pu vous suivre en Ecosse; ils vous eussent du moins formé une petite escorte; mais on m'a assuré que cette façon d'agir paraîtrait extraordinaire dans ces jours d'à présent où l'on fait tout pour détruire les principes d'obéissance que le peuple doit aux seigneurs. » Ayant ainsi terminé ces dispositions dernières, sir Everard conduisit son neveu à la bibliothèque où il lui remit une lettre soigneusement placée dans une enveloppe, entourée d'un lacs de soie, et portant sur le sceau de cire verte la cotte d'armes des Waverley. Cette lettre était adressée, selon les règles de la plus pompeuse cérémonie : « A Cosmo Comyne Bradwardine, esquire de » Bradwardine, à sa résidence principale de Tully-Veolan, comté de » Perth, Bretagne septentrionale, aux mains de M. le capitaine Edouard » Waverley, neveu de sir Everard Waverley, baronnet, de Waverley-» Honour. »

Le gentilhomme auquel cette épaisse missive était adressée, avait pris les armes pour la cause des Stuarts en 1715, et avait été fait prisonnier à l'affaire de Preston. Sa famille était très-ancienne, et ses affaires passablement embarrassées; il ne manquait pas d'érudition, selon la coutume des Écossais, dont les connaissances sont, généralement, plus étendues qu'exactes ou profondes. Il avait prouvé son attachement passionné pour les auteurs classiques dans une mémorable occasion. Tandis qu'on le menait captif, de Preston à Londres, il avait trouvé moyen d'échapper à la surveillance de ses gardes; quelques jours après, cependant, on le rencontra errant aux environs du lieu d'où il s'était évadé, on l'avait reconnu, arrêté, et reconduit à la geôle. Ses compagnons et même ses gardes, étonnés de cette étrange imprudence, n'avaient pu s'empêcher de lui demander pourquoi, étant une fois en liberté, il ne s'était pas hâté de s'enfuir à une grande distance. L'honnête gentilhomme répondit qu'il avait bien eu, en effet, l'intention de le faire, mais que, s'étant aperçu qu'il avait oublié son Tite-Live, dans sa précipitation à fuir, il était revenu pour le chercher. Cette réponse naïve attira sur le consciencieux érudit l'attention de l'homme de loi qui, à la requête de sir Everard, s'était chargé de présenter la défense des gentilshommes royalistes. Il en conçut pour l'admirateur de Tite-Live un très-vif intérêt, et n'eut ni trêve ni repos qu'il n'eût obtenu l'acquittement de Cosmo Comyne de Bradwardine qui, à peine échappé à ses juges, s'empressa de venir témoigner sa reconnaissance au digne

baronnet de Waverley-Honour. Une passion commune pour la chasse et tous les nobles exercices du *sport*, une notable sympathie d'opinions politiques, établirent entre les deux gentilshommes une assez étroite amitié. Le baron de Bradwardine, en s'en retournant dans ses foyers, après un séjour de plusieurs semaines à Waverley-Honour, emporta la promesse formelle du baronnet, de venir lui rendre sa visite et chasser la grouse l'été suivant dans ses marais de Perthshire. Bientôt après, M. de Bradwardine envoya d'Ecosse, à son noble ami, une somme destinée au remboursement des frais de défense auprès de la Haute-Cour de Westminster, somme qui, avant d'être expédiée, coûta bien des efforts, bien des regrets et des soupirs, à Duncan Macwhuble, bailli de Bradwardine. Depuis cette époque, s'établirent entre les deux maisons des relations annuelles consistant principalement en une lettre assez courte, et en un échange de barils et de paniers, circulant entre Tully-Veolan et Waverley-Honour; l'exportation anglaise se composant de faisans, de venaison, d'énormes fromages, et d'ale particulièrement capiteuse, et supplée en retour par l'importation écossaise, dont les articles principaux étaient les grouses, les lièvres blancs, le saumon fumé et l'*usque-baugh*, petits présents réciproques que s'envoyaient les deux maisons comme gages de constante amitié. Il allait de soi, par conséquent, que l'héritier présomptif de Waverley-Honour ne pouvait guère visiter l'Ecosse sans être muni de lettres de recommandation pour le baron de Bradwardine.

Ce fut alors au tour de M. Pembroke, chapelain du baronnet et précepteur d'Edouard, à prendre congé de son élève. Après lui avoir gravement et solennellement recommandé de respecter les principes et les enseignements de la religion, de se préserver soigneusement de toute futile et profane société qui pourrait mettre en danger sa conscience et ses principes de morale, M. Pembroke profita de la circonstance pour glisser dans la main d'Edouard deux énormes copies d'un énorme traité *contre les dissidents*, dont la conception et la rédaction avaient été l'affaire principale de sa vie. Sa conscience lui reprochait de n'avoir rempli ses devoirs de tuteur envers notre héros qu'avec assez de tiédeur et de nonchalance; il pensait l'en dédommager en lui léguant ses conseils et ses enseignements par écrit. Mais notre jeune officier ne voyant, dans le titre du gros manuscrit, rien qui l'invitât à en faire la lecture, l'enfouit soigneusement dans les profondeurs de sa malle de voyage, où

l'œuvre du digne M. Pembroke demeura dans une éternelle obscurité.

Les adieux de la tante Rachel furent assez brefs, mais très-affectueux. Soupçonnant son cher Edouard d'être quelque peu sensible aux fascinations du beau sexe, elle lui recommanda d'être fort prudent, et de ne point se laisser captiver étourdiment par les charmes de quelque beauté écossaise. Puis, après d'autres recommandations prudentes et presque maternelles, elle termina ses adieux par une touchante bénédiction, et remit au jeune homme, en guise de souvenir, une fort belle bague de diamant, telle que les gentilshommes en portaient souvent à cette époque; et une bourse de superbes pièces d'or, qui étaient aussi plus communes il y a soixante ans qu'elles ne le sont de nos jours.

VI

EN GARNISON.

Le lendemain matin, oppressé et ému par divers sentiments que dominait une impression d'anxiété et de regret presque solennelle, Edouard Waverley quitta la demeure de ses pères, au milieu des bénédictions et des larmes de tous les domestiques et les habitants du village, auxquelles se mêlaient indirectement quelques adroites pétitions. Les parents des jeunes rustres qui venaient de s'engager dans son régiment de cavalerie, saisirent l'occasion de lui représenter « que Jacob et Gilles, et Jonathan, ne se seraient point faits soldats, si ce n'eût été pour avoir l'honneur d'accompagner sa seigneurie. » Edouard s'arracha d'une façon assez habile aux instances de ces suppliants, en leur faisant moins de promesses qu'on n'aurait pu l'attendre d'un jeune homme si peu accoutumé aux affaires de ce monde. Après avoir fait un court séjour à Londres, il se rendit à cheval à Edimbourg (il n'y avait guère à cette époque d'autre moyen de voyager), et de là, à Dundée, port de mer sur la côte orientale du comté d'Angus, où il allait rencontrer sa compagnie.

Edouard se trouva alors transporté dans un nouveau monde où tout était intéressant et curieux, par cela même que tout avait le charme de la nouveauté. Le colonel Gardin, qui commandait le régiment, offrait à lui seul un sujet d'étude et d'observation très-curieuses pour un

jeune homme d'esprit attentif et d'imagination vive. C'était un homme de haute taille, noble, sérieux et beau, quoiqu'il fût déjà assez avancé en âge. On se racontait qu'il avait eu une jeunesse très-orageuse et plus que dissipée ; des histoires étranges circulaient au sujet de sa conversion ; on parlait de subites révélations, de communications surnaturelles. Ces circonstances mystérieuses donnaient au colonel une importance toute particulière aux yeux du jeune officier. Grâce à l'influence que le colonel exerçait, cela va sans dire, sur les officiers de son régiment, ceux-ci se montraient plus paisibles et plus rangés que leurs collègues ne le sont d'ordinaire ; Waverley échappa donc ainsi à un grand nombre des tentations auxquelles est exposée la jeunesse.

Pendant ce temps, il mettait beaucoup d'ardeur à compléter son éducation militaire. D'abord, il se perfectionna dans l'art de l'équitation ; il s'occupa ensuite de la tactique, des manœuvres et de la stratégie. Cette partie importante de ses devoirs d'officier, exigeant principalement beaucoup de sang-froid, d'attention et de facilité pour les combinaisons mathématiques, ne convenait que médiocrement à son imagination vive et à sa fantasque humeur. Notre héros était sujet à des distractions profondes, fréquentes, pendant lesquelles il lui arrivait nécessairement de commettre des méprises qui excitaient la gaîté de ses compagnons, et parfois lui attiraient de sérieux reproches. Ces diverses circonstances lui donnaient la conviction douloureuse de son infériorité, dans toutes ces qualités et connaissances indispensables à sa nouvelle carrière. Il se demandait, vainement et tristement, pourquoi ses yeux ne pouvaient pas apprécier les distances aussi exactement que ceux de ses compagnons ; pourquoi sa mémoire était souvent impuissante à retenir les différents mouvements partiels nécessaires pour exécuter une évolution ; pourquoi il oubliait si facilement le langage, les termes du métier, ou les détails minutieux de l'étiquette et de la discipline. Au milieu de ses occupations peu conformes à ses goûts, les journées s'écoulaient longues et tristes, l'ennui commençait à venir. Il n'y avait point de ressources dans la société du voisinage, les gentilshommes n'étant point attachés au roi actuel, et montrant, pour cette raison, peu de sympathie pour leurs hôtes militaires. Le retour de l'été, et le désir de visiter les comtés les plus pittoresques de l'Ecosse, engagèrent donc notre héros à demander un congé, afin d'entreprendre un voyage de quelques semaines. Il résolut d'abord de visiter l'ancien ami de son oncle, et de prolonger ou d'abréger son séjour chez lui, selon

le plus ou moins d'agrément qu'il rencontrerait dans sa demeure. Voyageant à cheval, selon sa coutume, il passa la première nuit de son voyage dans une misérable auberge où l'hôtesse marchait pieds nus, et où l'hôte, qui se disait gentilhomme, était tout disposé à se montrer incivil, parce que le voyageur ne lui avait pas demandé, à souper, l'honneur de sa compagnie. Le lendemain, Edouard, traversant une contrée plate et découverte, approcha peu à peu des montagnes du Perthshire, qui lui avaient d'abord montré leur profil bleuâtre se découpant à l'horizon, mais qui actuellement se projetaient en masses gigantesques, dominant la plaine verte qui s'étendait à leur pied. C'était à la base de cette barrière de titans, dans une gracieuse vallée, qu'habitait Cosmo Comyne Bradwardine, dans le lieu même où, si l'on voulait l'en croire, avaient résidé tous ses ancêtres depuis les jours du roi Duncan.

VII

UN MANOIR D'ÉCOSSE, IL Y A SOIXANTE ANS.

Il était environ midi lorsque le capitaine Waverley pénétra dans le village, ou plutôt dans le hameau de Tully-Veolan, auprès duquel était située l'habitation du propriétaire. Les maisons éparses çà et là sans aucune espèce de régularité, offraient un spectacle pénible aux yeux d'un voyageur accoutumé à la propreté souriante des cottages d'Angleterre. Des enfants presque nus se roulaient, au milieu de la rue, dans la poussière et presque sous les pieds des chevaux. De temps en temps, quelque respectable grand-mère en béguin de toile, portant au côté sa quenouille et son fuseau, sortait comme une sibylle en furie d'une de ces misérables cabanes, reconnaissait et saisissait son bien parmi ces petits déserteurs, lui allongeait un vigoureux soufflet, et le transportait chez soi, au bruit infernal des cris poussés par le gamin à la tête blonde. Des bandes entières de chiens errants barraient parfois la route, grognant, jappant et aboyant aux talons des chevaux et des voyageurs. Cet inconvénient était alors si commun en Ecosse, qu'un Français écrivant la relation de son voyage dans ce pays, avait cité comme une de ces particularités remarquables, que l'Etat entretenait, dans chaque village, un relai de mâtins, appelés *collies*, qui avaient pour unique fonction,

celle d'exciter les chevaux de poste, trop faibles pour pouvoir accomplir leur tâche sans cet utile stimulant.

A mesure que le jeune officier avançait dans l'unique rue du village, il attirait davantage l'attention des habitants. Quelques vieillards, accablés par l'âge, sortaient pour le voir de leurs cabanes enfumées ; les jeunes filles, revenant de remplir leurs cruches ou leurs seaux à la source, s'arrêtaient pour le regarder passer, et formaient des groupes gracieux où la coupe pittoresque des vêtements et des draperies, la délicatesse générale des bras et des pieds toujours nus, l'arrangement de la chevelure et la coupe des traits brûlés par le soleil, rappelaient vaguement quelques-unes des scènes les plus pittoresques de l'Italie ; ce qui n'aurait pas empêché un Anglais, soucieux du confortable, de désirer que ces beautés rustiques ne fissent un plus fréquent usage d'eau de source pure, dûment accompagnée de savon. Certes, il se manifestait sur le passage du jeune homme une certaine curiosité ; cependant, l'attitude des villageois était, en général, passive ; les mâtins seuls témoignaient d'une grande activité. La plupart des physionomies pourtant, très-caractérisées et un peu rudes, étaient remarquablement intelligentes ; un artiste aurait pu choisir, parmi les types de jeunes femmes, plus d'un modèle pour une Junon ou une Pallas ; les enfants aussi, dont la peau était noircie et la chevelure blanchie par le soleil, avaient beaucoup de vivacité, de force et d'énergie. Il semblait que dans presque tous les cas, la pauvreté, et l'indolence qui d'ordinaire l'accompagne, eussent comprimé et endormi le génie naturel d'un peuple intelligent, sérieux, plein de force et de vie. Telles étaient les pensées qui traversaient l'esprit de Waverley, tandis qu'il suivait à pas lents la longue rue pierreuse de Tully-Veolan, n'étant troublé, dans ses méditations, que par les sauts fréquents de son cheval, aux attaques réitérées des *collies*, ces Cosaques de la race canine. A une portée de fusil du village, il vit enfin paraître devant lui ce que l'on nommait avec orgueil les parcs de Tully-Veolan, champs carrés assez vastes, divisés par des murs de pierre. Une avenue, close à l'une de ses extrémités par une grille rouillée, se terminait à l'autre bout par une vaste porte en ogive crénelée au sommet et supportant deux masses de pierre ébréchées et noircies, posées debout, et qui, selon la tradition du lieu, représentaient les deux ours rampants, armes de la famille de Bradwardine. Deux rangées de marronniers alternant avec de beaux sycomores, formaient cette avenue et voilaient à demi deux hautes murailles parallèles dont les pierres dispa-

raissaient sous un épais treillis de lierre, de chèvre-feuille et d'autres plantes grimpantes. Cette belle allée semblait peu fréquentée, aussi le sol en était couvert d'un superbe gazon verdoyant et velouté. Au-dessus de la porte de pierre qui terminait l'allée s'élevaient les hauts toits pointus, les pignons étroits de la vieille maison, décorés de petites tourelles à ses quatre angles. Le soleil, pénétrant dans l'avenue par une des ailes de la grande porte entr'ouverte, traçait sur le velours sombre du gazon, de larges sillons d'or; c'était un de ces contrastes de lumière et d'ombre, charmants et mystérieux, tels qu'en recherche le pinceau des grands peintres.

Cette scène tout entière avait un caractère de solitude et de repos presque monastique, et Waverley en fut si charmé, qu'il en oublia presque la misère et la saleté du hameau qu'il venait de laisser derrière lui. Ayant remis son cheval aux mains d'un domestique, à la première porte de l'avenue, il pénétra seul dans la cour, et considéra silencieusement la maison. C'était un assez vaste édifice composé de plusieurs bâtiments hauts et étroits, à deux ou trois étages. Les fenêtres s'y voyaient en grand nombre, mais elles étaient fort petites; au-dessus des toits s'élevaient toutes sortes de projections, de diverses formes et de différentes grandeurs, tourelles, clochetons, poivrières. Des meurtrières pour la mousqueterie étaient pratiquées en maint endroit de la façade, et les fenêtres du rez-de-chaussée étaient garnies d'épais barreaux de fer. Les écuries et les offices, au-dessus desquels se trouvaient les greniers, occupaient un des côtés du carré formé par les bâtiments de la demeure baroniale, et par ses murs crénelés.

La cour centrale n'était point, du reste, dénuée d'ornements. Un pigeonnier de vastes dimensions et d'une rotondité énorme, se voyait dans un des coins et était une ressource fort précieuse pour les lairds écossais de cette période, qui suppléaient souvent à l'insuffisance de leurs rustres par les contributions en nature que leur payaient les fermiers, et qui aidaient à l'entretien de leur table. Dans un autre coin de la cour, se trouvait une fontaine, au sommet de laquelle un énorme ours de pierre vomissait l'eau de la source dans un vaste bassin. Cette œuvre d'art faisait l'admiration de toute la contrée, à dix milles à la ronde. Nous ne devons pas oublier de dire qu'une immense quantité d'ours, grands et petits, en buste ou en pied, se voyaient au bas des fenêtres, au sommet des pignons, à l'extrémité des gouttières, à la base des tourelles, avec l'ancienne devise de la famille : « Prends

garde à l'ours. » La cour était vaste, régulièrement pavée et parfaitement propre. Tout était solitaire à l'entour, et tout aurait été silencieux, sans le continuel murmure de la fontaine, et Waverley se sentait gagner dès l'abord par l'impression favorable que cette poétique solitude faisait sur son imagination.

VIII.

ENCORE LE MANOIR ET SES ENVIRONS.

Après avoir satisfait sa curiosité en examinant la maison durant quelques minutes, Waverley ébranla le lourd marteau de la grande porte, dont l'architrave portait la date de 1594. Mais il ne reçut aucune réponse, quoique le bruit, résonnant à travers une longue suite d'appartements et répété par tous les échos de la vieille maison, eût effarouché les colombes, et même alarmé à distance les mâtins du village qui firent entendre leurs aboiements du haut de leurs lointains fumiers. Fatigué des vains efforts qu'il faisait sans voir venir personne, notre héros se dirigea vers une petite porte de chêne, solidement garnie de clous en fer, qui s'ouvrait dans le mur crénelé à l'un des angles de la maison. Elle n'était fermée qu'au loquet, et lui donna facilement accès sur une belle terrasse moitié sablée, moitié pavée, bordée de fleurs et d'arbustes toujours verts, et de laquelle on descendait dans le jardin proprement dit. C'était un de ces antiques jardins français dans lesquels abondaient les buis gigantesques, les ifs, les cyprès, taillés régulièrement et affectant toutes sortes de formes. Quelques figures de pierre, entre autres l'ours de la famille, étaient placées au milieu des pelouses. Le jardin, composé de plusieurs terrasses reliées entre elles par des gradins, s'étendait jusqu'au bord d'un ruisseau qui, retenu dans une certaine partie de son cours par un barrage, bouillonnait en s'agitant et formait une cascade au-dessus de laquelle s'élevait un petit kiosque surmonté d'un ours doré en manière de girouette. Le ruisseau, en fuyant, allait baigner ensuite les rives d'un vallon boisé dans lequel se voyaient les ruines d'une vieille tour, reste de l'antique demeure des barons de Bradwardine. En somme, ce petit paysage, quoique agréable et plein de fraîcheur, était loin d'égaler en splendeur les superbes jardins d'Alcine; mais on y trouvait cependant jusqu'aux *due donzelette garrule* de ce petit paradis, car, dans la petite prairie verte qui, au bas

du jardin, s'étendait le long du ruisseau, se voyaient deux jeunes villageoises qui de leurs pieds nus plongés dans un baquet d'eau, remplissaient exactement les fonctions d'une machine à laver. Mais n'ayant point la coquetterie des nymphes du jardin d'Armide, ces jeunes lavandières, voyant apparaître sur la plus haute terrasse un bel étranger, n'eurent rien de plus pressé que de pousser un cri de surprise et de s'enfuir, comme des daims, dans deux différentes directions.

Waverley commençait à désespérer d'être jamais admis dans cette jolie habitation solitaire, lorsqu'il vit venir à lui, dans une des allées, un homme vers lequel il s'avança aussitôt, pour lui demander quelques renseignements. Mais il fut frappé soudain de l'étrangeté des gestes et de la physionomie de ce nouveau personnage : parfois celui-ci tenait ses mains croisées au-dessus de sa tête; d'autrefois, il agitait ses bras perpendiculairement de chaque côté de lui, ainsi que deux pendules, ou bien il les croisait rapidement en les frappant sur sa poitrine, ainsi que le font les cochers, lorsqu'ils veulent se réchauffer pendant l'hiver. Parfois, il s'avançait en sautant sur le pied droit; ensuite, c'était à pieds joints qu'il exécutait ses gambades. Le costume de cet inconnu n'était pas moins étrange que son maintien et sa démarche : il portait un justaucorps gris, à manches plates garnies de crevés écarlates, une paire de bas écarlates et un bonnet de la même couleur orgueilleusement surmonté d'une plume de dindon. Le visage de cet être singulier n'exprimait du reste ni l'égarement d'esprit ni l'idiotisme; mais les traits remarquablement beaux portaient une expression étrange, parfois enfantine, parfois troublée, parfois sauvage, dans laquelle la simplicité de l'idiot se mêlait presque insensiblement à l'extravagance d'une imagination déréglée. Cet inconnu chantait, d'un accent pénétré et avec assez de goût et de talent, un couplet d'une vieille ballade écossaise au moment où il leva les yeux et aperçut Waverley; aussitôt, il ôta son bonnet et fit plusieurs saluts à la fois humbles, grotesques et empressés. Edouard profita de la circonstance pour demander à l'inconnu si M. Bradwardine était chez lui, ou s'il pouvait s'adresser à quelqu'un des domestiques. L'étranger répondit aussitôt à sa question, mais répondit en chantant, ainsi que la sorcière de Thalaba :

Le chevalier passe dans la montagne
Sonnant son cor,
La dame cueille, errant dans la campagne,
Des boutons d'or.

Ce n'était pas ce petit couplet qui pouvait tirer d'embarras notre jeune voyageur, mais aux questions réitérées que fit Edouard, il reçut enfin une réponse dans laquelle le mot de « sommelier » était à peu près le seul intelligible. Puis le fou, faisant à Edouard un signe d'intelligence, se mit à le précéder, en sautant et gambadant, vers une autre partie du jardin : « Etrange guide que celui-ci, pensa le jeune homme, et qui ne ressemble pas mal aux clowns des drames de Shakespeare! Enfin de plus sages que moi encore ont été conduits par des fous. » En quelques instants, il fut arrivé à l'extrémité d'une allée où il se trouva en présence d'un vieillard occupé à bêcher, qui paraissait tenir le milieu entre le maître d'hôtel et le jardinier, ayant le nez rouge et le jabot tuyauté du premier, le tablier bleu et le teint hâlé de l'autre. Le majordome (car c'était lui qui se trouvait en possession de ce titre d'honneur), n'eut pas plus tôt aperçu l'étranger, qu'il s'empressa de passer son habit et de lâcher sa bêche. Edouard lui ayant décliné son nom et expliqué le motif de sa visite, le vieillard lui déclara avec la cordialité la plus honnête : « Que son maître serait charmé de recevoir l'honneur d'une pareille visite. M. Waverley n'avait-il pas besoin de prendre quelques rafraîchissements après une si longue route? Son Honneur était dans la forêt, à surveiller une coupe de bois; lui-même, pendant ce temps, s'occupait à soigner le petit jardin de miss Rose. Davie Gellatley pourrait se rendre auprès de son Honneur et l'informer qu'un gentilhomme anglais était venu lui faire visite.

— Ce pauvre garçon pourra-t-il remettre une lettre? demanda Edouard.

— Avec la plus exacte fidélité, monsieur, quand elle est adressée à quelque personne qu'il respecte. Mais je ne me risquerais pas à lui confier un long message de vive voix, quoiqu'il soit plus malin que fou. »

Waverley remit alors sa lettre aux mains de Davie Gellatley, qui sembla confirmer la dernière remarque du sommelier, en contractant les muscles de son visage de manière à lui faire la plus railleuse de toutes les grimaces, qui le faisait rassembler à une tête de pipe allemande. Puis ayant fait un salut grotesque à Waverley, il s'éloigna en sautant, pour remplir son message.

— Monsieur, c'est un innocent, dit le sommelier; il y en a un pareil à peu près dans chaque ville de ce pays, mais le nôtre est bien

le plus drôle de tous. Autrefois il travaillait pourtant presqu'autant qu'un journalier, mais depuis qu'il a sauvé miss Rose, qui était poursuivie par le taureau anglais du laird de Killancureit, nous l'appelons Davie Bon-à-Rien. En effet, monsieur, il ne fait rien de plus que s'habiller dans ce beau costume pour plaire à son Honneur et à la jeune maîtresse, arranger la ligne de pêche du laird et lui attraper des mouches, ou quelquefois pêcher un plat de truites dans le ruisseau. Mais voici miss Rose qui, je vous le garantis, sera bien honorée et bien joyeuse en recevant un Waverley, à Tully-Veolan, dans la maison de ses pères.

Miss Rose Bradwardine n'avait que dix-sept ans; cependant, aux dernières courses de X., chef-lieu du comté, le laird de Bumperquaigh, maître des cérémonies du club de Bautherwhillery, ayant porté à la Rose de Tully-Veolan, un toast d'honneur dans lequel il ne s'agissait de rien moins que de vider une pinte de bordeaux, vit ce toast accueilli par des acclamations unanimes, de la part de tous ceux des assistants auxquels de nombreuses libations avaient laissé l'usage de la parole. D'autres, déjà endormis, firent entendre un ronflement d'approbation, et deux ou trois honorables membres du club que la force de cette généreuse boisson et la faiblesse de leur cerveau avaient précipités à terre, firent entendre quelques sons inarticulés, pour exprimer leur entière approbation.

Un témoignage aussi unanime ne pouvait être accordé qu'au plus éclatant mérite, et Rose Bradwardine était digne assurément d'obtenir les suffrages de personnes infiniment plus raisonnables que les membres du club de Bauthewhillery ne l'étaient ce soir-là. C'était en effet une charmante fille, offrant le type écossais dans toute sa pureté et sa perfection, ayant une abondante chevelure d'or pâle, et le teint blanc comme la neige de ses montagnes natales. Sa contenance n'était, du reste, ni mélancolique, ni languissante; ses traits délicats, de même que son aimable caractère, n'avaient pas moins de grâces que de vivacité; son teint, très-peu coloré, était si transparent, que la plus légère émotion semblait voiler d'un nuage rose son cou et ses joues. Sa taille, un peu au-dessous de la moyenne, était remarquablement élégante, et tous ses mouvements étaient légers, aisés, attrayants.

Elle venait en ce moment d'une autre partie du jardin, et reçut le capitaine Waverley avec des manières aimables, dans lesquelles la timidité se mêlait à la politesse. Elle offrit à l'étranger de le conduire

dans cette partie du bois où ils rencontreraient son père, mais, en ce moment même, le baron de Bradwardine apparut, conduit par Davie Gellatley, et faisant, dans sa précipitation, des pas si allongés et si rapides qu'on l'aurait pu croire pourvu de bottes de sept lieues.

C'était un homme de taille haute, maigre, athlétique, âgé déjà et ayant le front ombragé de cheveux gris, mais possédant des muscles robustes et souples, qu'un continuel exercice avait rendus aussi durs que des cordes de fouet. Il était habillé très-simplement ; son costume se rapprochait un peu de la mode française de cette époque. Il offrait, en vérité, quelque ressemblance avec un officier suisse qui aurait résidé quelque temps à Paris, et qui, ayant adopté le costume des habitants, n'aurait pas pu se familiariser avec les mœurs et le langage, et offrirait, dans tout son extérieur, quelque chose de gêné et de discordant.

M. Bradwardine avait été destiné, dans sa première jeunesse, à la profession du barreau. Plus tard, les opinions politiques de sa famille ayant de beaucoup influencé sa détermination, il avait fait de longs voyages, et quelques campagnes au service de l'étranger. Après les événements de l'année 1715, dans laquelle il avait eu maille à partir avec la justice, il avait vécu dans la retraite, ne voyant que de loin en loin quelques lairds jacobites, qui habitaient dans le voisinage, et administrant en paix ses domaines, dans lesquels le droit de haute et basse justice avait été concédé par charte particulière, à ses ancêtres, depuis le temps de David Ier. Mais l'honnête baron, qui parlait hautement de cette noble prérogative, n'en usait cependant que fort peu. Dans tout le cours de sa longue carrière, il n'avait fait emprisonner que deux braconniers, qui guerroyaient avec les rats et croyaient voir des spectres dans l'ancienne tour de Tully-Veolan ; de plus, il avait fait mettre au pilori une vieille femme, pour avoir déclaré publiquement « que Davie Gellatley n'était pas le seul fou qui fût dans la maison du laird de Bradwardine. » Néanmoins, l'orgueil que ressentait le baron de Bradwardine à la seule idée de posséder de si nobles priviléges, contribuait beaucoup à donner à son maintien et à son langage un peu de raideur et beaucoup de dignité.

Mais aussitôt que le baron aperçut Waverley, son air de dignité et de réserve imposante se modifia sensiblement, car quelques larmes honteuses brillèrent dans les yeux du vieux gentilhomme au moment où,

ayant d'abord serré, à la mode anglaise, la main du neveu de son ami, il le pressa dans ses bras à la mode française et l'embrassa cordialement sur les deux joues.

— Sur l'honneur d'un gentilhomme! s'écria-t-il, en vous voyant, je me sens rajeunir, M. le capitaine Waverley.... Vous êtes un digne rejeton de cette illustre famille... pas de taille si majestueuse encore que celle de sir Everard, mais *cela viendra avec le temps* (1), comme mon honorable ami, le baron de Kil kil Broeck, le disait de la *sagesse de madame son épouse*.... Ainsi vous portez la cocarde?... Très-bien, très-bien, vous avez raison... Seulement j'aurais voulu qu'elle fût d'une autre couleur, sir Everard l'aurait désiré aussi... Mais ne parlons plus de cela; les temps sont bien changés.... Et comment se portent le digne baronnet, et la charmante mistress Rachel?... Vous riez, jeune homme?... Je vous assure pourtant que votre tante était en vérité la charmante mistress Rachel, en l'an de grâce mil sept cent seize, mais le temps passe — et *singula prædantur anni*. — Encore une fois, vous êtes le très-bien venu dans mon pauvre logis de Tully-Veolan... Courez à la maison, ma fille, et dites à Alexandre Saunderson de préparer quelques bouteilles de ce vieux Château-Margaux, que j'envoyai de Bordeaux à Dundée en l'an 1713.

Rose s'éloigna modestement, à pas comptés, jusqu'à ce qu'elle eut disparu à l'angle de la maison; puis, arrivée là, se mit à courir avec la rapidité de l'éclair, pour pouvoir trouver le temps de préparer ses plus jolis atours et de se faire belle avant l'heure du dîner.

— Nous ne pouvons rivaliser de luxe, capitaine Waverley, avec vos tables anglaises, *epulæ lantiores*, festins somptueux tels qu'on en donne à Waverley-Honour... Je dis *epulæ* plutôt que *prandium* parce que le dernier terme est trivial et populaire. Mais je crois que vous apprécierez mon bordeaux, c'est *des deux oreilles*, ainsi que le disait le capitaine Vinsauf, *vinum primæ notæ*, comme le désignait le prieur de Saint-André. Encore une fois, capitaine Waverley, je suis bien joyeux de ce que vous soyez venu ici pour boire. »

Ce discours, entremêlé des réponses nécessaires, conduisit nos deux interlocuteurs jusqu'à la porte de la maison, où quatre où cinq valets,

(1) Les phrases en italique sont en français dans le texte.

vêtus de vieilles livrées, conduits par Alexandre Saunderson, le sommelier, qui s'était totalement débarrassé de sa tenue de jardinage, les reçurent en grand costume et en grande cérémonie. Le baron conduisit aussitôt son hôte dans une vaste salle à manger ornée de panneaux de vieux chêne où se trouvaient dressés une table pour cinq à six personnes, et un large buffet portant la massive argenterie de famille. Bientôt après, la cloche de la grande porte d'entrée retentit, et annonça l'arrivée de quelques nouveaux hôtes.

— Tous des gens très estimables et très-honnêtes, déclara le baron à son jeune ami. D'abord le prince laird de Balmawhapple, de la maison de Glenfarquhar, grand amateur de divertissements et de passe-temps virils — *Gaudet equis et canibus*, mais, au reste, garçon fort vif et fort intelligent. Puis le laird de Killanvreit, qui se consacre spécialement aux soins de l'agriculture, et se fait honneur de posséder un taureau de race superbe, venant du comté de Devon (la Pannonia des Romains, si j'en crois Robert de Cirencester.) Le laird est, à la vérité, d'assez basse origine, *servabit odorem testa diu*, mais du côté de son père seulement, je me hâte de l'ajouter, car sa mère et sa grand-mère étaient toutes deux de la famille de Rickletillim. Du reste, capitaine Waverley, gardons-nous bien, nous autres dont le blason est d'une pureté et d'une splendeur irréprochable, — de déverser le mépris et le blâme sur ces gentilshommes parvenus; *vix ea nostra voco*, comme le dit Vason. Enfin nous aurons encore un ecclésiastique de l'église épiscopale d'Ecosse, un noble confesseur de la foi presbytérienne auquel, en 1715, une féroce populace de whigs et d'impies a dérobé, dans sa maison, quatre cuillers d'argent, son manteau de fourrure, deux barils d'ale et trois bouteilles de brandy... Enfin, le bailli de ma baronnie, M. Duncan Macwhuble, est le quatrième sur ma liste.

Tandis que le baron palait ainsi, les personnes annoncées entrèrent l'une après l'autre, et le dîner fut aussitôt servi.

IX.

LE FESTIN.

Le repas, sans être somptueux, était très-abondant, et les convives y firent honneur de façon à réjouir leur hôte. Le baron lui-même man-

gea comme un soldat affamé, le laird de Balmawhapple comme un chasseur, celui de Killanvreit comme un fermier, Waverley comme un voyageur et le bailli Macwhuble comme tous les quatre ensemble. quoique, sans doute par déférence pour son patron, il se fût placé tout au bord de sa chaise, et sa chaise à trois pieds de distance de la table, tenant ainsi son épine dorsale dans une position complétement oblique, qu'une longue habitude lui avait rendue entièrement commode. Il en résultait cependant une projection de la partie postérieure de son individu, assez inconvenante pour ceux qui venaient à marcher derrière lui; mais comme ceux-là n'étaient jamais autres que ses inférieurs, M. Macwhuble s'inquiétait fort peu de prendre à leur égard une position qui pût leur déplaire.

L'ecclésiastique, partisan de la Haute Eglise, était un homme d'un extérieur timide et souffrant qui, bien qu'adhérent à la famille royale exilée, avait su cependant se maintenir en assez bons termes avec ceux qui lui avaient succédé; Davie Gellatley ne se trompait donc point lorsque, parlant du digne M. Rubrick, il affirmait hautement qu'il n'avait jamais fait de mal à personne.

Lorsque le dîner fut terminé, le baron but à la santé du roi, n'ajoutant point de désignation particulière à ce toast, et laissant chacun libre de nommer le souverain tout bas, d'après ses préférences. Bientôt après, miss Bradwardine, qui avait fait les honneurs du festin avec grâce et simplicité, se retira, suivie de près par l'ecclésiastique. Les toasts alors devinrent plus fréquents, quoique Waverley obtînt parfois la permission de laisser reposer son verre. A la fin, lorsque la soirée commença à s'avancer, le baron fit un signe mystérieux à Alexandre Saunderson ou — comme il le nommait en plaisantant — à *Alexander ab Alexandro* (1). Celui-ci sortit, revint bientôt, et avec un mystérieux sourire, plaça devant le baron une cassette de chêne à ornements de cuivre. Le baron, à l'aide d'une petite clé qu'il portait sur lui, ouvrit la cassette, souleva le couvercle, et tira du coffret un gobelet de forme étrange, représentant un ours rampant, qu'il considéra quelque temps avec un singulier mélange d'orgueil, de satisfaction et de respect. M. Bradwardine, se tournant vers Waverley, le pria d'examiner cette curieuse relique du temps passé.

---

(1) Saunderson veut dire *fils d'Alexandre*

— Cette coupe représente, dit-il, les armes ou plutôt le cimier de notre famille : un ours rampant, comme vous le voyez, car un bon peintre héraldique représentera toujours chaque animal dans sa posture la plus noble ; un cheval bondissant, un chien courant, un animal de proie, dévorant ou déchirant sa pâture. Les armes de l'ours rampant ont été accordées à notre famille par lettres patentes de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, en l'honneur de Godmund Bradwardine, mon glorieux ancêtre, qui tua en Terre-Sainte un gigantesque Danois et s'empara de ce cimier qu'il portait à son casque. Quant à la coupe, capitaine Waverley, elle fut faite par les ordres de saint Duthac, abbé du monastère d'Aberbrothock, qui la remit en présent à un autre baron de Bradwardine pour avoir défendu les domaines de ce monastère contre les ravages de quelques nobles déprédateurs. Cette coupe est regardée par moi, capitaine, comme un objet antique et vénérable ; je ne m'en sers que dans les grandes occasions, telles que celle-ci, par exemple, où j'ai l'honneur de voir et de saluer sous mon toit l'héritier des Waverley.

Tout en faisant cette longue harangue, le baron vida tout entier dans la coupe le contenu d'une bouteille de claret, couverte de toiles d'araignée ; puis il vida la coupe à la prospérité de l'ours de Bradwardine.

Edouard, à la vue de ce toast prodigieux, commença à comprendre la justesse de la légende de la famille, qui disait. « Prends garde à l'ours. » Résolu cependant de se soumettre aux circonstances, et comptant sur la force de sa constitution, il vida la coupe à son tour, et n'en ressentit point de trop fâcheux effets. Mais les trois autres convives, qui avaient déjà frayé le chemin à l'ours de Bradwardine par de nombreuses libations, ressentirent à un bien plus haut degré l'influence de cette constellation capricieuse, et commencèrent, dans leurs mutuels épanchements, à ne plus se donner d'autres noms que ceux du Tullv. Bally et Killie. Bientôt cependant, on parla de prendre la coupe des adieux, et Waverley pensa que la débauche allait, pour ce soir-là, être enfin terminée. Il se méprenait grandement.

Les hôtes avaient laissé leurs chevaux à la petite auberge du village ; le baron résolut donc, par politesse, de les accompagner jusqu'au bout de l'avenue, et Waverley se joignit à eux, pour jouir de la fraîcheur d'une belle nuit après le tumulte du festin. Mais à peine la compagnie fut-elle arrivée au cabaret de Luckie Macleary, que les lairds

de Balmawhapple et de Killanvreit résolurent de témoigner leur reconnaissance au baron de Bradwardine en buvant à son honneur, le coup de l'étrier.

Luckie Macleary paraissait avoir prévu qu'elle recevrait de si nobles et si gracieuses visites, car elle avait balayé sa maison, pour la première fois depuis une quinzaine de jours, réduit son grand feu de tourbe à une température raisonnable, dressé sa table récurée tout nouvellement, et placé cinq ou six tabourets de formes lourdes et grossières, dans les endroits où se faisaient le moins craindre les ébranlements produits par les inégalités du sol. Puis, ayant revêtu son plaid tout neuf, de différentes couleurs, elle avait gravement attendu l'arrivée de ses hôtes, dont elle espérait à la fois et profit et plaisir. Enfin, aussitôt qu'elle les vit assis au-dessous des poutres enfumées du toit, d'où pendaient des festons de toiles d'araignée, elle s'empressa de produire, sur l'ordre du laird de Balmawhapple, un énorme pot de claret d'où débordait une mousse transparente, et dont le couvercle, fixé au dessus de l'anse, représentait une poule, faite d'argent ciselé.

Le peu de raison que l'ours avait laissée aux trois amis fut promptement englouti par la poule. A la faveur du joyeux tumulte qui suivit l'apparition de ce nouveau rouge-bord, Edouard fut assez heureux pour échapper à l'attention de ses dangereux amis, et pour pouvoir conserver son verre intact. Les autres commencèrent à parler haut et dru, chacun suivant son idée, sans se préoccuper de celle de son voisin. Killanvreit faisait entendre un jargon peu intelligible, dans lequel on discernait vaguement les mots d'agneaux d'un an, de semailles, de foins nouveaux, d'engrais perfectionné, de hersage. Balmawhapple exaltait, dans les plus hautes notes de son gosier, les vertus de son cheval, de ses faucons et de son lévrier Whistler. Le baron de Bradwardine, imitant de son mieux les façons et l'air d'un mousquetaire français, débitait des citations latines, et chantait des chansons à boire; il lui arriva même de réclamer fort poliment quelques instants de silence, afin qu'il pût faire entendre à l'assemblée le refrain de *lon lon laridon*, ariette favorite du maréchal de Berwick. Là dessus, Balmawhapple, qui semblait avoir perdu l'esprit, détonna tout à coup en un bruyant air de chasse, déclarant, à la fin du premier couplet, que de pareilles ballades, composées par le joueur de cornemuse de Cupar, ont plus d'esprit et de charme que tous les laridons de France et du comté de Fife. Le baron ne répondit à cette attaque imprévue que

par une longue prise de tabac, et un regard de dédaigneuse commisération. Mais ces deux nobles alliés, l'Ours et la Poule, avaient complétement fait oublier au jeune laird le respect dont il entourait Bradwardine en d'autres temps. Il commença par demander de l'eau-de-vie, et le démon de l'alcool le poussant inopinément sur le terrain de la politique, il éleva sa voix de stentor pour porter un toast « au petit gentilhomme habillé de velours noir qui rendit de si éclatants services au pays en 1702. » Envoyant en même temps tous les whigs en enfer, avec le covenant et la ligue, et adressant à Waverley un regard qui pouvait, jusqu'à un certain point, être considéré comme un défi.

Ici, le baron de Bradwardine et Waverley prirent la parole en même temps, le premier s'écriant : « Taisez-vous, monsieur, et ne montrez point votre ignorance et votre sottise en présence d'un étranger et d'un Anglais; » le second, suppliant le baron de Bradwardine de le laisser répondre seul à ce qu'il considérait comme un outrage personnel.

— Je vous prie de faire silence, capitaine Waverley, s'écria le vieillard, sourd en ce moment à toutes espèces de considérations. Autre part, vous seriez sans doute, *sui juris*, en droit de relever et de venger les outrages qu'on vous ferait à vous-même; mais ici, dans ma pauvre baronnie de Bradwardine, et sous ce toit, qui est presque le mien, appartenant à l'un de mes tenanciers, c'est moi qui me trouve à votre egard *in loco parentis* et obligé de vous défendre... M. Falconer de Balmawhapple, je vous en préviens, n'essayez plus en ma présence de vous écarter du sentier des bonnes manières et de l'honnêteté.

— Et moi je vous dis, monsieur Cosmo Cosmyne de Bradwardine, et de Tully-Veolan, repartit le fougueux chasseur d'un ton de suprême dédain, que je poivrerai comme un coq de bruyère celui qui refusera de répondre à mon toast, que ce soit un whig anglais portant les oreilles tondues et un ruban noir à la patte, ou tout autre, qui déserte ses amis pour rechercher la faveur des rats de Hanovre.

Le baron de Bradwardine ne répliqua rien à ce discours; seulement les deux rapières sortirent en même temps du fourreau, et quelques passes s'échangèrent. Balmawhapple était jeune, robuste et actif, mais le baron était infiniment plus adroit dans le maniement de son arme, et aurait pu châtier son adversaire très-rudement s'il ne s'était pas trouvé, en ce moment, sous l'influence de la Grande-Ourse. Edouard

se leva aussitôt afin de se jeter entre les deux combattants, mais le corps assez massif du laird de Killanvreit renversé à terre, lui barra le passage. On n'a jamais bien su pourquoi Killanvreit se trouvait dans une aussi humble posture, en un moment aussi intéressant. Quelques uns pensèrent que, de peur des coups, il voulait se réfugier sous la table; lui-même prétendit qu'il avait chancelé à l'instant où il saisissait un tabouret, avec la louable intention de le jeter à la tête de Balmawhapple. Quoiqu'il en soit, il y aurait eu certainement, ce soir-là, effusion de sang après l'orgie, si Luckie Macleary n'avait entendu le fracas des épées, de la petite alcôve où elle s'était retirée, ruminant dans son esprit l'addition qu'elle présenterait aux illustres seigneurs. Elle entra précipitamment, en s'écriant, de toute la force de sa voix : « Comment?... Vos Excellences voudraient-elles s'assassiner ici et faire scandale dans la maison d'une pauvre veuve, tandis qu'il y a autour du village toute la plaine et tout le pays, dans lesquels Vos Excellences sont bien libres de se couper la gorge! » remontrance qu'elle aida, d'une manière efficace, en jetant fort adroitement son plaid sur les épées des combattants. Les domestiques accoururent aussitôt à sa suite, et parvinrent à séparer les deux adversaires, avec l'aide d'Edouard et de Killanvreit. Balmawhapple jurant, blasphémant et maudissant tous les whigs, les presbytériens et les fanatiques d'Ecosse et d'Angleterre, depuis le cap d'Iolm O'Groat jusqu'à celui de Land's End, fut replacé à grand'peine sur son cheval. Notre héros, aidé de Saunders Saunderson, escorta le vieux baron jusqu'à son logis et parvint à le déterminer à prendre du repos, mais non sans avoir d'abord essuyé un long discours dans lequel il ne comprit rien, si ce n'est qu'il y était question des Centaures et des Lapithes.

X.

REPENTIR ET RÉCONCILIATION.

Waverley avait conservé, de sa première éducation, l'habitude d'une prudente et salutaire tempérance. N'ayant donc participé que très-légèrement aux excès de la veille, il dormit d'un sommeil paisible jusqu'au matin, mais alors, en s'éveillant, il ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment pénible. Il avait reçu, la veille au soir, une insulte personnelle et publique, il était de la maison de Waverley, et

il portait l'épaulette de capitaine. Autant de raisons valables pour ressentir l'affront qui lui avait été fait. Il ne lui restait donc qu'un parti à prendre; aussi descendit-il dans la salle à manger, avec l'intention bien arrêtée de faire ses adieux à la famille, et d'écrire à quelqu'un de ses camarades, afin qu'il vînt le rejoindre dans une auberge à quelque distance de Tully-Veolan, pour arranger l'affaire avec le laird de Balmawhapple. Il trouva miss Bradwardine s'occupant à servir le thé et le café, devant la grande table chargeé de pain chaud, de gâteaux d'avoine, de biscuits de froment et d'orge, d'œufs frais, de quartiers de venaison, de saumon fumé, de tranches de bœuf froid, de marmelade, et de toutes les autres friandises qui font d'un déjeuner écossais, un repas que Johnson plaçait au-dessus des festins de toutes les contrées étrangères. Un plat de bouillie d'avoine, flanquée d'une petite aiguière d'argent, qui contenait une égale quantité de crême et de lait de beurre, indiquait la place du baron qui, au dire de Rose, était sorti de bonne heure, recommandant surtout que son hôte ne se gênât en rien.

Waverley s'assit silencieusement à table, et conserva longtemps un air mécontent et préoccupé, nullement fait pour donner à miss Bradwardine une haute idée de l'esprit de conversation du jeune voyageur. Soudain il tressaillit, et sentit le rouge lui monter aux joues, car il venait de voir par la fenêtre le baron et le jeune Balmawhapple passer en se donnant le bras, et causant avec un air de préoccupation profonde. Aussitôt le jeune capitaine releva la tête et demanda vivement : « M. Falconer a-t-il passé la nuit ici? » Rose, un peu mécontente de l'étrange brusquerie de la question que lui adressait le voyageur, ne lui répondit que par un *non* assez sec, et la conversation fut de nouveau interrompue.

En ce moment, M. Saunderson parut, portant un message de son maître, qui priait le capitaine de vouloir bien passer dans un autre appartement. Edouard obéit promptement, quoique son cœur battît bien fort, non point certes de terreur, mais d'émotion et d'incertitude. Il trouva, dans une pièce voisine les deux gentilshommes assis, le visage du baron exprimant une grande dignité, tandis que celui de Balmawhapple portait les traces de la fatigue, du mécontentement et de la honte. Le vieillard passa son bras sous celui du jeune homme, et, tout en paraissant l'accompagner, le conduisit, en réalité, jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de Waverley, auquel il adressa, avec une pom-

peuse gravité, la déclaration suivante : « Capitaine Waverley, mon jeune et estimable ami, M. Falconer de Balmawhapple me charge de vous exprimer les regrets qu'il éprouve, en se rappelant certains passages de notre *symposion* d'hier soir, qui ont pu vous causer quelque offense. Il vous prie de les oublier, et d'accepter la main qu'il vous tend en signe d'amitié. Je puis vous assurer que la conscience *d'être dans son tort*, ainsi que le disait un brave chevalier français, M. Le Bretailleur, a pu seule lui arracher une semblable concession, car lui et toute sa famille ont été, de tout temps, une race téméraire et belliqueuse, *Mavortia pectora*, comme le dit Buchanan.

Edouard prit aussitôt, avec beaucoup de politesse, la main que lui tendait Balmawhapple, ou plutôt le baron; puis il assura qu'il ne pouvait se souvenir des paroles prononcées la nuit derrière, qui ne devaient être attribuées qu'à l'état d'exubérance occasionée, chez tous les convives, par le festin du jour.

— Assurément, répondit Bradwardine, votre proposition est vraie en ce qui concerne un homme *ebrius*, ou légèrement ivre, ainsi qu'à l'occasion peut le devenir tout homme d'honneur, parce que si ce même gentilhomme désavoue ses torts lorsqu'il se trouve à jeûn, on doit bien reconnaître que *vinum locutum est*. Il n'en serait pas de même avec un homme *ebriosus* ou habituellement ivre, qui devrait alors apprendre à respecter les lois de la politesse en tout temps... Mais, maintenant, allons déjeuner, et ne pensons plus à cette petite affaire.

Après cette explication, Edouard se remettant à table, fit infiniment plus d'honneur aux succulentes friandises offertes par miss Bradwardine, qu'il ne l'avait fait au commencement du déjeuner. Balmawhapple, au contraire, semblait contraint et gêné, et Waverley observa alors, pour la première fois, qu'il portait le bras gauche en écharpe. Miss Bradwardine l'ayant questionné à ce sujet, il balbutia une réponse évasive, disant qu'il avait fait une chute de cheval, et aussitôt que le déjeuner fut fini, il salua et se hâta de s'éloigner, quelques instances qu'on lui fît pour rester avec la compagnie.

Waverley annonça alors à son hôte son intention de quitter Tully-Veolan le jour même, pour se rendre à la ville où il pensait coucher, mais l'honnête visage du baron exprima un désappointement si profond à cette déclaration inattendue, qu'il ne put persister dans sa résolution, et dut promettre de demeurer à Tully-Veolan pendant quelques jours

encore. « — Ne vous effrayez pas, mon jeune ami, dit le baron, de l'état où vous nous avez vus hier, *ebrii* ou plutôt *ébrioli*, ainsi que les anciens désignaient ceux dont la tête est un peu montée, ou qui ont reçu, en langage métaphorique et ordinaire, le commencement d'un coup de soleil. Ce sont de ces circonstances qui ne se présentent que rarement, car moi-même, quoiqu'étant d'un très-fort tempérament, j'abhorre, en règle générale, les excès de bouteille, commis *gulæ causa*, pour une pure satisfaction bestiale. Je ne les tolère et n'y participe que quand on les commet pour la réception d'un ami, *recepto amico*, selon l'expression de Flaccus.

Lorsque le baron de Bradwardine eut ainsi présenté ses excuses à son hôte pour la surabondance de son hospitalité, il l'invita à l'accompagner à la promenade, et ordonna à Davie Gellatley de venir les rejoindre au sentier des bruyères, avec Ban et Buscar. — Car, d'ici au moment où commencera la saison de la chasse, je voudrais vous amuser, capitaine Waverley, et si nous pouvons, sur notre route, rencontrer un chevreuil, il servira toujours à vous montrer comment courent mes chiens. C'est pour cela que Davie Gellatley devra me les amener, ainsi que je le lui ai commandé.

Waverley témoigna quelque surprise de ce que son ami Davie pût être chargé d'une commission pareille, mais le baron lui assura que ce singulier garçon n'était ni entièrement fou, ni *naturaliter-idiota*, mais tout simplement un original assez rusé qui pouvait très-bien remplir les commissions qui convenaient à son humeur, et faisait valoir sa folie pour se dispenser des autres. Il s'est définitivement faufilé chez nous, ajouta le baron, depuis le jour où il a sauvé Rose d'un grand péril, et, depuis ce temps, le coquin mange de notre pain et boit à notre coupe, et fait ce qu'il peut ou plutôt ce qu'il lui plaît, sans que personne, excepté le bailli et Saunderson, y trouve rien à redire.

Miss Bradwardine expliqua alors à Waverley que ce pauvre innocent était passionné pour la musique, se laissant toucher jusqu'aux larmes par celle qu'il trouvait mélancolique, et transporter de plaisir par les airs vifs et variés. Il avait, en outre, une prodigieuse mémoire musicale, car, à chaque instant, on l'entendait fredonner des fragments de ballades et de chansons qu'il appliquait souvent, avec un à-propos merveilleux, aux différentes circonstances qui se présentaient à lui. Davie était très-attaché à ceux qui lui témoignaient de la douceur et de la bienveillance; il était très-sensible aux mauvais traitements qu'on lui

faisait subir, et, lorsqu'il en trouvait l'occasion, manquait rarement de se venger. Il avait juste assez de sens pour ne pas être considéré comme étant absolument frappé d'aliénation mentale, assez de vivacité sauvage pour ne pouvoir être placé au rang des idiots ; de plus, beaucoup d'humanité envers les animaux confiés à ses soins, une grande habileté pour tous les exercices du corps (dans lesquels nous avons vu des fous exceller), de très-vives affections, une prodigieuse mémoire et une oreille éminemment musicale.

Le pas des chevaux se fit en ce moment entendre dans la cour, mêlé aux accents de la voix de Davie qui chantait en caressant les deux grands lévriers :

Par la bruyère et par les bois,
Sonnant du cor, mêlant les voix,
Partez, partez, partez vite.
Allez aux prés, au val charmant,
Où l'onde murmure en dormant,
Où le vent passe en murmurant,
Où le saule penche en pleurant,
Où l'âme s'endort en rêvant,
Partez, partez, partez vite.

— Les vers qu'il chante appartiennent-ils à l'ancienne poésie écossaise? demanda Waverley à miss Bradwardine.

— Je ne le crois pas, répondit-elle. Le pauvre garçon avait un frère auquel le ciel avait accordé, comme par compensation, toute l'intelligence qui lui manque. Un de ses oncles le fit élever au collége, pensant le faire entrer dans l'église, mais il ne fut pas admis, parce qu'il était né sur les terres de mon père qui était suspect au gouvernement. Il revint au village, souffrant et découragé, et mourut avant d'avoir atteint sa dix-neuvième année. Il jouait admirablement de la flûte et écrivait de jolis vers. On suppose que c'est lui qui a enseigné ces divers fragments à Davie, et ce dernier, quoi qu'il ne parle jamais de son frère et ne paraisse même pas s'en souvenir, fond en larmes aussitôt qu'on lui demande qui lui a enseigné ces chansons.

— On en apprendrait sans doute davantage, si on l'interrogeait plus exactement, dit le capitaine.

— Peut-être, répondit Rose, mais mon père ne permet pas qu'on l'afflige en le tourmentant à ce sujet.

En ce moment, parut le baron qui, ayant enfilé une paire de bottes

fortes, descendait l'escalier de pierre en frappant chaque balustre massif du manche de son fouet, et en fredonnant un air de chasse du temps de Louis XIV :

Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout,
Hoà ho ! vite ! vite debout !

XI.

UN JOUR PLUS PAISIBLE QUE LE JOUR PRÉCÉDENT.

Le baron de Bradwardine, monté sur un cheval vif et bien dirigé, portant selle et harnais de couleur sombre s'harmonisant avec la couleur de sa livrée, était un très-digne représentant de la vieille école. Son habit brodé, de couleur claire, son gilet lamé d'or, sa perruque de brigadier, surmontée d'un petit tricorne richement galonné, lui composaient un splendide costume, et il était accompagné de deux laquais à cheval, armés de pistolets.

Ce fut dans cet équipage que la petite troupe traversa le village, les vallées, les collines, à la grande admiration des rares passants, et arriva enfin dans un joli vallon où se trouvait déjà Davie Gellatley tenant les deux lévriers en laisse et suivi d'une foule de mâtins et d'une douzaine de gamins aux pieds nus, à la tête blonde, qui, en l'appelant pour la circonstance *maître Gellatley* au lieu du *fou Davie*, avaient obtenu, en cette occasion, la faveur de l'accompagner.

Ces jeunes valets de chasse avaient pour tâche de battre les buissons, et ils s'en acquittèrent avec tant de succès, qu'en moins d'une demi-heure de recherches et de poursuites, un chevreuil était débusqué, couru et tué, le baron le poursuivant sur son grand coursier blanc et l'éventrant, pour la curée, de son couteau de chasse. Puis, les chasseurs se dirigèrent vers la maison, en faisant un long circuit à travers les villages et les vallées, Waverley admirant la fraîcheur des paysages, et le baron de Bradwardine lui contant des histoires et des anecdotes sur les gens de ce pays, sur les bourgades et les châteaux.

Les deux gentilshommes éprouvaient un plaisir réel à se promener ensemble, car ils prenaient réciproquement plaisir à la conversation l'un de l'autre, quoique leurs idées et leurs caractères fussent fort différents. Edouard, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait des sentiments très-

vifs, une imagination romantique et exaltée, beaucoup de goût, et un penchant très-décidé pour la poésie. Monsieur de Bradwardine avait des inclinations entièrement contraires, et se flattait de pouvoir toujours marcher dans la vie avec cette gravité digne, stoïque, et quelque peu empesée, qui caractérisait si bien son air et son attitude, lorsqu'il faisait, à pas mesurés, sa promenade du soir sur la grande terrasse de Tully-Veolan. Il est vrai que le digne gentilhomme avait lu les poètes classiques, et, de plus, l'Epethalamium de Georgius Buchanan, et les Psaumes d'Arthur Johnston, le dimanche; et les *Deliciæ Poetarum Scotorum*, et les ouvrages de sir David Lindsay, et le Bruce de Barbour, et le Wallace de Henry l'Aveugle, et le Gentil Berger. Mais tous ces ouvrages ne lui avaient pas inspiré une grande dévotion à l'égard des disciples des Muses dont il trouvait le bel art vain et puéril, et qui, disait-il, de son temps avaient laissé le sceptre de la poésie tomber aux mains d'Allan Ramsay, un simple perruquier. Mais quoique monsieur de Bradwardine se contentât de retracer les faits positifs, le côté matériel et trivial de l'histoire, ces récits ne prêtaient pas moins aux développements poétiques que leur donnait l'esprit d'Edouard, et aux capricieuses fantaisies de son imagination. Enfin, le digne baron aimant à parler des scènes de sa jeunesse qui s'était écoulée tout entière à l'étranger, dans les camps et dans les cours, avait à raconter, sur tel ou tel homme de marque, sur tel ou tel ministre ou illustre général, une foule de particularités qui ne pouvaient manquer d'intéresser un jeune homme débutant dans la carrière militaire.

Les deux nouveaux amis revinrent à Tully-Veolan fort contents l'un de l'autre, Edouard éprouvant un désir assez vif de connaître plus exactement ce caractère sympathique et un peu singulier; le baron Bradwardine regardant Edouard comme un *juvenis bonæ spei et magnæ indolis*, qui écoutait avec plaisir et respect l'avis des gens plus âgés que lui, et obtiendrait certainement, pour cette raison, de grands succès dans la vie.

Après le dîner, pendant lequel le baron se conduisit de manière à donner cette fois à son jeune ami une haute idée de sa tempérance, Bradwardine proposa à Waverley d'aller rendre visite à sa fille chez elle, à son *troisième étage*, ainsi qu'il appelait son appartement. En conséquence, il se rendit seul chez Rose pour la prévenir, tandis que MM. Rubrick et Waverley, le suivant à quelque distance, gravissaient un petit escalier tournant dont l'extrême hauteur et l'extrême raideur leur donnaient le vertige. Ils arrivèrent enfin à un petit vesti-

bule qui servait d'antichambre à l'appartement de Rose et qu'ils traversèrent pour entrer dans son salon. C'était une pièce assez petite, mais très-agréable, ouvrant au midi, décorée de tapisseries anciennes, et dans laquelle se trouvaient deux portraits : celui de la mère de Rose, habillée en bergère, avec un petit chapeau et une houlette à la main, et celui du baron Bradwardine, dans la dixième année de son âge, portant habit bleu, gilet brodé, chapeau galonné d'or et perruque à catogan, avec un arc à la main. Edouard ne put s'empêcher de sourire, en discernant la ressemblance singulière qui se voyait encore entre la face ronde, lisse, osc et joufflue du portrait et le visage maigre, basané, barbu, qu'il avait devant les yeux dans la personne de l'original et qui attestait si éloquemment les ravages produits par la guerre et les années. Le baron, lui aussi, se mit à rire : « Ce portrait, dit-il, est dû à une fantaisie de femme! C'est ma mère (la fille du laird de Tullilum, capitaine Waverley; je vous ai montré l'ancienne maison de sa famille du haut du Shinmuyheuch), c'est ma mère qui a fait peindre ce portrait. Depuis lors, je n'ai posé qu'une seule fois, à la requête du maréchal duc de Berwick qui s'était intéressé à moi pendant une de ses campagnes. »

L'honnête gentilhomme n'en dit pas davantage, mais monsieur Rubrick apprit ensuite à Edouard que le duc de Berwick avait fait cet honneur au baron de Bradwardine à la suite d'un acte de bravoure mémorable par lequel il s'était illustré à la brèche d'un fort de Savoie, défendant lui seul le passage pendant dix minutes, jusqu'à ce qu'on vînt à son secours. Waverley se convainquit aussi que quoique le baron fût assez enclin à exagérer l'ancienneté et l'importance de sa famille, il était assurément trop modeste pour jamais se vanter de ses mérites personnels.

Les nouveaux venus furent gracieusement accueillis par l'aimable miss Rose. Elle devait, aux leçons de son père, une connaissance assez exacte du français et de l'italien; elle avait, en outre, acquis quelques notions d'histoire et de littérature. Le baron de Bradwardine avait essayé de lui enseigner la musique, mais comme lui-même n'était point passé maître en cet art admirable, Rose n'y avait point fait de progrès brillants; et cependant, elle était parvenue à chanter agréablement en s'accompagnant sur le harpsichorde double, talent qui était assez rare en Ecosse à cette époque. Elle joignait, à une grande simplicité d'exécution, une grande délicatesse de goût et un sentiment exquis, aussi

causait-elle un véritable plaisir à tous ceux auxquels elle se faisait entendre.

Un balcon couvert, ou plutôt une sorte de galerie se projetant en dehors devant les fenêtres, recevait le petit jardin de Rose, c'est-à-dire une grande quantité de vases de fleurs qu'elle soignait assidûment dans ses loisirs. De ce balcon gothique, l'on découvrait une vue admirable. Au pied du château, s'étageaient les terrasses du jardin au bas desquelles se déroulait le vallon boisé, traversé et rafraîchi par la petite rivière. Au-delà du vallon, se dressaient quelques rocs noirs aigus, et la vieille tour en ruines où avait jadis habité la famille. A gauche, le village montrait la mousse de ses cottages et la fumée de ses toits, à demi cachés derrière la colline ; du même côté, à l'extrémité du vallon, s'étendait une nappe d'eau tranquille et claire, le lac Veolan, dont la surface étincelait rouge et dorée aux derniers rayons du soleil. Ce fut sur ce charmant balcon, en présence de ce ravissant paysage, que miss Bradwardine fit servir le café. Après le café, la jolie Rose chanta quelques ballades que lui rappelait la vue des ruines, des collines et des plaines d'alentour ; le baron, son père, conta des anecdotes et des légendes, « car, dit-il en s'adressant à Waverley, les histoires des anciennes familles ont été défigurées chez tous les peuples par de superstitieuses traditions. On peut retrouver quelques échantillons de ces récits étranges dans le petit ouvrage composé par Julius Obsequent et dédié par le savant Scheffer, qui en fut l'éditeur, à son patron Benedictus Skytte, baron de Dudershoff. »

— Mon père nie absolument l'existence du merveilleux, capitaine Waverley, fit observer Rose. Une fois même, il demeura inébranlable dans une occasion où un synode entier d'ecclésiastiques presbytériens fut mis en déroute par l'apparition du diable.

Waverley, à ces paroles, parut désireux d'en apprendre davantage.

— Faut-il donc, dit alors le baron, que je vous conte cette histoire?... Eh bien, la voici... Il y avait autrefois, dans ce village, une vieille sorcière nommée Jeannette Gellatley, que l'on croyait sorcière pour cette seule raison qu'elle était très-vieille, très-laide, très-pauvre, et qu'elle avait deux fils dont l'un était fou et l'autre un poète, malédiction qui ne lui avait été infligée, disaient ses voisins, qu'en punition de ses rapports avec l'esprit des ténèbres. Elle fut donc emprisonnée, tenue à jeûn et privée de sommeil pendant une semaine, et, devenant en conséquence aussi folle que pouvaient le souhaiter ses accusateurs, elle se

trouva préparée enfin à faire une confession pleine et entière en présence de tous les pasteurs et gentilshommes whigs du voisinage qui instruisaient son procès et qui n'étaient, je vous le jure, pas du tout sorciers eux-mêmes. Mon père et moi, nous assistions à la séance. Or, au moment où la vieille femme déclarait que l'ennemi lui était apparu sous la forme d'un grand homme noir, voici qu'elle s'interrompt tout à coup et se met à crier, d'une voix aigre et grêle : « Prenez garde à vous; prenez garde à vous-mêmes; je vois le malin assis au milieu de votre assemblée. » La surprise fut générale, la terreur le fut aussi. Heureux ceux qui se trouvèrent placés près de la porte; nombreux furent les accidents que subirent les chapeaux, les manchettes et les perruques, avant que leurs propriétaires eussent pu atteindre la porte de l'église par laquelle ils détalèrent, laissant le président du synode seul en compagnie de la sorcière et de son protecteur, *risu solvuntur tabulæ;* quand les gens parvinrent à se remettre de leur terreur, ils se sentirent trop honteux pour vouloir recommencer le procès de Jeannette Gellatley.

Une longue discussion, touchant les visions, les prophéties, les rêves et les prodiges, s'engagea à la suite du récit du baron, et occupa la seconde soirée que notre héros passa sous le toit de Tully-Veolan.

XII.

UNE DÉCOUVERTE. — WAVERLEY PROLONGE SON SÉJOUR A TULLY-VEOLAN.

Le lendemain matin, Edouard se leva de bonne heure et, en se promenant autour de la maison, se trouva soudain dans une petite cour située en face du chenil dans lequel son ami Davie s'occupait, en ce moment, à soigner les quadrupèdes confiés à sa surveillance. Au premier coup d'œil, il reconnut Waverley, et lui tournant le dos, comme s'il ne l'avait point aperçu, il commença aussitôt à chanter une ancienne ballade :

Le jeune homme est ardent et prompt dans ses amours;
Entendez-vous, là-bas, gazouiller l'hirondelle?
Le vieillard aime moins, mais il aime toujours;
Le bec noir de la grive est caché sous son aile.

La fureur du jeune homme est un feu pétillant;
Entendez-vous, là-bas, gazouiller l'hirondelle?
La rage du vieillard est comme un fer brûlant;
Le bec noir de la grive est caché sous son aile.

Le jeune homme, aux festins, crie et maudit toujours;
Entendez-vous, là-bas, gazouiller l'hirondelle?
Le vieillard prend son glaive et frappe avant le jour;
Le bec noir de la grive est caché sous son aile.

Il y avait, dans le sourire et l'accent du chanteur, une ironie évidente qui n'échappa point à notre capitaine. Waverley chercha donc, à force de questions, à comprendre ce que l'innocent voulait dire, mais de toutes les réponses de Davie, il ne put rien apprendre, si ce n'est que la veille le laird de Balmawhapple était retourné chez lui « avec ses bottes pleines de sang. » Mais Edouard ayant bientôt après rencontré le vieux sommelier, apprit, à son extrême regret, que le baron de Bradwardine avait eu, la veille, une rencontre avec son hôte, tandis que lui-même reposait encore la tête sur l'oreiller, et que le turbulent chasseur n'avait consenti à faire sa soumission qu'après avoir reçu une légère blessure au bras gauche.

Grandement humilié à cette découverte imprévue, Edouard alla trouver son hôte et lui représenta qu'il lui avait fait vraiment tort en prenant sa place, puisque c'était à lui à demander raison au laird de Balmawhapple. Mais le baron lui répondit, en un fort long discours, que Balmawhapple leur devait réparation à tous les deux, puisqu'il avait adressé à tous les deux une injure commune, et qu'une affaire d'honneur avec Edouard eût été complétement inutile, puisque le laird turbulent, à la suite de la première, avait déjà protesté de son repentir.

Il ne nous paraît pas désormais nécessaire de retracer, avec des détails aussi précis, la suite du séjour que fit Waverley à Tully-Veolan et les progrès de l'intimité qui l'unit bientôt à la famille. Il est probable qu'un jeune homme accoutumé à une société mieux appropriée et plus bruyante se serait bientôt lassé de la conversation un peu trop grave et pédantesque du respectable baron, mais il y trouvait du moins une agréable compensation dans la société de miss Bradwardine qui paraissait prendre un grand plaisir à ses aperçus et jugements littéraires, et faisait preuve, dans ses réponses, de beaucoup de finesse et de goût. Grâce à la douceur de son caractère, elle s'était soumise sans répugnance aux études arides que son père lui avait imposées, et

qui comprenaient non-seulement plusieurs énormes in-folios de résumés historiques, mais encore nombre de volumes gigantesques traitant de polémique religieuse. Dans la science héraldique, l'honnête baron s'était contenté de faire étudier à sa fille les deux gros volumes de Nisbet. Rose était, en vérité, l'idole, le trésor du vieillard. Sa vivacité et sa jeunesse, ses attentions modestes pour tous ceux auxquels elle rendait ses devoirs, son charmant visage où l'on retrouvait exactement les traits de sa défunte mère, sa piété sincère et la noblesse de son cœur étaient autant de titres assurés à la tendresse et à la sollicitude paternelles.

Mais le baron, qui avait mis tous ses soins à instruire convenablement sa fille, n'en apportait aucun à une tâche encore plus importante : celle de la doter ou de l'établir en lui faisant faire quelque brillant mariage. Par suite de dispositions testamentaires prises par un membre de la famille à une époque déjà ancienne, presque toutes les propriétés foncières du baron devaient revenir, après sa mort, à l'un de ses parents éloignés; il ne pourrait donc rester à miss Rose qu'une très-modique fortune, d'autant mieux que les affaires de son père, étant depuis longtemps dirigées par le bailli Macwhuble, ne pouvaient faire concevoir à personne l'espoir d'une brillante succession. Il est vrai que ce même bailli qui aimait fort, — après lui s'entend, — son maître et la fille de son maître, avait essayé de conserver à Rose l'héritage entier du baron, en persuadant à celui-ci de faire passer la baronnie de Bradwardine pour un fief pouvant se transmettre indifféremment à un héritier de l'un ou l'autre sexe. Mais l'obstiné baron, qui se serait fait couper en morceaux plutôt que de transgresser en quoi que ce fût les anciens usages et les nobles lois héraldiques, non-seulement n'avait pas voulu prêter l'oreille à cette proposition, mais avait encore affirmé hautement, en toute occasion, que la baronnie de Bradwardine était un fief mâle, que selon *les coutumes de Normandie, c'est l'homme qui se bast et qui conseille*, et l'homme, par conséquent, qui seul doit hériter. « Non, non, — disait-il, sans aucune hésitation, *procul dubio*, — beaucoup de femmes aussi dignes de la succession que Rose en ont été exclues, afin qu'elle pût me parvenir. Dieu me garde de contrevenir aux dispositions de mes pères ou de contester le droit que possède sur mon héritage Malcolm Bradwardine d'Imchgrabbit, chef d'une branche honorable quoique déchue de mon antique et noble famille. »

Le bailli, en sa qualité de premier ministre, ayant reçu cette communication décisive de son souverain, jugea inutile de revenir à la charge

et se contenta de déplorer le sort de la pauvre Rose qu'il se proposait, pour la dédommager de la ruine de ses espérances, d'unir avec le jeune laird de Balmawhapple qui avait de belles terres, n'était pas trop endetté, et était sobre comme un saint, — si l'on avait la précaution de tenir la bouteille loin de lui et de le tenir loin de la bouteille, — et qui n'avait d'autre défaut que celui de se trouver parfois en assez mauvaise compagnie, telle que celle de Gibby Gaethronghwit, le joueur de cornemuse, ou de Jurker, le marchand de chevaux.

— Mais il se corrigera, monsieur Saunderson, il se corrigera, déclarait le bailli.

— Oui, comme la bière aigre en été, ajouta Davie Gellatley, qui se trouvait, par hasard, présent à la conversation.

Miss Bradwardine telle que nous l'avons décrite, ayant la simplicité et la curiosité d'une pieuse recluse, se trouva naïvement heureuse du séjour d'Edouard Waverley, à Tully-Veolan. C'était pour elle un compagnon, un guide dans ses études littéraires. Waverley envoya chercher des livres dans la ville où son régiment était en garnison, et les deux jeunes gens lurent ensemble les meilleurs auteurs anglais, et surtout les poètes. Dès lors, Rose négligea ses fleurs, elle parut rarement au jardin ; l'imagination romanesque et exaltée du jeune capitaine, son élocution aisée et brillante exerçaient chaque jour un charme plus puissant sur cet esprit timide et cette âme naïve. Si le baron de Bradwardine eût été plus prévoyant, il eût redouté à bon droit pour sa fille les sentiments que pouvait faire naître en elle cette intimité chaque jour plus étroite et plus précieuse. Mais le baron s'imaginait sans doute que les femmes de la maison de Bradwardine, de même que celles des maisons de Bourbon ou d'Autriche, étaient trop élevées au-dessus du reste des mortels, pour éprouver des sentiments et concevoir des illusions appartenant à l'immense majorité de la pauvre société humaine. Quant aux voisins de notre gentilhomme, ne pouvant supposer que le baron fût aussi confiant ou aussi étrangement aveugle, ils pensèrent tout naturellement que le vieillard avait vu, dans la personne du jeune Anglais, un brillant parti pour sa fille, et s'efforçait, en conséquence, par tous les moyens possibles, de mener ce projet d'union à bonne fin.

Si le baron avait jamais conçu un semblable dessein, il aurait trouvé, dans la complète indifférence de Waverley, un obstacle insurmontable. Rose Bradwardine, timide, mais charmante comme elle l'était,

n'avait précisément pas le genre de beauté et d'agréments fait pour captiver une imagination exaltée et romantique. Pour elle, elle était trop douce, trop humble, trop confiante, trop simple surtout. Et puis comment soupirer, et trembler, et rougir, en présence d'une toute jeune fille, d'une naïve écolière, qui tantôt priait Edouard de lui tailler sa plume, tantôt de lui expliquer une stance du Tasse ou de lui épeler un mot bien long, bien difficile, qu'elle avait rencontré dans sa version. Tout ceci ne s'accordait point avec les règles du *beau idéal* que s'était formé Edouard, dans les premiers rêves de sa jeunesse. En conséquence, notre héros, ne pouvant se faire d'illusions poétiques sur le compte d'une aimable personne qu'il voyait tous les jours, ne prit pour elle que les sentiments qu'un frère porte à une sœur accomplie et dévouée, tandis que la pauvre Rose, sans qu'elle pût s'en douter, s'attachait chaque jour au jeune étranger par les liens d'une affection plus forte et plus profonde. Edouard, en envoyant chercher ses livres à Dundée, écrivit au colonel pour lui demander une prolongation de congé. Le colonel Gardiner ne la refusa point, seulement il recommanda en même temps au jeune homme de ne point consacrer tout son temps à des personnes qui, quoique parfaitement estimables, avaient obstinément refusé leurs sympathies au gouvernement existant alors. Waverley, sentant bien que M. Bradwardine avait agi, à son égard, avec la plus extrême délicatesse, évitant avec soin toute allusion politique dans la conversation, répondit que sa fidélité au roi et la loyauté de ses opinions politiques n'étaient point en danger dans la société qu'il fréquentait, et continua à profiter de ses loisirs à Tully-Veolan, et de la société de ses aimables hôtes.

XIII

UNE INVASION ET SES CONSÉQUENCES.

Il y avait environ six semaines que Waverley résidait à Tully-Veolan, lorsqu'un matin, au moment où il sortait pour faire sa promenade habituelle avant le déjeuner, il remarqua autour de lui quelques signes évidents d'une agitation extraordinaire. Quatre jeunes servantes attachées au service de la laiterie, causaient çà et là, la tête et les pieds nus, tenant leurs seaux vides à la main, et poussant des exclamations confuses, parmi lesquelles celles de « Que Dieu nous vienne

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

au aide ! » et « qu'allons-nous devenir? » étaient à peu près les seules que l'on pût distinguer. Waverley, en se dirigeant vers la maison, pour apprendre ce qui était arrivé, rencontra à la vérité le bailli Macwhuble, trottant impétueusement sur son petit poney maigre, et suivi d'une trentaine de paysans; mais ce personnage important paraissait trop occupé pour donner des explications au jeune capitaine, et Davie Gellatley qui, fort animé, courait à côté du bailli en répétant à pleine voix le refrain d'une vieille ballade:

Ah ! hélas ! notre gloire est partie.

en ayant reçu un vigoureux coup de fouet qui l'envoya gémir à quelques distances, Waverley pensa qu'il était plus sage de ne point demander d'informations.

Un peu plus loin, Waverley aperçut le baron qui se promenait à grands pas sur la terrasse, mais il y avait aussi dans sa démarche brusque et saccadée, dans ses gestes raides et presque menaçants, quelque chose qui indiquait une indignation si violente, que le jeune capitaine ne se hasarda point non plus à l'interroger. Waverley entra donc dans la salle à manger, et rencontra Rose, qui, sans témoigner une agitation semblable à celle de son père, ni la démonstration d'importance du bailli Macwhuble, ni le désespoir des jeunes laitières, paraissait très-sérieuse et tristement préoccupée. Il lui suffit d'un mot pour éclaircir le mystère : « Votre déjeuner d'aujourd'hui sera malheureusement un peu maigre, capitaine Waverley. Un parti de Cateraus est entré sur nos terres cette nuit, et a enlevé toutes nos vaches laitières.

— Un parti de Cateraus?

— Oui, une bande de voleurs des montagnes. Ils avaient soin de nous épargner du temps où nous payions un tribut à Fergus Mac-Ivor Vich Jan Vohr; mais mon père a trouvé qu'une telle manière d'agir était indigne de son rang et de sa naissance. Il a refusé de l'acquitter, et maintenant les Cateraus se vengent. Ce n'est point tant notre perte qui m'afflige, capitaine Waverley, mais mon père est si fort irrité de l'injure qu'on lui a faite, qu'il essaiera sans doute de reprendre nos bestiaux par force. Si même il n'est point blessé, il lui arrivera certainement de blesser ou de maltraiter quelques-uns de ces sauvages, et alors ce sera, entre eux et nous une guerre qui durera autant que notre vie, et nous ne pourrons pas nous défendre, car le gouvernement

nous a repris nos armes, et mon père est si vif, si téméraire !... O mon Dieu, que deviendrons-nous? « La pauvre Rose, en ce moment, sentit son courage l'abandonner, et elle l'interrompit, en fondant en larmes. Le baron entra dans cet instant et s'adressa à sa fille avec une brusque sévérité, que Waverley ne lui connaissait point encore. « N'était-elle pas honteuse, dit-il, de s'affliger ainsi en présence d'un noble gentilhomme, comme si elle eût été la fille d'un simple fermier et eût pleuré la perte de ses vaches? Capitaine Waverley, je vous prie de croire que ce qui est surtout douloureux pour ma fille, c'est de penser à l'insulte que son père a reçue de la part de ces voleurs et de ces effrontés mendiants, lorsqu'il ne lui est pas même permis d'avoir chez lui une paire de mousquets pour sa propre défense. »

Le bailli Macwhuble fit alors son apparition et déclara que, d'après les avis qu'il avait reçus, il était impossible de penser à poursuivre les bandits, car ils étaient au nombre de douze, et tous bien armés, à la façon de leur pays; tandis qu'il n'y avait, dans le castel et village de Tully-Veolan, que deux laquais de Son Honneur qui eussent des pistolets et des sabres.

Pendant cette explication, le baron de Bradwardine se promenait à grands pas dans la chambre, en proie à une silencieuse indignation. A la fin, il s'arrêta, fixant ses regards sur un antique portrait, représentant un chevalier couvert d'une forte armure, dont les traits durs et sombres se voyaient à peine au milieu d'une épaisse forêt de cheveux tombant sur ses épaules, et d'une barbe non moins épaisse, tombant sur sa poitrine.

— Capitaine Waverley, s'écria-t-il, ce gentilhomme est mon grand-père qui, avec deux cents cavaliers qu'il leva sur ses propres terres, défit et mit en déroute cinq cents de ces voleurs des Hautes-Terres, qui avaient toujours été *lapis offensionis et petra scandali* à tout le voisinage... Et moi, moi, son petit-fils, je suis forcé de subir de pareilles indignités.

Ici, il y eut un moment de douloureux silence, après lequel chaque personne de la compagnie s'occupa de proposer les moyens qui lui semblaient le plus propre à remédier au désastre. Alexander-ab-Alexandro conseilla d'envoyer au plus vîte un messager chargé de traiter avec les Cateraus, qui, probablement, cèderaient leur butin à raison d'un dollar par tête. Le bailli répondit que cette transaction avec les voleurs constituerait un cas de véritable félonie, et qu'il valait mieux dépê-

cher, dans les montagnes, un homme habile, un homme de confiance, qui achèterait les bestiaux comme si c'était pour lui-même, afin que le baron ne parût point en personne dans le marché. Édouard proposa d'envoyer chercher un détachement de soldats à la ville la plus prochaine, et Rose, élevant timidement la voix, représenta à son père que le moyen le plus sûr serait peut-être de payer le tribut à Fergus Mac-Ivor Vich Jan Vohr, qui ne manquerait pas de s'interposer en faveur de son nouvel allié ! Mais aucun de ces projets n'obtint l'approbation du baron de Bradwardine. Le belliqueux gentilhomme ne voulait entendre parler ni de composition, ni de conciliation, il désirait et demandait la guerre. Il enverrait des exprès aux lairds de Balmawhapple, de Killanvreit et de Tulliclum qui, étant exposés aux mêmes déprédations, étaient intéressés dans la poursuite, « et alors ces *nebulones iniquissimi* ne tarderaient pas à éprouver le sort de leur prédécesseur Cacus ».

Ici, le bailli, qui ne goûtait pas le moins du monde ces conseils belliqueux, tira sa grosse montre, en forme de bassinoire, et fit observer qu'il était déjà près de midi, et que les Cateraus ayant été vus avec leur butin, dans la passe de Ballybrough, un peu après le lever du soleil, seraient certainement arrivés, avant que les forces alliées pussent être réunies dans leurs sauvages retraites, où il serait impossible d'aller les attaquer.

Cette observation irréfutable mit fin au conseil, qui se sépara sans avoir rien conclu ; le baron et le bailli sortirent pour prendre quelques mesures urgentes, et Waverley, resté seul avec Rose, s'empressa de lui demander si ce Fergus, avec son nom barbare, était le chef de la police du district.

— Pas le moins du monde, répliqua Rose avec un sourire, c'est un gentilhomme de haute réputation et de haute naissance, chef d'une branche indépendante d'un clan des Highlands, et respecté de tous, par sa propre autorité d'abord, et pour le grand pouvoir de ses alliés, de ses amis et de sa famille.

— Alors, quels rapports a-t-il avec les voleurs? Est-il magistrat, ou membre de la commission de paix?

— Oh ! non, il serait plutôt membre de la commission de guerre, car il a souvent causé bien des inquiétudes à plusieurs de ses voisins, et il a toujours avec lui une bande de gens armés trois fois plus nombreuse que la suite tout entière des gentilshommes qui sont bien plus

riches que lui... Je ne pourrais pas vous dire exactement quels rapports il a avec les voleurs, mais je sais que le plus téméraire de tous ces bandits n'oserait pas enlever un agneau des troupeaux de ceux qui paient le tribut à Vich Jan Vohr. Les propriétaires qui vivent au pied des montagnes paient ordinairement ce droit à quelque chef highlandais, afin qu'il les prenne sous sa protection. Si, malgré cette précaution, le bétail de quelqu'un d'entre eux est volé, il s'adresse au chef, qui le lui fait rendre, ou bien qui enlève des vaches à quelqu'autre seigneur avec lequel il est en guerre, et les donne au premier pour compenser sa perte.

—Et un pareil sauvage ose se faire appeler gentilhomme, et paraître dans la haute société?

— Je le crois bien, dit Rose. La querelle de mon père et de Fergus Mac-Ivor a commencé dans un meeting du comté, où Fergus voulait avoir le pas sur tous les gentilshommes des Basses-Terres. Mon père voulut lui tenir tête; le chef de clan lui répondit qu'il n'accorderait jamais la préséance à l'un de ses vassaux qui lui payait le tribut. Mon père se mit alors dans une fureur terrible, car c'était à son insu que le bailli Macwhuble acquittait le tribut envers Vich Jan Vohr. Il voulait combattre, mais Fergus déclara noblement qu'il ne lèverait jamais son épée contre la tête grise d'un vieillard. Fergus Vich Jan Vohr, c'est-à-dire fils de Jean le Grand, est un homme encore jeune, très-beau et très-distingué. J'ai eu plus d'une raison de m'affliger de cette querelle, car Flora, sa sœur, une des plus belles personnes du comté, était mon intime amie, avant cette fatale dispute. Elle a autant de mérite et de talents que de beauté, et a été élevée dans un couvent de France. Capitaine Waverley, tâchez, je vous en prie, de décider mon père à se réconcilier avec ces montagnards. Nous n'avons jamais été tranquilles à Tully-Veolan, depuis le commencement de cette funeste querelle... J'avais dix ans à peine, lorsqu'une bande de ces brigands vint nous attaquer; mon père se défendit avec ses domestiques. Les balles vinrent briser les vitres à nos fenêtres du nord; trois des Highlandais furent tués dans l'attaque; on les apporta ici enveloppés dans leurs plaids, et on les déposa devant la porte du vestibule; le lendemain, leurs femmes et leurs filles vinrent, en frappant dans leurs mains, chantant le coronach, et poussant de grands cris, et elles emportèrent les corps, au son des cornemuses. Je pus à peine dormir pendant près de six semaines; dans mon sommeil, j'entendais tou-

jours ces horribles cris, et je voyais toujours ces corps raidis, enveloppés dans leurs tartans couverts de larges taches rouges. Depuis ce temps-là, par ordre du gouvernement, on nous a enlevé nos armes. Comment pourrons-nous nous défendre maintenant?

Waverley ne put s'empêcher de tressaillir en entendant raconter cette dramatique histoire, qui avait tant de ressemblance avec quelques-uns de ses propres rêves. Cette jeune fille si timide, si frêle et si douce, avait assisté à des scènes de danger et d'horreur, telles que son imagination seule lui en avait montré jusqu'à ce jour, et en parlait froidement, comme si de pareilles scènes pouvaient d'un moment à l'autre se reproduire. Une vive curiosité jointe à un certain besoin d'aventutures s'empara aussitôt du jeune homme. « Puisque je suis à présent dans le pays des aventures romanesques et militaires, se dit-il, voyons si le hasard et ma bonne étoile me permettront d'y participer.» Du reste, Waverley ne pouvait assez s'étonner de ce que de pareilles scènes de brigandages et de violences se répétassent tous les jours, et fussent considérées comme des choses tout à fait ordinaires, dans une contrée qui n'était pas fort éloignée de deux comtés anglais, et qui faisait partie de la Grande-Bretagne.

XIV.

APPARITION D'UN ALLIÉ INATTENDU.

Le baron reparut à l'heure du dîner, beaucoup moins irrité et plus calme, et ayant, en grande partie, recouvré toute sa dignité et sa bonne humeur. Non-seulement il confirma la vérité des récits que Rose et le bailli Macwhuble avaient faits au capitaine, mais encore il y ajouta beaucoup de détails très-curieux concernant le pays et les mœurs des Highlandais. Les manières et les habitudes de cette race patriarcale éveillèrent, dans l'esprit de notre héros, un si puissant intérêt, qu'il s'empressa de demander au baron s'il lui serait possible de faire sans danger une excursion dans les montagnes voisines, où il se sentait depuis longtemps appelé par un mystérieux attrait. Le baron assura son hôte que rien ne serait plus aisé, lorsqu'il serait parvenu à terminer pacifiquement la querelle, et qu'il pourrait même lui donner des lettres pour quelques chefs de clan, gentilshommes aussi distin-

gués par la politesse de leurs manières que par la noblesse de leur naissance, qui le recevraient avec autant d'empressement que de courtoise hospitalité.

Au milieu de cette conversation, la porte s'ouvrit brusquement, et Sauders Sauderson parut, introduisant un Highlandais au grand équipage de guerre, Waverley, surpris d'abord à cette entrée subite, mais rassuré en voyant que ni Rose, ni son père ne manifestaient la plus légère émotion, considéra avec un vif intérêt ce montagnard portant le costume national, qu'il n'avait pas encore eu l'occasion d'examiner. Le nouveau venu était un jeune homme de taille peu élevée, mais remarquablement vigoureux, qui portait les plis de son manteau drapés autour de lui, avec une élégance qui s'alliait à la force. Son *kilt*, ou petit jupon court, laissait apercevoir ses jambes bien faites et musculeuses ; la grande bourse de peau de chèvre, flanquée d'un large poignard et d'un pistolet reluisant d'acier, était pendue à sa ceinture, et flottait devant lui ; il portait à son bonnet une petite plume courte indiquant qu'il était considéré dans le clan comme un *Ducinhé-Wassel*, ou gentilhomme ; un bouclier était suspendu à son épaule, et il tenait à la main un long fusil espagnol. En entrant, il ôta poliment son bonnet, et le baron, qui connaissait les usages des gens des Hautes-Terres, se leva aussitôt et dit, avec une grande dignité, de l'air d'un prince recevant une ambassade : « Soyez le bien-venu, Evan Dhu Maccombich ; qu'avez-vous à nous dire de la part de Fergus Mac-Ivor Vich Jan Vohr?

— Fergus Mac-Ivor Vich Jan Vohr vous salue cordialement, répondit l'ambassadeur, en très-bon anglais ; il regrette sincèrement, baron de Tully-Veolan et de Bradwardine, qu'un nuage se soit élevé entre vos deux maisons qu'unissait une amitié ancienne. Il vous prie donc de faire en sorte que le nuage se dissipe, afin que les choses reviennent telles qu'elles étaient par le passé, afin que personne ne puisse savoir si le nuage est descendu de la montagne à la vallée, ou monté de la vallée à la montagne. Car Fergus n'a jamais frappé de son glaive ceux qui ne le recevaient pas avec l'épée, et malheur à celui qui voudrait perdre un ami, pour une petite nuée d'orage survenue dans une matinée de printemps.

A ce discours, le baron de Bradwardine répondit avec toute la dignité convenable, qu'il savait bien que le chef du clan Ivor était fidèle et dévoué au roi, et qu'il regrettait de se voir brouillé avec un gen-

tilhomme d'aussi excellents principes, car malheur à celui qui n'a point de frères, à l'heure où tous doivent s'unir et s'armer.

Après quoi le baron ayant fait apporter une cruche d'usquebaugh, vida son verre en souhaitant honneur et prospérité à Mac-Ivor de Glenusquoich, et l'ambassadeur celte, pour lui rendre sa politesse, but un énorme gobelet, en exprimant tous ses vœux de gloire et de félicité pour la maison de Bradwardine.

Les préléminaires du grand traité de paix ayant ainsi été ratifiés, l'envoyé se retira avec le bailli Macwhuble et eut bientôt achevé avec lui les négociations. Evan-Dhu Mac-combiche, après qu'il eut vidé en compagnie de son partenaire, une copieuse rasade d'eau-de-vie, et reçu les explications nécessaires, déclara qu'il allait se mettre immédiatement à la poursuite des voleurs de bestiaux qui, dit-il, « avaient bien brisé l'os, mais n'auraient pas le temps de sucer la moelle. »

Notre héros, qui avait été témoin des négociations entamées par Evan Dhu Maccombich, avait été frappé de l'extrême sagacité et de la vive intelligence que le montagnard avait déployées dans la conduite de cette affaire. Evan Dhu, de son côté, avait été flatté de l'attention évidente que Waverley lui témoignait, et de son désir extrême de connaître les coutumes et les sites des Highlands. Il lui proposa donc, sans façon, de l'accompagner dans les montagnes, dans une courte excursion, de dix à quinze milles, jusqu'au lieu où les bestiaux avaient été conduits, ajoutant : « Vous n'avez jamais vu d'endroit semblable dans votre vie, et vous n'en verrez jamais, à moins que vous ne veniez avec moi, ou avec quelqu'un des miens. »

On peut s'imaginer aisément que notre héros accepta cette invitation avec une joie véritable, Evan Dhu lui promit d'ailleurs qu'il s'arrêterait un jour ou deux à la maison du chef, à son retour, et qu'il y serait reçu avec l'hospitalité la plus courtoise; Rose pâlit bien un peu lorsqu'elle entendit parler de ce projet de voyage, mais son père, qui aimait à voir un jeune homme faire preuve d'ardeur, de curiosité et d'audace, encouragea notre héros à tenter l'aventure, et lui donna l'un de ses garde-chasse pour porter sa valise et pour l'accompagner. Waverley ne tarda pas à se mettre en route, et un fusil à la main, précédé par son ami Evan Dhu, et suivi par deux Highlandais, compagnons d'Evan, dont l'un portait une longue carabine, et l'autre une énorme hache terminée par un croc, et appelée hache de hochaber. Evan expliqua à Waverley que cette escorte ne leur était pas nécessaire

pour être en sûreté sur la route, mais qu'elle lui avait été donnée pour pouvoir paraître avec dignité à Tully-Veolan, ainsi qu'il convenait au frère de lait de Vich Jean Vohr : « Mais, s'écria Evan, en terminant, si vous voyiez seulement le chef avec sa queue?

— Avec sa queue! répéta Waverley, passablement surpris.

— Oui, c'est-à-dire, avec sa suite ordinaire, lorsqu'il visite les gentilshommes de son rang. D'abord, continua-t-il d'un air de fierté en comptant sur ses doigts pour ne rien oublier dans son énumération, il y a son *handman*, ou compagnon de la main droite; ensuite son *barde* ou poète; après cela son *bladier* ou orateur, pour haranguer ceux auxquels il fait sa visite; puis son *gilly-more*, qui porte son fusil, son épée et son bouclier; puis, son *gilly-casflinch*, qui le porte lui-même sur son dos lorsqu'il faut traverser les ruisseaux et les mares; son *gilly-constrian*, qui guide son cheval par la bride dans les endroits dangereux; et puis le joueur de cornemuse et son valet, et encore deux douzaines de jeunes garçons, qui n'ont rien autre chose à faire que de suivre le chef et d'être toujours prêts à exécuter tous ses commandements. »

Evan continua à donner à son compagnon d'intéressants détails sur les mœurs et la vie des Highlands, jusqu'au moment où la petite troupe, arrivée au pied des hautes montagnes qu'Édouard avait admirées à distance, s'engagea dans un étroit défilé resserré entre deux parois de rocs d'une hauteur prodigieuse, entre lesquelles grondait un torrent écumeux qui semblait à force de rage, s'être creusé sa route dans le granit.

— Nous voici, dit alors Evan, dans la passe de Balley-Brough, où jadis dix hommes du clan de Donnochie tinrent deux jours entiers contre cent soldats des Basses-Terres. Les tombeaux des morts se voient encore là-bas, tenez, de l'autre côté du torrent; si vous avez de bons yeux, vous pourrez voir les taches d'un vert plus clair qui tranchent sur le vert sombre de la bruyère.

Au sortir du défilé, l'escorte se trouva dans une vallée étroite qui s'étendait au pied de deux hautes montagnes couvertes de bruyères. Le torrent qui continuait à suivre la même route, y traçait çà et là mille méandres capricieux qu'il fallait fréquemment traverser. Evan Dhu, qui témoignait à Waverley une affabilité très-courtoise, lui offrit de le faire porter sur les épaules de ses gens, mais le jeune homme ayant à cœur de montrer aux montagnards qu'il ne craignait point de se mouiller les pieds, ne voulut point y consentir, et entra bravement dans l'eau

froide et écumante. La vallée, à quelque distance de là, allait en s'élargissant et aboutissait à un immense marais fangeux et noir, sillonné par quelques rares sentiers que tout autre qu'un Highlandais n'aurait pu suivre sans crainte. En maint endroit de cette route étroite, le sol, humide et mouvant, devenait tellement liquide et fangeux qu'il était impossible d'y poser le pied sans enfoncer jusqu'à la poitrine, et qu'il fallait sauter d'un monticule à l'autre, par-dessus les bas-fonds. Ce genre d'exercice était assez facile aux Highlandais dont le pas est élastique et rebondissant, et qui étaient chaussés de bottines courtes à semelles minces, mais Waverley, nullement accoutumé à une promenade aussi fatigante, commençait à se sentir parfois entièrement accablé. La nuit surprit les voyageurs au moment où ils sortaient des marécages, et se trouvaient au pied d'une colline fort escarpée, qu'il leur fallait franchir. Waverley, pour en exécuter l'escalade, veut rassembler tout ce qu'il avait de forces et de résolution. Il fallut cependant peu de temps à l'escorte pour la franchir, car la route était sèche en cet endroit, et la lune était déjà levée.

Lorsque la troupe eut descendu l'autre versant de la montagne, elle pénétra dans un bois épais. En cet endroit, Evan s'arrêta, échangea avec ses compagnons quelques paroles en langue gaëlique, et, à la suite de cette conférence, le garde-chasse qui accompagnait Waverley, ayant cédé le bagage du jeune capitaine à l'un des gillies, s'éloigna avec le plus jeune des montagnards dans une autre direction, tandis que les trois autres voyageurs continuaient leur route ; un vague soupçon de trahison traversa d'abord l'esprit de Waverley, mais Evan se hâta de lui expliquer que Donald Bean Lean, le voleur de bestiaux chez lequel ils se rendaient, verrait, avec un grand déplaisir, un homme des Basses-Terres pénétrer dans sa retraite : « Tout bien considéré, ajouta Evan, il vaut même mieux que je prenne les devants pour l'avertir de l'arrivée d'un soldat rouge, qui, sans cela, pourrait le surprendre désagréablement. « Là-dessus, l'agile montagnard s'éloigna rapidement, laissant Waverley s'avancer seul, dans l'obscurité, sous la conduite de l'homme à la hache. Celui-ci semblait deviner d'instinct l'étroit sentier qui serpentait, à travers la forêt, sous la sombre voûte des arbres ; Édouard le suivait d'aussi près qu'il le pouvait, fatigué et impatienté de la longueur de la route, et ne pouvant en charmer les ennuis par quelque essai de conversation, car le montagnard savait à peine quelques mots d'anglais. Cependant, après

avoir longtemps marché en silence, il ne put s'empêcher de demander :

— Sommes-nous encore loin du terme de notre voyage?

— La caverne est... à... oui... quatre milles d'ici... Mais le gentilhomme est un peu fatigué.. Sans doute Donald enverra son curragh.

Qu'était-ce qu'un curragh ! un homme, un cheval, une voiture ou une chaise? Édouard ne put le comprendre; il ne put pas non plus se le faire expliquer, mais en devina bientôt la signification, lorsqu'au sortir du bois, il se trouva sur les bords d'une large rivière ou d'un lac où la lune qui montait, lente et douce, se reflétait tranquillement dans le miroir des eaux. Son guide lui fit signe de s'asseoir en cet endroit; pour se reposer, il s'étendit sur la mousse, et se prit à réfléchir aux charmes de sa situation.

Il se voyait enfin engagé dans une de ces romanesques aventures qui depuis si longtemps faisaient les délices de sa poétique imagination. Il se trouvait sur les bords d'un lac inconnu, sous la conduite d'un montagnard sauvage, se dirigeant vers la caverne, le repaire d'un bandit célèbre, d'un Robin Hood écossais. Seulement il lui en coûtait de songer à la cause prosaïque de ce pittoresque voyage : aux vaches laitières du baron, circonstance dégradante qu'Édouard se promit bien d'effacer de son souvenir.

Tandis qu'il se livrait en silence à cette agréable rêverie, son guide lui toucha légèrement l'épaule, et étendant son doigt vers l'autre rive du lac, lui dit : « C'est là-bas qu'est la cave. » En effet, un faible rayon de lumière se voyait en cet endroit, augmentant parfois subitement d'intensité et de grandeur, et éclairant l'horizon lointain ainsi que l'aurait fait un météore. Pendant que le jeune capitaine considérait attentivement cette étrange clarté, le bruit de plusieurs rames frappant les eaux du lac, se fit entendre à son oreille. Le montagnard à la hache y répondit par un long sifflement aigu; aussitôt un petit bateau, monté par quatre ou cinq Highlandais, aborda dans l'un des petits golfes qui rehaussaient le rivage. Waverley s'y plaça avec l'aide de son compagnon, et le bateau, conduit par de vigoureux rameurs, s'éloigna avec rapidité sur les eaux silencieuses.

XV

LE REPAIRE D'UN BRIGAND DES MONTAGNES.

Le rhythme mélancolique et doux d'une chanson gaëlique murmurée à voix basse, accompagnait seul le bruit cadencé des rames se plongeant dans les eaux du lac. Edouard, tenant toujours ses yeux fixés sur cette lumière lointaine, la voyait à chaque instant devenir plus large, plus rouge, et rayonner plus haut sur le fond gris du ciel. Lorsque le bateau se trouva à peu de distance du rivage, le jeune homme vit alors distinctement que cette lueur s'élevait d'un énorme bûcher de branches et de troncs de pins, allumé à l'entrée d'une caverne d'une hauteur prodigieuse, sous la voûte de laquelle s'avançait l'un des petits golfes de ce lac. Deux hommes qui, à distance, paraissaient noirs et agiles comme des démons, alimentaient sans cesse ce gigantesque brasier destiné à servir de phare à la barque voguant, pendant la nuit, sur les eaux brunes et tranquilles. Le bateau conduit par la main exercée de ses rameurs, s'engagea sous la voute de la caverne, rasa la petite plate-forme de rochers sur laquelle flamboyait le brasier, et s'arrêta au pied de quelques gradins qui s'élevaient à l'extrémité sur la caverne. Dans ce moment, une quantité d'eau suffisante fut jetée dans le grand feu, qui s'éteignit en poussant un sifflement lugubre. Waverley, se trouvant alors enveloppé d'une obscurité totale, gravit à tâtons l'escalier, aidé par ses rameurs, et, guidé par le bruit des voix, tourna un angle du corridor de rocher qui s'ouvrait au fond de la grotte. La salle de réception de Bean Lean se trouva alors devant ses yeux. L'intérieur de la caverne, dont la voûte était très-élevée, était éclairée par de grosses torches de pin, qui répandaient une clarté vive et scintillante, en même temps qu'une forte odeur de résine. Autour d'un énorme feu de charbons, se trouvaient cinq à six Highlandais armés, tandis que d'autres, causant debout ou couchés sur leurs plaids, étaient groupés çà et là dans l'intérieur de la caverne. Dans une large ouverture du roc, que le maître du logis appelait en plaisantant son garde-manger, se trouvaient suspendues les carcasses d'une brebis et de deux vaches récemment égorgées. Evan Dhu vint le premier au-devant de Waverley, accompagné du chef de la troupe montagnarde, dont l'exté-

rieur ne répondait nullement, ni au caractère sauvage des lieux qu'il habitait, ni à l'idée que Waverley s'était faite de sa personne.

Notre héros s'était attendu à voir apparaître un bandit de stature gigantesque, d'aspect repoussant et farouche. Donald Bean Lean, au contraire, était de taille moyenne, mince et nerveuse, mais remarquablement agile; son visage très-pâle et ses cheveux blond-clair, lui avaient valu le surnon de *Bean* ou blanc. Il avait jadis servi quelque temps dans l'armée française; aussi pour recevoir son visiteur anglais avec plus de cérémonie, il avait quitté son costume de montagnard et endossé à la place son vieil uniforme bleu et rouge et son vieux tricorne à plumet. Cet attirail suranné lui donnait une mine si grotesque et si peu en harmonie avec tout ce qui se trouvait autour de lui, que Waverley, s'il eût été moins délicat et moins poli, n'aurait pu s'empêcher de sourire. Le bandit reçut notre héros avec un mélange assez singulier de politesse française et d'hospitalité écossaise; il paraissait connaître parfaitement son nom et sa famille, et accorda de chaleureux éloges en particulier aux principes politiques de sir Everard, son oncle. A ces marqués de sympathie totalement imprévues, Waverley jugea prudent de ne répondre que d'une façon évasive.

Lorsque le chef des bandits et ses hôtes se furent assis à une distance raisonnable du grand feu de charbon, une jeune montagnarde plaça devant eux trois écuelles de bois, faites de petites planchettes retenues par des cerceaux, et contenant une sorte de soupe très-chaude, faite en partie avec des foies et des entrailles de bestiaux. Des tranches de bœuf grillées sur la braise parurent ensuite, et furent expédiées avec une promptitude vraiment merveilleuse, par Evan Dhu et son terrible compagnon. Pendant ce temps, le whisky circulait abondamment et paraissait former le principal régal de la joyeuse compagnie. Edouard dut le mélanger d'eau pour pouvoir le boire. Quant à Donald, il s'excusa très-humblement auprès de son hôte de ne pouvoir lui offrir de vin. « Si j'avais été prévenu de votre arrivée vingt-quatre heures plus tôt, dit-il, je vous en aurais présenté, eussé-je dû pour cela en aller chercher à quarante milles à la ronde. Mais un gentilhomme qui veut rendre honneur à un autre, ne peut rien faire de plus que de mettre à sa disposition tout ce que contient son logis... Où il n'y a pas de bois, il n'y a pas de noix, et il faut bien vivre *à la guerre comme à la guerre.* »

Puis, continuant sa conversation avec Evan Dhu, ils déplorèrent en-

semble la mort d'un vieillard appelé Dounacha au Anrigh, ou Duncan au grand bonnet, un *voyant*, qui pouvait annoncer l'arrivée des visiteurs à l'avance, et dire, de plus, s'ils seraient amis ou ennemis.

— Son fils Malcoln n'est-il pas aussi un *taishatr* (homme doué de la seconde vue)? demanda Evan.

— Oh! il est bien loin de valoir son père... Dernièrement il nous dit que nous verrions dans la journée un illustre gentilhomme monté sur un cheval noir, et nous ne rencontrâmes, ce jour-là, que Shemus-Bey, le joueur de harpe aveugle, avec son chien. Une autre fois, comme nous allions faire une course dans les Basses-Terres, il nous prédit que nous ramènerions à la caverne un beau troupeau de cent bêtes à cornes, et nous ne fîmes pas d'autre capture que celle d'un gros bailli de Perth.

Peu de temps après, Evan s'enveloppa dans son plaid et se retira pour dormir. Donald alors, à la grande surprise d'Edouard, passa à des considérations très-sérieuses sur l'état politique et militaire de la contrée. Les détails minutieux, les chiffres exacts, les circonstances qu'il vint à citer, prouvèrent au capitaine que ce brigand était parfaitement renseigné, plus assurément qu'il ne l'aurait fallu, sur la force, le nombre et la position des divers corps anglais cantonnés en Ecosse. Enfin, Waverley se sentit tout à coup saisi d'un extrême étonnement lorsque Donald lui demanda soudain, d'un air et d'un ton mystérieux, s'il n'avait rien de particulier à lui dire.

— Rien, en vérité, répondit le jeune homme en tressaillant de surprise, c'est la seule curiosité qui m'a engagé à venir vous visiter, dans un lieu de résidence aussi étrange que celui-ci.

— Vous auriez pu avoir autant de confiance en moi que vous en avez eu envers Vich Jan Vohr ou le baron de Bradwardine, répondit, après un instant de silence, le bandit qui tenait ses yeux perçants fixés sur le visage du jeune Anglais. Mais vous n'en êtes pas moins le bienvenu dans ma demeure.

Waverley se sentit saisi d'un frisson involontaire en entendant le mystérieux langage que lui tenait le bandit. La frayeur qu'il éprouva le rendit en cet instant incapable de répondre. Bientôt il s'étendit sur un lit de bruyère dont les fleurs étaient à la surface, et qu'on avait préparé pour lui dans un coin de la caverne. Quelques manteaux lui furent donnés pour le couvrir, et avant de se livrer au sommeil, il examina quelque temps en silence les mouvements de ceux qui allaient et

venaient dans la caverne revenant d'une expédition et se découpant de solides rations de viande, aux carcasses saignantes pendues au *garde-manger*, ou bien recevant des mains de Donald ou de la jeune servante, de petites tasses de *whisky*, qu'ils buvaient avidement.

A la fin, ces images diverses commencèrent à flotter confusément devant les yeux de notre héros, et, lorsqu'il les rouvrit, le soleil était déjà haut sur le lac et la montagne, quoiqu'il ne laissât pénétrer qu'une légère lueur dans les profondeurs d'Uaimh-au-Riq ou de la Caverne du Roi, ainsi que l'on nommait tranquillement la caverne de Donald Bean Lean.

XVI

WAVERLEY CONTINUE SON VOYAGE.

Lorsqu'Edouard se réveilla, et s'efforça de rassembler ses souvenirs, encore troublés par des rêves confus, il fut surpris de trouver la caverne totalement déserte. Tout était silencieux et solitaire autour de lui ; un monceau de cendres grises indiquant la place du foyer, et quelques os à demi rongés marquant celle du festin, lui montraient seuls des traces récentes du passage des hommes. Dans le petit golfe qui pénétrait au centre de la caverne, se trouvait encore amarré le bateau qui l'avait emmené la veille au soir. En atteignant la plate-forme de rochers sur laquelle avait été allumé le bûcher, Waverley y remarqua quelques fragments de granits plats et superposés les uns aux autres, et formant une espèce d'escalier ; il le gravit et parvint à l'extérieur de la montagne dans laquelle s'ouvrait la caverne. Quelques pas alors le conduisirent sur la rive sauvage et escarpée d'un de ces beaux lacs des Highlands d'un mille et demi de largeur, entouré de bruyères et de montagnes, et au-dessus duquel le brouillard du matin flottait encore, transparent et argenté.

Waverley, attachant alors ses regards sur la haute et sombre montagne, remarqua avec une sorte d'admiration, la force et l'âpreté de cette forteresse naturelle que Donald et sa bande avaient choisie si habilement. On ne pouvait guère y parvenir que du côté du lac, car quelques degrés creusés dans le roc, à peine suffisants pour poser le pied, le séparaient seuls d'un affreux précipice. Une garnison solide et exercée, munie de provisions, pouvait y tenir longtemps sans crainte d'être sur-

prise, à moins que la trahison n'en découvrît le chemin. Puis Waverley chercha du regard ses compagnons, et aperçut, à un demi-mille environ de distance, un Highlandais assis et pêchant dans les eaux du lac; un autre portant une hache sur l'épaule, se trouvait auprès de lui, et Edouard reconnut Evan avec le montagnard qui lui avait servi de guide, la veille.

Mais, tout auprès de la bouche de la caverne, il entendit soudain une voix fraîche et gaie répéter le refrain d'une chanson gaëlique, et à l'abri de quelques verts bouleaux ombrageant une grève semée de sable blanc et baignée de soleil, il aperçut la jeune fille de la caverne qui, tout en chantant, préparait un appétissant déjeuner de lait, d'œufs, de pain d'orge, de beurre frais et de gâteaux de miel. La pauvre fille avait dû déjà parcourir quatre milles dans la matinée pour se procurer ces modestes friandises, car les compagnons de Donald Bean Lean ne se nourrissaient guère que de la chair des bestiaux qu'ils enlevaient aux fermiers du bas pays. Mais quoique, pour rassembler ces provisions, Alice eût été fort occupée, elle avait trouvé le temps, cependant, de songer à sa toilette. Une courte jaquette brune et un jupon bleu, très-court, formaient tout son costume, mais lui seyaient fort bien, et paraissaient presque élégants, par leur extrême propreté. Une bande de drap écarlate richement brodée, appelée *snood*, dans le langage du pays, retenait sur le front ses cheveux, qui retombaient sur son cou en abondantes boucles noires et lustrées. Le plaid écarlate qui formait d'ordinaire une partie essentielle de ses parures, avait été mis de côté et suspendu à un arbre, pour ne point gêner la liberté de ses mouvements. Des pendants d'oreilles, et un chapelet d'or que Donald Bean Lean, père d'Alice, lui avait rapporté de France où il les avait conquis sans doute dans le pillage de quelque château, achevaient de donner un certain cachet d'élégance et de richesse à son ajustement.

La jeune fille, dont la taille assez élevée était peut-être un peu trop massive, ne manquait point cependant d'une grâce aisée et rustique, qui ne rappelait en rien la timidité et la gaucherie habituelle aux villageoises. Ne pouvant se faire comprendre autrement que par gestes, elle mit néanmoins toute la bonne volonté et l'empressement imaginable à servir au jeune Anglais le déjeuner préparé pour lui. Lorsqu'elle le vit assis commodément auprès du modeste festin habilement arrangé sur un tertre de mousse, elle s'empressa de lui apporter quelques branches de mûres sauvages, qu'elle avait été cueillir sur les flancs du ravin; puis elle

alla elle-même s'asseoir à quelque distance de là, sur une pierre, paraissant attendre avec impatience l'occasion de servir l'étranger.

En ce moment, Evan reparut, suivi du montagnard qui portait, au bout de la ligne, une belle truite saumonnée, remarquable produit de la pêche du matin. Evan la remit aussitôt à la jeune montagnarde en la priant de l'ajouter au déjeuner. Il salua cordialement Waverley, et adressa à Alice, en langue gaëlique, quelques compliments qui la firent sourire à demi, tandis qu'une fraîche rougeur se répandait sur ses joues brunies par le soleil. Quand la truite eut été servie bouillante et le déjeuner terminé, Evan tira de la poche de sa jaquette une corne de bélier pleine d'eau-de-vie et but une copieuse gorgée, puis l'offrit gracieusement à Alice et à Edouard qui déclinèrent poliment l'invitation. Alors, de l'air libéral d'un grand seigneur bienveillant pour ses vassaux, Evan tendit la corne à son serviteur, Dugald Mahony, qui ne se fit point prier, et s'y désaltéra avec grand plaisir. Il était temps de songer au départ. Alice, ayant rassemblé dans un panier ses ustensiles de cuisine, s'avança vers Waverley, lui prit la main, et, avec une naïve et charmante simplicité, lui tendit humblement sa joue, faisant une gentille petite révérence en même temps. Evan s'avança à son tour, tout disposé à la traiter avec une semblable politesse, mais Alice, saisissant son panier, s'enfuit derrière les rocs, fit de loin au montagnard une ironique révérence, et lui adressa quelques mots d'adieu en souriant. Evan y répondit de la même manière ; elle disparut à leurs yeux, reprenant sa chanson joyeuse, tandis qu'elle poursuivait son chemin.

Les trois voyageurs alors prirent place dans le bateau ; Evan, pour profiter de la fraîche brise du matin, hissa le long du mât une sorte de voile grossière, et l'embarcation, s'éloignant de la caverne, commença à se diriger sur un autre point du lac. Evan Dhu entama alors un chaleureux éloge de la joyeuse Alice qui était, selon lui, à la fois gentille et brave, et qui dansait le *stralhs-pey*, mieux que toutes les jeunes filles du comté. Edouard, en lui répondant, exprima le regret qu'il éprouvait de la voir mener une vie aussi triste et aussi périlleuse.

— Oh! répondit Evan, la croyez-vous si malheureuse? Elle n'a qu'à demander à son père tout ce qui se trouve dans le comté de Perth, et elle l'aura, pourvu que ce ne soit pas trop chaud et trop lourd.

— Mais elle est la fille d'un voleur?

— D'un voleur? non... Donald Bean Lean n'a jamais enlevé moins d'un troupeau à la fois, dans toute sa vie... Celui qui prend une va-

che ou un mouton à un pauvre villageois, est un voleur ; celui qui enlève un troupeau à un laird saxon est un gentilhomme de la montagne. Du reste, un Highlandais ne rougira jamais de prendre, lorsqu'il en a besoin, un arbre dans la forêt, un saumon dans la rivière, un daim dans la montagne, ou une vache dans un pré du bas pays.

— Mais si Donald était pris dans l'une de ses excursions, que deviendrait-il, je vous prie ?

— Il mourrait sur le gibet, certainement, comme son père et son grand-père y sont morts avant lui, et comme j'espère qu'il mourra lui-même, s'il n'est pas tué dans quelque expédition.

— Comment ! Evan, vous *espérez* une semblable mort pour votre ami?

— Sans aucun doute, mon gentilhomme. Voudriez-vous m'entendre souhaiter qu'il mourût dans sa caverne sur une botte de paille, comme un vieux bouc chargé d'années ?

— Mais que deviendrait Alice, alors?

— Si jamais un accident pareil arrivait, je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de l'épouser, puisque son père ne serait plus là pour en prendre soin.

— Vous êtes un brave garçon, Evan... Mais pourriez-vous me dire ce que sont devenues, à l'heure qu'il est, les vaches du baron de Bradwardine?

— Oh! dans ce moment-ci, elles doivent bien être dans la passe de Bally-Brough, avec Allan Kemudy et le garde qui les ramènent aux parcs de Tully-Veolan ; il n'en manque que deux qui ont par malheur été égorgées hier, avant notre arrivée à la cave.

— Donald Bean Lean habite-t-il toujours dans cette caverne ? demanda Waverley au moment où ils débarquaient sur l'autre rive du lac.

— Oh! non ; nul homme ne saurait dire où il se cache de temps en temps, répliqua Evan qui s'occupait à amarrer le bateau au fond d'une petite crique et à le cacher soigneusement dans des touffes d'herbes et de joncs. Il connaît mieux que personne toutes les cavernes, et les ravins et les gorges, et les repaires de la contrée.

— Et votre maître est-il le seul à le protéger ?

— Mon maître?... Mon maître est dans le ciel, répliqua Evan avec hauteur. Vous voulez dire mon chef? poursuivit-il bientôt, reprenant toute sa civilité ordinaire. Non, non; il ne protége pas Donald

Bean Lean, ni aucun autre semblable à lui; seulement il lui accorde la terre et l'eau, ce qui veut dire le lac et la montagne. Et ceci n'est pas peu de chose pour Donald, car il ne resterait pas longtemps dans sa caverne, si le laird le poursuivait du côté des bois, tandis que nos bateaux l'assiégeraient, du côté du lac, dans son Uaimh-au-Riq.

— Mais, dit Edouard, si une forte troupe de gens des Basses-Terres, venant au nom de la loi, attaquait ici Donald Bean Lean, votre chef le défendrait-il?

— Non, certes; Vich Jan Vohr ne brûlerait pas une amorce pour lui... Seulement, aucune troupe des Basses-Terres n'oserait poursuivre Donald au-delà de la passe de Bally-Brough, à moins qu'elle ne soit aidée par le Sidier-Dhu.

— Que voulez-vous dire?

— Le Sidier-Dhu veut dire les *soldats noirs;* ce sont les compagnies de montagnards qu'on charge de maintenir l'ordre et la paix dans les Hautes-Terres. Vich Jan Vohr a commandé une de ces compagnies pendant cinq ans; j'y étais sergent moi-même. On les appelle *Sidier-Dhu,* parce qu'elles ont des tartans noirs. *Sidier-Roy,* les soldats rouges, ce sont les hommes du roi Georges... Quant à nous autres, nous sommes pour le roi que reconnaît Vich Jan Vohr, et nous ne pouvons pas dire que nous soyons les soldats du roi Georges, car voilà plus d'un an que nous n'avons pas reçu sa paie.

Cette réponse ne satisfit pas complétement Edouard, qui jugea convenable de détourner la conversation.

— Où allons-nous maintenant, Evan? — demanda-t-il.

— Où pouvons-nous aller si ce n'est à Glennaquoich? Parcourir les terres du chef sans aller le visiter, ce serait lui faire une mortelle insulte. Glennaquoich est bien près d'ici, et d'ailleurs, Vich Jan Vohr viendra au-devant de nous.

Les trois voyageurs continuèrent leur route, Evan cherchant à distraire son compagnon en lui racontant quelques-unes des plus célèbres aventures de Donald Bean Lean et de ses compagnons de la montagne. Soudain, comme ils entraient dans une petite vallée tapissée de mousse et de bruyères, la détonation d'un fusil se fit entendre à quelque distance, et un chasseur, suivi de ses chiens et d'un domestique, apparut à l'extrémité du ravin.

— Voici le chef, dit Dugald Mahony.

— C'est impossible, répliqua Evan d'un ton impérieux. Le

chef viendrait-il, sans suite, à la rencontre d'un gentilhomme Sassenach?

Mais, lorsqu'ils se furent rapprochés du chasseur, le frère de lait de Vich Jan Vohr fut pourtant contraint d'ajouter, avec une expression de contrariété visible: « C'est cependant le chef qui vient là-bas, et il n'a pas sa queue!... pas une seule créature vivante auprès de lui, si ce n'est Callum-Beg. » Fergus Mac-Ivor, laird de Glennaquoich, un homme *qui connait ses gens*, selon l'expression française, se serait bien gardé de se montrer à un jeune gentilhomme anglais de haute naissance, avec tout son étrange cortége de Highlandais oisifs rassemblés pour ces solennelles occasions. Il savait bien qu'un semblable appareil l'aurait rendu, aux yeux d'Edouard, plus ridicule que respectable, et il estimait trop ces marques extérieures de pouvoir et de dignité pour vouloir les compromettre, en les produisant alors qu'elles ne pourraient pas ressortir dans toute leur pompe et leur grandeur. En conséquence, lorsqu'il s'était mis en route pour aller au-devant de Waverley, il ne s'était fait accompagner que d'un jeune montagnard d'une grande beauté qui, marchant à quelques pas derrière lui, portait son fusil de chasse et son épée ou *claymore*.

Lorsque Fergus et Waverley se rencontrèrent, le dernier fut surtout frappé de la dignité et de la grâce qu'exprimait la contenance du chef. Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne et élégamment proportionnée, le costume highlandais, qu'il portait dans toute sa simplicité, faisait admirablement ressortir sa belle stature et sa bonne grâce naturelle. Ses larges pantalons flottants étaient faits de tartan à carreaux blancs et rouges; ses vêtements étaient, au reste, exactement semblables à ceux d'Evan; seulement il ne portait point d'armes, à l'exception d'un *dirk* ou poignard richement monté en argent. La coupe élégante et fière de sa toque, surmontée d'une plume d'aigle en signe de distinction, ajoutait encore à la beauté virile de sa physionomie et rehaussait la grâce naturelle d'une splendide chevelure noire qui retombait en boucles sur son cou et autour de son front. Un grand air de franchise et d'affabilité augmentait, dès l'abord, le charme de cet extérieur à la fois simple et superbe. Cependant, un habile physionomiste aurait pu se sentir ébranlé dans sa confiance et ses sympathies, en étudiant plus à loisir ce visage noble et régulier. La courbe fière et un peu dure de la lèvre supérieure et des sourcils indiquait une habitude constante de commandement, une humeur hautaine et despotique. La flam-

me sombre, furtive, l'expression un peu détournée qui caractérisaient parfois le regard, dénotaient un caractère ardent, hautain et vindicatif, d'autant plus à redouter qu'il se dissimulait plus habilement sous des formes douces et polies. En somme, la contenance et la physionomie du chef rappelaient un de ces beaux jours d'été, pendant lesquels, malgré leur douce tiédeur et leur splendeur dorée, on pressent pourtant qu'il y aura des éclairs et du tonnerre avant le soir. Mais, lors de cette première rencontre, Waverley ne put apprécier que la prévenance et la courtoisie du chef highlandais qui se présentait à lui. Fergus Mac-Ivor accueillit le jeune étranger avec la plus parfaite bienveillance, comme venant au nom de son ami, le baron de Bradwardine; il lui exprima ses regrets de n'avoir pu lui offrir un gîte meilleur que celui de la nuit dernière, et tout en cheminant auprès de lui vers sa demeure, s'entretint avec lui des façons de vivre et de l'habitation de Donald Bean Lean, évitant avec soin de parler de tout ce qui pouvait avoir rapport à ses habitudes de brigandage. Waverley jugea convenable d'imiter cette prudente réserve, et les deux jeunes gentilhommes continuèrent à se diriger vers la maison seigneuriale de Glennaquoich, Evan se tenant respectueusement un peu en arrière, suivi de Callum-Beg et de Dugald Mahony.

XVII.

LE CHEF DE CLAN ET SA MAISON.

Fergus Mac-Ivor, que nous devons désormais faire connaître plus intimement à nos lecteurs, était le dernier descendant d'une race riche et puissante. L'un de ses ancêtres, chassé des montagnes du Nord à la suite de violentes discussions au sein du clan auquel il appartenait, et dont il voulait devenir le seul maître, était venu s'établir, avec quelques-uns des siens, dans les Highlands du Perthshire. Là, aidé de la faveur du roi dont il avait fait triompher les armes dans maintes expéditions hardies, il s'était approprié de vastes terres et s'était même bâti une sorte de forteresse ou de tour de pierre qui avait excité à un tel point l'admiration des gens du pays d'alentour, que dès lors, on lui avait donné le nom de Jan nan Chaistel ou Jean du Château, au lieu de Jan Mac-Ivor, Jean, fils d'Ivor, nom qu'il avait jusqu'alors porté, et qui lui venait de sa famille. Ce Jan le Victorieux avait laissé de si glo-

rieux souvenirs pour tous ceux de sa race, que ses descendants, à partir de cette époque, avaient tous joint à leurs noms le surnom de *Vich Ian Vohr*, ou fils de Jean le Grand.

Le père de Fergus, dixième descendant de Jan nan Chaistel, étant attaché corps et âme à la race des Stuarts, avait pris part à l'insurrection de 1715, et avait dû fuir en France, après l'insuccès de cette malheureuse tentative. Ayant obtenu du service dans les armées du roi de France, il avait épousé une jeune fille noble de ce royaume qui lui avait laissé deux enfants, Fergus et sa sœur Flora. Les terres d'Ecosse, que le gouvernement avait séquestrées puis mises en vente, furent, lorsque le jeune Fergus parvint à l'âge d'homme, rachetées en son nom pour une somme relativement peu importante, ce qui arrivait fréquemment à cette époque, où le sentiment national s'opposait en quelque sorte à ce que quelque intrus possédât les domaines et occupât la place des anciens possesseurs. A peine le nouveau laird fût-il rentré en possession du patrimoine de sa famille, qu'il se fit remarquer par une habileté précoce, par une ambition adroite et hardie et une profondeur de vues, qui lui acquirent tout d'abord une haute réputation.

D'abord, il employa tous ses efforts et tout son zèle à apaiser les discussions qui s'élevaient fréquemment entre les clans du voisinage ; les turbulents habitants de ces montagnes s'accoutumèrent à voir en lui un arbitre justement respecté. Il augmenta son pouvoir de chef par tous les moyens possibles, et même aux dépens de sa fortune, offrant à tous ceux qui consentaient à se ranger sous sa bannière, une large et cordiale hospitalité. Par ce moyen, il attira sur ses terres une foule de tenanciers, trop nombreux assurément pour en cultiver avec avantage le sol aride et dur, mais presque tous jeunes, vigoureux, hardis, et merveilleusement propres aux entreprises guerrières. Le commandement d'une des compagnies indépendantes créées par le gouvernement, qui lui fut confié alors, lui permit d'exercer et de discipliner complétement ces bandes à demi sauvages. Il s'acquitta de ces fonctions importantes avec autant de vigueur que de zèle et d'habileté ; mais on remarqua qu'il s'occupait avant tout du soin d'établir et d'augmenter son pouvoir féodal de suzerain et de capitaine. Ainsi, il montrait d'ordinaire beaucoup de douceur et d'indulgence envers les bandits et les fraudeurs qui obéissaient à ses sommations et s'empressaient de reconnaître sa juridiction immédiate, tandis qu'il sévissait avec une extrême rigueur envers ceux qui s'avisaient de résister à ses commandements

ou de mépriser ses ordres. De plus, chaque fois que des officiers de justice lancés à la poursuite de quelques maraudeurs, s'avisèrent de pénétrer sans son autorisation sur ses terres, ils subirent invariablement ou une éclatante défaite ou un grave insuccès, ce dont Fergus, du reste, s'empressait de les consoler, en les reprenant doucement de leur excessive précipitation, et en déplorant l'état fâcheux où était tombée la patrie. Ces circonstances étranges, qui se représentèrent plus d'une fois, finirent par exciter les soupçons du gouvernement, et le chef de Glennaquoich fut, au bout de quelques années, déchargé de son commandement militaire.

Fergus Mac-Ivor ne témoigna ouvertement aucune irritation, ni aucun regret, à cette disgrâce éclatante. Depuis longtemps, il marchait vers un grand but, vers un but caché ; il aspirait à tout autre chose qu'à gouverner despotiquement son petit clan et à devenir le grand homme du voisinage. Il s'était voué cœur et âme à la cause des princes exilés ; il était convaincu que, non-seulement la restauration de la famille des Stuarts était certaine et imminente, mais encore que que cet événement glorieux serait une source féconde de renommée et d'honneur pour tous ceux qui l'auraient préparé. C'était dans ce but qu'il travaillait à accroître le nombre de ses vassaux et à les aguerrir contre toutes les chances de la guerre ; c'est dans ce but aussi qu'il cherchait à entretenir des rapports d'amitié cordiale et solide avec les gentilhommes des Basses-Terres, jacobites comme lui, pour la plupart. Aussi, ayant engagé avec le baron de Bradwardine, pour un motif des plus futiles, une querelle qui lui semblait de nature à nuire aux intérêts de son parti, il s'empressa de profiter de l'expédition de Donald Bean Lean pour effacer tout souvenir de la dispute. Quelques-uns pensèrent même qu'il avait suggéré au hardi voleur l'idée première de ce brillant exploit qui, en frayant un chemin facile à la réconciliation, n'en avait pas moins fait perdre au baron ses deux plus belles vaches laitières. Le zèle ardent et infatigable que le jeune laird de Glennaquoich montrait, en toute occasion, à la cause des Stuarts, avait été déjà récompensé par de fréquentes preuves de confiance, par une abondance de belles paroles, quelques sacs de louis d'or à l'occasion, et par le don d'une grande feuille de parchemin scellé d'un grand cachet de cire, et contenant une patente d'accession au titre et aux armes de comte, délivrée par Jacques troisième du nom, roi d'Angleterre

et d'Ecosse, à son bien-aimé et féal serviteur Fergus Mac-Ivor de Glennaquoich, du comté de Perth et du royaume d'Ecosse.

Le jeune chef et son hôte venaient d'atteindre la maison de Glennaquoich, consistant en un édifice à deux étages, de construction très-simple et de maçonnerie rude et grossière, s'élevant auprès de la vieille tour carrée de Jan nan Chaistel. La maison et la tour placées sur une petite éminence, dominaient une étroite et sombre vallée; aucun parc verdoyant, aucun jardin plein d'ombre, aucunes clôtures mêmes solides et bien entretenues, ne se voyaient alentour. Quelques champs d'orge, rares et peu fertiles se voyaient çà et là, fréquemment envahis par les grands troupeaux de poneys sauvages, et de petites vaches noires qui paissaient sur le flanc des montagnes. Un peu plus loin, dans la vallée, s'élevait un petit bois de bouleaux, pâles, chétifs et tordus par la bise; les collines qui bornaient le tableau, étaient hautes et couvertes de bruyères, mais sans variété de formes et de couleurs; le paysage, par conséquent, était plutôt sauvage et désolé que triste et solitaire. Mais le descendant de Jan nan Chaistel n'aurait point changé son triste séjour pour le plus somptueux des châteaux d'Angleterre; en ce moment surtout où une centaine d'Highlandais, armés et en grand costume, se trouvaient rangés en file à la porte de la maison. Le chef s'empressa de donner à Waverley l'explication de cette circonstance inusitée.

— J'avais oublié, dit-il négligemment, que j'avais ordonné à quelques hommes de mon clan de se tenir prêts à passer une revue aujourd'hui. Il importe de les mettre en état de protéger le clan et le village, afin de prévenir des accidents du genre de celui qui a surpris dernièrement et affligé le digne baron de Bradwardine. Le capitaine Waverley aurait peut-être quelque plaisir à les voir s'exercer à la manœuvre et au maniement des armes?

Edouard y consentit volontiers; les exercices commencèrent. D'abord les montagnards firent preuve d'une connaissance assez exacte des mouvements d'ensemble et d'une habileté rare dans le maniement du fusil et du pistolet. Ils s'exercèrent à tirer à la cible, debout, assis, penchés, ou même couchés, et presque tous les coups marquaient une précision admirable. On passa ensuite au combat à l'épée d'abord pratiqué seul à seul, puis sur deux longues files de combattants qui exécutèrent tous les mouvements d'une rencontre simulée:

la charge, la fuite, la retraite, la poursuite, étant accompagnés, pendant tout ce temps, des sons aigus de la cornemuse.

A ces différents exercices succédèrent ceux de la lutte, de la course, du saut, etc., dans lesquels les hommes de cette milice féodale firent preuve d'une force remarquable et d'une incroyable agilité, et produisirent sur l'esprit de Waverley l'effet que se proposait l'ambitieux gentilhomme, c'est-à-dire une haute idée de la vaillance des soldats et de la puissance de leur chef.

— Avez-vous beaucoup de ces braves combattants sur vos terres? demanda le jeune capitaine.

— La race d'Ivor n'a jamais levé à la fois plus de cinq cents claymores, pour la défense d'une bonne cause et sous un chef bien-aimé. Mais, en vertu des ordres du gouvernement, nous ne pouvons maintenant en garder qu'un très-petit nombre sous les armes.

— Mais ce nombre serait plus que suffisant pour détruire, ou chasser des troupes de bandits semblables à celle de Donald Bean Lean ?

— Assurément, et en guise de récompense, nous devrions ensuite remettre nos épées au général Blakency, à Stirling. Convenez, capitaine, que ceci ne serait pas politique... Mais le son des cornemuses nous invite à nous mettre à table... Permettez-moi de vous faire les honneurs de mon modeste logis.

XVIII

UN FESTIN DANS LES HIGHLANDS.

Avant que Waverley pénétrât dans la salle du banquet, il fut invité, selon la coutume, à laver ses pieds souillés par la poussière des landes arides qu'il avait traversées. Cette cérémonie antique n'avait rien de bien attrayant, du reste, car la vieille Highlandaise aux traits durs et au visage ridé, chargée d'accomplir cette opération, s'acquitta de son office d'assez mauvaise grâce, murmurant entre ses dents : « Mes pères et les tiens n'ont pas cependant gardé leurs troupeaux ensemble, pour que je te rende ce service. » La modeste offrande d'un shilling parvint cependant à faire oublier à cette étrange camériste sa présente dégradation, et elle s'empressa de remercier Edouard en murmurant : « Que la main qui donne soit toujours remplie ! »

La vaste salle dans laquelle le banquet devait être servi formait tout le premier étage de la tour de Jan nan Chaistel ; une énorme table de bois de chêne en occupait toute la longueur. Les préparatifs du repas étaient extrêmement simples, et la foule très-nombreuse. Le haut bout de la table était réservé pour le chef et pour ses hôtes, au nombre desquels se trouvaient quelques membres des clans voisins ; les anciens du clan se plaçaient ensuite par rang d'âge, aux deux côtés de la table, suivis de leurs fils, de leurs neveux et de leurs frères de lait; les officiers de la maison des chefs venaient ensuite ; après eux, les tenanciers qui cultivaient le sol. Sur la pelouse que l'on apercevait en dehors de la grande porte largement ouverte, une foule de montaguards d'un degré inférieur, s'étaient rassemblés pour prendre part au banquet. De nombreux groupes de femmes, d'enfants en haillons, de mendiants et de chiens de toutes espèces, circulaient autour des tables, et paraissaient prendre, à cette scène, une part plus ou moins active, et un vif intérêt.

Les mets placés sur la table étaient extrêmement abondants, mais simples et presque grossiers. Quelques plats préparés avec plus de soin, étaient placés au haut bout de la table et destinés au chef et aux gentilshommes visiteurs. Un peu plus bas, paraissaient d'énormes morceaux de bœuf et de moutons rôtis, grossièrement découpés, au milieu desquels figuraient le plat principal, l'agneau d'un an, rôti tout entier, et tenant une botte de persil entre les lèvres. A l'autre extrémité de la table, on ne voyait que des mets plus simples encore. Une bouillie épaisse, des oignons et du fromage, formaient le régal des fils du clan d'Ivor qui prenaient leur repas en plein air.

Il en était de même avec les boissons. D'excellent claret et quelques bouteilles de champagne, remplissaient les verres du chef et de ses plus proches voisins; de la bière et du whisky plus ou moins étendu d'eau, étaient distribués à ceux qui occupaient le bas bout de la table. Personne ne semblait froissé le moins du monde de cette différence dans le choix des aliments; chacun se plaisait au contraire à prouver que ceux qu'on lui servait, étaient les mieux appropriés à ses goûts et à son tempérament. Trois joueurs de cornemuse faisaient retentir un effroyable chant de guerre sous les voûtes de la salle, qui résonnait déjà du bruit des voix, des exclamations, des cris. Mac-Ivor s'excusa à son hôte, en lui représentant les nécessités de sa situation, qui l'obligeait à conserver les coutumes de ses ancêtres, et à fournir de bœuf

et d'ale ces fainéants de vassaux qui ne faisaient rien que s'escrimer de l'épée, tirer à la cible, chasser, pêcher, boire, et faire danser les filles. Puis, le chef, s'adressant à la compagnie, proposa la santé « du capitaine Waverley, le digne ami de son respectable voisin et allié, le baron de Bradwardine. »

— Il est le bien-venu, dit un des anciens du clan, s'il vient de la part de Cosmo Cosmyne Bradwardine.

— Ce n'est pas moi qui dirai oui, répliqua un autre vieillard dont la tasse demeura pleine : tant qu'il y aura une feuille verte dans la forêt, il y aura de la ruse chez un Cosmyne... Il y a eu assez de sang de la race d'Ivor sur la main de Bradwardine.

— Bellinkeiroch, répondit le premier, vous pensez plutôt à l'éclair de la carabine qui a retenti sur la bruyère de Tully-Veolan, qu'à l'éclat du glaive qui s'est levé à Preston pour la bonne cause.

— Et j'ai bien mes raisons pour en agir ainsi, dit Bellinkeiroch, car l'éclair de la carabine m'a ravi un fils aux blonds cheveux, tandis que celui du glaive n'a fait que peu de chose pour la cause du roi Jacques.

Le chef alors expliqua en français, au jeune capitaine, que le baron de Bradwardine avait tué le fils de ce vieillard, d'un coup de carabine, sept ans auparavant, lors de l'attaque de Tully-Veolan par les Highlandais. Puis, il s'empressa de dire au vieillard que Waverley était un gentilhomme anglais qui n'était uni par aucun lien de parenté avec la famille de Bradwardine, sur quoi le vieillard leva aussitôt sa coupe et but très-courtoisement à la santé de l'étranger. Le chef, alors, fit un signe pour interrompre les joueurs de cornemuse.

— Où donc la chanson s'est-elle cachée, mes amis? s'écria-t-il, puisque Mac-Murrough n'a pas encore pu la découvrir.

Mac-Murrough, le barde de la famille, vieillard aux longs cheveux blancs, s'avança alors et commença à réciter, d'une voix basse et monotone, un long poëme en vers celtiques que, de temps en temps, l'assemblée applaudissait avec ardeur. A mesure qu'il avançait dans son récit, son enthousiasme semblait s'accroître. Ses yeux qu'il avait d'abord tenus fixés vers la terre, se relevaient avec un éloquent langage ; ses joues se coloraient, sa voix devenait plus haute, plus animée, et ses gestes plus rapides. Beaucoup de noms propres se mêlaient à ses récits ; il paraissait pleurer les morts, apostropher les absents, encourager et exhorter l'auditoire. Waverley crut entendre même son propre nom

mêlé à ces étranges discours, et au même moment, il vit se porter sur lui les yeux de toute l'assemblée. Les spectateurs semblaient partager l'ardeur et l'enthousiasme du poète; quelques-uns portaient la main à leurs épées; d'autres s'élançaient vers le chanteur, ou agitaient leurs bras en signe de menace. Le chef seul, silencieux et impassible, semblait plutôt étudier et surveiller les sensations de cette foule que les partager. Lorsque le barde eut cessé, Fergus remplit de claret une petite coupe d'argent placée à côté de lui : « Portez ceci à Mac-Murrough nan Foun, dit-il à l'un de ses domestiques, et lorsqu'il aura bu cette liqueur, qu'il garde en souvenir de Vich Jan Vohr le vase qui l'a contenue. » Mac Murrough reçut le présent du chef avec une profonde gratitude ; il but le vin, baisa la coupe, l'enveloppa avec respect dans les plis du plaid qui se drapait sur sa poitrine, puis reprit sa chanson d'une voix haute et éclatante, en exaltant les mérites du chef du clan d'Ivor. Cette générosité de Fergus excita, du reste, de vifs applaudissements parmi la foule. Plusieurs des convives proposèrent ensuite différents toasts, que Fergus traduisit ainsi à Waverley :

— A celui qui ne tourne le dos ni à son ami, ni à son ennemi ! — A celui qui n'a jamais acheté ni vendu la justice ! — Hospitalité à l'exilé, exil au tyran ! — Aux braves des montagnes ! — Unissons-nous, Highlandais ! — et maints autres souhaits de même nature.

Edouard témoigna à Fergus Mac-Ivor le vif désir qu'il éprouvait de pouvoir comprendre la chanson qui avait excité dans l'auditoire un si vif enthousiasme : « Vous apprendrez tout ceci, répondit le jeune chef, si vous voulez bien m'accompagner chez ma sœur, et prendre le thé avec elle. Je ne puis pas arrêter les gens de mon clan dans leurs libations nombreuses, mais je n'y prends point de part, et je n'ai point non plus d'*ours* chez moi, pour dévorer la raison des gens plus ou moins sensés, ajouta-t-il avec un sourire.

Edouard accepta avec plaisir cette proposition, et le chef, ayant dit quelques mots à l'un de ses serviteurs, accompagna son hôte hors de la salle. A peine la porte fut-elle fermée, Waverley entendit, à la table du festin, la santé de Vich Jean Vohr portée avec un enthousiasme unanime et de bruyantes acclamations, qui exprimaient éloquemment la reconnaissance et l'amour que lui avaient voués ses vassaux fidèles.

XIX

LA SŒUR DU CHEF.

Le petit salon de Flora Mac-Ivor était meublé avec une simplicité extrême ; toute dépense inutile étant, dans le logis de Glennaquoich, rigoureusement retranchée, afin de pouvoir maintenir, dans toute sa splendeur, l'hospitalité du chef, et multiplier, autant que possible, le nombre de ses adhérents. Mais cette économie ne s'étendait point cependant jusqu'à la toilette de la jeune fille elle-même, qui était remarquablement élégante, et même riche, offrant un heureux mélange des modes françaises et des costumes des Highlands, combinés avec une grande simplicité et en même temps une grande sûreté de goût. Ni poudre, ni frisures étrangères ne déshonoraient la charmante tête de Flora, dont les belles boucles brunes étaient réunies, sur le front, par un étroit bandeau d'or incrusté de diamants, selon la coutume des Ecossais, qui ne permettent pas aux jeunes filles de se couvrir la tête avant le jour de leur mariage.

Le frère et la sœur se distinguaient, au premier coup d'œil, par une parfaite ressemblance. Tous deux avaient le même profil antique et régulier, les mêmes yeux noirs, les mêmes sourcils d'ébène, la même blancheur de teint. Seulement le visage de Fergus s'était légèrement halé à l'influence d'un exercice presque continuel, du grand air et du soleil, tandis que celui de Flora avait conservé toute sa pureté féminine. La dignité tant soit peu hautaine et sombre qui caractérisait la physionomie du frère, était aussi considérablement adoucie dans celle de la sœur. Il y avait également une grande analogie dans le son de leurs voix, quoique celle de Fergus, naturellement impérieuse, résonnât avec plénitude, semblable à un clairon d'argent, tandis que celle de Flora, plus élevée, était remarquablement agréable et douce, pouvant s'animer lorsque la jeune fille venait à parler de quelque sujet cher à son cœur. Le regard prompt et résolu du jeune chef, qui paraissait défier et devancer les obstacles, ne se reflétait dans les yeux de sa sœur qu'avec l'expression plus grave de la méditation et de la rêverie. Il était aisé de voir, en les regardant, que Fergus voulait le pouvoir, l'éclat, la grandeur, tout ce qui éblouit et captive la race humaine, tandis que Flora semblait moins envier que plaindre ceux qui souhaitaient de pareilles distinctions. Les sentiments de la jeune fille correspondaient exactement à l'expression de sa physionomie. Elle partageait les sympathies de son frère pour les

Stuarts, et son dévouement à leur cause. Mais la foi politique de Fergus n'était pas entièrement pure, il y mêlait les calculs de l'intérêt et de l'ambition, et lorsqu'au jour du combat il élèverait sa claymore, ce serait autant pour faire de Fergus Mac-Ivor un comte que pour faire de James Stuart un roi. Chez Flora, au contraire, le zèle était entièrement désintéressé, la reconnaissance profonde. Le Chevalier de Saint-Georges et la princesse sa femme avaient eu des attentions particulières pour les parents de Fergus et de Flora, et pour les deux enfants, lorsqu'ils étaient restés orphelins. Flora avait été élevée dans un couvent du premier ordre, aux frais de la princesse ; Fergus avait été placé à la cour du chevalier en qualité de page, et s'était acquis l'estime et l'intérêt de ses maîtres, par sa beauté, sa bonne grâce et son intrépidité. Le frère et la sœur, par conséquent, avaient voué à leurs souverains exilés une vive et sincère gratitude.

L'éducation de Flora avait été des plus soignées, ainsi qu'il convenait à une jeune personne qui avait vécu dans l'intimité d'une princesse, dès ses plus jeunes ans. Un goût parfait, une imagination vive et l'amour de l'étude, lui permettaient de se créer partout d'utiles distractions. Lorsqu'elle vint habiter la solitude de Glennaquoich, elle comprit qu'il lui faudrait sans doute renoncer aux sources de délassement qu'elle puisait dans la culture des littératures étrangères ; elle résolut donc de consacrer une partie de son temps à l'étude de la musique nationale et des traditions poétiques des Highlands, et elle trouva bientôt dans ces intéressantes recherches un véritable plaisir, que son frère, bien plus indifférent aux beautés littéraires, feignait d'éprouver, pour se rendre plus populaire aux yeux de ceux dont il voulait se ménager l'appui.

Flora aimait son clan, ses vassaux, avec le même attachement profond et pur qu'elle portait à sa religion, à ses princes et à sa patrie. La petite pension qu'elle recevait de la princesse Sobieski était employée tout entière, non pas à procurer quelque confort aux familles de ses paysans, — car le chef et le pays étaient trop pauvres pour cela, — mais à secourir les plus misérables d'entre eux, dans leur vieillesse ou leurs maladies. La générosité et la douceur de Flora avaient inspiré pour elle à ses vassaux une affection si profonde que, lorsque le barde Mac-Murrough composa une chanson dans laquelle il énumérait les principales beautés du district et décernait la palme du triomphe à sa jeune châtelaine, en déclarant : « que la plus belle rose fleurissait sur la plus

haute branche, » il reçut en don, de tous les membres du clan, plus de semence d'orge qu'il n'en aurait fallu pour ensemencer dix fois son petit champ du poète.

Par suite de sa grande solitude, et peut-être aussi de ses goûts délicats, la société de miss Mac-Ivor se trouvait extrêmement limitée. Rose Bradewardine avait été sa plus intime amie, et un peintre humoristique qui les eût vues ensemble, aurait trouvé en elles deux types pleins de caractère et de grâce, s'il avait voulu représenter la muse de la mélancolie et celle de la gaité. Rose avait toujours été entourée de tant de soins et de tendresse, qu'aucun chagrin sérieux n'était jamais venu l'affliger. Le sort de Flora avait été bien différent. Bien des changements l'avaient surprise, bien des vicissitudes l'avaient éprouvée ; elle avait dû passer, toute jeune encore, des splendeurs d'une cour élégante, à la solitude et presqu'à la misère de ce château isolé. De plus, l'élévation de ses idées, de ses principes politiques avaient de bonne heure détruit en elle la vivacité et l'insouciance de la jeunesse. Elle avait donc contracté des manières réservées et graves, quoiqu'elle s'empressât, à l'occasion, de contribuer, par ses talents, à l'agrément de la société, et quoiqu'elle se fût placée fort haut dans l'opinion du vieux Bradewardine en chantant avec lui maints duos français de Lindor et de Chloris, qui étaient fort à la mode du temps de Louis-le-Grand.

Chacun considérait Flora comme la personne qui avait surtout contribué à la réconciliation du baron et de son frère. La jeune fille avait habilement représenté à l'impétueux Fergus qu'un duel avec le baron, — que le chef des Mac-Ivor, accusait à juste titre d'avoir versé le sang du clan, — nuirait infailliblement à sa réputation de modération et de prudence, si nécessaire à un agent politique. Le jeune chef s'était d'autant plus facilement laissé persuader, qu'il nourrissait certains projets, pour l'exécution desquels l'amitié du baron lui était indispensable.

C'est à cette aimable et charmante personne, actuellement occupée à faire les honneurs de la table à thé, que Fergus présenta le capitaine Waverley, qu'elle reçut avec la plus gracieuse politesse.

XX

LA POÉSIE DES MONTAGNES.

— Ma chère Flora, dit Fergus à sa sœur lorsque les premières salutations furent terminées, je dois vous avouer que le capitaine Waverley, que voici, est un admirateur passionné de la muse celtique dont, par malheur ou — qui sait, par bonheur peut-être, — il ne comprend pas un seul chant. Or, je sais que vous êtes un excellent traducteur de poésie gaëlique. Soyez donc assez bonne pour lui réciter en anglais l'interminable chapelet de noms que Mac-Murrough nous défile en langue gaëlique... Ne me refusez pas, chère sœur, faites-moi ce léger sacrifice... Songez que la sublime composition de Mac-Murrough, — à laquelle vous avez participé, j'ose le dire, — m'a coûté aujourd'hui la dernière coupe d'argent qui fût dans le logis. La première fois que je tiendrai une autre *cour plénière*, elle me coûtera encore quelque autre chose; car vous connaissez le proverbe : « Quand la main du chef ne » donne plus, la voix du barde s'éteint et ne résonne plus. » Vrai Dieu, je voudrais qu'il en fût ainsi, car il y a, selon moi, trois choses parfaitement inutiles à un Highlandais moderne : son glaive, qu'il ne doit pas tirer; son barde, lui chantant des exploits qu'il ne peut pas imiter, et sa grande bourse de peau de chèvre qu'il ne peut pas remplir.

— Très-bien, Fergus; puisque vous ne respectez pas mes secrets, je vais révéler les vôtres. Je vous dirai donc, capitaine Warverley, qu'à propos de glaive, mon frère ne changerait pas le sien contre un bâton de maréchal; qu'à ses yeux, Mac-Murrough est un poète plus grand qu'Homère, et qu'enfin il ne cèderait pas sa grande bourse de peau de chèvre pour tous les louis d'or qu'elle pourrait contenir.

— Bien paré, Flora; coup pour coup... Et maintenant, je vous en conjure, satisfaites les désirs du capitaine, et parlez tous deux barde et poésie, tandis que j'irai tenir tête aux sénateurs de la race d'Ivor.

Après le départ de Fergus, la conversation continua entre miss Mac-Ivor et le capitaine. Deux jeunes filles, vêtues d'un élégant costume écossais, qui se tenaient dans la chambre et qui paraissaient être les protégées et les suivantes de Flora, ne se permirent point d'y prendre part. Toutes deux étaient jolies, mais leur gracieuse gentillesse ne servait qu'à faire ressortir davantage la rare beauté de leur maîtresse et amie. Flora se mit en devoir de donner à son hôte quelques explica-

tions sur le caractère et les beautés de la poésie gaélique, ainsi que son frère le lui avait recommandé.

— Les Highlandais réunis à leurs fêtes ou dans leurs foyers, dit-elle, prennent un plaisir extrême à entendre raconter en vers les exploits des héros, les aventures des chefs et les guerres des diverses tribus. Quelques-uns de ces poëmes remontent à une haute antiquité; d'autres plus modernes, sont l'œuvre des bardes attachés aux grandes familles. Quant à la chanson qui vous a intéressé aujourd'hui, ce n'est guère qu'un catalogue des clans des Highlands avec les particularités qui les caractérisent, et une exhortation à vénérer et à imiter les actions de leurs ancêtres.

Et me suis-je trompé en pensant que le barde faisait quelques allusions à ma personne, dans les vers qu'il a récités? S'il en est ainsi, je donnerais bien mon meilleur cheval pour savoir ce que le poète a pu dire d'un Saxon indigne, tel que moi.

— Oh! il ne vous en coûtera pas même un poil de la crinière de votre coursier... Una, *mavournam...* » Et elle dit quelques mots à l'oreille d'une des jeunes filles, qui fit une révérence courtoise, et quitta aussitôt la chambre.

Una revint bientôt, et répéta à sa maîtresse quelques vers en langue gaélique. Flora parut surprise; on la vit même rougir légèrement : « J'ai un peu trop présumé de ma science, dit-elle, en vous proposant de vous expliquer, séance tenante, les strophes de Mac-Murrough. J'ai besoin d'y réfléchir quelque peu; je vous ferai part ensuite d'une traduction que j'ai entreprise et qui pourra vous donner une certaine idée des beautés de l'original. Puisque le thé est terminé, voulez-vous qu'Una vous conduise à l'une de nos retraites favorites; Cathléen et moi, nous vous y rejoindrons bientôt. »

Una ayant reçu les instructions de sa maîtresse, conduisit Waverley au-dehors, par un passage différent de celui par lequel il avait pénétré. A quelque distance de là, l'on entendait retentir le son des cornemuses du chef, et les acclamations de ses hôtes. Waverley et sa conductrice, ayant franchi une haute poterne, s'engagèrent dans l'étroite vallée que dominait le château. A un quart de mille de là, se réunissaient les deux ruisseaux qui, par leur jonction, formaient la petite rivière qui serpentait dans ce vallon sauvage. L'un de ces deux torrents, venant d'une source lointaine, était silencieux et tranquille dans son cours, creusant sur ses bords de petits golfes ou s'étendant comme un petit lac bleu;

l'autre, qui s'échappait entre les fissures des rocs, était fuieux et rapide, blanchissant des flots d'écume et bondissant contre les berges de granit.

Rien ne saurait donner une idée de la beauté sauvage et sublime de cette vallée romantique. Les rocs de couleur sombre qui l'enfermaient, affectaient toutes les formes, se couvraient, ici, de riche verdure, et là restaient noirs, arides et nus. A l'endroit le plus étroit de cette profonde ravine, les rochers qui se dressaient de chaque côté de l'abîme étaient si rapprochés les uns des autres, que deux grands troncs de pins, placés côte à côte et couverts de gazon, formaient à cent cinquante pieds de hauteur, un pont étroit et vertigineux au dessus de ce gouffre.

Ce fut avec un véritable sentiment d'horreur que Waverley vit soudain Flora et sa suivante apparaître sur ce pont léger, semblables à des créatures aériennes flottant au-dessus des abîmes. De cette prodigieuse hauteur, Flora reconnut le jeune homme, et avec une gracieuse aisance qui le fit tressaillir d'effroi, elle s'arrêta un instant pour le saluer en agitant un mouchoir. Enfin Waverley la vit franchir ce dangereux passage, et il continua son chemin avec plus de tranquillité.

Un peu plus loin, le sentier qu'il suivait, faisait un détour à l'angle d'un roc. En cet endroit la vallée s'ouvrait en un large amphithéâtre planté de jeunes chênes, de hêtres et de noisetiers, au milieu desquels se dressaient quelques ifs. Une cascade écumante tombait à flots pressés du haut d'une énorme roche, et s'épandait dans un large bassin naturel, où elle formait un miroir si uni et si limpide que l'œil pouvait distinguer jusqu'au moindre caillou blanc qui en pavait le fond. Des bancs de gazon et de mousse semés dans les interstices des rocs, conservaient leur velouté et leur fraîcheur sous l'ombre des arbres que Flora avait fait planter aux bords de la source, et dont le feuillage brillant et la forme gracieuse ajoutaient aux charmes du tableau.

Ce fut au bord de la cascade que Waverley rencontra Flora, légère et gracieuse comme l'une de ces charmantes figures qui décorent les paysages du Poussin, et, quelques pas plus loin, se tenait Cathleen, portant une petite harpe écossaise, dont Flora avait appris à faire brillamment vibrer les cordes, grâce aux leçons de Rory-Dall, l'un des derniers harpistes highlandais. Le soleil, en s'inclinant vers l'est, dorait de teintes variées la cascade, les arbres et les rochers de cette solitude, et entourait d'un nuage d'or la tête charmante de Flora. Edouard n'avait jamais entrevu, même dans ses plus beaux songes, une figure

empreinte d'un charme si pénétrant et d'une si ravissante douceur.

Miss Mac-Ivor s'aperçut aisément de l'impression qu'éprouvait le jeune étranger en la trouvant si belle, mais elle l'attribua surtout au caractère étrange et poétique de la scène qui les entourait, et se plaçant à une petite distance de la cascade de façon que le murmure de l'eau pût accompagner doucement sa voix sans la couvrir, elle prit la harpe des mains de Cathleen, et s'adressa au jeune homme, avec un modeste sourire.

— Si je vous ai fait venir ici, capitaine Waverley, dit-elle, c'est que la Muse celtique, pour être dignement honorée, veut placer son temple dans les déserts et les montagnes sauvages, et mêler sa voix au murmure des torrents. Celui qui l'invoque doit préférer le roc stérile à la riante vallée, et le silence de la solitude aux cris de joie de la salle du festin.

Ayant ainsi parlé, Flora préluda sur sa harpe, faisant entendre le rhythme sauvage et accentué d'un air highlandais peu connu, qui avait été chanté jadis comme signal des batailles. Ce fut au son de cette plaintive et belliqueuse mélodie, unie au lointain murmure de la cascade, que la voix de la jeune fille répéta les strophes cadencées, dans lesquelles se retrouvaient les expressions du barde gaëlique traduites en vers anglais.

Elle n'avait point encore achevé sa chanson, lorsqu'un grand levrier, accourant du fond de la vallée, vint se jeter sur Flora, et interrompit sa musique par ses importunes caresses. A un coup de sifflet, qui se fit entendre dans le lointain, le chien se détourna, disparut, et se précipita dans le sentier avec la rapidité d'une flèche. « Voici le compagnon fidèle de mon frère, capitaine Waverley, dit alors la jeune fille, et voici Fergus qui vient nous interrompre. Il a peu de goût pour la poésie, je vous l'avoue, si ce n'est pour la poésie humoristique et joyeuse... Mais vous avez énormément perdu, capitaine, trois longues stances de félicitations adressées à Vich-Jean Vor, en le remerciant de sa générosité ; puis une exhortation au blond étranger, qui vient du pays où la terre est toujours verte, au brillant cavalier dont le coursier est noir comme l'ébène, et dont le hennissement ressemble au cri de l'aigle. Ce noble seigneur est prié de se souvenir de la loyauté de ses ancêtres aussi bien que de leur courage. Mais voici mon frère, préparez-vous à l'entendre plaisanter.

XXI

SÉJOUR DE WAVERLEY A GLENNAQUOICH.

En effet, Flora achevait à peine, que Fergus se présentait devant les deux jeunes gens : « J'étais bien sûr, dit-il, de vous trouver ici. Ces rocs sont le Parnasse de Flora, capitaine Waverley, et cette fontaine son Hélicon. Pour moi, je l'avoue, je préférerais l'un des jets d'eau de Versailles. Ah ! je voudrais que notre illustre barde, Mac-Murrough, se contentât de cette source pure, il vient de vider une pinte *d'usquibaugh*, pour corriger, dit-il, la sècheresse du claret. Essayons de sa bienfaisante vertu. »

Ici Fergus s'inclina, puisa un peu d'eau dans sa main, et commença ce couplet d'une romance française.

Vous qui buvez à tasse pleine
A cette heureuse fontaine,
Où l'on ne voit, sur le rivage,
Que quelques vilains troupeaux
Suivis de nymphes de village
Qui les escortent sans sabots.

— Cher Fergus, je vous en supplie, ne nous amenez point ici Coridon et Tircis... N'auriez-vous pas plutôt bu à la source favorite de Mac-Murrough, qu'à la mienne ?

— Non, vraiment, *ma belle demoiselle*, quoiqu'à mon avis, elle soit encore la plus agréable des deux. Mais laissons là la muse des bruyères et des brouillards, ou bien, si vous aimez la poésie gaëlique, capitaine voici la petite Cathleen qui va vous chanter Druimind'hu. Venez, Cathleen, *astore* (ma chère), point de fausse timidité.

Cathleen, alors, chanta, avec beaucoup de piquante vivacité, une petite chanson gaëlique, lamentation d'un paysan sur la perte de sa vache, dont l'accent comique et bizarre, firent rire plus d'une fois Waverley..

— Admirable, Cathleen, admirable, s'écria le jeune chef. Il faudra que je vous trouve, dans le clan, un beau mari pour vous récompenser; » ce qui fit rire Cathleen qui, en rougissant, se cacha derrière sa compagne.

En revenant au castel, Fergus Mac-Ivor pressa Waverley de rester

encore quelques jours à Glennaquoich, afin d'assister à une grande partie de chasse que l'on préparait dans le voisinage. Edouard était trop charmé de l'amabilité et de la beauté de Flora pour pouvoir refuser. Il fut donc convenu qu'il écrirait au baron de Bradwardine, en lui annonçant son intention de passer une quinzaine dans les Highlands. La conversation, à ce propos, tomba sur les habitants de Bradwardine, et particulièrement sur le baron, que Fergus ne pouvait se lasser de vanter, et comme soldat et comme gentilhomme. Il fut ensuite question de l'aimable Rose, à laquelle le frère et la sœur prodiguèrent les éloges les plus chaleureux : « Il sera bien heureux, dit Flora, celui qui possèdera les affections de Rose Bradwardine. Elle concentre toutes les affections de son âme sur son foyer, et se consacre avant tout à ses humbles devoirs domestiques. Son mari sera pour elle ce qu'est maintenant son père, l'objet de tous ses soins et de toute sa tendresse. Elle le distraira de ses fatigues, partagera ses chagrins, s'associera à ses plaisirs. Et si elle se voit liée à un époux grossier ou négligent, elle ne survivra pas à une déception aussi douloureuse. Combien je tremble en pensant qu'un semblable destin peut être réservé à ma jeune amie! » Oh! si j'étais reine en ce moment, j'ordonnerais au plus aimable cavalier de mon royaume de choisir son bonheur avec la main de Rose Bradwardine.

— Je voudrais que vous pussiez la décider à accepter la mienne en attendant, dit Fergus avec un sourire.

Edouard, malgré son inclination naissante pour Flora, ne put s'empêcher d'éprouver un léger dépit à ce souhait de Fergus. Ceci est une de ces contradictions bizarres de la nature humaine, que nous ne pourrions expliquer.

— Votre main, frère? répondit Flora, en attachant sur le visage du jeune chef un regard profond et attentif. Non, vous avez une autre fiancée : la gloire, et les dangers que vous devriez courir pour l'atteindre, briseraient le cœur de la pauvre Rose.

A peine fut-on arrivé au château, que Waverley s'occupa de préparer son message pour Tully-Veolan. Mais lorsqu'il fut sur le point de cacheter l'enveloppe, il s'aperçut que son cachet armorié dont il voulait précisément se servir, n'était plus attaché à sa chaîne de montre, et il crut l'avoir laissé à Tully Veolan. Il se vit forcé d'emprunter le cachet du chef, en lui faisant part en même temps de cette perte.

— Assurément, dit miss Mac-Ivor, Donald Bean Lean ne se serait pas permis...

— Non, certes, pas en de pareilles circonstances, répondit Fergus, et, en tous cas, il n'aurait pas laissé la montre.

— Malgré tout, Fergus, dit Flora d'un air sérieux, je m'étonne que vous consentiez à protéger cet homme... Votre clan est assez nombreux pour vous servir sans que vous ayez besoin d'enrôler des bandits, et votre honneur ne peut souffrir de tache. Pourquoi n'exilez-vous pas de vos terres ce Donald Bean Lean, que je ne puis souffrir! Il n'est pas de cause au monde qui pourrait me décider à tolérer près de moi un semblable personnage.

— Pas une seule cause au monde, Flora? reprit le chef d'un ton significatif.

— Non, Fergus, pas même celle qui est la plus chère à mon cœur De pareils appuis la déshonorent.

— Mais, chère sœur, répliqua gaîment Fergus, ne dois-je pas quelques égards à la *belle passion*. Evan-Dhu Maccombich est amoureux d'Alice, la fille de Donald, et si je le contrariais dans ses affections, le clan entier me blâmerait d'une voix unanime. Vous connaissez bien le dicton populaire : « Un parent est une partie du corps d'un homme, mais un frère de lait est une partie de son cœur. »

— Allons, Fergus, je ne veux pas disputer avec vous, mais, en vérité, je souhaite que tout ceci finisse bien.

— Une admirable prière, ma très-dévote sœur... Mais, capitaine Waverley, n'entendez-vous pas les cornemuses! Leur harmonie ne vous paraîtra peut-être pas trop désagréable lorsqu'elles vous inviteront à danser.

Waverley offrit la main à Flora Mac-Ivor. Les danses, les chansons, égayèrent les vastes salles du vieux castel, et terminèrent joyeusement la fête. Waverley, livré à mille impressions nouvelles, agité par bien des émotions contraires, ne se retira dans son appartement que fort tard dans la nuit, et pendant son sommeil, revit celle qui commençait à occuper ses pensées, la belle Flora aux yeux noirs.

La grande chasse dont Fergus avait parlé à Waverley, n'eut lieu qu'au bout de trois semaines, Mais notre héros voyait le temps s'écouler avec rapidité dans sa nouvelle résidence de Glennaquoich, car l'impression que dès l'abord Flora avait faite sur son esprit, devenait chaque jour plus vive et plus profonde. La jeune fille était précisément douée de ces mérites et de ces attraits qui peuvent exercer une puissante influence sur un esprit délicat et une imagination exaltée. Ses manières gracieuses, son langage élégant, son talent musical et poétique

faisaient ressortir encore plus brillamment les charmes de sa personne. Même dans ses heures de gaîté, elle semblait, aux yeux du jeune homme de plus en plus épris, dominer, par sa grâce et sa grandeur, toutes les autres filles d'Eve, et s'associer, par pure complaisance, à ces simples plaisirs bien inférieurs à son rang et à ses facultés. Waverley, admis dans l'intimité de cette enchanteresse, consacrant auprès d'elle les heures de la matinée à la promenade et à la chasse, et les longues soirées à la musique et à la danse, se trouvait chaque jour plus satisfait de l'accueil que lui faisait son hôte, et plus charmé, par les mérites et les attraits de son aimable sœur.

Le jour fixé pour la grande chasse arriva enfin, Waverley et Fergus partirent ensemble pour le lieu du rendez-vous, qui était situé à un jour de marche environ du vallon de Glennaquoich. Fergus se fit accompagner, en cette occasion, par trois cents hommes de son clan, bien armés et vêtus de leur plus élégants costumes. Waverley lui-même avait adopté, en cette circonstance, la jaquette, les pantalons flottants et le bonnet des Highlandais, équipement beaucoup plus commode pour une longue excursion dans les montagnes.

Les deux jeunes voyageurs rencontrèrent, au lieu du rendez-vous, plusieurs autres chefs puissants auxquels Waverley fut présenté, et qui le reçurent avec la cordialité la plus franche. Leurs clans, réunis autour d'eux, formaient une petite armée. Les actifs montagnards, se répandant parmi les bois et les bruyères, se dispersèrent d'abord en un grand cercle et en se rapprochant graduellement, rabattirent le troupeau de daims vers la vallée dans laquelle se tenaient les chefs et les principaux chasseurs. Les premières heures de la journée, après le lever du soleil, se passèrent dans un profond silence, chacun des chasseurs en embuscade s'étendant sur l'herbe, et rêvant. A la fin, des bruits lointains, des cris, se firent entendre. Les montagnards, escaladant les roes, traversant les fourrés, passant à gué les ruisseaux, chassaient devant eux, à une grande distance, les troupes d'animaux sauvages. Alors s'éleva le fracas des mousquets, répété par mille échos, les aboiements des chiens firent retentir les profondeurs de la montagne ; les daims effarouchés bondirent devant les chasseurs qui bientôt eurent couché les plus beaux d'entre eux sur la bruyère. Fergus se distingua par une adresse remarquable, et Edouard fut aussi assez heureux pour mériter les félicitations des chasseurs.

Mais soudain le gros du troupeau apparut à l'entrée de l'étroite

vallée, formant une phalange redoutable et serrée, et si nombreuse que les bois dentelés de ces beaux animaux présentaient l'aspect d'une petite forêt, dont les arbres auraient perdu leurs feuilles. A voir leur nombre imposant, et l'attitude formidable qu'ils avaient prise, les chasseurs les plus hardis pressentirent un véritable danger. Cependant l'œuvre de destruction commença; les chiens, les fusils, firent leur sanglant office. Au bout d'un instant, le troupeau s'ébranla tout entier, les daims, réduits au désespoir, exécutèrent une charge à fond sur la petite troupe de chasseurs, debout à quelque distance. Un signal donné en langue gaëlique avertit les combattants qu'ils eussent à se précipiter la face contre terre. Waverley, qui n'avait point compris, resta debout et aurait infailliblement été victime de son ignorance, si Fergus, s'apercevant du danger qu'il courait, ne s'était élancé et ne l'avait forcé à s'étendre à terre, juste au moment où le troupeau tout entier fondait sur eux. Le jeune chef, serrant d'une main vigoureuse l'épaule du capitaine, le contraignit à rester couché à terre, jusqu'à ce que tous les daims, se précipitant les uns après les autres, leur eussent passé sur le corps. Waverley essaya ensuite de se relever, serrant la main à Fergus qui venait de lui sauver la vie, mais il s'aperçut alors qu'il avait éprouvé d'assez graves contusions, une entre autres à la cheville du pied, qui s'était déboîtée. Cet accident tempéra aussitôt la gaîté générale, une tente fut dressée à l'instant, et Edouard y fut déposé sur une couche de bruyère. Un vieil Hyghlandais au teint basané, à la barbe grise, faisant l'office de chirurgien, s'approcha du blessé, et ne voulut point le toucher avant d'avoir fait trois fois, allant de l'est à l'ouest, le tour de sa couche. Après l'accomplissement de cette importante cérémonie, le vieil Esculape saigna le patient avec une grande dextérité, puis s'occupa de faire bouillir des herbes sur le feu, en murmurant, à demi-voix, une chanson gaëlique. Il bassina ensuite la partie malade avec cette décoction aromatique, récitant en même temps un charme dans lequel Waverley ne put distinguer que les quelques mots barbares : « Gasper, Melchior, Balthasar, Marc-prase-fax, » et autres phrases d'un jargon incompréhensible. Ce remède eut pour effet d'apaiser promptement la vive douleur que ressentait le malade; mais le chirurgien et tous les assistants en attribuèrent la vertu uniquement au charme qui l'avait accompagné. Fergus lui-même, au grand étonnement d'Edouard, paraissait partager, sur ce point, l'opinion de ses compatriotes, soit qu'il jugeât impolitique de

froisser ouvertement leurs croyances, soit qu'il eût en réserve, malgré son habituel scepticisme, un certain fond de superstition. Waverley, sans lui faire aucune observation à ce sujet, rétribua le docteur improvisé d'une façon si libérale, que celui-ci le combla de bénédictions pour une générosité qui dépassait tellement le niveau de ses plus ambitieuses espérances.

Bientôt après le malade tomba dans un profond sommeil, occasioné d'abord par la fatigue qui l'avait véritablement accablé ce jour-là, et aussi par une boisson d'herbages soporifiques, que lui avait fait prendre son ingénieux Esculape. Le lendemain matin, Fergus trouva urgent de penser au retour, et, en conséquence, il fit fabriquer aussitôt une litière de rameaux et de feuillages, que quatre robustes Highlandais chargèrent sur leurs épaules, et transportèrent avec une facilité extrême, à travers les vallées, les bois et les ravins.

Les chefs, rassemblant, chacun autour de soi, les hommes de son clan, avaient pris congé de Waverley avec une extrême politesse. Quant à Fergus, il s'excusa auprès de son hôte de ne pouvoir le reconduire immédiatement à Glennaquoich. La plupart de ses montagnards devaient faire partie d'une lointaine expédition, lui-même devait les y conduire; seulement il voulait d'abord déposer Waverley dans la maison d'un de ses vieux amis chez lequel, une fois sa mission terminée, il viendrait le rejoindre. Vers midi, en effet, après une assez longue route pendant laquelle les difficultés du chemin et l'incommodité de sa blessure l'avaient fait considérablement souffrir, Waverley fut reçu dans la maison de ce gentilhomme, qui mit tous ses soins à le bien recevoir. C'était un vieillard de soixante-dix ans environ, qui conservait, dans ses coutumes, dans sa manière de vivre, dans ses habits, une simplicité véritablement primitive. Ses vêtements étaient filés avec la laine de ses moutons, tissés par ses serviteurs, et colorés du jus des herbes croissant aux flancs des montagnes; son linge était filé de son propre lin, par les mains de ses filles et de ses servantes, et sur sa table, abondamment servie, il ne se trouvait pas d'autres aliments que ceux que fournissaient les champs, l'étang, le verger et la forêt.

Ce bon vieillard, dont la charité et l'hospitalité étaient en tous temps sans limite, traita l'ami de Vich Jan Vor avec la plus constante sollicitude, et les plus aimables attentions. On eut recours à de nouveaux charmes ou de nouvelles formulations, on ne négligea rien

de ce qui pouvait soulager ou distraire le malade. Waverley, demeuré seul à Comaurait, en compagnie de Callum-Bey, un page de Fergus qui accompagnait d'ordinaire le chef dans ses voyages, demanda un jour à son hôte, s'il pouvait lui dire où Fergus était allé. D'abord le vieillard ne lui répondit point ; seulement il le considéra fixement, attachant sur lui un regard mystérieux et triste. Callum-Bey, prenant alors la parole, d'un ton quelque peu impertinent, se hâta de dire que le chef avait recommandé de ne point faire parler le gentilhomme saxon, parce que cela nuirait à sa blessure. Waverley pensa alors qu'il pourrait être indiscret en insistant pour connaître les détails d'un voyage dont on n'avait pas jugé à propos de lui faire connaître le but.

Au bout d'une semaine environ, notre héros se trouva presque entièrement rétabli, et put commencer à marcher avec l'aide d'une béquille. Ce fut précisément alors que Fergus reparut, ramenant avec lui une partie de sa troupe, et paraissant animé de la plus joyeuse humeur. Il trouva son hôte en pleine convalescence, capable de faire la route à cheval, et il lui proposa de revenir immédiatement à Glennaquoich. Waverley accepta avec empressement ; il lui tardait de revoir la belle jeune fille à laquelle il pensait sans cesse. Il se mit donc en chemin sur un des poneys de son hôte, Fergus faisant courageusement cette longue route à pied, suivi de ses serviteurs, et s'écartant de temps en temps pour tirer un chevreuil ou un coq de bruyère. Enfin l'on découvrit, au tournant de la vallée, la grande vieille tour de Jan nan Chaistel, et Fergus, s'avançant au pied des hautes murailles, s'écria, d'un air de bonne humeur : « Ouvrez la porte de votre château, incomparable princesse, au maure Abendarey, blessé et prisonnier, que le connétable Rodrigo de Narvey conduit au fort d'Antequera, ou si vous l'aimez mieux, au marquis de Mantoue, accompagné de son ami mourant, Baudoin de la Montagne. Merci à toi, Cervantès ; comment, sans ton secours, pourrais-je me faire comprendre par des oreilles romanesques. »

Flora parut bientôt, et, tout en témoignant à Waverley une extrême bienveillance, s'étonna de ce que son frère n'eût pas pris plus de soin d'un ami qui ignorait les dangers d'une chasse aussi périlleuse. Waverley s'empressa de disculper le jeune chef qui avait préservé ses jours en risquant sa propre vie. Puis Fergus adressa à sa sœur quelques mots en langue gaëlique, et aussitôt des larmes jaillirent des beaux yeux de Flora. Mais ce n'était que des larmes de joie et de recon-

naissance, car elle joignit aussitôt les mains, et éleva son regard vers le ciel, comme pour le remercier. La jeune fille remit ensuite à Fergus les journaux et les messages qui étaient arrivés en son absence, et à Waverley, quelques lettres parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs contenant des matières d'un très-vif intérêt pour notre jeune gentilhomme.

XXIII

NOUVELLES D'ANGLETERRE.

Toutes les lettres que Waverley avait reçues jusqu'alors, pendant son séjour en Ecosse, n'offraient rien qui pût exciter la curiosité de nos lecteurs. Son père, qui ne correspondait avec lui qu'à de rares intervalles, lui avait bien désigné les familles de haut rang et de loyauté connue, chez lesquelles il désirait que son fils pût se présenter. Waverley, occupé des plaisirs dont il avait joui successivement à Tully-Veolan et à Glennaquoich, n'avait prêté que peu d'attention à ces recommandations paternelles. La correspondance de sir Ewerard était d'un genre bien différent. Le digne baronnet n'entretenait point notre héros, ainsi que le faisait son frère, de ses projets d'ambition ou de ses devoirs envers l'autorité; ses lettres étaient courtes, mais vraiment affectueuses; il ne manquait jamais de s'informer de l'état de la bourse du jeune homme, de la santé des recrues et de celle des coursiers qu'il avait emmenés de Waverley-Honour. La tante Rachel recommandait à son neveu de respecter ses principes de religion, de prendre soin de sa santé, de se préserver du brouillard d'Ecosse, de ne jamais sortir la nuit sans manteau, et de porter constamment un gilet de flanelle. Quant à M. Pembrok, il n'avait écrit à Edouard qu'une seule lettre, mais celle-ci contenait la matière de dix pages in-folio, et résumait tout un nouveau manuscrit désigné par le digne homme, comme supplément aux traités qu'il avait remis à son élève. Tel avait été jusqu'ici le style des lettres qu'avait reçues Edouard depuis son départ d'Angleterre, mais celles qui lui parvenaient à Glennaquoich étaient d'un genre bien différent.

D'abord, l'honorable Richard Waverley, père de notre héros, venait de perdre son emploi, et qui pis est, ses émoluments, par suite d'un changement de ministère. Le public entier, et même le parti dont il

partageait la chute, n'avaient nullement sympathisé au désappointement de cet homme d'Etat ambitieux et égoïste, et il s'était retiré à la campagne pour y dévorer son ressentiment. La lettre qu'il écrivit à son fils en cette occasion était un modèle de genre; notre fonctionnaire disgracié se comparait à Aristide, parlait d'un monarque injuste et d'un pays ingrat, de ses longs travaux et de ses sacrifices sans récompense. Enfin, il engageait son fils à témoigner, pour sa part, un noble ressentiment de l'injustice reçue, en donnant sa démission aussitôt que cette lettre lui parviendrait. Tel était, ajoutait-il, le désir de son oncle, qu'il ne pouvait considérer autrement que comme parfaitement légitime. En conséquence, Edouard ouvrit ensuite la lettre de son oncle le baronnet. Celui-ci, comme on pouvait s'y attendre, voyait, dans la disgrâce de son frère, une nouvelle preuve de l'injustice et des abus du gouvernement existant. Seulement, faisait-il remarquer avec raison à Edouard, son père n'aurait jamais eu à subir une aussi criante injustice, s'il n'avait pas eu le tort de s'attacher à une dynastie qui récompensait aussi mal les services rendus. Lui-même, comme chef de la famille, prendrait soin que son frère ne souffrît point du côté pécuniaire, du dommage que venait de lui causer ce notable changement de position. Mais il était également d'avis que son neveu envoyât sa démission au ministère de la guerre, le plus promptement possible; il n'était point nécessaire d'user de beaucoup de ménagement à l'égard d'un gouvernement qui en avait gardé si peu envers son père.

La lettre de la tante Rachel allait plus loin encore. La bonne dame considérait son frère comme justement puni pour avoir forfait à l'obéissance qu'il devait à son légitime souverain et pour en avoir reconnu un autre. Elle espérait que son cher neveu Edouard suivrait les traces de ses nobles ancêtres, et se débarrasserait promptement de ces insignes de servitude qu'un loyal gentilhomme ne pouvait accepter. Elle se joignait en outre à son frère pour témoigner ses respects au baron de Bradwardine, demandait à Edouard si le vieux gentilhomme dansait encore avec autant d'ardeur qu'il le faisait à Tully-Veolan, il y avait une trentaine d'années, et désirait savoir si sa fille Rose était en âge de porter des boucles d'oreille, car elle lui en destinait une paire comme gage de bonne amitié.

Le contenu de ces lettres, comme on peut aisément le croire, causa à notre héros une vive indignation. N'ayant point jusqu'alors étudié

sérieusement la situation politique du pays, et ne s'étant point fait d'opinion bien arrêtée, il devait croire, naturellement, que son père était victime d'intrigues coupables excitées par l'injustice et l'envie; il avait été accoutumé, du reste, à Waverley-Honour, à entendre traiter avec le moins de respect possible, le gouvernement et la dynastie. Il se trouvait donc tout disposé à embrasser le ressentiment et à entrer dans les vues de ses proches. Mais si même il eût été incertain sur le parti qu'il devait prendre, la plus légère hésitation de sa part eût été impossible après la lecture de la lettre suivante, que lui adressait son colonel.

Monsieur,

Ayant usé jusqu'au bout, à votre égard, de cette indulgence que les lois de la nature et celles de la religion nous prescrivent, touchant les erreurs qui résultent de la jeunesse et de l'inexpérience, je me vois contraint, dans les circonstances présentes, d'user du seul remède qui soit en mon pouvoir. Il vous est donc enjoint de vous présenter au quartier-général du régiment, dans ces trois jours à partir de celui qui date cette lettre. Si vous n'en faisiez rien, je serais obligé de vous désigner au ministère de la guerre comme absent sans congé, et de prendre des mesures qui ne vous seraient pas moins désagréables qu'elles pourraient l'être, Monsieur, à

Votre très-obéissant serviteur,

J. Gardiner, *lieutenant-colonel au 1er dragons.*

Le sang de Waverley bouillonnait dans ses veines à mesure qu'il avançait dans la lecture de cette fâcheuse épître. La grande liberté dont il avait joui depuis son enfance, l'avait mal disposé à subir docilement les règles inflexibles de la discipline militaire. La haute faveur dont jouissait son père lui avait fait espérer qu'on ne l'appliquerait point à son égard, dans toute sa rigueur, et la grande indulgence avec laquelle le colonel Gardiner l'avait toujours traité, l'avait encore confirmé dans cette idée. De plus, sa conscience lui rendait ce témoignage, qu'il n'avait rien fait pour encourir cette sévérité extrême; il ne voyait donc, dans la conduite du colonel à son égard qu'une nouvelle preuve de l'unique complot formé par quelques ennemis, pour déshonorer et avilir toute la famille des Waverley.

En conséquence, Edouard, sans perdre un moment, rédigea pour son colonel une réponse brève et très-froide par laquelle il le remer-

clait de ses bontés passées, en regrettant que sa conduite présente fût de nature à en effacer le souvenir, et lui déclarait que les circonstances présentes lui faisaient considérer comme nécessaire l'envoi de sa démission, qu'il joignait à cette lettre. Puis, ne connaissant pas exactement les termes dans laquelle cette démisson devait être conçue, il résolut d'aller consulter sur ce point Fergus Mac-Ivor. Ce dernier, dont l'habileté était grande, l'esprit prompt et ferme, et l'expérience des hommes et des choses, extrêmement développées, avait acquis, par cela même, un ascendant considérable sur l'esprit de Waverley. Celui-ci, malgré la supériorité de son intelligence, était disposé, par suite de sa nonchalance et de son indécision naturelles, à se laisser influencer aisément par la force de caractère et la promptitude de jugement que possédait son ami. Fergus, qui tenait encore à la main un des journaux qu'il venait de parcourir, s'avança vers Edouard, avec l'air embarrassé et contraint de celui qui a à annoncer une fâcheuse nouvelle.

— Les lettres que vous venez de recevoir, demanda-t-il à Waverley, confirment-elles les bruits fâcheux qui sont répandus par ce papier ?

Waverley saisit la feuille, dans laquelle la disgrâce de son père était commentée dans les termes les plus amers ; le rédacteur du journal avait même ajouté ce malin paragraphe : « Il paraît que l'honorable M. Richard, qui s'est illustré par tant d'actions mémorables, n'est pas le seul Waverley qui se soit distingué par une loyauté et une fidélité extrêmement chancelantes. Voyez la *Gazette militaire* de ce jour. »

Notre héros s'empressa de rechercher la colonne indiquée, et trouva la mention suivante au chapitre des promotions : « Edouard Waverley, capitaine de dragons au 1er régiment de dragons, révoqué de ses fonctions pour s'être absenté sans congé, est remplacé par Julien Butler, lieutenant au même régiment. »

Le cœur d'Edouard se gonfla d'indignation et d'un vif désir de vengeance en présence de l'insulte non méritée qui lui était infligée, et qui paraissait l'être par pure méchanceté. Il compara la date de la *Gazette* avec celle de la lettre du colonel, et remarqua que la menace de ce dernier avait été rigoureusement accomplie, sans même qu'il eût pris la peine de vérifier si Edouard avait eu le temps de recevoir son message, et s'était trouvé dans la possibilité de répondre à son invitation. Notre héros ne vit donc, dans cette disgrâce inattendue que

le résultat du plan formé dans l'intention de le déshonorer aux yeux du public, et, dominé par l'émotion pénible et l'indignation qu'il s'efforçait en vain de contenir, il se jeta dans les bras de Fergus en versant des larmes de dépit et de honte.

Fergus, en raison même de l'extrême vivacité de son caractère, était profondément sensible aux peines qui affligeaient ses amis. Quoiqu'il connût beaucoup mieux que ne les connaissait Edouard, les motifs que le colonel avait eus pour lui ordonner de rejoindre son régiment sans délai, sous peine d'un châtiment sévère, il ne pouvait comprendre pourquoi cette affaire, contrairement à la réputation de loyauté et d'indulgente modération qu'il s'était dès longtemps acquise, avait agi avec une aussi rigoureuse précipitation. Il s'efforça néanmoins de consoler son jeune ami, du mieux qu'il lui fut possible, et lui donna à entendre que l'injure qu'il avait reçue, serait noblement vengée, s'il parvenait à obtenir une satisfaction pour son honneur.

Edouard se rattacha avec empressement à l'idée qui venait de lui être suggérée : « Si vous vouliez porter de ma part un message au colonel Gardiner, mon cher Fergus, je vous serais obligé pour la vie. »

— Je le ferais volontiers, mon cher Edouard, pour vous être agréable, mais songez bien que votre commandant refusera certainement ce cartel, car, si on peut l'accuser de sévérité à votre égard, il est impossible du moins de le taxer d'injustice. En outre, Gardiner est un obstiné puritain, qui condamne le duel en vertu de ses principes religieux, et qui consentira d'autant moins à en accepter un, qu'en mainte et mainte occasion, il a fait preuve du plus brillant courage... Et puis... s'il faut que je vous le dise... j'ai quelques raisons particulières pour ne pas vouloir, en ce moment, approcher sans nécessité absolue, de tous les quartiers militaires en garnisons appartenant au gouvernement.

— Ainsi, répliqua Waverley, je devrai dévorer en silence l'insulte que j'ai reçue ?

— C'est là une triste extrémité que je ne conseillerai jamais à aucun de mes amis, répondit Fergus. Mais ce n'est pas le bras que je voudrais frapper, c'est la tête ; c'est le gouvernement absolu et tyrannique, qui doit être responsable des injustices et des iniquités qu'exercent en son nom ses suppôts et ses subalternes. Rappelez-vous, Waverley, que la dynastie qui opprime et déshonore le pays maintenant, est cette même maison de Hanovre, que votre grand-père n'aurait pas daigné servir,

pas plus qu'il n'aurait voulu accepter un sceptre d'or brûlant, de la main du monarque de l'enfer. Les quarante années qui se sont écoulées depuis leur usurpation, ont-elles fait tolérer et absoudre leur tyrannie? La cause de la malheureuse famille des Stuarts est-elle devenue moins juste et moins respectable, parce que leur titre royal est maintenant l'héritage d'un jeune homme, innocent des fautes de ses pères?... Mais, mon ami, sortez de votre abattement, avant tout, puis, nous chercherons ensemble le moyen de vous trouver une prompte et éclatante vengeance. Allons trouver Flora, qui se réjouira bien sincèrement en apprenant que vous êtes enfin délivré de votre honteuse servitude. Ajoutez seulement un post-scriptum à votre lettre, en informant votre colonel du jour où vous avez reçu la sienne, et en lui exprimant votre regret très-vif de ce que sa décision ait ainsi prévenu la vôtre. De cette façon, vous le ferez rougir de l'injustice de son procédé.

Le message, ainsi conçu, fut promptement rédigé, et Fergus le confia aux mains d'un exprès, chargé d'aller le mettre à la poste dans une petite ville des Basses-Terres.

XXIV

EXPLICATIONS.

Ce n'était pas sans dessein que le jeune chef avait cherché à ranimer le courage de Waverley, en l'engageant à se rendre auprès de Flora. Il avait observé, avec une satisfaction des plus vives, l'attachement que le jeune Anglais avait conçu pour sa sœur, et qui devenait chaque jour de plus en plus visible. Il n'avait vu d'abord d'autres obstacles à leur union, que dans le poste élevé que le père d'Edouard occupait à la cour, et dans le grade qu'Edouard lui-même possédait dans l'armée. Mais, en ce moment, ces deux obstacles venaient de disparaître, comme si la Providence eût été d'elle-même, au-devant des désirs de Fergus. Il sentait par instants son cœur se gonfler de joie et d'orgueil en pensant à l'appui considérable qu'il apporterait à la cause des Stuarts, en s'unissant, par le mariage de sa sœur, à une famille anglaise riche, ancienne et influente, qui s'était distinguée par un inaltérable attachement à la race de ses souverains légitimes. Fergus, il est vrai, n'avait point jusqu'ici consulté sa sœur elle-même,

mais comme Waverley était beau, aimable, brillant, et manifestait des goûts et des sentiments conformes à ceux de la jeune fille, il ne doutait point que Flora ne consentît aisément à ce mariage. Dans le cas contraire, en vertu de ses droits de tuteur et de chef de la famille, il ne se serait fait aucun scrupule de l'y forcer.

Au moment où Fergus et Waverley pénétrèrent dans l'appartement de la jeune fille, ils la trouvèrent occupée, avec Una et Cathleen, à préparer des nœuds et des rosettes de ruban blanc, que Waverley prit d'abord pour des livrées de noces. Cachant son trouble du mieux qu'il lui fut possible, il s'empressa de demander à Flora en l'honneur de quelle joyeuse occasion elle faisait ces préparatifs.

— C'est pour le mariage de Fergus, dit-elle en souriant.

— En vérité? dit Waverley. Il a su bien garder son secret. Il me permettra, je l'espère, d'être son garçon de noces... Mais puis-je vous demander, miss Mac-Ivor, le nom de l'aimable fiancée?

— Ne vous ai-je pas dit depuis longtemps, répondit-elle, que Fergus n'avait pas d'autre fiancée que la gloire? Et si, jusqu'à présent, il ne vous a pas ouvert son cœur, pas demandé de conseils, c'est que, permettez-moi de vous le dire, vous n'étiez pas des nôtres, mais que votre bras et votre cœur appartenaient à nos ennemis.

— Ce temps est passé, ma sœur, dit joyeusement Fergus. Vous pouvez féliciter avec moi Edouard Waverley, qui n'est plus capitaine. Le voici délivré de l'esclavage imposé par un usurpateur, et représenté par cette triste cocarde noire.

— Oui, dit Waverley, ôtant la cocarde de son chapeau, il a plu au roi qui m'avait confié cette marque d'honneur, de me la retirer d'une façon qui me fera peu regretter de n'être plus à son service.

— Oh! merci à Dieu, à la bonne Providence! s'écria l'enthousiaste jeune fille. Puissent-ils traiter avec la même indignité tous les hommes d'honneur qui les servent. Ils les regretteront en vain quand viendra le jour du combat,

— Et maintenunt, sœur, interrompit le chef, imitez le gracieux exemple des châtelaines du temps passé. Remplacez cette triste cocarde par une autre, d'une plus douce couleur, que vous donnerez à votre chevalier afin de l'armer en guerre.

— Non, pas encore, Fergus, répliqua-t-elle, il faut d'abord que M. Waverley ait eu le temps de réfléchir sur les motifs et les conséquences de sa détermination. Il est trop agité en ce moment, pour

pouvoir si subitement prendre une résolution d'une semblable importance.

— Miss Mac-Ivor me croit donc indigne des encouragements qu'elle accorde aux défenseurs de sa grande cause? répondit Waverley, un peu effrayé à l'idée d'adopter une cocarde considérée comme un emblème de rébellion dans la moitié du royaume, mais attristé par la froideur visible avec laquelle Flora avait accueilli l'invitation de Fergus.

Nullement, M. Waverley, reprit la jeune fille avec une douceur extrême. Pourquoi refuserais--je à l'ami de mon frère un présent sacré pour nous, que je distribue à notre clan tout entier? Je voudrais voir tous les hommes d'honneur que renferme ce pays, se grouper sous le drapeau de nos rois et de mon frère. Mais Fergus sait ce qu'il fait en se dévouant à cette cause; il y a été consacré depuis le berceau, il s'y consacrera peut-être jusqu'à la tombe. Mais il n'en est pas de même avec vous, M. Waverley, dont les sentiments politiques et l'avenir sont incertains encore, qui êtes éloigné de tous vos amis, et ne pouvez leur demander ni protection ni conseils.

Fergus, qui comprenait fort peu toutes ces délicatesses, se leva alors en souriant d'un air contraint, et quitta la chambre, après avoir dit à Flora:

— Fort bien, ma chère sœur, je vais vous laisser en paix jouer le rôle de médiateur entre l'Electeur de Hanovre et les sujets qu'il a ravis à vos souverains légitimes.

Il y eut quelques instants d'un silence pénible, puis Flora reprit doucement:

— Mon frère est injuste en ce moment, parce qu'il ne peut tolérer aucune contradiction qui vienne mettre obstacle à son dévouement, sa loyauté et son zèle. Mais je vous le répète, monsieur Waverley, la grande entreprise à laquelle nous nous sommes consacrés, ne doit pas, selon moi, avoir d'autres bases que la vérité et la justice. Et l'équité la plus simple exige que nous ne vous engagions pas à prendre, sans avoir fait de mûres réflexions, une résolution qui pourra avoir, pour votre avenir, les plus graves conséquences.

— Oh! miss Mac-Ivor, douce et noble Flora, dit Edouard en prenant timidement la main de la jeune fille, où pourrais-je trouver un guide plus sûr que vous? une voix plus bienfaisante et plus chère que la vôtre?... Si je pouvais espérer, si je pouvais penser seulement, qu'un jour vous daigneriez être pour moi cet ange de protection et de

bon conseil, cette douce et précieuse amie qui m'aiderait à racheter toutes mes erreurs passées, croyez que ma vie tout entière...

— Ah! monsieur, dit Flora, en souriant et en retirant sa main, n'est-ce point la joie que vous ressentez d'échapper aux griffes d'un officier, recrutant pour la cause du roi Jacques, qui vous inspire un tel excès de reconnaissance à mon égard?

— Non, chère Flora, cessez de rire de mes sentiments, laissez-moi tout le profit de mon audace... Vous ne pouvez vous méprendre plus longtemps sur la nature de l'affection que vous m'avez inspirée; puis-je, avec votre permission, avertir votre frère?...

— Non, assurément, répondit Flora avec vivacité.

— Que dites-vous? et quel sens dois-je donner à votre réponse? Y a-t-il quelque fatale obstacle? quelque attachement déjà conçu?

— Aucun, monsieur, répliqua-t-elle tranquillement. Mais jusqu'à ce moment, je n'ai encore jamais songé au mariage.

— Et notre connaissance est de si récente date... Si miss Mac-Ivor consentait à me donner du temps?

— Ce n'est pas cela non plus que je désire de vous, capitaine Waverley. Mais rappelez-vous qu'il y a une heure à peine, il existait une barrière insurmontable entre nous, puisqu'un officier au service de l'Electeur de Hanovre ne pouvait jamais être pour moi qu'une simple connaissance, et rien de plus. Laissez-moi donc mettre mes idées plus en harmonie avec notre situation nouvelle; sous peu, je l'espère, je pourrai vous répondre en pleine connaissance de cause, et vous expliquer les raisons qui m'auront dicté la résolution que je devrai prendre. En parlant ainsi, Flora s'était levée, et elle se retira aussitôt, laissant Waverley méditer assez tristement sur la manière dont elle avait reçu sa déclaration.

Fergus entra peu d'instants après, le visage rayonnant et la démarche précipitée. Eh bien! ami, est-ce entre nous à la vie, à la mort? s'écria-t-il. Descendez avec moi dans la cour, vous y verrez un spectacle qui vaut mieux cent fois que toutes les plus belles tirades de vos poëmes romantiques. Une centaine de mousquets, mon ami, et autant d'épées, que quelqu'un de mes bons camarades m'ont envoyés; et deux ou trois cents braves garçons qui se disputent l'honneur de les porter... Mais regardez-moi donc en face... Vous a-t-on frappé du mauvais œil, comme disent nos gens de nos montagnes, ou bien est-ce cette sotte petite fille qui a ainsi troublé votre humeur?... Ne faites

pas attention à elle, mon cher Edouard ; la plus sage de toutes les femmes ne comprend pas un mot des grandes affaires de la vie.

— Je ne suis pas de votre avis, mon cher Fergus ; je trouve au contraire votre sœur trop prudente, trop sensée.

— Eh bien, alors, rassurez-vous, vous la trouverez tout autre demain. Quelle femme ne change d'humeur et d'avis au moins une fois toutes les vingt-quatre heures? Pas plus tard que demain, je vous l'assure, vous trouverez Flora aussi déraisonnable que vous pourrez le désirer... Allons, Edouard, mon ami, il faut vous habituer à considérer les femmes en philosophe. En parlant ainsi, il saisit Waverley par le bras, et l'entraîna avec lui pour assister aux préparatifs militaires qui se faisaient dans la grande cour.

XXV

PROJETS ET ESPÉRANCES.

Fergus Mac-Ivor avait trop de tact et de délicatesse pour en revenir aussitôt à la conversation qu'il avait interrompue. Il avait, en apparence, la tête tellement occupée de fusils, de claymores, de cantines, de bonnets et de manteaux, que Waverley, pendant quelques instants, ne put pas détourner son attention du sujet intéressant qu'il avait actuellement en vue.

— Allez-vous donc vous mettre immédiatement en campagne, Fergus, pour faire tous ces préparatifs belliqueux?

— Je vous le dirai si vous vous décidez à venir avec nous ; autrement, non : la confidence serait inutile et dangereuse.

— Mais avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez entreprendre? N'est-ce pas une véritable folie que de se soulever, avec des forces aussi réduites, contre un gouvernement puissant et redouté?

— Ne vous inquiétez pas pour nous. Nous userons tout au moins de la méthode de Conan, qui ne recevait jamais un coup sans en rendre un autre. Mais, encore une fois, voulez-vous vous joindre à nous ; je vous admets alors dans notre pleine et entière confidence.

— Le puis-je, en vérité? dit Waverley. Il y a si peu de temps encore que j'occupais un poste de confiance que je tenais de ce même gouvernement.

— Mais n'avez-vous pas été dégagé de votre serment, de vos de-

voirs, par l'injure qu'on vous a faite? Du reste, si vous ne pouvez pas vous décider à vous joindre immédiatement à nous, retournez en Angleterre. Avant que vous ayez franchi la Tweed, vous apprendrez des nouvelles qui feront trembler le sol de cette île orgueilleuse, et si sir Everard est toujours le brave cavalier dont j'ai entendu parler par quelques-uns de nos vieux gentilshommes, il trouvera pour vous une meilleure troupe de cavalerie et une meilleure charge que celles que vous avez perdues.

— Mais, votre sœur, Fergus? Ne riez pas de moi, mon ami ; je sens que le bonheur de ma vie dépend de la réponse que miss Mac-Ivor voudra bien faire à la proposition que je lui ai adressée ce matin.

— Parlez-vous sérieusement, demanda Fergus avec plus de gravité, ou allons-nous encore nous aventurer sur le terrain romantique?

— Je parle très-sérieusement. Ce n'est pas sur un pareil sujet que je croirai la plaisanterie permise.

— Alors, mon ami, je vous répondrai sérieusement aussi ; que vous êtes le seul homme en Angleterre que je trouve digne de Flora... Mais votre propre famille approuvera-t-elle votre mariage avec la sœur d'un gentilhomme écossais à peu près ruiné?

— Mon oncle a toujours déclaré qu'il ne rechercherait dans la compagne qui doit porter mon nom que le mérite personnel et les avantages de la naissance.

— Fort bien ; mais votre père?

— La récente rupture avec le pouvoir qu'il servait, le rendra plus accommodant : je suis presque certain d'ailleurs qu'il se laissera guider par les conseils de mon oncle.

— Notre religion peut encore être un obstacle ; nous sommes catholiques, vous le savez.

— Ma grand'mère l'était aussi, et cette différence de religion n'a jamais paru pénible à ma famille. Ne vous inquiétez pas de mes amis, Fergus, mais accordez-moi l'appui de votre influence où elle me sera le plus nécessaire, auprès de votre aimable sœur.

— Mon aimable sœur, reprit Fergus, ainsi que son aimable frère, a d'ordinaire une ferme et solide volonté qui lui est propre, d'où votre sort dépendra uniquement. Mais je vous aiderai du moins de mes conseils, mon ami. La fidélité, le dévouement à nos princes légitimes, sont la passion dominante de ma chère Flora. Depuis l'instant où elle a su lire, elle a voué un culte à la mémoire du brave capitaine Wogan,

qui abandonna le service de Crommwell pour relever l'étendard de Charles II et mourut en défendant vaillamment cette noble cause. Demandez à Flora de vous montrer quelques vers qu'elle a composés sur ce sujet, ils ont été fort admirés, ma parole d'honneur. Ensuite... Mais je viens de voir Flora se diriger vers la cascade; allez l'y rejoindre, mon ami, et tâchez de connaître sa décision le plus tôt possible. Que le petit dieu vous accompagne; moi, je vais inspecter les gibernes et les baudriers.

Ce fut avec un cœur palpitant, avec un esprit troublé que Waverley traversa le vallon pour se rendre à la cascade. Mille perplexités, mille craintes, mille sentiments contraires se pressaient dans son esprit. S'il parvenait même à gagner l'affection de Flora, pouvait-il espérer d'épouser et vivre en paix avec elle, au milieu du tumulte d'une prochaine insurrection? Ou pouvait-il honorablement lui proposer de le suivre en Angleterre, d'abandonner son frère auquel elle était si tendrement attachée? Cette fatale matinée avait vu brusquement se changer son destin; lui-même était déshonoré, son père disgracié; il était admis à la dangereuse confidence d'un complot qui, selon toutes probabilités, ne pouvait avoir qu'une issue prochaine et fatale. Devait-il, pour plaire à Flora, mépriser les conseils de la prudence, et se précipiter tête baissée dans une entreprise périlleuse où il se verrait entraîné sans enthousiasme, sans liberté d'action, sans espoir d'avenir? Et cependant c'était là le seul moyen de conquérir l'estime et l'attachement de l'enthousiaste jeune fille.

Ces pensées diverses l'occupaient et l'agitaient encore au moment où il arriva à la cascade et où il aperçut Flora. Elle se leva aussitôt pour venir à sa rencontre, et fut la première à revenir sur le sujet qui lui tenait si fort au cœur.

— La circonstance est trop grave, dit-elle, pour que je puisse vous tenir longtemps indécis sur la nature de mes sentiments.

— Ah! ne précipitez pas trop votre décision, je vous en prie. Que le temps, que ma conduite future, que l'influence de votre frère...

— Pardonnez-moi, M. Waverley, répondit Flora d'une voix ferme et assurée, quoique ses joues se couvrissent des plus vives couleurs. Ma conscience m'adresserait de violents reproches, si je tardais d'un seul moment à vous annoncer que je ne pourrai jamais vous considérer autrement que comme un précieux ami... Je serais en outre bien coupable envers vous-même, si je manquais de franchise pour vous décla-

rer mes véritables sentiments. Je sais que je vous afflige, et j'en souffre moi-même, mais croyez-moi, M. Waverley, il vaut mieux pour vous ressentir la douleur d'une déception passagère, que d'éprouver les longs tourments qui sont infailliblement la suite d'un mariage mal assorti.

— Grand Dieu! s'écria Waverley, pourriez-vous attendre de semblables conséquences d'une union pour laquelle sont réunies toutes les conditions d'égalité, de naissance, de fortune, de goûts et d'éducation, quand vous n'avez point de préférence pour aucun autre, quand vous exprimez même des sentiments d'estime pour celui que vous rejetez?

— M. Waverley, répondit Flora, c'est parce que j'ai pour vous ces sentiments d'estime que je vais, si vous le désirez, vous expliquer les motifs de ma résolution, que j'aurais préféré pouvoir tenir secrets, afin de ne point vous causer quelque offense.

Elle s'assit, en disant ces mots, sur un fragment de rocher, et Waverley, impatient d'entendre cette explication, se plaça auprès d'elle.

— Mes sentiments, commença-t-elle, sont bien différents de ceux qu'éprouvent ordinairement les autres femmes à cette même époque de la vie. Depuis mon enfance jusqu'à ce jour, je n'ai formé qu'un vœu : je désire ardemment, uniquement, voir mes bienfaiteurs royaux rétablis sur le trône. Il me serait impossible de vous faire comprendre l'ardeur de mon dévouement à cette seule cause, à cet unique objet; jusqu'à présent, il a suffi, pour chasser de mes pensées toute autre préoccupation, même celle qui concernerait ma position future. Que je vive assez pour voir le jour de cette heureuse restauration, et je choisirai ensuite mon séjour partout où il faudra, également dans une chaumière d'Ecosse, dans un couvent de France ou dans un palais d'Angleterre.

— Mais, ma chère Flora, comment votre zèle enthousiaste pour la famille exilée pourrait-il détruire ou troubler mon bonheur?

— Parce que, pour vous rendre heureux, il vous faudrait un cœur qui répondît à votre attachement avec toute la ferveur d'une affection unique, exaltée, en un mot égale à la vôtre. Je ne pourrais donner le bonheur qu'à un homme moins sensible et moins tendre que vous, car lorsque j'aurai prononcé le serment solennel, je ne faillirai jamais aux devoirs qui me seront imposés. Vous vous êtes fait, monsieur Waverley, un autre idéal de bonheur et de tendresse conjugale; vous attriburiez souvent ma préoccupation à la froideur, à l'indifférence, tandis

que l'ardeur enthousiaste avec laquelle je considérerais le succès de la royale famille, vous paraîtrait faire un vol, en quelque sorte, à l'affection ardente et unique par laquelle je devrais répondre à votre amour.

— En d'autres termes, vous ne pouvez pas m'aimer, miss Mac-Ivor, répéta Waverley tristement.

— Je puis vous accorder, monsieur Waverley, toute l'estime que vos nobles sentiments méritent, mais je ne pourrais vous aimer comme vous méritez de l'être. La femme que vous épouserez devra avoir des affections, des opinions formées sur les vôtres. Ses études, ses occupations, ses sentiments, ses espérances, ses plaisirs, ses désirs, doivent vous être communs. Elle doit pouvoir partager vos joies, adoucir vos chagrins, égayer votre mélancolie.

— Et vous, miss Mac-Ivor, qui savez si bien décrire les douceurs d'une semblable union, pourquoi ne consentiriez-vous pas à les partager?

— En vérité, monsieur Waverley, n'ai-je pas pu encore me faire comprendre? Ne vous ai-je pas dit que chaque affection de mon cœur, chaque élan de mon esprit, s'absorbent dans l'attente d'un événement que je ne puis malheureusement préparer que par mes ferventes prières.

— Mais, dit Waverley, si vous daigniez consentir à accepter ma demande, votre décision n'exercerait-elle pas une influence favorable sur la réalisation de l'événement que vous désirez? Ma famille est riche et puissante, dévouée en principe à la famille des Stuarts, et si une occasion favorable venait à s'offrir...

— Une occasion favorable?... Dévouée en principes? répondit Flora un peu dédaigneusement. Une adhésion aussi tiède peut-elle être honorable pour vous-même ou agréable à vos légitimes souverains.? Pensez à ce que j'aurais à souffrir dans une famille au sein de laquelle je verrais les droits les plus sacrés soumis à une discussion timide, et jugés dignes d'être soutenus seulement lorsqu'ils seraient sur le point de triompher? Quant à vous, monsieur Waverley, je sais que vous êtes presque décidé à vous consacrer au triomphe de notre cause. Mais que ce soit le bon sens et une loyale conviction qui vous décident, et non le sentiment fragile et passager, mais très-convenable, que vous ayez conçu pour une jeune fille douée de mérites fort ordinaires, qui avait l'avantage de se trouver dans une situation romantique et solitaire... Maintenant j'ai à ajouter un mot encore, monsieur Waverley, avant

que nous abandonnions ce sujet pour toujours, pardonnez-moi, si, en vous disant ce mot, je parais vous donner un conseil. Mon frère va prochainement s'engager dans une dangereuse entreprise, il désire vous avoir pour compagnon. Je vous en conjure, n'y consentez point ; vos seuls efforts ne pourraient lui assurer le succès, et, s'il doit tomber, vous l'accompagneriez dans sa chute. Retournez dans votre contrée natale, auprès de vos amis; débarrassez-vous des derniers liens qui vous attachent encore à ce gouvernement tyrannique, et j'espère qu'il se trouvera prochainement quelque occasion favorable qui vous permettra de servir votre souverain légitime, à la tête de vos adhérents et tenanciers, et ainsi qu'il convient à un digne représentant de la maison de Waverley.

— Et, si j'étais assez heureux pour pouvoir me distinguer, me resterait-il quelque espérance ?...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, répondit Flora doucement. Le présent seul est à nous, et je ne puis que vous exprimer les sentiments que l'heure présente m'inspire ; je ne puis savoir jusqu'à quel point ils pourraient être modifiés par la suite des circonstances. Mais je puis vous assurer, monsieur Waverley, qu'après mon frère, vous êtes l'homme au monde pour le bonheur duquel je ferai les vœux les plus sincères et les plus constants.

Flora s'éloigna après avoir prononcé ces paroles; le jeune homme, rentré abattu et triste au château, évita de rencontrer Fergus, dont il craignait le désappointement, ou peut-être les railleries. Mais Fergus ne tarda point à connaître le résultat de l'entrevue. Flora ne parut point ce soir là. Le jeune chef, dans les yeux duquel passa un éclair de dépit lorsqu'il apprit par Catheleen que sa maîtresse désirait rester seule dans son appartement, se rendit vainement auprès d'elle pour essayer de la décider; il revint seul, laissant peser tous les symptômes d'une contrariété évidente. Pendant tout le reste de la soirée, Waverley et Fergus évitèrent soigneusement toute allusion au projet qui les avait occupés le matin, et qui conservait dans leurs réflexions une place si importante.

Edouard, rentré dans son appartement, médita longtemps sur les incidents qui avaient marqué cette triste journée. Le refus de Flora était net et formel, au moins pour le présent. Mais l'enthousiaste dévouement qui, en ce moment, absorbait toutes les puissances de son âme, l'occuperait-il toujours sans y laisser de place pour des senti-

ments plus doux? Ou bien le vif intérêt qu'elle lui témoignait, ainsi qu'elle le lui avait avoué, pouvait-il, avec le temps, prendre le caractère d'une affection plus intime et plus profonde? Edouard essaya de se représenter chaque mot, chaque geste de Flora, avec le regard et l'expression qui les avait accompagnés, mais il ne trouva rien qui pût, de façon ou d'autre, mettre fin à ses incertitudes. Il était déjà bien tard lorsque le sommeil vint apporter quelque repos à son esprit péniblement fatigué par les agitations de cette pénible journée.

XXVI

UNE LETTRE DE TULLY-VEOLAN.

Au lever du soleil, Waverley dormait encore, reposant doucement son esprit accablé, lorsque au milieu de ses rêves, il crut entendre le son d'une musique lointaine. Il se crut transporté à Tully-Veolan, et pensa distinguer la voix de Davie Gellatley, chantant quelques-unes de ses ballades matinales, premiers bruits du jour, en général, chez le baron de Bradwardine. Les sons devenaient de plus en plus proches et plus distincts. Waverley s'éveilla, mais l'illusion ne fut point pour cela dissipée. Quoiqu'il se trouvât encore dans la forteresse de Jan nan Chaistel, c'était bien la voix de Davie Gellatley, qui chantait sous la fenêtre :

Mon cœur n'est plus ici; il est dans les montagnes,
Chassant l'aigle des rocs, le daim par les campagnes,
Chassant le daim sauvage et les grands cerfs aussi ;
Mon cœur est dans les monts, mon cœur n'est plus ici.

Désireux de connaître les motifs qui avaient pu décider M. Gellatley à entreprendre une excursion aussi considérable, Edouard se hâta de s'habiller et trouva bientôt l'innocent en compagnie de deux ou trois Highlandais qui rôdaient habituellement autour des portes de la résidence, gambadant et dansant une *reel* écossaise, sur un air fort vif de sa propre composition, jusqu'à ce qu'un vieux joueur de cornemuse, lui apportant du renfort, mit toute l'assemblée en danse, aux sons de sa propre musique.

L'apparition de Waverley ne troubla point, du reste, le joyeux Davie, qui continua à sauter, se trémousser, et à exécuter de gracieuses

figures, tout en adressant de loin à Edouard une ou deux inclinations de tête en signe de salut et en signe de reconnaissance. Puis, au moment où il terminait un *pas seul* en se dressant sur la pointe du pied, il se pencha légèrement du côté de notre héros, et lui remit gracieusement une lettre. Après quoi, il reprit ses gambades avec l'agilité d'un véritable arlequin, sans avoir perdu la mesure un seul instant. Edouard, ayant remarqué que l'adresse était écrite de la main de Rose Bradwardine, se retira aussitôt impatient qu'il était d'en examiner le contenu.

Les mots « Cher Monsieur » avaient d'abord été écrits au haut de la page, puis effacés soigneusement, et le mot « Monsieur » tout court, y avait été substitué. Nous allons transcrire ici pour nos lecteurs la lettre de la pauvre Rose.

« Vous trouverez peut-être étrange et blâmable la liberté que je prends de vous écrire, pardonnez-le-moi cependant, monsieur Waverley. Il s'est passé, depuis votre départ, des choses dont, je le crois, vous devez être instruit, et je n'ai, en ce moment, près de moi personne pour me remplacer, ni, hélas ! pour me conduire ; je ne puis être guidée que par mes seuls sentiments. Vous avez sans doute appris que le gouvernement, par suite de quelques nouvelles inquiétantes reçues des Highlands, a lancé des mandats d'arrêt contre plusieurs gentilshommes de la contrée, au nombre duquel mon père se trouvait compris. Malgré mes prières et mes larmes, il a pris la résolution de résister à cet ordre cruel par la force ouverte, ou de s'y dérober par la fuite. Il s'est donc joint à M. Falconer et à quelques autres gentilshommes de la contrée, et ils se sont dirigés vers le nord, ayant avec eux un corps d'environ quarante chevaux. Je sais qu'en effet ces choses ne doivent vous intéresser que fort peu, monsieur Waverley, mais vous serez peut-être satisfait d'apprendre que, pour le moment, mon père est hors de danger.

» Le lendemain du jour où mon père avait quitté Tully-Veolan, un détachement de soldats est venu occuper la maison ; un sergent et quatre hommes y sont encore au moment où je vous écris. Ils avaient la commission de rechercher les armes et les papiers de mon père ; ils n'ont rien trouvé, tout était caché ou avait été enlevé auparavant. Mais, monsieur Waverley, ce qui me semble le plus étrange, c'est que l'officier m'a fait beaucoup de questions à votre sujet, demandant où vous étiez allé, combien de temps vous étiez resté ici, etc., et les sol-

dats ont même donné à entendre que vous seriez dans un grand danger si vous tombiez entre leurs mains. L'officier a fait arrêter votre domestique, et a saisi vos deux chevaux, ainsi que tous les effets que vous aviez laissés à Tully-Veolan. Ce sont là, n'est-ce pas, des choses dont je dois vous instruire ; je suis certaine que mon père approuverait ma résolution, et M. Rubric s'est enfui chez son cousin pour ne pas être arrêté. Quant au bailli Macwhuble, il n'aime pas à se mêler dit-il, des affaires des autres. Fuyez donc, je vous en conjure, monsieur Waverley, retournez en Angleterre, où sûrement les lois vous protégeront et où les guerres entre les clans ne sont point permises. Je ne vous reverrai plus sans doute, mais je fais bien des vœux pour vous, et je me rappellerai toujours, avec la plus vive gratitude, vos tendres attentions pour mon père, d'abord, et les bons soins que vous avez donnés à

» Votre très-humble servante et reconnaissante écolière,

» ROSE COSMYNE BRADWARDINE. »

P. S. J'espère que Davie Gellatley m'apportera quelques lignes de vous, pour me dire que vous êtes hors de danger. Ne vous joignez point, je vous prie, à ces malheureuses intrigues, et retournez en Angleterre aussitôt que vous le pourrez. Mes compliments au laird de Glennaquoich et à ma chère Flora. N'est-elle pas aussi belle et aussi charmante que je vous l'avais dépeinte?

Waverley se sentit grandement surpris à la lecture de la lettre de Rose. Il n'était point étonnant que le baron de Bradwardine fût devenu suspect au gouvernement, en raison de ses convictions politiques ; mais comment lui-même pouvait-il avoir excité de semblables soupçons? Ses hôtes de Glennaquoich et de Tully-Veolan avaient scrupuleusement respecté ses engagements envers le gouvernement existant, et ne l'avaient point admis au secret de leurs complots et de leur prochaine révolte. Mais quelle que fût, à son égard, l'accusation formulée, il ne lui restait plus que deux partis à prendre : ou embrasser ouvertement la cause à laquelle se dévouait Fergus Mac-Ivor, ou quitter Glennaquoich immédiatement pour se justifier, et demander qu'on examinât scrupuleusement sa conduite. Sa conscience et le souvenir des exhortations de Flora le portaient à prendre ce dernier parti. Etait-il juste et légitime d'attaquer un gouvernement depuis longtemps établi, de plonger un royaume dans les horreurs de la guerre civile,

pour replacer sur le trône les descendants d'un monarque qui, par sa faute, l'avait perdu? Si d'un autre côté, la conviction finale de la justice de leur cause, ou les ordres de son père et de son oncle, le décidaient à embrasser le parti des Stuarts, n'était-il pas nécessaire encore de se justifier aux yeux de tous, en prouvant qu'il avait servi fidèlement et honorablement le monarque auquel il avait dû son brevet d'officier.

La tendre sollicitude de Rose et l'idée de la pénible position dans laquelle elle se trouvait, abandonnée de son père et de ses amis, firent sur lui une vive impression, et il se hâta de lui répondre, lui exprimant l'intérêt qu'il prenait à sa tranquillité et à la sûreté de son père, et l'assurant que lui-même ne courait aucun danger. Puis, après avoir achevé sa lettre, il alla trouver Fergus, lui fit part du message de Rose, et lui annonça qu'il avait résolu de se rendre à Edimbourg et d'y charger trois ou quatre personnes très-influentes, pour lesquelles il avait des lettres de recommandation, de le disculper de toutes les charges qui pourraient être présentées contre lui.

— Vous allez mettre votre tête dans la gueule de lion, répondit Mac-Ivor. Vous ne connaissez pas la sévérité d'un gouvernement excité par de justes craintes, et par le sentiment de sa propre illégalité. Il faudra que j'aille vous délivrer de quelque cachot des forts de Sterling ou d'Edimbourg.

— Mon innocence, mon rang, et l'intimité de mon père avec le lord M*, le général G*, seront pour moi une protection suffisante.

— Ces messieurs, répondit Fergus, ont assez à s'occuper de leurs propres affaires. Pour la dernière fois, voulez-vous prendre le plaid, et demeurer avec nous, au milieu des brouillards et des volées de corbeaux, défendant la meilleure des causes pour lesquelles on ait jamais tiré l'épée?

— Non, pas maintenant, mon cher Fergus; pour plusieurs raisons, je vous prie de m'excuser.

— Comme vous voudrez, dit Mac-Ivor. Je suis certain alors de vous retrouver un jour exerçant vos talents de poète sous les voûtes d'une prison, ou votre sagacité d'antiquaire sur les vieilles inscriptions découvertes aux murs moisis d'une sombre geôle. Ou bien que diriez-vous d'un petit *pendement bien joli*, dans le cas où vous viendriez à rencontrer un corps armé de whigs de l'ouest?

— Quelles raisons auraient-ils de me traiter ainsi?

— Bah ! ils en auraient plusieurs : premièrement, vous êtes un Anglais; secondement, vous êtes gentilhomme ; troisièmement, vous êtes un prélatiste de la Haute-Eglise, et quatrièmement, il y a fort longtemps qu'ils n'ont eu l'occasion d'exercer leurs talents sur un pareil sujet. Mais tranquillisez-vous; tout cela se passera au nom du Seigneur. Ainsi vous êtes bien déterminé?

— Oui, je le suis.

— Allons, dit Fergus, il faut céder aux caprices des enfants. Mais vous avez besoin d'un cheval pour partir, et moi qui irai à pied, je n'en aurai pas besoin, Ainsi, vous prendrez Dermid.

— Oui, de grand cœur, s'il est à vendre.

— Si votre fierté d'Anglais s'obstine à refuser un prêt ou un don, je ne me ferai point prier, à l'entrée d'une campagne. Vous l'aurez pour vingt guinées. Je prendrai le poney de Flora pour vous conduire jusqu'à Bally-Brough. Et quand voulez-vous partir?

— Immédiatement, s'il est possible. Le plus tôt sera le mieux.

— Vous avez raison, puisque vous voulez partir. Callum-Beg, faites préparer les chevaux ; vous servirez de guide à M. Waverley en portant son bagage jusqu'à X*, d'où il se rendra à Edimbourg. Prenez un habit de paysan des Basses-Terres, Callum, et tâchez de retenir votre maudite langue, si vous ne voulez que l'on coupe la mienne... Edouard, vous allez sûrement prendre congé de ma sœur?

— Oui, si elle le permet.

— Cathleen, allez prévenir ma sœur que M. Waverley désire lui dire adieu avant de nous quitter... Ah ! je voudrais que Rose Bradwardine fût ici. Et pourquoi n'y serait-elle pas?... Il n'y a que quatre soldats rouges à Tully-Veolan, et leurs mousquets nous seraient passablement utiles.

Edouard prêtait peu d'attention à ces paroles de Fergus, toute son âme était occupée de la pensée de Flora. La porte s'ouvrit, et Cathleen parut toute seule, présentant au capitaine Waverley les excuses de sa maîtresse, en même temps que ses vœux pour sa santé et son bonheur.

XXVII

RÉCEPTION DE WAVERLEY DANS LES BASSES-TERRES.

Il était environ midi lorsque les deux amis s'arrêtèrent à l'entrée du défilé de Bally-Brough : « Il m'est impossible de vous accompagner plus loin, dit Fergus qui, pendant toute la durée du voyage, avait vainement tenté de dissiper l'abattement de son ami. Si c'est ma méchante sœur qui cause votre tristesse, croyez bien, au moins, qu'elle a une haute opininion de vous, quoique ses anxiétés présentes au sujet de notre situation politique l'empêchent de s'occuper de tout autre sujet. Reposez-vous sur moi ; je vous promets d'employer toute mon influence en votre faveur, pourvu que vous ne repreniez pas cette vile cocarde.

— On me l'a ôtée trop brusquement pour que je sois tenté de la reprendre. Adieu, Fergus, ne permettez pas à votre sœur de m'oublier.

— Adieu, Waverley, vous entendrez peut-être bientôt parler d'elle avec un plus noble titre. Retournez chez vous, écrivez-nous, et faites autant d'amis que vous le pourrez. Ou mes nouvelles de France m'ont trompé, ou un hôte inattendu débarquera bientôt sur la côte de Suffolk.

Ce fut ainsi que les deux amis se séparèrent, Fergus retournant vers son château, et Edouard, suivi de Callum-Beg, transformé en groom des Basses-Terres, se dirigeant vers la petite ville de X*, sur la route d'Edimbourg.

Lorsque Waverley, cheminant silencieusement à travers les bruyères désertes, trompa les ennuis de la route en se rappelant les incidents, les particularités, les charmes de son séjour à Glennaquoich, le souvenir de Flora se présenta à lui, embelli, adouci et poétisé par l'absence. Il en vint insensiblement à lui pardonner l'obstination de ses préjugés en considération de sa grandeur d'âme, et son indifférence à son égard, en faveur du noble et dangereux projet dont son âme était occupée. Elle qui avait voué une affection si dévouée et si sincère à ses bienfaiteurs, ne comblerait-elle pas de joie et d'amour celui qui parviendrait à obtenir sa tendresse ? Et lui-même, pourrait-il se flatter d'être un jour cet homme heureux ? Aux doux souvenirs de Flora commençaient à se mêler quelques légères espérances, et l'imagination du jeune homme, bercée des rêves les plus poétiques, transformait déjà en reine

et en déesse la noble et belle jeune fille qui avait fait sur son cœur une si vive impression, lorsque après avoir achevé de descendre une côte escarpée, il vit paraître devant lui la petite ville de X*.

La politesse highlandaise de Callum-Beg, (peu de nations, il importe de le remarquer, ont autant de politesse naturelle que les Highlandais), ne lui avait point permis de troubler, par ses observations, la silencieuse rêverie de notre gentilhomme. Mais lorsqu'il le vit sortir de sa préoccupation en apercevant le village, il se rapprocha de lui, et lui déclara dans son langage que « Son Honneur, ainsi qu'il l'espérait, ne dirait rien en public qui eût rapport à Vich Jan-Vohr, car tous ces gens-ci sont autant de damnés whigs, que le Ciel les confonde ! »

Waverley répondit au page qu'il pouvait compter sur sa prudence, puis, ayant perçu dans l'air un son rauque et félé qui ressemblait moins à une cloche qu'au bruit que ferait un marteau en frappant les parois d'une marmite, il demanda à Callum-Beg si l'on était au dimanche. Le page ne pouvait pas l'assurer positivement; il ne venait jamais le dimanche, plus loin que la passe de Bally-Brough. Mais en entrant dans le bourg, et en considérant le nombre d'hommes assemblés dans les cabarets, et le nombre de femmes vêtues de tartans verts et de manteaux rouges, qui discutaient entre elles, à voix hautes, les mérites de deux ministres différents, Callum se vit capable de déclarer au jeune gentilhomme que « ce devait être indubitablement le grand » dimanche, ou peut-être bien, le petit dimanche ordonné par le gou» vernement, et qu'ils appellent jour de pénitence. »

Les voyageurs s'étant arrêtés à la porte de l'auberge à l'enseigne du Chandelier-d'or-à-sept-Branches, décorée d'une inscription hébraïque pour plus d'édification, furent reçus sur le seuil par l'hôte lui-même. M. Ebenéger Cruickshauks qui se demanda d'abord, s'il lui était permis de donner asile à ceux qui osaient voyager ainsi, en un jour de repos solennel, mais qui finit par s'y décider, en réfléchissant, qu'en sa qualité d'aubergiste, il avait en son pouvoir de leur faire payer l'amende. Ce fut à cette sainte personne que s'adressa Waverley, lui demandant s'il pouvait lui procurer un guide, avec un cheval de selle, pour porter sa valise jusqu'à Edimbourg.

— Ah ! ah ! et d'où venez-vous ainsi? demanda l'hôte du Chandelier-à-sept-Branches.

— Je vous ai dit où je désire aller, je ne crois pas qu'aucune autre information puisse être nécessaire.

— Mais, monsieur, reprit l'hôte un peu déconcerté à cette repartie, c'est aujourd'hui un jour de jeûne et de pénitence générale, où toutes les transactions charnelles doivent être suspendues, où le peuple doit s'humilier, et les pécheurs se repentir, comme l'a dit le respectable monsieur Goukthrapple.

— Mon bon ami, reprit Waverley, si vous ne pouvez pas me procurer un guide, mon domestique alors m'en cherchera un ailleurs.

— Ah ! vraiment? Votre domestique?... Eh bien, pourquoi ne vous accompagne-t-il pas lui-même ?

Waverley n'avait aucune disposition à s'approprier le langage et les manières des officiers de cavalerie ; il en avait cependant pris une légère teinte pendant son séjour au régiment, et la connaissance qu'il en avait acquise lui servit en cette circonstance.

— Ecoutez-moi, monsieur, répliqua-t-il d'un ton ferme, je suis venu ici pour ma propre commodité, et non pour répondre à vos impertinentes questions. Dites-moi si vous pouvez, oui ou non, faire ce que je vous demande, et, dans l'un ou l'autre cas, je poursuivrai ma route.

M. Ebenéger Cruickshauks, murmurant entre ses dents quelques paroles qui ne purent être entendues, se hâta de quitter la chambre, laissant Edouard aux soins de sa femme, active, tranquille, et humble ménagère qui se contenta de lui demander ses ordres pour le dîner, sans faire aucunes questions relatives au cheval et au guide. Mais, de la fenêtre, Waverley entendit la conversation suivante s'engager entre l'hôtelier et Callum-Beg, son page, qui s'occupait à étriller les chevaux dans la cour.

— Vous venez du Nord et vous avez fait un long chemin , jeune homme ?

— Oui, et cela fait que je boirais bien un coup.

— Femme, apporte la cruche.

Puis l'hôte, croyant avoir disposé l'étranger à la confiance, par cette généreuse hospitalité, reprit son interrogatoire.

— Vous n'avez pas d'aussi bon whisky que cela de l'autre côté de la Passe ?

— Je ne suis pas de l'autre côté de la Passe.

— Tiens, vous parlez pourtant comme les Highlandais?

— C'est possible; mais je viens d'Aberdeen.

— Et votre maître, vient-il aussi d'Aberdeen?

— Naturellement, nous sommes partis ensemble, répondit le prudent Callum-Beg.

— Quelle espèce d'homme est donc votre maître?

— Oh! je crois que c'est un riche officier du roi Georges; tout du moins, il doit bientôt partir pour le sud, et il ne manque pas d'argent. Avec cela, il est très-libéral envers le pauvre monde.

— Ainsi il paiera bien le guide?

— Autant que vous voudrez.

— Alors, c'est bien, Duncan? Ne m'avez-vous pas dit que vous vous appeliez Duncan, ou Donald?

— Non, non; je m'appelle Janni Steenson, je vous l'ai déjà dit.

La conversation s'étant promptement terminée, Callum-Beg vint bientôt annoncer à son nouveau maître que le traité était conclu, et que Son Honneur partirait pour Edimbourg sous la conduite de l'hôtelier lui-même, ce qui ne serait pas trop agréable pour le gentilhomme, ajouta-t-il d'un ton significatif.

— Ni très-sûr peût-être, car ce vilain personnage paraît être fort curieux; mais un voyageur doit se résigner à toutes sortes d'inconvénients. En attendant, mon bon ami, voici de quoi boire à la santé de Vich Jan Vohr.

L'œil de faucon de Callum étincela d'une joie des plus vives, en apercevant la pièce d'or que lui offrait le voyageur. Il se hâta de la déposer en lieu sûr, non sans maudire tout haut le difficile accès des poches des culottes saxonnes; puis se rapprochant d'Edouard d'un air d'intelligence, il lui dit à voix basse et d'un ton mystérieux.

— Si ce vieux diable whig inquiétait par trop Votre Honneur, je trouverais bien moyen de le réduire au silence.

— De quelle manière donc?

— Avec mon *skene occle;* regardez. Et ici Callum, soulevant son bras gauche et déboutonnant son habit, montra en souriant au voyageur la poignée d'un petit poignard caché dans la doublure de sa jaquette. Edouard fixa sur le jeune page un regard de stupeur; sur les beaux traits réguliers de Callum, brunis par l'air des montagnes, ne se peignait pas d'autre sentiment que le degré de malice enfantine qu'un jeune garçon anglais du même âge aurait exprimé en révélant le complot formé pour piller un verger.

— Grand Dieu! Callum, penseriez-vous assassiner cet homme?...

N'en faites rien si vous ne voulez pas nous perdre tous deux, et Vich Jan Vohr avec nous peut-être.

— Comme Votre Honneur voudra, reprit le page avec indifférence. Ce vieux Wohig damné n'a jamais fait de mal à Callum-Beg. Mais voici une lettre du chef qu'il m'a ordonné de remettre au gentilhomme avant de le quitter.

L'enveloppe contenait, outre une lettre de Fergus, la copie des vers écrits par Flora en l'honneur du capitaine Wagan qui, en 1649 avait terminé, en combattant pour le roi Charles II, sa courte mais brillante carrière. Quant à la lettre de Fergus, elle se rapportait principalement à quelques commissions de peu d'importance, que Waverley avait promis d'exécuter pour lui, et se terminait ainsi : « Je porte rancune à ma très-chère sœur qui a été assez méchante pour nous refuser son aimable compagnie hier soir, et comme je vous adresse ces quelques lignes pour vous rappeler l'arc et les lignes de pêche que vous devez me rapporter de Londres, j'y ajoute les vers qu'elle a consacrés à la mémoire de Wagan. Je sais qu'elle ne me pardonnera pas d'en avoir agi ainsi, car, à vous dire vrai, je crois qu'elle est plus éprise du souvenir de ce héros mort, qu'elle ne l'est d'aucun héros vivant, à moins qu'il ne fournisse une carrière pareille et ne rencontre une pareille destinée. Laissez-moi espérer cependant qu'avec le temps elle consentira à faire une brillante exception en l'honneur d'un cher ami, auquel je voudrais de tout mon cœur pouvoir donner un autre titre. »

Les vers écrits par Flora Mac-Ivor dans lesquels respirait une noble et vive inspiration, un ardent et poétique enthousiasme, ne pouvaient manquer de produire une impression profonde sur son admirateur. Il les lut, les relut, les cacha dans son sein, puis les en retira bientôt pour les savourer ligne par ligne, avec la lenteur mesurée et la jouissance d'un véritable connaisseur. Mais l'apparition soudaine de la longue et maigre personne d'Ebénézer Cruickshauks mit fin à cette occupation délicieuse. L'hôte couvert d'un grand habit boutonné jusqu'au menton et pourvu d'un capuchon de même étoffe, tenant dans la main un énorme fouet monté en cuivre, et chaussé de guêtres retenues sur les côtés par des agrafes rouillées, fit quelques pas au milieu de la chambre, et s'annonça par la phrase consacrée : « Vos chevaux sont prêts. »

— C'est vous qui m'accompagnez, alors?

— Oui, jusqu'à Perth, où vous pourrez trouver un guide pour Edimbourg, si vous en avez besoin.

En parlant ainsi, le digne Ebénézer plaça la note des dépenses sous les yeux de Waverley, et en même temps remplit un verre de vin qu'il vida dévotement, à la bénédiction de Dieu sur leur voyage. Waverley ouvrit des yeux étonnés à cette nouvelle preuve de l'impudence puritaine, mais comme ses relations avec ce digne hôte devaient être des plus courtes, il paya sa note sans faire aucune observation, quitta la salle et monta Dermid, qui l'attendait à la porte. L'hôte, à l'aide d'un petit banc en maçonnerie érigé à cet effet devant la maison, vint à bout de se hisser sur le dos d'une haridelle efflanquée, à os énormes, à longue échine, sur laquelle il déposa la valise du voyageur. Notre héros, quoiqu'il ne fût point en ce moment d'une humeur fort gaie, ne put s'empêcher de sourire en considérant la mine grotesque de son hôte, et en pensant à l'extrême sensation qu'il produirait s'il arrivait, en cet équipage, jusqu'aux portes de Waverley-Honour.

Quant à l'hôte, il remarqua fort bien l'expression que faisait sa grotesque personne, et il résolut intérieurement de faire payer cher au jeune voyageur le sourire de mépris qu'il avait laissé échapper. Callum, qui se tenait auprès de la grande porte, attendant le voyageur, suivit aussi M. Cruickshauks avec un regard ironique, et s'approchant de Waverley comme pour arranger ses étriers, il murmura : « Prenez garde que ce damné Whig ne vous joue quelque tour. » Puis il ôta respectueusement sa toque. Waverley partit au galop, retournant parfois la tête pour voir le vieil Ebénézer s'élever et retomber sur ses étriers à chaque secousse occasionée par le rude trop de la bête sur le mauvais pavé de la rue, et laissant bientôt le village de X* à une grande distance derrière lui.

XXVIII

DES INCONVÉNIENTS QUE PEUT OCCASIONER LA PERTE D'UN FER DE CHEVAL.

L'extérieur et les manières de Waverley, et par-dessus tout l'apparence réjouissante de sa bourse bien garnie, avaient inspiré quelque respect à son singulier compagnon. Aussi les deux voyageurs continuèrent-ils leur route en silence jusqu'au moment où M. Ebénézer annonça au jeune gentilhomme, d'un ton grave, que son bidet avait

perdu le fer de l'un de ses pieds de devant, et quoiqu'il n'y eût pas, à cet égard, de convention expresse, il espérait que Son Honneur consentirait à réparer le dommage en payant.

— Ah ! vous voulez dire en payant le maréchal-ferrant? Où en rencontrerons-nous un ? « M. Cruickshauks répondit qu'il s'en trouvait un excellent au village de Cairnwreckau où ils allaient arriver, mais comme c'était un homme fort zélé, il ne consentirait, pour rien au monde, à mettre un clou un jour de fête religieuse, à moins que ce ne fût dans un cas d'extrême nécessité, et encore se faisait-il payer six pences la pièce.

Lorsque les voyageurs pénétrèrent dans le village de Cairnwrekau, ils trouvèrent aisément la maison du forgeron qui, tenant une auberge haute de deux étages, se distinguait des misérables huttes dont elle était environnée. La forge, qui était à côté, ne présentait point le repos et le silence qui aurait dû y régner, en ce jour consacré au Seigneur. Au contraire, le marteau frappait, l'enclume résonnait, le soufflet gémissait, et tout l'appareil de Vulcain était en pleine activité. Le travail qui s'y faisait aussi, n'était point d'une nature particulièrement pacifique. John Mucklewrath, le maître forgeron, avec ses deux aides, était occupé à réparer, arranger et fourbir de vieux mousquets, des pistolets, des épées, qui se trouvaient épars autour de sa forge, dans la plus pittoresque confusion. Les groupes nombreux qui stationnaient autour de ce bâtiment, étaient traversés par des personnes qui allaient et venaient comme si elles recevaient ou colportaient d'importantes nouvelles, et il suffisait de jeter un seul regard sur la population assemblée dans la rue, causant et s'agitant, les yeux en l'air et les mains élevées au ciel, pour s'apercevoir que quelque événement subit ou quelque communication extraordinaire, avait agité les esprits dans la bourgade entière de Cairnwreckau.

— Ah ! il y a des nouvelles, dit l'hôte du Chandelier, poussant la tête carrée et la mâchoire angulaire de son bidet au travers de la foule, et, s'il plaît au Créateur, j'en recevrai communication.

Waverley ayant mis pied à terre et donné son cheval à tenir à un jeune garçon, interrogea du regard la contenance et les gestes de la foule. Les noms de Cachiel, de Clanronald, de Glengarry et d'autres chefs distingués des Highlands, parmi lesquels celui Vich Jan Vohr se trouva fréquemment répété, parvinrent à ses oreilles au milieu des murmures de la foule, ce qui fit penser au jeune homme que les habitants

de Cairnwreckau avaient récemment été attaqués par les montagnards en armes, ou craignaient une de leurs incursions. Mais avant qu'il eût pu demander quelques détails, une femme d'environ quarante ans, de taille haute et épaisse, aux vêtements mal soignés et couvrant disgracieusement son grand corps robuste, les joues barbouillées de charbon et de suie, mais brillant malgré cela de vives couleurs, se fit jour à travers la foule, en balançant dans ses bras un enfant de deux ans environ, dont elle cherchait en vain à apaiser les cris en chantant d'une voix éclatante :

Charli est mon bien-aimé, le bien-aimé de mon âme,
Charli est mon bien-aimé, le jeune Chevalier.

— Les entendez-vous? continua-t-elle. Les entendez-vous venir, les braves, les vainqueurs?

— Tais-toi, femme, s'écria le Vulcain de Cairnwreckau, jetant sur sa compagne un regard de colère, le jour d'aujourd'hui doit-il être profané par de semblables chansons? ce jour où le vin de l'indignation est versé dans la coupe de la colère, ce jour où le pays doit porter témoignage contre le prélatisme, le quakerisme, l'érastianisme, l'antimoniamisme, l'indépendantisme, la suprématie, et toutes les autres erreurs de l'Eglise.

— Ah! voilà bien ce que vous êtes, vieux radoteur; et vous autres whigs, avec votre presbytérianisme et toutes vos simagrées. Allez, ce n'est pas cela qui arrêtera les braves garçons des montagnes, et quand il faudra mettre en danse tous les whigs de la contrée, moi-même...

— Allez-vous-en au logis préparer le souper, vieille folle, s'écria John Mucklewrath, qui se souciait fort peu d'entendre pousser plus loin les déclarations.

— Taisez-vous vous-même, imbécile, repartit la virago, reportant sur son cher époux la fureur qu'elle déversait d'abord sur l'assemblée tout entière. Ne perdez-vous pas l'esprit, pour vous amuser ici à réparer de vieilles armes que vous n'oserez jamais lever contre un seul homme des montagnes, tandis que ce beau gentilhomme attend en vain que vous ferriez son cheval, lui qui vous ferait du moins gagner le pain de votre famille? Je garantirais bien, rien qu'à le voir, que ce n'est pas là un de vos muscadins d'officiers du roi Georges; ce doit être un Gordon, pour le moins, ou un Murray.

A ces mots, tous les regards se tournèrent vers Waverley, qui com-

prenant de quelle importance il était pour lui de pouvoir continuer son voyage, s'était approché du forgeron pour requérir ses services à l'instant. John Mucklewrath attacha sur le jeune gentilhomme étranger un regard de méfiance et de colère, et l'examina un moment avant de répliquer :

— Et quel est donc votre nom, monsieur? dit-il enfin.

— Que vous importe, monsieur, pourvu que je vous paie?

— Mais ceci peut importer à l'Etat, monsieur, répliqua un vieux fermier, dont les vêtements exhalaient une forte odeur de *whisky* et de fumée de tourbe, et il pourrait bien se faire que nous fussions obligés de vous retenir ici jusqu'à ce que vous ayez vu le laird.

— C'est ce qui vous sera extrêmement difficile à exécuter, repartit Waverley avec hauteur, à moins que vous ne puissiez produire quelque mandat provenant d'une autorité respectable.

Il se fit un moment de silence, puis l'on entendit des voix murmurer dans la foule :

— C'est sans doute le secrétaire Murray? ou lord Lewis Gordon, peut-être bien le chevalier lui-même. Waverley, qui jugeait plus prudent de négocier et de procéder avec douceur, commença donc à adresser quelques représentations à la foule, mais mistresse Mucklewrath, son alliée volontaire, détruisait tout l'effet de ses prudentes explications par les injures peu ménagées qu'elle adressait à la foule : « Ah ! vous voulez arrêter ce gentilhomme, parce qu'il est l'ami du prince? s'écriait-elle, adoptant le sentiment général à l'égard de Waverley. Venez-y donc, osez le toucher !... Je plante mes dix commandements au visage de celui qui, le premier, mettra la main sur lui. » Et en parlant ainsi, elle étendait avec furie ses dix doigts musculeux, armés de griffes qu'un vautour lui aurait enviées.

— Te tairas-tu, vieille sorcière, ou n'as-tu pas peur que je t'enfonce ce fer rouge dans le gosier? rugit à la fin le forgeron, qui s'élança sur sa douce moitié, armé d'une barre de fer saisie au feu de la forge. Les assistants se précipitèrent entre les deux époux pour empêcher la catastrophe ; on entraîna la vaillante amazone ; Waverley, à la faveur de ce tumulte, espérait échapper ; il se dirigea donc, sans être aperçu, vers l'endroit où se tenait Ebénézer qui, avec les deux chevaux, était sorti de la foule, mais à tous les signes d'intelligence qu'il lui fit, le traître d'hôtelier se contenta de répondre à voix haute :

— Non, non, si vous êtes vraiment fidèle à l'église et au roi, vous

devez répondre ici, à ces honnêtes gens, de votre conduite. Moi, pendant ce temps, je garderai votre cheval et la valise pour m'assurer de l'exécution de notre contrat.

Edouard, à bout de patience, pressé et insulté par la foule, et s'attendant à chaque instant à se voir assailli par un furieux, résolut d'avoir recours aux moyens d'intimidation, désormais sa seule ressource. Tirant de sa ceinture un pistolet, il menaça Ebénézer de l'abattre s'il se hasardait à faire un pas avec les chevaux, et annonça à la foule qu'il tuerait sans miséricorde celui qui lèverait la main pour l'arrêter. La population tout entière de Cairnwreckau aurait probablement cédé en présence de cette menace, et Ebénézer, devenu pâle comme un cadavre, n'aurait point résisté sans doute à l'ordre qui lui était ainsi donné, si le forgeron furieux, impatient de trouver un objet sur lequel il pût décharger sa colère, ne s'était avancé résolument, levant au-dessus de la tête d'Edouard sa barre de fer rouge. Le coup parti, le forgeron tomba, et Edouard, frappé de stupeur à cette soudaine catastrophe, perdant la présence d'esprit nécessaire pour dégaîner son épée, ou tirer de sa ceinture son autre pistolet, fut aussitôt saisi par la populace qui se jeta sur lui et l'aurait sans doute furieusement maltraité, si l'apparition dans ce lieu du pasteur protestant de la paroisse, n'avait eu le pouvoir de mettre un terme au tumulte et à leur furie.

M. Morton avait été attiré sur la grande place par le bruit de la décharge du pistolet. Son premier soin, lorsqu'il eut commandé aux assistants de retenir Waverley, sans cependant le maltraiter en aucune manière, fut d'examiner le corps de Mucklewrath, auprès duquel sa femme, par une subite évolution de sentiments assez ordinaire aux natures violentes, pleurait, sanglotait et s'arrachait les cheveux, dans un état semblable au plus complet égarement. Mais lorsqu'on releva le forgeron, on s'aperçut que, non-seulement il vivait encore, mais même qu'il avait eu plus de peur que de mal, la balle n'ayant fait que raser son épaisse chevelure, en lui causant un étourdissement momentané. A peine fut-il revenu à lui qu'il demanda hautement vengeance contre Waverley, mais M. Morton, voulant que la plus scrupuleuse équité présidât à toute cette affaire, parvint à obtenir que le jeune homme serait conduit devant le laird de Cairnwreckau, qui était en même temps juge de paix. Mistresse Mucklewrath, apaisée et réjouie, cessa ses sanglots afin de remercier le ministre, « sur le dos duquel, ajouta-t-elle, elle espérait bien voir une robe d'évêque un de ces jours ; » et Waverley,

escorté par tous ceux des habitants du village que l'âge ou la maladie ne tenait point alités, fut conduit à la maison seigneuriale de Cairnwreckau, située à une distance d'environ un mille.

XXIX

UN INTERROGATOIRE.

Le major Melville, laird de Cairnwreckau, vieux gentilhomme qui avait embrassé, dans sa jeunesse, la carrière militaire, témoigna à M. Morton une extrême bienveillance, et reçut notre héros avec une politesse que les circonstances pénibles dans lesquelles il se trouvait placé, rendaient naturellement contrainte et un peu hautaine.

Ce fut sur la blessure du forgeron que porta naturellement la première partie de l'enquête, mais comme il fut clairement prouvé qu'Edouard n'avait agi que dans le cas de défense personnelle, le major déclara aussitôt qu'il n'y avait point lieu à exercer des poursuites, pourvu que le jeune homme consentît à verser entre ses mains, une petite somme au profit de la personne blessée. « Mais, continua le major, par malheur, mon devoir ne se termine pas ici; je dois m'informer encore du motif et du but de votre voyage à travers un pays agité, et dans des temps malheureux. »

Ici, M. Ebénézer Cruickshauks fut appelé, et déclara que le jeune gentilhomme qu'il conduisait, et son serviteur, avaient paru affecter des airs mystérieux; que le cheval monté par l'inconnu avait, à ce qu'il croyait, appartenu à Vich Jan Vohr. Il n'avait cependant pas osé le déclarer au serviteur du jeune homme, de crainte que ces damnés Highlandais ne vinssent pendant la nuit brûler sa maison et ses écuries. Il termina, en se félicitant d'avoir pu, par la protection de Dieu, rendre un important service à l'Eglise et à l'Etat, et en représentant qu'il lui était dû un dédommagement, en bonne justice, pour le temps qu'il avait perdu dans son voyage, surtout un jour de pénitence et d'expiation publique. Mais le major Melville, sans se laisser toucher par cet éloquent langage, répondit fort simplement, qu'au lieu de mériter une récompense, l'hôte du Chandelier aurait dû être traduit devant la justice, pour n'avoir pas conduit un étranger suspect, au premier magistrat; qu'il avait voulu évidemment trafiquer de la sainteté du jour d'expiation, en faisant payer au voyageur des frais doubles, et que toute

cette affaire pouvait bien avoir pour résultat final, de mener le guide aux prochaines assises du comté. Sur quoi, l'hôte du Chandelier, très-mortifié et mécontent, disparut, et s'en retourna tristement à son village.

Le major Melville, ayant alors congédié toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle à l'exception de son clerc et de M. Morton, se tourna vers le prisonnier, et lui demanda son nom, tout en consultant de temps en temps un papier qu'il tenait à la main, et en regardant le jeune homme avec une expression de compassion sincère.

— Edouard Waverley, répondit notre héros.

— C'est ce que je pensais. Récemment capitaine du 1er dragons, et neveu de sir Everard Waverley, de Waverley-Honour ?

— Oui, lui-même.

— Jeune homme, croyez que je déplore vivement le devoir rigoureux qui m'est échu, et dont je ne puis m'écarter en cette circonstance... Permettez-moi donc de vous demander quel a été l'emploi de votre temps, depuis le moment où vous avez obtenu un congé, il y a quelques semaines, jusqu'au jour où nous nous trouvons aujourd'hui?

— La teneur de ma réponse, dit Waverley, dépendra d'abord de l'accusation portée contre moi, et ensuite du degré d'autorité qu'auront eu ceux qui l'ont formulée.

— Cette accusation, monsieur, est extrêmement grave. Vous auriez comme militaire, selon les charges proférées contre vous, cherché à exciter la rébellion et la désobéissance parmi les hommes placés sous votre commandement, et vous leur auriez donné l'exemple de la désertion, en prolongeant votre absence du régiment, contrairement aux ordres de votre commandant. En second lieu, vous vous seriez, comme citoyen, rendu coupable de haute trahison, en préparant et en excitant la guerre contre le roi, ce qui est la plus grave offense qu'un sujet puisse commettre... Voici maintenant le document que vous demandez, signé par les plus hautes autorités : c'est un mandat d'amener, lancé par la suprême cour criminelle d'Ecosse, contre Edouard Waverley, esquire, accusé de manœuvres déloyales, et d'autres offenses et crimes d'une extrême gravité.

Edouard, à cette communication inattendue, fut naturellement saisi d'un étonnement extrême, dans lequel le major Melville crut discerner la confusion naturelle à un coupable, tandis que M. Morton y vit plutôt la surprise de l'innocence injustement suspectée.

— Vous ne vous étonnerez donc pas, monsieur, continua le major,

si, pour remplir jusqu'au bout mon pénible devoir, je vous demande de me remettre tous les papiers que vous portez sur votre personne.

Vous les verrez tous, monsieur, répliqua Edouard en jetant son portefeuille et ses lettres sur la table, il en est un seulement que je vous prierai de ne point examiner.

— M. Waverley, dans un cas semblable, il n'y a point d'exception possible.

— Alors, le voici ; mais, comme il ne vous sera d'aucune utilité, je vous prierai de me le rendre.

Il tira de son sein les strophes écrites par Flora, qu'il avait reçues le matin même. Le major les examina en silence, les fit copier par son clerc, puis rendit l'original à Waverley avec un air de mélancolique gravité. Après lui avoir permis de se recueillir un instant, il reprit son interrogatoire.

— Connaissez-vous un certain Humphrey Hougton, sous-officier au régiment de dragons de Gardiner?

— Certainement; il est fils d'un des tenanciers de mon oncle, et était sergent dans ma compagnie.

— Il possédait, n'est-ce pas, toute votre confiance, et jouissait d'une grande influence sur ses camarades?

— Je n'ai jamais accordé ma confiance à un homme de ce rang inférieur, répliqua Waverley; mais j'avais distingué le sergent Hougton à cause de son intelligence et de son activité, et je crois, comme vous le dites, qu'il était très-aimé et estimé de ses camarades.

— Cette influence du sergent Houghton s'exerçait particulièrement sur les jeunes soldats qui venaient des domaines de votre oncle?

— Oui, mais quel rapport peuvent avoir ces faits avec la chose qui nous occupe?

— Vous allez le savoir... Depuis votre départ du régiment, avez-vous entretenu quelque correspondance avec le sergent Houghton?

— Moi? entretenir des correspondances avec un homme de ce rang, avec mon subordonné !... Mais comment, et dans quel but?

— C'est ce que vous-même devez expliquer... Ne l'avez-vous pas chargé de vous envoyer des livres? De quel genre étaient ces livres?

— Vous me rappelez, dit Waverley, une commission insignifiante que j'ai donnée en effet au sergent Houghton. Je l'avais chargé de m'envoyer quelques ouvrages de littérature; ils étaient destinés à une dame.

— Mais, parmi vos livres, ne se trouvait-il pas des pamphlets mi-parti politiques et religieux, écrits par un ecclésiastique révolté, M. Penbroke, qui a refusé obéissance à la Haute-Eglise, et duquel deux traités anti-épiscopaux ont été trouvés dans vos bagages?

— Hélas ! oui, ils y étaient, mais je vous déclare sur l'honneur que je n'en ai jamais lu une seule page.

— Je ne suis pas votre juge, M. Waverley; continuons l'interrogatoire... Connaissez-vous un individu qui se donne les noms de Wily Will, ou de Will Ruthoen?

— Jusqu'à ce moment, je n'ai pas même entendu prononcer ce nom.

— Ne vous êtes-vous point servi, cependant, de l'entremise de la personne qui le porte, pour engager le sergent Houghton à déserter, avec tous ceux de ses camarades qu'il pourrait décider à le suivre, afin de se joindre aux Highlandais et aux autres rebelles qui s'unissent actuellement, en armes, sous la bannière du jeune Prétendant?

— Je vous assure que, non-seulement je suis innocent de la trahison qu'on m'impute, mais qu'encore je la condamne et la déteste de toutes les forces de mon âme, et que je ne voudrais pas m'en rendre coupable pour tous les trônes de l'univers.

— Mais, si je suis bien informé, vous avez passé tout votre temps, pendant votre absence du régiment, dans la maison de ce chef révolté qui a copié ces vers à la louange de Wagan et dont je connais l'écriture, puis celle du baron de Bradwardine, qui a également pris les armes pour soutenir cette cause malheureuse?

— Je n'ai pas l'intention de le nier; mais, ni dans l'une ni dans l'autre, je n'ai été admis à quelque complot que ce fût, tramé contre le gouvernement.

— Vous avez cependant accompagné Glennaquoich à un rendez-vous armé, tenu sous prétexte de chasse, où ont été concertés les moyens, l'époque et le but de la prise d'armes? De là, vous avez été avec Glennaquoich et quelques hommes de son clan, rendre vos hommages au Prétendant, au milieu de son armée, et vous êtes revenu ensuite pour discipliner les bandes rebelles qui doivent l'accompagner dans sa marche vers le sud?

— Jamais, répondit Waverley. J'ai effectivement accompagné Glennaquoich à une expédition de chasse, mais je n'y ai remarqué aucun projet, aucun symptôme de trahison. » Il raconta alors l'accident qui

l'avait forcé de se séparer de Fergus pendant quelques jours, et ajouta qu'ayant ensuite remarqué chez les Highlandais quelques dispositions à prendre les armes, il ne s'était senti nul désir de soutenir leur cause, et se disposait à se rendre chez ses parents, qui l'avaient invité au retour, ainsi que le major Melville pouvait le voir par les lettres qu'il avait devant lui, sur la table.

Hélas ! les lettres de la famille irritée et humiliée, ne contenaient guère, contre le gouvernement actuel, que des expressions de mécontentement et même de menace; celles de la pauvre tante Rachel surtout, qui affirmait hautement la justice de la cause des Stuarts. Le major Melville en tira donc des conclusions bien différentes de celles qu'espérait le jeune gentilhomme.

— Maintenant, continua-t-il, n'avez-vous pas reçu plusieurs lettres de votre commandant, vous enjoignant de retourner à votre poste, et vous informant que l'on se servait de votre nom pour semer la rébellion parmi les soldats.

— Jamais, major Melville. Je n'en ai reçu qu'une, où le colonel Gardiner m'engageait à ne pas trop prolonger mon séjour chez le baron de Bradwardine, et une seconde, le jour même où la *Gazette* m'a apporté la nouvelle de mon expulsion de l'armée; dans cette dernière en effet, le colonel m'ordonnait de revenir. Mais, s'il m'en a écrit d'autres dans l'intervalle, elles ne me sont point parvenues.

— J'ai oublié, M. Waverley, continua le major, de vous mentionner une circonstance, qui ne fournit point matière à accusation, mais qui vous a nui considérablement dans l'opinion publique. On assure que vous étant trouvé, à table, provoqué par un gentilhomme qui insultait le roi en proposant un toast déloyal en votre présence, vous avez laissé à un autre gentilhomme le soin de venger cette injure. Les officiers de votre régiment, informés de votre conduite, vous ont écrit pour vous demander des explications à ce sujet, comment se fait-il que vous ne les leur ayez point accordées?

C'était là le dernier coup. Pressé et accablé de tous côtés par des accusations dans lesquelles la plus exacte vérité se mêlait aux fausseté les plus grossières; seul, sans ami, sans conseils, sur ce sol étranger, Waverley se dit que tout était désormais perdu pour lui, et l'honneur, et la vie. Accablé du sentiment de ce grand désastre, il se pencha sur la table, appuyant sa tête sur sa main, et refusa formellement de répondre un mot de plus à toutes les questions qui pouvaient lui

être adressées, conservant pendant quelque temps cette attitude désespérée et ce silence absolu.

— Permettez-moi, reprit à la fin le magistrat, de vous faire remarquer combien il serait important pour vous de faire une confession sincère et complète. A votre âge, monsieur Waverley, il est très-naturel de se montrer imprudent, et les hommes sensés pardonnent beaucoup à l'inexpérience de la jeunesse. Vous avez pu être entraîné, séduit, par les artifices de vos amis, de Mac-Ivor de Glennaquoich surtout, qui n'épargnent ni ruses, ni intrigues pour assurer le succès de leur cause. Dans ce cas, vous pourriez, par un aveu complet, sincère, de tout ce que vous savez de leurs projets, de leurs forces, de leurs moyens d'exécution, obtenir l'indulgence de vos juges. Moi-même je me chargerais du rôle de médiateur, et j'espère qu'une détention très-courte serait le seul désagrément qui pût résulter pour vous de cette fâcheuse affaire.

Waverley, toujours immobile et attentif, avait écouté cette exhortation avec le plus grand calme. Lorsqu'elle fut terminée, il se leva, et répondit, avec une énergie tranquille que, jusqu'alors il n'avait pas encore déployée:

— Major Melville, puisque tel est votre nom, j'ai jusqu'ici répondu avec la plus entière candeur à toutes vos questions, qui ne concernaient que moi-même. Mais puisque vous m'estimez assez peu pour me croire capable de jouer ici le rôle de délateur, je vous déclare que je considère vos dernières questions comme infiniment plus injurieuses pour moi que toutes les accusations de trahison possibles, que je n'y répondrai pas un mot, et que je m'arracherais le cœur de la poitrine plutôt que de commettre une aussi lâche ingratitude à l'égard de ceux qui m'ont reçu avec toute la confiance de la plus généreuse hospitalité.

A cette réponse d'Edouard, M. Morton et le major s'entr'regardèrent, et le premier qui paraissait avoir été fort tourmenté d'un rhume pendant le cours de l'interrogatoire, eut de nouveau recours à sa tabatière et à son mouchoir.

— M. Waverley, répondit le major, en ma qualité de juge, je ne dois, ni être offensé, ni offenser personne. Je vais donc cesser un interrogatoire dans lequel nous pourrions en venir à perdre notre sang-froid l'un et l'autre. Je devrai vous faire détenir à la geôle, mais, en attendant, ce logis vous servira de prison. Comme vous ne consenti-

riez sans doute pas à vous mettre à table avec nous, je vais vous faire porter des rafraîchissements dans votre chambre.

Notre héros fut alors conduit par les officiers de justice à une petite chambre élégamment meublée. Une fois qu'il y fut arrivé, il refusa toute espèce de nourriture, et se jeta sur le lit où, accablé et stupéfié par les fatigues et les émotions de cette fatale journée, il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Quant au major, qui avait retenu le pasteur pendant toute la durée de l'interrogatoire, afin que celui-ci pût rendre témoignage de l'équité rigoureuse et de la discrétion avec lesquelles il l'avait conduit, il pria M. Morton d'accepter son dîner; la conversation des deux amis, durant le repas, roula uniquement sur les événements du jour et sur la singulière histoire de notre jeune gentilhomme. Les deux amis étaient, sur ce point, d'opinions totalement différentes : le major représentant fort habilement au pasteur toutes les circonstances qui pouvaient prouver la culpabilité de Waverley ; le pasteur, désignant au juge celles qui semblaient le placer sous un jour favorable, et denotaient tout au moins la droiture et la pureté de ses intentions. A la fin de la conférence, le major déclara à son ami que vu l'importance des événements politiques qui se préparaient, et l'extension que la rébellion prenait chaque jour, il ne pouvait garder chez lui un prisonnier de cette importance, et qu'il allait l'expédier à Stirleig sous la conduite d'un parti de Camérониens commandés par un certain Gilfillan qui s'appliquait à faire revivre le type des *saints* militaires de Cromwell et auquel il recommanderait d'avoir les plus grands égard pour le jeune gentilhomme. M. Morton demanda alors la faveur de voir Waverley en particulier le lendemain, avant son départ. Le major Melville y consentit aisément, et les deux amis se séparèrent bientôt, après avoir échangé les plus tristes réflexions sur l'état actuel de la contrée.

XXX

UN CONFIDENT.

Après une nuit de rêves confus et d'agitations pénibles, Waverley ne s'éveilla, le lendemain matin, que pour sentir pleinement toute l'horreur de sa situation. Comment se terminerait-elle, c'est ce qu'il ne pouvait pressentir. Il pouvait être traduit devant les tribunaux mili-

taires qui, au milieu des circonstances où se trouvait alors le pays, se montraient peu scrupuleux dans le mode de procédure et le choix des victimes. Il ne se serait point vu, avec plus de plaisir, comparaître devant un tribunal civil écossais, dont les lois et usages différaient complétement de ceux qu'on observait en Angleterre et qui, dans son opinion, respectait infiniment moins que les tribunaux anglais les droits et la liberté des malheureux soumis à ses arrêts sévères. Dans ces circonstances pénibles, Waverley se prit à maudire avant tout le gouvernement des injustices duquel il était victime, et se maudit lui-même pour n'avoir pas répondu à l'invitation de Mac-Ivor, et n'avoir pas pris les armes avec lui.

— Pourquoi, se disait-il amèrement, n'ai-je pas bien compris les intentions de ma famille, que le magistrat écossais a clairement discernées dans les lettres qu'il a lues? Il est clair, d'après les interprétations qu'il m'en a données, que mes amis me préparaient, m'invitaient à suivre le sentier glorieux que m'ont tracé mes ancêtres. Pourquoi n'ai-je pas, à l'exemple de tant d'hommes d'honneur, saisi cette brillante occasion de proclamer, comme légitime souverain du sol breton, le descendant de ses anciens monarques? Ah! si j'avais écouté ces inspirations généreuses, si j'avais suivi mon premier mouvement, je serais aujourd'hui libre, et armé, combattant, ainsi que mes ancêtres, pour mon roi, pour ma dame, et pour ma propre renommée! Ah! Fergus, combien votre prophétie était fondée, et qu'il lui a fallu peu de temps pour s'accomplir?

Ce fut au moment où il se livrait à ces amères réflexions, que M. Morton lui fit annoncer sa visite. Le premier mouvement de Waverley fut de déclarer qu'il entendait n'être point tourmenté par des questions ou conversations pénibles; mais la physionomie bienveillante et respectable de l'homme de bien qui l'avait arraché à la fureur des paysans, fit sur lui, cependant, une impression favorable, et le décida à le recevoir poliment, sinon à lui ouvrir son cœur.

— Tout ce que je désire, monsieur Waverley, dit M. Morton, en s'avançant, n'est point tant d'obtenir, dès l'abord, votre confiance, que de vous prouver que je saurais la mériter. Le major Melville, mon excellent ami, en sa qualité de soldat et de fonctionnaire public, a des sentiments et des devoirs bien différents des miens. Peut-être ne connaît-il point aussi exactement que moi toutes les faiblesses et les inconséquences de la nature humaine. Je ne vous cache pas que je serais sincère-

ment heureux, si je pouvais apprendre de vous les particularités, les circonstances qui pourraient vous conduire à une pleine et facile justification ; j'ajoute que les révélations que vous consentiriez à me faire, ne seraient entendues que d'un confident fidèle, en même temps, qu'autant que vous le permettriez, elles seraient confiées à un agent plein de zèle et de sympathie.

— Mais, répondit Waverley, quelle utilité y aurait-il à vous raconter, dans le plus grand détail, des particularités qui, lorque je les repasse dans mon souvenir, n'offrent pas le moindre rapport avec les méfaits dont on m'accuse? Je sais, à la vérité, que je suis innocent, mais j'ignore réellement comment je parviendrai à prouver mon innocence.

— C'est précisément là la raison, monsieur, pour laquelle j'ose solliciter votre confiance. J'ai des relations extrêmement étendues parmi les habitants de cette contrée. Je pourrais donc, soit pour prouver votre non-culpabilité, soit pour démontrer l'imposture de quelques-uns de vos accusateurs, faire des démarches actives, dont la possibilité en ce moment vous est interdite à vous-même. Croyez bien, du reste, que si le récit que vous me ferez, ne peut servir à faire triompher votre cause, il ne lui nuira pas, du moins.

Waverley, ayant réfléchi quelques minutes, se convainquit aisément qu'il ne pourrait faire aucun tort à Fergus, ni au baron de Bradwardine, en racontant à M. Morton tout ce qui lui était arrivé pendant son séjour dans les Highlands. Il fit donc assez brièvement à l'ecclésiastique le récit de tous les incidents qui étaient survenus durant le cours de son voyage, en ayant soin de passer sous silence son affection pour Flora, et ses relations d'amitié avec Rose de Bradwardine. Il ne prononça pas même le nom des deux jeunes filles dans le cours de sa narration.

M. Morton parut particulièrement frappé du récit que lui fit Waverley de sa visite à Donald Bean Lean. Je suis fort content, dit-il, que vous n'ayez point mentionné cette circonstance au major. Elle pourrait être très-fâcheusement interprêtée de la part de ceux qui ne considèrent point, comme moi, l'extrême influence que la grande curiosité et le besoin puissant d'aventures romanesques exercent sur les esprits jeunes et enthousiastes. Ce Bean Lean s'est acquis dans la contrée la réputation d'une espèce de Robin Hood ; l'on raconte partout, durant les longues veillées d'hiver, au coin du feu, les nombreuses

histoires qui célèbrent à l'envi son audace et son adresse ; les talents qu'il possède sont certainement supérieurs à la sphère très-obscure où il se meut, et comme il n'est tourmenté d'aucuns scrupules, ni dénué d'ambition, il emploiera sans doute, tous les moyens possibles, pour se distinguer à cette malheureuse époque de troubles et de commotions politiques. M. Morton, ayant ainsi parlé, nota soigneusement tous les détails de l'entrevue de Donald Bean Lean avec Waverley, et plusieurs autres circonstances qui lui semblèrent dignes d'attention.

La sympatique bienveillance et la douceur dont le digne vieillard avait fait preuve pendant cet entretien, touchèrent vivement le cœur d'Edouard, que la froide méfiance du major Melville avait si péniblement impressionné la veille. Notre héros saisit la main du pasteur et la pressa avec tendresse, l'assurant que, quel fût son destin, il appartenait heureusement à une famille qui possédait à la fois et le sentiment de la reconnaissance et le pouvoir de le prouver à tous ceux qui lui rendraient de bons offices. Ces chaleureuses expressions de gratitude firent jaillir des larmes des yeux de l'excellent homme, qui se sentit confirmé davantage encore dans l'opinion qu'il avait tout d'abord conçue de son jeune ami. Edward demanda alors à M. Morton s'il pouvait lui faire connaître le lieu de détention où l'on allait le conduire.

— C'est au château de Sterling probablement, mon ami, et je n'en suis pas fâché, car le gouverneur de cette prison est un homme juste et humain, de principes parfaitement honorables. Mais je ne sais trop, hélas, comment l'on vous traitera sur la route. Le major Melville est forcé de vous confier à la garde d'un chef de troupes irrégulières, d'une sorte d'officier.

— Et quel est l'homme auquel on remettra le soin de surveiller un prisonnier d'Etat de si haute importance ?

— C'est, je crois, un certain Gilfillan, appartenant à la secte dite des Caméroniens.

— Je n'en ai jamais entendu parler auparavant.

— Ce sont, dit l'ecclésiastique, des Presbytériens professant des doctrines plus strictes et plus austères qui, du temps de Charles II et de Jacques II, refusèrent de profiter de l'indulgence ou *Tolérance* accordée à toutes les autres religions. Le gouvernement écossais les traita avec une grande rigueur, parce qu'ils tenaient des conventicules dans les champs, à ciel ouvert, et plusieurs fois, ils soutinrent leur

cause par la force des armes. Ils sont ainsi appelés du nom de leur chef, Richard Caméron. Depuis cette époque, le nombre de ces sectaires a considérablement diminué, mais il s'en trouve encore une assez grande quantité dans les contrées de l'ouest, et maintenant ils ont pris les armes pour soutenir le gouvernement. L'homme qu'ils appellent Gilfillan Doué-de-Dieu est, depuis longtemps, un des premiers parmi leurs bandes; il est actuellement à la tête d'une petite troupe qui doit passer dans ce village, aujourd'hui ou demain, en se rendant à Stirling, et sous l'escorte de laquelle le major Melville se propose de vous faire voyager. Je parlerais bien volontiers à Gilfillan en votre faveur, mais je craindrais de vous nuire en agissant ainsi, car cet homme, qui s'est pénétré de tous les préjugés de sa secte, aurait peu d'égards aux recommandations d'un hérétique érastien, ainsi qu'il m'appellerait poliment. Mais, pour le présent, adieu, mon jeune ami, je ne veux point abuser de la complaisante permission du major, afin qu'il m'autorise à vous visiter encore dans le courant de la journée.

XXXI

L'HORIZON COMMENCE A S'ÉCLAIRCIR.

M. Morton se présente de nouveau vers midi, apportant une invitation du major Melville, qui priait M. Waverley de l'honorer de sa compagnie à dîner, nonobstant la malheureuse affaire qui le retenait à Cairnwreckau, et de laquelle il espérait voir bientôt le jeune gentilhomme entièrement sorti, à leur satisfaction mutuelle. Le fait est que le rapport extrêmement favorable de M. Morton, et son opinion plus favorable encore, qu'il avait nettement déclarée, avaient considérablement ébranlé les préventions conçues par le vieil officier, au sujet de la participation prétendue de Waverley à la mutinerie des régiments, et que, d'un autre côté, dans l'état malheureux où se trouvait alors le pays, le simple soupçon de désaffection pour le gouvernement, et de sympathie pour la cause jacobite, constituait un commencement d'attentat, sans doute, mais point un déshonneur. De plus, le major avait appris d'une source qu'il croyait sûre, que les révoltés Highlandais retiraient leurs troupes de la frontière du Sud, et les concentraient à Inverness. Il avait donc senti se calmer à la fois la plus grande partie

de ses soupçons et de ses inquiétudes, et il se trouvait tout disposé, en conséquence, à se rendre, autant que possible, agréable à son prisonnier.

Le digne M. Morton ne se dissimulait pas qu'il aurait quelque peine à obtenir un résultat satisfaisant à sa mission délicate. Notre jeune gentilhomme s'était trouvé, la veille, trop vivement froissé par la froideur et les soupçons que le major avait manifestés à son égard, pour ne pas lui en conserver une violente rancune. Mais M. Morton eut une inspiration heureuse en représentant que le major, tout en attribuant à son jeune prisonnier quelques juvéniles imprudences, était à peu près certain que rien, dans sa conduite, n'avait entaché son honneur. Il était donc juste et prudent de l'entretenir dans cette favorable opinion, et de lui prouver qu'on se reconnaîtrait digne de tous ses égards et de sa parfaite estime. Enfin, notre ingénieux pasteur déploya, dans son ambassade, tant d'ingénieuse éloquence et de subtile adresse, qu'il parvint à ébranler, à décider Waverley, qui se laissa entraîner à la table du major par son nouvel ami.

Un assez pénible embarras et une certaine raideur régnèrent, au premier abord, entre les convives. Mais Edoward, ayant une fois accepté l'invitation, comprenait bien qu'il devait prendre un air de vraie courtoisie et d'aisance, bien qu'il ne pût pas affecter une très-vive cordialité à table; le major était un véritable bon vivant, et son vin était de qualité supérieure. Il raconta de vieilles histoires de ses campagnes, et se montra sagace et profond connaisseur des hommes et des choses de son temps. M. Morton avait un grand fonds de gaîté tranquille et douce, qui ne manquait jamais d'animer joyeusement le petit cercle intime au milieu duquel il se trouvait. Waverley, dont l'esprit était vif et cultivé, et la conversation extrêmement brillante, se piqua d'honneur enfin, et résolut de produire sur ses compagnons une impression favorable, voulant leur faire admirer la force et la souplesse d'esprit de celui qui, en de si pénibles circonstances, pouvait supporter son infortune avec autant de courage et de gaîté ! Les trois convives, enchantés l'un de l'autre, étaient donc engagés dans une intéressante conversation, et le major venait de commander une troisième bouteille de Bourgogne, lorsqu'à quelque distance, l'on entendit retentir le son d'un tambour. Le major, rappelé par ce bruit soudain à toute l'importance de ses fonctions officielles, se leva et s'approcha de la fenêtre, suivi de ses deux invités.

Le tambour continuait d'avancer, battant avec une incontestable ardeur, non point le rhythme martial qui, d'ordinaire, annonce la marche, mais une espèce de *rub-dub-dub* irrégulier, assez semblable à celui par lequel, dans les bourgs d'Ecosse, on avertit les habitants de l'explosion d'un incendie. Il est bien certain pourtant que le digne tambour des Caméroniens était certainement capable de battre tous les roulements en usage dans l'armée britannique, mais au moment où il commençait l'air de *Dumbarton Drums*, pour faire ses débuts, Gilfillan Doué-de-Dieu, le commandant de la troupe, lui avait rudement imposé silence, défendant à ses partisans d'écouter cette musique profane, et ordonnant au malencontreux musicien de battre le 119me psaume sur son tambour. Celui-ci, ne sachant point comment exécuter cette musique sacrée, y avait substitué, en désespoir de cause, l'innocent rub-dub-dub, dont nous avons parlé plus haut. Il fut plus tard tambour en chef de la petite ville d'Endeston, et c'est lui qui nous a garanti l'authenticité de cette anecdote.

XXXII

UN VOLONTAIRE, IL Y A SOIXANTE ANS.

En entendant résonner le tambour de plus près, le major Melville ouvrit promptement la porte vitrée de la salle à manger, et fit quelques pas sur la terrasse qui séparait la maison du grand chemin sur lequel se faisait entendre cette marche guerrière. Waverley et M. Morton, qui l'avait suivi, aperçurent bientôt, d'abord le tambour lui-même portant son instrument, puis un énorme drapeau divisé en quatre compartiments, dans chacun desquels était inscrits l'un de ces mots : Le *Covenant*, l'*Eglise*, le *Roi*, les *Royaumes*. A la suite du porte étendard, s'avançait le chef de la troupe, un homme maigre, brun, austère, âgé d'environ soixante ans.

L'orgueil spirituel qui, chez l'hôte du Chandelier, se voilait d'une sorte d'hypocrisie méfiante et dédaigneuse, se lisait clairement, dans les traits de cet homme, élevé jusqu'au fanatisme le plus sincère et le plus exalté, et en même temps assombri, concentré par sa puissante influence. Bien des types auraient pu se rencontrer, s'unir, dans cette

seule individualité étrange et répulsive : celui du soldat sur le champ de bataille, du martyr au bûcher, du persécuteur inflexible et menaçant. Mais il y avait aussi dans cette énergie sombre, dans cette rigidité extrême, dans cette solennité affectée de manières et de discours, quelque chose de grotesque et d'inusité qui touchait au ridicule, de sorte que M. Gilfillan pouvait également, selon les circonstances, faire rire ses auditeurs ou les faire trembler. Il portait le costume des paysans de l'ouest, composé cependant d'étoffes moins grossières que ne les choisissaient habituellement les gens de la dernière classe ; et il était armé d'une épée et d'une paire de pistolets, dont l'apparence antique et respectable semblait indiquer qu'ils avaient été recueillis sur des champs de bataille oubliés et nivelés depuis deux siècles.

Lorsque ce singulier personnage s'avança pour saluer le major Melville, et toucha solennellement, mais légèrement le bord de son grand bonnet bleu, répondant au major qui avait poliment soulevé son tricorne galonné d'or, Waverley crut voir surgir devant ses yeux un chef des anciennes Têtes-Rondes en conférence avec l'un des capitaines de Malborough. Les trente hommes armés qui suivaient ce commandant *Doué-de-Dieu*, étaient d'apparences fort diverses et très-désagréables pour des yeux accoutumés à la régularité d'une armée bien organisée. Ils portaient des habits ordinaires de paysans, de différentes formes et de différentes couleurs; quelques-uns d'entre eux, placés au premier rang, paraissaient partager le farouche enthousiasme de leur chef ; quelques-autres suaient et soufflaient, mais se redressaient encore, tout glorieux qu'ils étaient de porter les armes; les autres, fatigués de la route, s'en allaient, traînant les jambes, et s'arrêtant à tous les cabarets pour se rafraîchir. Le major, à la vue de cette compagnie si étrangement disciplinée, s'avoua intérieurement que six grenadiers de la brigade Ligonier auraient amplement suffi pour mettre la bande entière en déroute. Néanmoins, ayant poliment salué le chef *Doué-de-Dieu*, il s'empressa de lui demander s'il avait reçu la lettre qui lui avait été expédiée la veille, et s'il consentait à se charger de conduire un prisonnier d'Etat jusqu'au château de Stirling.

— Oui, fut la seule réponse que fit le chef caméronien, et qui paraissait sortir du fond de ses entrailles.

— Mais, reprit le major, votre escorte est bien moins nombreuse que je ne l'espérais, M. Gilfillan ?

— Un certain nombre d'entre mes gens, répliqua le chef des volontai-

res, ont eu faim et soif sur la route, et se sont arrêtés pour réconforter leurs pauvres âmes du fruit de la parole.

— Pourquoi, monsieur, n'avoir pas attendu pour les faire rafraîchir, qu'ils fussent arrivés à Cairnwreckau ? Tout ce que contient ma maison est à la disposition des personnes employées au service...

— Ce n'est point de la nourriture corporelle que je parle, répondit le fanatique en regardant M. Melville avec un sourire de mépris. Quoi qu'il en soit, je vous remercie ; mais mes gens sont restés pour entendre l'honorable M. Jabès Reutowel, qui leur a adressé l'exhortation du soir.

— Mais, comment, monsieur, dans un moment où les rebelles sont répandus par toutes la contrée, pouvez-vous laisser la plus grande partie de vos hommes s'arrêter à un sermon?

Gilfillan, sans daigner répondre, laissa errer sur ses lèvres un sourire de dédain qui semblait dire clairement : C'est ainsi que les enfants du siècle se croient plus sages que les enfants de lumière.

— Quoi qu'il en soit, monsieur, continua le major, comme vous serez chargé de remettre ce prisonnier et les papiers que je vous confie, au général Blakency, à Stirling, je vous engage à observer quelques règles de discipline militaire sur votre route. Ainsi, par exemple, tenez tous vos hommes en ligne serrée, et exigez de chacun d'eux qu'il marche sur les pas du précédent, au lieu de se disperser tous, ainsi qu'il le font, comme des oies, tout le long du chemin. De même, lorsque vous approcherez d'un village ou d'un bois... Mais je vois que vous ne m'écoutez pas, monsieur Gilfillan ; il est donc inutile que je continue. Je vous prierai seulement d'avoir beaucoup d'égard pour ce gentilhomme que je vous confie, et de le traiter avec tous les ménagements qui se concilieront avec la sécurité.

— Monsieur, répondit Gilfillan, la commission que j'ai reçue du noble William, comte de Glencairn, ne porte point que je devrai rendre compte de mes actions au major Melville de Cairnwreckau.

A cette insolente réplique, le major Melville rougit jusqu'aux oreilles : « Monsieur Gilfillan, répliqua-t-il d'un ton fort sec, je vous demande pardon d'avoir osé donner des instructions à un personnage de votre importance. Je pensais que, comme vous avez été éleveur de bestiaux la plus grande partie de votre vie, il pourrait vous être utile et agréable de recevoir quelques conseils d'un gentilhomme qui a été au service... Mais je me suis trompé, donc je finis en vous recommandant une fois de plus le jeune homme que je vous donne en garde...

M. Waverley, je suis sincèrement affligé de devoir me séparer de vous de cette manière; j'espère pouvoir vous rendre le séjour de Cairnwreckau plus agréable, en une autre occasion. »

Les adieux furent affectueux mais brefs ; Waverley, monté sur un cheval que deux hommes armés de mousquets conduisaient par la bride, vit bientôt disparaître derrière lui le village de Cairnwreckau, le long de l'unique rue duquel tous les gamins s'écriaient avec une joie visible : Eh ! eh ! venez donc voir pendre ce gentilhomme du sud qui a tiré un coup de pistolet au forgeron John Mucklenrath !

XXXIII

UN INCIDENT.

Ce fut par une belle après-midi d'automne, vers quatre heures, que M. Gilfillan et ses volontaires se mirent en marche et quittèrent Cairnwreckau ; mais comme Stirling n'était pas extrêmement éloigné et que la petite troupe marchait assez vite, il lui était possible d'y arriver dans les premières heures de la nuit. Gilfillan, allongeant les jambes, se tenait à côté de son prisonnier et charmait les loisirs de la route en évaporant sa bile contre l'Eglise d'Angleterre, l'Eglise épiscopale d'Ecosse, et la plupart des sectes dissidentes, qui étaient pour lui autant d'émules de la grande prostituée de Babylone, et qu'il vouait, toutes ensemble, à l'abomination de la désolation. Le sujet prêtait à l'éloquence du partisan, sa voix était sonore et sa mémoire complaisante ; aussi pouvait-on s'attendre à ce que son exhortation ne fût point finie avant l'instant où l'on arriverait à Stirling, lorsque l'attention du pieux volontaire se fixa sur un colporteur qui, débouchant d'un sentier, venait de se joindre à l'escorte, et qui ne manquait pas de soupirer ou de geindre dévotement, à chaque pause de l'homélie.

— Qui êtes-vous, mon ami ? demanda Gilfillan Doué-de-Dieu.

— Rien autre qu'un pauvre colporteur qui se dirige vers Stirling et qui ose réclamer la protection de Votre Honneur et de ses gens pour traverser la grand'route... Ah ! que Votre Honneur comprend et explique donc bien la cause de tous les péchés de notre terre; comme Votre Honneur a été jusqu'au cœur du secret !

— Ami, dit Gilfillan, ne me glorifie pas. Je ne vais pas par les chemins et par les villes, uniquement pour que les bourgeois et les

paysans m'ôtent leurs bonnets, comme ils font au major Melville de Cairnwreckau, et m'appellent laird, ou noble homme, ou capitaine. Je ne me fais pas gloire non plus de ma commission que je dois à cet excellent interprétateur de l'Evangile, le comte de Clencairn. Mais tant que je vivrai, je veux être appelé Habacuc Gilfillan, et je lèverai l'étendard de la doctrine reconnue par le véritable Covenant d'Ecosse, qui ne s'accommodera jamais avec l'impie Achan, tant qu'il aura un denier dans sa bourse ou une goutte de sang dans ses veines.

— Ah! reprit le colporteur, j'ai vu les champs que vous avez auprès de Manchlin. De belles terres, ma foi! et des bestiaux tels qu'on n'en voit pas chez tous nos lairds en Ecosse.

— Vous avez raison, mon ami, répliqua Gilfillan qui sur ce sujet était assez sensible à une adroite flatterie. Vous avez raison; ce sont de vrais bœufs de Lancashire, et il n'y en a pas de pareils même dans les parcs de » Wilmaurs. » Ici, le digne chef de l'escorte exalta pendant quelque temps les mérites de son bétail, puis reprit inopinément le fil de son exposé théologique. Tout se trouva rappelé, confondu, dans sa longue harangue, et le Livre des sectes, et le Covenant, et les Engagés, et les Protestations, et l'insurrection de Whiggamore, et l'assemblée du clergé à Westminster, et le Grand et Petit Livre de méthode, et l'excommunication de Corwood, et l'assassinat de l'archevêque Shasp. Notre Doué-de-Dieu en était à la solennelle justification de Mac James Mitchell, qui tira un coup de pistolet à l'archevêque de Saint-André, quelques années avant le meurtre du prélat sur la bruyère de Magus-Moor, lorsqu'il survint un incident qui interrompit sa harangue.

Le soleil se couchait en ce moment, et la petite troupe gravissait un petit chemin assez rapide, coupant par le milieu une vaste bruyère. Çà et là, le sol se creusait de petits ravins remplis de joncs et de broussailles; quelques arbrisseaux voilaient le sommet de la colline que devait franchir l'escorte. Les plus agiles et les plus robustes de la bande, déjà arrivés au sommet, avaient disparu aux regards de leurs compagnons; Gilfillan, le colporteur et les deux ou trois hommes qui entouraient Waverley, se trouvaient à peu près à mi-hauteur de l'éminence, le reste de la bande se traînait avec peine à l'extrémité du vallon.

Telle était à peu près la position de la petite troupe, lorsque le colporteur remarquant, à ce qu'il dit, que son petit chien ne l'avait pas

suivi, s'arrêta et commença à siffler l'animal. Ce signal, répété plus d'une fois, commença à impatienter Gilfillan, qui y vit un manque de respect inouï aux sources vénérables de connaissances théologiques, qu'il ouvrait si libéralement pour le plus grand profit de ses auditeurs. Il signifia donc au colporteur, d'un ton rude, qu'il lui était impossible de perdre son temps, en s'arrêtant pour attendre un méchant barbet.

— Mais Votre Honneur pourrait se rappeler que, dans l'histoire de Tobie...

— Tobie ! s'écria Gilfillan d'un ton fort animé, Tobie et son chien sont l'un et l'autre païens et apocryphes, et il n'y a qu'un prélatiste qui puisse les citer à l'appui de son assertion... Je crains bien de m'être trompé sur votre compte, mon ami.

— Peut-être bien, répondit le colporteur d'un ton fort calme, mais cela ne m'empêchera pas de continuer à appeler mon pauvre Baroty.

Ce signal, répété de nouveau, reçut une réponse inattendue, car six ou huit robustes Highlandais, surgissant tout à coup entre les broussailles et les hautes bruyères, sautèrent dans le chemin creux, et commencèrent immédiatement à jouer de la lance. Gilfillan, conservant tout son sang-froid à cette apparition soudaine, s'écria bravement : « L'épée du Seigneur et de Gédéon! » et, tirant son épée rouillée, s'en serait servi indubitablement avec une remarquable vaillance, si par malheur le colporteur, arrachant un mousquet aux mains du Caméronien placé le plus près de lui, n'eût déchargé sur la tête de son éloquent instructeur un coup de crosse qui l'étendit à terre. Dans la confusion qui résulta de cette attaque imprévue, le cheval de Waverley, atteint d'une balle, tomba et entraîna avec lui son cavalier, qui essuya quelques douloureuses contusions dans sa chute. Mais à peine fut-il à terre qu'il se sentit saisi par deux Highlandais qui le débarrassèrent promptement des harnais et des étriers du cheval, et moitié le portant, et moitié le traînant, s'enfuirent avec lui dans la plaine. L'arrière-garde des Camériens survenant en cet instant, déchargea ses mousquets sur les assaillants ; ceux-ci ripostèrent, et atteignirent Gilfillan et deux de ses hommes qui restèrent sur la place, grièvement blessés. Découragés par ce résultat déplorable, les gens de l'escorte ne tentèrent plus d'efforts sérieux pour ressaisir le prisonnier, et jugèrent plus prudent de continuer leur route vers Stirling, emportant avec eux leur capitaine blessé et leurs autres camarades.

XXXIV

NOUVELLE CAPTIVITÉ.

L'extrême rapidité et la violence avec laquelle Waverley se sentit entraîné, lui firent bientôt perdre connaissance, meurtri et étourdi comme il l'était déjà par d'assez graves contusions. Lorsque ses nouveaux gardiens s'aperçurent qu'il était tombé en défaillance, ils le roulèrent soigneusement dans un de leurs manteaux, le soulevèrent en s'unissant, le plaçèrent sur leurs épaules, et continuèrent à courir ainsi l'espace d'environ deux milles, ne s'arrêtant, de temps à autres, que pour se relayer.

Lorsque notre héros reprit ses sens, il essaya de leur adresser quelques paroles. « *Cha m'eil Beurl agam*, je ne parle pas anglais, » fut l'unique réponse qu'il reçut et qu'un Highlandais ne manque jamais de faire à un Anglais, lorsqu'en effet il ne comprend pas, ou lorsqu'il ne veut pas répondre. Il invoqua alors le nom de Vich Jan Vohr, pensant que c'était à son amitié qu'il devait sa soudaine délivrance des griffes de Gilfillan; mais ce fut en vain qu'il eut recours à ce moyen, car sa nouvelle escorte ne parut point faire attention à ce nom, ni même le connaître.

Le crépuscule avait fait place au clair de lune, lorsque la petite troupe arriva sur les bords d'un ravin large et profond qui paraissait rempli de grands arbres et d'épaisses broussailles. Deux des Highlandais se détachèrent aussitôt de l'escorte pour explorer les pentes de ce vallon ; ils remontèrent bientôt, et dirent quelques mots à leurs compagnons qui, portant leur fardeau avec le plus grand soin, commencèrent à descendre.

Lorsque la petite troupe fut parvenue au fond de cette étroite vallée, dans laquelle Waverley avait cru distinguer le murmure d'un torrent, elle s'arrêta à la porte d'une petite hutte basse et grossièrement construite. La porte en était ouverte et l'intérieur délabré; le toit ouvert en plusieurs endroits, construit de branchages couverts de mousse, les murs bâtis de pierres superposées et de touffes de gazon. Le foyer était placé au centre de ce misérable logis et le remplissait d'une épaisse fumée ; une vieille femme des montagnes, qui paraissait habiter seule cette misérable demeure, s'occupait en ce moment des préparatifs du souper. Grâce à la clarté que projetait la flamme, Waverley put voir

que les Highlandais entre les mains desquels il se trouvait, n'appartenaient point au clan de Mac-Ivor, car ils ne portaient point le tartan rayé aux couleurs de cette famille, que Fergus faisait porter aux hommes de son clan, pour les distinguer des autres montagnards qui n'étaient point soumis à son autorité. Un grand tonneau à laver, et un cylindre à calandrer le linge étaient les seuls meubles que continssent cette misérable cabane, à l'exception d'un grand lit entouré de planches et n'ouvrant que par un seul panneau, sur lequel les Highlandais déposèrent leur prisonnier.

Bientôt Waverley s'endormit, mais son sommeil fut pénible et agité par la fièvre, le frisson, le mal de tête violent, et les douleurs qui le saisirent dans tous les membres, l'accablèrent au point que, le lendemaint matin ses gardiens ou ses guides, il ne savait pas trop quel nom leur donner, reconnurent qu'il n'était point en état d'être transporté. Six des montagnards quittèrent donc la hutte, ne laissant derrière eux, pour soigner le malade, qu'un jeune homme et un vieillard. Ceux-ci s'occupèrent à bassiner d'eau froide les contusions qu'il avait reçues, et qu'une enflure considérable et leur couleur livide faisaient aisément distinguer. Le lit était du reste très-propre et assez confortable; tout le linge et les effets qui se trouvaient dans la valise avaient été intégralement restitués aux voyageurs ; le vieillard qui le servait ne pouvait pas, à la vérité, se faire comprendre, mais il n'en adressait pas moins la parole à son malade en langue celtique, et Waverley parvenait à entendre qu'il l'engageait à se reposer.

Ce ne fut qu'au bout de trois jours que la fièvre qui accablait le malade, diminua considérablement, et qu'il recouvra le pouvoir de se remuer et de se lever sur son lit. Il put remarquer alors que la vieille femme qui habitait la cabane, de même que le vieil Highlandais qui lui avait donné ses soins, paraissaient fort mécontents, lorsqu'il ouvrait la porte de son lit pour observer ce qui se passait dans l'intérieur de la chaumière. Chaque fois qu'il dérangeait le panneau, l'un et l'autre de ses deux garde-malade le fermaient immédiatement, et à la fin même, le vieux montagnard coupa court à la difficulté, en assujettissant la porte à l'extérieur au moyen d'un clou, de manière qu'elle ne pût point, à l'avenir, être ouverte sans sa permission.

Waverley, en reprenant peu à peu l'usage de ses sens, crut se rappeler que, pendant sa maladie, il avait, à plusieurs reprises, vu se pencher sur son lit une femme beaucoup plus jeune que la vieille monta-

gnarde qui paraissait lui avoir donné asile. Ce souvenir était tellement indistinct et vague, qu'il crut d'abord être le jouet de son imagination, mais du milieu de l'obscurité dans laquelle il se trouvait actuellement plongé, il crut entendre parfois une voix de femme, basse et douce, se mêler aux voix rudes et chevrotantes de ces deux compagnons. Quelle était cette femme? Pourquoi semblait-elle chercher à se dérober à sa vue? Les tendres souvenirs de Waverley, agitant aussitôt son imagination romanesque, lui suggérèrent l'idée que cette femme pouvait bien être Flora Mac-Ivor. Mais un peu de réflexion prouva bientôt à notre héros que cette conjecture était entièrement improbable. Il n'était pas possible de croire que Flora eût quitté sa retraite de Glennaquoich, pour venir errer dans le bas pays actuellement ravagé par la guerre. Mais quelle pouvait être alors cette mystérieuse inconnue que le jeune homme entendait parfois causer à voix basse avec la vieille Jeannette, (c'était ainsi que s'appelait la montagnarde sous le toit de laquelle il avait été conduit).

Dans l'état d'inaction et de faiblesse auquel il se trouvait réduit, Waverley n'eut bientôt plus qu'un but : celui de parvenir à déjouer d'une manière ou d'autre, la surveillance active de Jeannette et de son vieux compagnon. A force d'examiner et de palper les parois de la cloison de planches, notre héros parvint à en extraire un clou, et, par cette étroite ouverture, il distingua nettement la forme d'une femme de taille assez svelte, enveloppée d'un plaid, et causant avec la vieille Jeannette. Mais le visage de cette femme n'était point visible, et sa taille ne ressemblait point à celle de Flora; de plus, au moment même où Waverley, à l'aide de son clou, parvint à élargir l'ouverture, un léger bruit, se faisant entendre, le troubla dans sa sécurité et le força à abandonner son entreprise. En même temps l'inconnue disparut et ne se montra plus à la chaumière.

Mais, à partir de ce moment, toutes les précautions prises jusqu'alors pour dérober le captif à tous les regards furent abandonnées; non-seulement on lui permit de se lever, mais encore on l'aida à quitter sa couche; seulement, lorsqu'il s'approchait de la porte de la cabane, l'un des Highlandais se précipitait au-devant de lui et lui faisait comprendre, par ses signes, qu'il y avait du danger à le tenter et que quelque ennemi se trouvait dans le voisinage. La vieille Jeannette paraissait inquiète et constamment sur ses gardes, et Waverley, qui n'avait point en ce moment assez de force pour quitter ses hôtes malgré eux, était forcé de se résigner

à cette pénible inaction. Les gardiens montagnards, du reste, le traitaient avec le plus grand respect ; aucun d'eux ne se serait permis de s'asseoir à table avec lui; il était confortablement servi, et Jeannette lui apportait chaque jour de la volaille, et même du vin qu'on apportait sans doute d'une assez grande distance.

Mais, en dépit de tous ces soins et de tous ces égards, Waverley, en sentant ses forces renaître, se trouva tellement las de la monotone et solitaire sécurité de la chaumière de Jeannette, qu'il résolut de s'exposer à toutes sortes de périls plutôt que de les supporter plus longtemps. Deux projets lui semblaient avant tout praticables, bien que dangereux et difficiles. Il se proposait d'abord, d'aller retrouver Mac-Jvor à Glennaquoich, et de lui annoncer sa résolution bien positive de renoncer à toute obéissance envers le gouvernement actuel. Ou bien, il pensait encore à se rendre dans un port de mer, d'où il pourrait faire voile pour l'Angleterre. Mais le sort avait décidé qu'il n'aurait pas la liberté de choisir.

Le soir du septième jour, depuis le commencement de sa captivité, la porte de la hutte s'ouvrit subitement, et deux Highlandais, que Waverley reconnut pour être de ceux qui l'avaient transporté dans ce cotage, entrèrent, causèrent un moment avec le vieillard et son jeune compagnon, et firent comprendre par signes à Waverley, qu'il se préparât à les accompagner. Rien ne pouvait lui être plus agréable que cette nouvelle inattendue. Quelle que fût la destination de ses compagnons montagnards, il était clair qu'ils ne se proposaient point de lui nuire en aucune manière. Ils rencontreraient sans doute ensemble de nouvelles aventures, peut-être de nouveaux périls, mais notre héros, fortifié par le long repos dont il avait joui dans la cabane, se sentait capable de les envisager sans faiblesse; son esprit romanesque et ardent attendait, au contraire, et désirait avec une vive impatience, les sensations nouvelles qui lui étaient réservées sans doute. Ce fut avec un mélange confus, mais délicieux d'espoir, de désir et d'anxiété, que Waverley, assis au coin du feu, contemplait les groupes animés qui se pressaient devant lui : quelques-uns des Highlandais préparant leurs armes, d'autres prenant leur repas à la hâte avant de s'éloigner. Soudain il sentit une main légère s'appuyer sur son bras, il se retourna vivement et aperçut Alice, la fille de Donald Bean-Lean. Elle lui montra en silence un paquet de papiers, et mit un doigt sur ses lèvres, puis s'éloigna comme pour aller aider Jeannette à arranger la valise de

Waverley. Elle désirait évidemment que Waverley ne parût point la reconnaître, mais plus d'une fois elle lui jeta un regard d'intelligence en se retournant vers lui, et lorsqu'elle se fut bien convaincue que personne ne l'observait, elle glissa le paquet, avec beaucoup d'adresse, dans une des chemises que contenait le porte-manteau.

Cette apparition inattendue fut pour Waverley la cause de nouvelles conjectures. Alice était-elle son ange gardien, le génie tutélaire qui avait veillé sur lui pendant sa maladie ? Se trouvait-il entre les mains de Donald, son père, et dans ce cas, quels étaient, à son égard, les desseins du bandit. Ce n'était point pour le voler qu'il l'avait fait saisir, car tous ses effets lui étaient scrupuleusement restitués, et même sa bourse. Les papiers que lui avait montrés Alice pouvaient, peut-être, expliquer tout cela, mais il était aisé de voir que la jeune fille désirait qu'il ne les examinât que lorsqu'il serait seul. Elle ne chercha plus à attirer ses regards, dès qu'elle se fut assurée que sa manœuvre avait été comprise. Au contraire, elle quitta bientôt la cabane, et ce fut seulement lorsqu'elle eut franchi le seuil, qu'à la faveur de la demi obscurité du crépuscule, elle sourit à Waverley en lui adressant un regard significatif, avant de disparaître à ses yeux dans le sombre ravin.

Le plus jeune des montagnards fut alors envoyé en reconnaissance par ses compagnons, à trois ou quatre différentes reprises. Les informations parurent satisfaisantes à la fin, car tous les Highlandais se levèrent en invitant notre héros à les suivre. Celui-ci, avant son départ, serra la main de la vieille Jeannette, et y glissa quelques guinées, comme marques plus substantielles de sa reconnaissance : « Dieu vous bénisse, capitaine Waverley ! dit alors Jeannette en assez bon écossais des Basses-Terres. » Waverley, qui ne l'avait jusqu'alors jamais entendu parler que le gaélique, fut extrêmement supris, mais ses guides paraissaient trop pressés pour qu'il pût demander quelques explications.

XXXV

UNE AVENTURE NOCTURNE.

Lorsque la petite troupe fut sortie de la hutte, il se fit un temps d'arrêt; le montagnard qui avait pris le commandement, et dont la taille et la tournure rappelaient à Waverley celles du lieutenant de

Donald Bean-Lean, imposa à ses compagnons, par ses gestes, le plus profond silence. Il remit à Edward une épée et un pistolet, et, lui indiquant du doigt le sentier, parut lui faire comprendre qu'ils seraient peut-être contraints de s'en servir pour se frayer un passage. Puis il se plaça à la tête de ses hommes, qui le suivirent un à un, comme des Indiens suivant le sentier de la guerre, Waverley venant immédiatement après leur conducteur. Lorsqu'ils furent arrivés à la crête du ravin, ils firent halte un instant, et Waverley entendit retentir, non loin de là, la voix d'une sentinelle anglaise donnant son signal de nuit. Le même cri fut répété une seconde, une troisième, une quatrième fois, toujours de plus en plus faible, tandis que les échos du vallon boisé le reçurent et le prolongèrent dans la distance. Il devint évident, pour notre héros, qu'un parti de soldats anglais était campé tout près de là, et que les guides montagnards devaient, par conséquent, agir avec la plus grande prudence.

Lorsque ces sons se furent éteints dans le silence de la nuit, les montagnards se remirent à marcher rapidement, mais en observant le plus profond silence. Bientôt après, ils passèrent assez près d'un vaste édifice, dont Waverley distingua les fenêtres faiblement éclairées. Un peu plus loin, le chef de la troupe s'arrêta et huma le vent comme aurait pu le faire un chien de chasse. Il s'accroupit aussitôt et commença à ramper à terre, sur ses jambes et sur ses mains, indiquant par ses gestes, à ses compagnons, qu'ils devaient suivre son exemple. Puis il fit un signe et renvoya tous les montagnards, à l'exception d'un seul qui continua à le suivre avec Waverley.

Depuis assez longtemps déjà ils rampaient dans cette position désagréable, lorsque Waverley sentit une odeur de fumée que son guide avait distinctement perçue bien avant lui, et qui provenait des murs en ruines d'un parc à moutons construit grossièrement en pierres superposées, ainsi qu'on le fait en Ecosse. Le montagnard s'arrêtant auprès de ce mur, fit signe à Waverley qu'il pouvait se lever, et regarder par une étroite ouverture dans l'enceinte délabrée. Waverley y aperçut un poste avancé de quatre ou cinq soldats, endormis autour de leur feu de bivouac, à l'exception de la sentinelle qui se promenait le fusil sur l'épaule, regardant parfois le ciel noir où la lune paraissait prête à se dégager d'entre les nuages sombres.

Quelques secondes, en effet, ne s'étaient pas écoulées, lorsqu'une fraîche brise des montagnes s'élevant et chassant les nuées, la lumière

claire et vive de la lune rayonna soudain et s'épandit sur une vaste bruyère parsemée de quelques buissons et de rares arbustes, au centre de laquelle se trouvait le parc à moutons qui les abritait sous ses murs. A cette apparition soudaine, le montagnard leva les yeux vers la voûte azurée, mais bien loin de voir avec joie reparaître l'astre de la nuit, il le salua, en gaélique, d'une énergique exclamation, consacrée à maudire *la lanterne de Mac Farlane*. Actuellement encore, les murs de l'enceinte les dérobaient à la vue ; mais lorsqu'ils s'aventureraient dans la plaine, ils ne pouvaient guère manquer d'être découverts par les soldats. Le Highlandais cependant eut bientôt pris son parti. Laissant son compagnon à l'abri du mur, à côté de Waverley, il retourna en rampant dans la plaine, se dérobant dans l'ombre des buissons, dans l'épaisseur des broussailles, ne s'exposant dans les endroits découverts que lorsque la sentinelle lui tournait le dos. Soudain il disparut, mais ce ne fut que pour quelques instants, car Waverley l'aperçut bientôt se montrant audacieusement sur la bruyère découverte, au sortir du fourré, précisément du côté opposé à celui où ses deux compagnons étaient abrités par le mur de pierre. En même temps il déchargea bravement son fusil sur la sentinelle, pour attirer son attention de ce côté. Une blessure au bras coupa court aux observations météorologiques du pauvre diable, ainsi qu'à l'air de *Nancy Dawson*, qu'il sifflotait nonchalamment. Il riposta néanmoins, et ses camarades, réveillés au premier signal d'alarme, accoururent vers l'endroit où le premier coup de feu avait retenti. Le montagnard se laissa voir un instant, puis se rejeta dans le fourré, enchanté du succès qu'avait eu sa ruse de guerre.

Tandis que les soldats poursuivaient l'assaillant dans cette direction, Waverley, suivant les conseils de son guide, s'élança avec lui dans la direction opposée que le poste avancé n'observait plus. Bientôt le sommet d'une colline qu'ils venaient de gravir, les déroba aux regards de leurs ennemis, dont ils entendaient les tambours retentir dans la distance. Au bout d'une demi-heure de marche environ, ils s'arrêtèrent au pied du tronc ébranché d'un vieux chêne ; en les entendant approcher, plusieurs montagnards qui conduisaient deux chevaux, sortirent d'une sorte de carrière qui se trouvait près de là. Le guide de Waverley commença avec eux une conversation animée, où les mots « Duncan Dunroch » furent souvent répétés. Quelques instants après, Duncan Dunroch lui-même reparut, hors d'haleine à la vérité, comme quel-

qu'un qui a couru pour sauver sa vie, mais riant aux éclats du bon tour qu'il venait de jouer aux habits rouges. Ce stratagème, du reste, avait été facile à accomplir pour l'actif et intrépide montagnard, qui connaissait parfaitement tous les détails de la contrée. L'alarme qu'il avait excitée paraissait subsister encore à distance, car quelques rares coups de feu que l'on entendit retentir dans le lointain ne firent qu'augmenter la gaieté des Highlandais.

Le montagnard reprit alors les armes qu'il avait confiées à notre héros, et lui fit comprendre par signes que tous les dangers du voyage étaient surmontés désormais. Puis il lui fit donner un cheval, en monta un autre, fit placer la valise du voyageur sur un troisième, et ils se mirent ainsi en route, escortés des autres montagnards. Aucun incident ne signala le reste de cette excursion nocturne, et, au point du jour, ils s'arrêtèrent sur les bords d'une large rivière, traversant de vastes champs couverts, à cette époque, d'abondantes moissons. Sur l'autre rive, se dressait un antique château, dont les tourelles à demi ruinées se doraient aux premiers rayons du soleil levant. Au sommet de l'une d'elles, se tenait une sentinelle qu'on reconnaissait aisément pour un montagnard Highlandais à son bonnet à aigrette et à son manteau flottant au souffle de la brise ; sur la plus haute des tours une large bannière blanche déployée annonçait que ce château était occupé par de fidèles partisans de la maison des Stuarts.

La petite troupe alors traversa les rues étroites d'un petit bourg misérable et populeux ; puis, ayant franchi un vieux pont à plusieurs arches, s'engagea à gauche, dans une allée plantée de haut sycomores. Waverley se trouva bientôt au pied du vaste et sombre édifice qu'il avait admiré à distance. Une énorme porte de fer s'ouvrit, puis une seconde porte de chêne solidement ferrée de gros clous qui donnait accès dans la cour intérieure. Ici se trouvait un gentilhomme portant le costume écossais et la cocarde blanche, qui aida Waverley à descendre de cheval, et lui déclara, avec beaucoup de courtoisie, qu'il était le bienvenu dans ce château.

Cet inconnu, qui n'était autre que le gouverneur de cette petite forteresse, conduisit le jeune Anglais dans un appartement à demi ruiné, où se trouvaient cependant quelques meubles et un petit lit, et où, après lui avoir offert tous les rafraîchissements qu'il pouvait desirer, il se préparait à quitter la chambre.

—Pourriez-vous, monsieur, lui dit Waverley, ajouter à toutes vos

complaisances, cette unique faveur de me dire où je suis, et si je suis ou non prisonnier?

— Il ne m'est pas permis de m'expliquer maintenant sur ce point; mais je m'empresse de vous déclarer que vous êtes dans le château de Doune, dans le district de Menteith, et que vous ne courez aucun danger; je vous le jure sur l'honneur de Donald Stewart, gouverneur de la garnison, et lieutenant-colonel au service de Sa Majesté le prince Charles Edouard. Après avoir parlé ainsi, le colonel Stewart se hâta de se retirer, pour éviter une plus longue discussion.

Waverley alors, épuisé par les fatigues de la nuit précédente, se jeta sur le lit, et presqu'aussitôt tomba dans un profond sommeil.

XXXVI

LE VOYAGE CONTINUE.

Lorsque Waverley s'éveilla, la journée était avancée; l'heure du déjeûner était passée déjà. Néanmoins un repas copieux et succulent fut aussitôt servi au jeune voyageur, mais le colonel évita de se présenter, et le domestique chargé de dresser la table vint faire ses compliments au capitaine Waverley, en lui offrant tout ce dont il avait besoin pour son voyage qui devait être continué le même soir. A toutes les questions que notre héros lui adressa, du reste, le laquais répondit vaguement, comme s'il ne pouvait pas parvenir à les comprendre, et Edward méditait sur l'étrangeté de sa position actuelle, qui semblait le mettre constamment à la disposition des autres, sans qu'il fût libre de diriger ses propres mouvements, lorsque, ses regards ayant rencontré son porte-manteau qui se trouvait placé sur une chaise, il vint à se rappeler le paquet qu'Alice y avait déposé, et dans lequel il pourrait sans doute trouver l'interprétation de ces mystères. Mais, au même moment, le domestique du colonel entra, et chargea la valise sur ses épaules.

— Mais ne puis-je pas changer de linge, mon ami?

— Votre Honneur choisira ce qu'il lui faudra dans le linge du colonel, mais il faut que cette valise s'en aille dans la charrette.

En parlant ainsi, le serviteur emporta tranquillement le porte-manteau, laissant notre héros agité par un désappointement cruel et une vive indignation, qui lui permirent difficilement de regagner son

sang-froid ordinaire. Bientôt après, il entendit une charrette sortir de la cour, et il comprit qu'il était ainsi privé, pour quelque temps au moins, sinon pour toujours, des seuls documents qui pussent lui expliquer les événements dont il était victime.

Vers la fin de la journée, le colonel Stewart se présenta et pria le voyageur de vouloir bien dîner avec lui, car tout serait prêt dans quelques instants pour son départ du château de Doune. Pendant le repas, qui fut assez bref, le gouverneur évita soigneusement d'amener la conversation sur le terrain des événements politiques et militaires, et lorsque Waverley lui adressa, à cet égard, quelques questions directes ou indirectes, il répondit brièvement qu'il ne lui était pas permis d'aborder de tels sujets. Puis, à la fin du dîner, le colonel souhaitant bon voyage à son hôte, lui fit apporter du linge de sa garde-robe et disparut; un laquais vint annoncer au jeune homme que son cheval était prêt. Il descendit dans la cour, se mit en selle, et quitta le château de Doune, accompagné d'une soixantaine de cavaliers.

Lorsque Waverley eut considéré pendant quelques instants ses nouveaux compagnons, il put se convaincre aisément qu'ils n'étaient encore que peu experts en fait de manœuvres et de discipline. Ils portaient assez gauchement leur uniforme bleu et rouge, qui paraissait copié sur l'uniforme français; à la vérité, ils maniaient fort adroitement leurs montures, mais c'était plutôt avec l'adresse ordinaire aux chasseurs et aux grooms, qu'avec celle que possèdent les soldats de cavalerie. Les chevaux ne paraissaient point non plus exercés aux divers mouvements des troupes régulières; néanmoins, tous les hommes de l'escorte étaient grands et robustes, paraissaient agiles et déterminés et pouvaient devenir facilement redoutables dans une guerre de partisans. Dans la personne de leur commandant, également revêtu de l'uniforme et monté sur un superbe cheval, Waverley ne fut pas peu surpris de retrouver son ancienne connaissance, M. Falconer de Balmawhapple.

Edward aurait, en ce moment, oublié de bon cœur tous les incidents du passé et tous les désagréments de leur petite querelle, pour avoir le plaisir d'adresser quelques questions au laird, et d'en obtenir quelques éclaircissements au sujet de sa position présente. Mais le souvenir de sa défaite par le baron de Bradwardine, et de l'humiliation qui en avait été la suite, était apparemment resté vivace dans l'esprit de ce rancuneux personnage, car il ne fit point mine de reconnaître

son prisonnier, et chevaucha constamment en tête de sa troupe, qui, bien qu'elle égalât à peine en nombre l'escouade d'un sergent, était pompeusement appelée la compagnie du capitaine Falconer, et précédée d'un trompette, puis d'un étendard qui portait la cornette Falconer, frère cadet du laird de Balmawhapple.

Il arriva même qu'au moment où le lieutenant de la compagnie, ancien maquignon à la figure ouverte et joviale, qui venait enfin de lier conversation avec notre héros, lui détaillait les mérites et la généalogie de la belle jument de race que montait Balmawhapple, celui-ci, arrêtant son cheval jusqu'à ce qu'ils l'eussent rejoint, s'écria à haute voix, n'accordant pas même un regard de pitié à Edoward, mais fixant un œil sévère sur le généalogiste : « Il me semble, lieutenant, que j'avais donné des ordres précis pour que le prisonnier ne pût communiquer avec personne ? »

L'ancien maquignon ainsi réduit au silence se retira tout confus à l'arrière-garde, où il se consola en entamant une discussion fort sérieuse au sujet du prix des foins, avec un des fermiers du laird qui avait suivi à regret son patron, plutôt que de voir abandonner sa ferme, dont le bail venait d'expirer. Waverley résolut donc d'observer le plus profond silence, sentant bien que chaque tentative qu'il ferait pour le rompre fournirait à Balmawhapple l'occasion de l'humilier et de le tourmenter, occasion que le rancuneux gentilhomme saisirait avidement.

Au bout d'environ deux heures, la troupe se trouva en vue du château de Stirling, sur les créneaux duquel le drapeau anglais brillait aux derniers rayons du soleil. Balmawhapple, pour abréger la route ou peut-être pour déployer à l'aise son importance et défier la garnison anglaise, fit passer son escadron au milieu même du parc royal, qui s'étend jusqu'au pied du roc sur lequel est bâtie la forteresse.

Si Warverley avait eu, en ce moment, l'esprit plus à l'aise, il aurait contemplé, avec un vif intérêt, ces beaux lieux illustrés par tant de glorieux souvenirs : le vaste champ clos où se rompirent tant de lances, les terrasses de rochers d'où les châtelaines assistaient aux tournois, en faisant, chacune, des vœux pour leurs chevaliers ; la tour de l'église gothique où ces vœux devaient s'accomplir, et enfin le château lui-même, palais et forteresse à la fois, où les vainqueurs y avaient le prix de leurs exploits, et où les dames et les guerriers consacraient les belles et longues soirées aux festins, aux jeux et à la danse. Tous ces

objets et ce paysage étaient bien faits pour occuper et séduire une vive et féconde imagination.

Mais survint bientôt un incident de nature à troubler toute méditation romanesque. Balmawhapple, dans l'orgueil et la joie de son cœur, avait ordonné au cornette de déployer son étendard, et au trompette de sonner une fanfare, au moment même ou la troupe passait sous les murs du château. Cette fanfaronnade lassa probablement la patience de la garnison anglaise, car à peine le petit détachement fut-il assez éloigné pour qu'une pièce de canon fût pointée avec avantage, qu'un éclair jaillit d'une des ouvertures pratiquées dans le roc, un sifflement aigu se fit entendre, et un boulet, passant au-dessus de la tête de Balmawhapple, alla s'enfoncer dans le sol à quelques pieds de là, éclaboussant de terre et de sable le coursier et le capitaine. Dès lors le commandant n'eut pas besoin d'ordonner la retraite ; les chevaux, achetés sur parole au lieutenant maquignon, M. Jinker, furent appelés en ce moment à faire leurs preuves de vitesse, et les cavaliers, penchés sur le cou de leurs montures, ne leur permirent de prendre le trot que lorsqu'ils furent arrivés à une distance qui les mit à l'abri de nouveaux compliments venant du château de Stirling. Nous devons convenir que Balmawhapple, non-seulement se maintint constamment le dernier sur les derrières de sa troupe et fit tous ses efforts pour qu'elle se retirât moins précipitamment, mais encore dans toute l'ardeur de sa vaillance, déchargea sur les murs du château, ses deux pistolets de cavalerie qui ne purent, naturellement, produire aucun effet. Le petit escadron traversa ensuite le glorieux champ de bataille de Bannockburn, celui de Torwood, et s'arrêta enfin, pour la nuit, à Falkirk, où ces soldats d'occasion se préoccupèrent surtout du soin de rechercher la meilleure eau-de-vie et de passer la nuit à trinquer en chantant leurs chansons jacobites. Le lendemain matin, de bonne heure, toute la troupe remonta à cheval et ne tarda pas à approcher d'Edimbourg, en traversant une riante et fertile contrée. Ce fut en cet endroit que l'on entendit les premiers et sinistres bruits de la guerre. Le grondement des gros canons de l'artillerie anglaise se faisait, par intervalles, entendre dans le lointain, et apprit à Waverley que l'œuvre de destruction était commencée. Balmawhapple lui-même comprit alors la nécessité de prendre quelques précautions. Il envoya au devant de sa troupe un piquet de cavalerie, et maintint son corps principal en bon ordre ; ce fut dans cet ordre qu'ils atteignirent le sommet d'une colline d'où ils virent s'éten-

dre à leurs pieds la cité d'Edimbourg. Le château fort dominant cette ville était, depuis deux à trois jours, bloqué par les insurgés du nord, et déchargeait ses canons par intervalles, sur toutes les bandes de montagnards qui se montraient aux alentours. D'épais nuages de fumée blanche toujours mouvante, entourant la forteresse et la dérobant en partie aux regards curieux, lui donnaient un aspect plus grandiose encore et plus terrible, et Waverley se sentit tristement impressionné en pensant que chacune de ces détonations, qui allaient au loin réveiller les échos, pouvait être le glas de mort d'un brave. Au moment où ils arrivèrent aux portes de la ville, cette canonnade partielle avait entièrement cessé, mais Balmawhapple, devenu plus sage après l'utile leçon qu'il avait reçue à Stirling, eut soin de faire abandonner à son escadron la route directe, et faisant un détour considérable vers le sud pour se mettre hors de la portée des canons, arriva à l'ancien palais de Holyrood, sans avoir pénétré dans l'enceinte de la cité. Il fit alors ranger ses hommes en bataille, en face de cet imposant édifice, et remit Waverley aux mains d'un officier Highlandais, qui le conduisit dans l'intérieur des bâtiments.

Une galerie très-longue, basse et mal proportionnée, ornée de peintures représentant, dit-on, les traits des anciens rois d'Ecosse, servait de salle des gardes, ou de vestibule aux appartements que l'aventureux Charles-Edouard occupait, en ce moment, dans le palais de ses ancêtres. Des officiers, tous vêtus de costumes écossais des Hautes et des Basses-Terres, y passaient et y repassaient à la hâte, ou s'y promenaient en attendant des ordres. Des secrétaires expédiaient des instructions, des passeports, des mémoires; tout, en ce lieu, était confusion, mouvement et rumeur, et Waverley, abandonné à lui-même dans l'embrasure d'une des croisées, comprit qu'une crise solennelle approchait pour lui, et que son sort allait sans doute se décider en cet instant.

XXXVII

UN ANCIEN AMI ET UNE NOUVELLE CONNAISSANCE.

Notre héros était, en conséquence, plongé dans une profonde rêverie, lorsque soudain un bruit de pas se fit entendre auprès de lui, un bras ami se posa sur son épaule, et une voix amie s'écria, avec un accent joyeux :

— Eh bien ! le prophète des Highlands s'est-il trompé ? A-t-on, oui ou non, le don de seconde vue ? Waverley se retourna vivement, et se sentit chaleureusement pressé dans les bras de Fergus Mac-Ivor. Soyez mille fois le bienvenu à Holyrood, qui reçoit, dans ses murs son souverain légitime, continua ce dernier. Ne vous avais-je pas bien dit que notre cause serait triomphante, et que vous tomberiez aux mains des Philistins, si vous vous sépariez de nous ?

— Mon cher Fergus ! s'écria Waverley en l'embrassant à son tour avec la joie la plus vive, il y a bien longtemps que je n'ai entendu la voix d'un ami ! mais où est Flora ?

— Ici, dans cette cité, du moins, triomphante, heureuse, et se réjouissant de nos succès... Mais il faut d'abord que je vous présente à un ami qui, sans que vous vous en doutiez, s'est bien souvent inquiété pour vous.

En parlant ainsi, il entraîna Waverley par le bras hors de la salle des gardes, et avant qu'Edward pût savoir où Fergus voulait le conduire, il se trouva dans un vaste salon de réception, meublé avec une splendeur presque royale. Un jeune homme aux longs cheveux blonds, remarquable par la noble expression de ses traits et la dignité de sa contenance, s'y trouvait, occupant le centre d'un cercle que des chefs montagnards et des officiers en grand uniforme formaient autour de lui. Il fit quelques pas au devant des deux amis, et Waverley pensa ensuite qu'il aurait pu deviner sa naissance et son rang à l'aisance et à la noblesse de ses manières, quand même l'étoile brillant sur sa poitrine, et la jarretière brodée attachée à son genou, n'eussent pas été là pour les lui indiquer.

— Que votre Altesse Royale, dit Fergus en s'inclinant profondément, me permette de lui présenter.....

— Le descendant d'une des plus anciennes et des plus loyales maisons d'Angleterre, dit le jeune chevalier en l'interrompant. Je vous demande pardon de vous interrompre, mon cher Mac-Ivor, mais, en vérité, aucun maître des cérémonies n'est nécessaire lorsqu'il s'agit de présenter un Waverley à un Stuart.

En parlant ainsi avec une politesse exquise, il tendit la main à Edoward qui, même s'il l'avait désiré, n'aurait pu éviter de lui rendre les hommages dus à son rang et à sa haute naissance.

— Je suis fâché d'apprendre, continua le prince, que, par suite de circonstances qui n'ont pu encore être clairement expliquées, monsieur

Waverley ait souffert quelque contrainte, pendant qu'il se trouvait aux mains de nos gens dans le Perthshire ; mais le malheur du temps est tel que nous ne connaissons même pas exactement nos amis.... D'ailleurs, dans ce moment, je ne suis pas bien certain encore de pouvoir compter M. Waverley parmi les miens.

Le prince s'arrêta ici un moment, mais avant qu'Edward eût pu préparer sa réponse, le prétendant tirant un papier de sa poche, continua son discours : « Je serais tenté de le croire, dit-il, si je m'en rapportais à cette proclamation des amis de l'Electeur de Hanovre, qui placent M. Waverley au nombre des gentilshommes de ce pays déclarés coupables de haute trahison pour s'être montrés fidèles à leur légitime souverain. » Mais c'est à la conviction, à l'affection seules que je veux devoir les défenseurs de ma cause. Si donc M. Waverley désire continuer son voyage vers le sud et se joindre aux forces de l'Electeur, je lui ferai donner un passeport, et je ne regretterai qu'une chose, ce sera de ne pouvoir, malheureusement, le protéger contre les conséquences d'une semblable résolution..... Mais, continua Charles-Edouard après une autre pause, si M. Waverley, à l'exemple de son aïeul, sir Nigil, se décidait à embrasser une cause que sa justice seule recommande, et à suivre un prince qui est déterminé à reconquérir le trône de ses ancêtres ou à périr dans l'entreprise, je puis l'assurer que, parmi tous ces gentilshommes, il trouverait de vaillants compagnons, et se vouerait à un maître qui pourra être malheureux, mais du moins ne sera jamais ingrat.

L'habile chef de la race d'Ivor avait fort habilement arrangé cette entrevue personnelle de notre héros avec le royal aventurier. Les paroles bienveillantes de Charles ne pouvaient manquer de produire une vive impression sur l'esprit d'un jeune homme peu accoutumé aux manières insinuantes d'une cour élégante et polie. N'était-il pas bien flatteur, en outre, de se voir personnellement sollicité par un prince qui répondait si exactement aux idées qu'il s'était faites d'un héros de roman, et qui, rentré à peine dans le palais de ses ancêtres, cherchait à attacher à sa cause celui-là même qui croyait récemment encore avoir perdu son importance et sa dignité. Repoussé, calomnié et menacé d'un côté, il se trouvait flatté et sollicité de l'autre, vers lequel les tendances de son éducation et les principes politiques de sa famille le portaient déjà. Toutes ces pensées se présentèrent aussitôt à son esprit ; le temps, en outre, lui manquait pour pouvoir se livrer à des considé-

fations plus mûres; c'en fût assez pour que Waverley, s'agenouillant devant le jeune prince, dévouât hautement son cœur et son épée à la revendication de ses droits.

Charles-Edouard le releva aussitôt et l'embrassa avec une expression de gratitude trop chaleureuse pour n'être pas sincère. Il remercia également Fergus Mac-Ivor pour lui avoir procuré un tel adhérent, et présenta Waverley aux gentilshommes écossais assemblés autour de sa personne, comme une preuve vivante des sentiments de dévouement et de loyauté dont les grandes familles anglaises étaient animées en faveur de la cause jacobite. Bon nombre de nobles écossais précisément s'abstenaient de se ranger sous les drapeaux du prince parce qu'ils ne pouvaient croire que la noblesse anglaise voulût le seconder. Pour cette raison, l'accession de l'héritier présomptif de Waverley Honour au parti des Stuarts, était pour ce parti extrêmement avantageux. Fergus avait prévu ceci dès le premier jour où il avait lié avec Edward des rapports d'amitié. A la vérité, il l'aimait personnellement; il aurait vivement désiré le voir épouser Flora, et se réjouissait de le voir attaché à la même cause. Mais il se flattait, en outre, en sa qualité d'habile politique, d'avoir acquis à son souverain un partisan d'une haute importance, et ne dédaignait point l'influence que lui assurerait, sur l'esprit du prince, une semblable acquisition.

Charles-Edouard, du reste, paraissait avoir pour but de montrer à ses partisans la valeur qu'il attachait à leurs suffrages, car il se hâta de mettre le jeune homme au courant de toutes les particularités de sa situation : « Quoique, pendant ces derniers jours, dit-il, vous ayez vécu dans une grande retraite, vous avez peut-être entendu parler, M. Waverley, de mon débarquement dans le district de Moidaort où je n'étais accompagné d'abord que de sept serviteurs, mais où le loyal enthousiasme des nombreux chefs de clans m'a placé aussitôt à la tête d'une vaillante armée. Vous avez peut-être appris aussi que sir John Cope, commandant en chef l'armée de l'Electeur du Hanovre, ne s'est pas senti le courage de nous livrer bataille, et s'est retiré au nord vers Aberdeen, laissant les Basses-Terres entièrement découvertes. Pour ne pas perdre une si bonne occasion, je me suis hâté de marcher sur la capitale, chassant devant moi deux régiments de cavalerie, ceux de Gardiner et de Hamilton, qui avaient menacé de tailler en pièces tous ceux des Highlandais qui dépasseraient Stirling. Là, tandis que les magistrats et les citoyens d'Edimbourg délibéraient entre eux pour savoir s'il

fallait livrer la ville ou la défendre, mon bon ami Lochiel (en parlant ainsi le jeune prince mettait familièrement la main sur l'épaule de ce vaillant capitaine) leur a épargné la peine de discuter plus longtemps, en pénétrant dans la ville à la tête de cinq cents Camérons. Actuellement, j'apprends que sir John Cope vient de débarquer à Dumbar, avec l'intention évidente de marcher sur la capitale. Deux opinions contraires se sont donc manifestées au sein de mon conseil de guerre : d'un côté, l'on me représente que, vu la faiblesse de notre cavalerie et le manque total d'artillerie, il serait plus prudent à nous d'éviter la rencontre d'un ennemi tellement supérieur en nombre, et de nous retirer dans les montagnes, en attendant que des renforts nous arrivent de France et que tous les clans des Highlands aient pris les armes. D'autres officiers de mon conseil, entre autres Fergus Mac-Ivor, mon ami, représentent que ce mouvement de retraite jetterait le doute et le découragement dans notre armée ; que ces ennemis qu'on nous peint comme si redoutables, ne résisteront que difficilement au formidable mode d'attaque des Highlandais ; qu'enfin, ayant une fois tiré le glaive, nous devons jeter le fourreau loin de nous, et remettre notre cause entre les mains du Dieu des batailles. M. Waverley veut-il nous accorder la faveur de nous faire connaître son opinion, en ces circonstances ardues ?

Les joues de Waverley se colorèrent vivement, par suite de sa modestie naturelle, et du plaisir qu'il ressentit à la distinction flatteuse dont il était l'objet ; il répondit avec autant d'adresse que d'ingénuité, qu'il ne pouvait se hasarder à donner une opinion valable dans ces importantes questions militaires, mais qu'il se prononçait pour le parti qui lui permettait de déployer, le plus promptement possible, son zèle au service de son Altesse Royale.

— C'est parler comme un Waverley, répondit Charles-Edouard. Permettez-moi donc de vous offrir un brevet de major pour vous dédommager de la commission de capitaine que vous avez perdue, et de vous attacher à ma personne en qualité d'aide-de-camp, jusqu'à ce que vous puissiez faire parti de l'un des régiments qui seront formés bientôt.

— Que votre Altesse Royale me permette, répondit Waverley, qui se rappela, en ce moment, la misérable troupe de Balmawhapple, de n'accepter aucun commandement, jusqu'au jour où l'armée sera assez nombreuse pour me permettre de me rendre vraiment utile. En atten-

dant, je lui demande de servir en qualité de volontaire, sous les ordres de mon ami Fergus Mac-Ivor.

— Tout au moins, répliqua le prince avec courtoisie, vous m'accorderez bien la faveur de vous armer à la manière des Highlandais. En parlant ainsi, le prince détacha de sa ceinture l'épée qu'il portait, et dont le ceinturon était brodé d'argent, et la poignée richement incrustée. Cette lame est une véritable Andrea Fenara, dit-il en même temps, et elle a toujours été considérée comme une sorte d'héritage dans notre famille, mais je la remets acuellement à des mains qui valent mieux que les miennes ; j'y ajouterai une paire de pistolets dignes de lui faire pendant. Colonel Mac-Ivor, vous devez avoir beaucoup de choses à dire à votre ami ; je ne vous retiens donc pas plus longtemps, mais souvenez-vous que nous vous attendons tous deux ce soir ; c'est la dernière nuit peut-être que nous passons dans ce palais, et nous avons résolu de nous réjouir à la veille de la bataille.

XXXVIII

LE MYSTÈRE COMMENCE A S'ÉCLAIRCIR.

Comment le trouvez-vous? fut la première question que Fergus adressa à son ami, au moment où tous deux descendirent le grand escalier de pierre.

— C'est un prince pour lequel on voudrait vivre et mourir, répondit Waverley avec enthousiasme.

Je savais que vous en parleriez ainsi quand vous l'auriez vu, et vous l'auriez vu plus tôt si vous n'en aviez été empêché par votre entorse. Il a ses petits défauts, cependant, ou plutôt, il est dans une situation difficile. Des ambitions partout, des prétentions et des réclamations sans fin. Croiriez-vous que, pour le présent, j'ai été forcé de tenir secrète ma patente de comte, afin de ne point exciter la jalousie de de C*** et de M***. A ce propos, vous avez eu raison, Edward, de ne pas accepter la place d'aide-de-camp. Nous en avons demandé une pour le jeune Aberchallader ; les Irlandais veulent en faire donner une autre au maître de F***. Si l'un de ces candidats avait été écarté en votre faveur, vous vous seriez fait des ennemis. mais pensons d'abord à vous faire préparer, pour ce soir, votre nouveau cos-

tume, car, à dire vrai, votre toilette n'est pas, mon ami, celle d'un homme de cour.

— Hélas! dit Waverley, en jetant un regard rapide sur ses vêtements souillés, ma veste de chasse a fait une rude campagne depuis que nous nous sommes quittés ; vous en savez sans doute autant que moi à ce sujet, mon ami.

— Vous faites trop d'honneur à ma seconde vue, dit Fergus. Nous étions si occupés avec nos divers plans d'opérations militaires que je n'ai pu qu'ordonner à nos gens dans le Perthshir, de prendre soin de vous, si vous vous trouviez, par hasard, sur leur chemin. Mais racontez-moi en détail vos aventures ; nous ne les avons apprises que très-imparfaitement.

Le récit de Waverley dura jusqu'au moment où les deux amis arrivèrent au logement de Fergus, situé dans une petite rue aboutissant à la Canongate. Ils y furent reçus par Callum-Beg avec un sourire de bonne humeur : « Callum, s'écria Fergus en entrant, faites venir ici Shemus ou Snachad (Jacques de l'Aiguille). C'était le tailleur héréditaire du clan des Mac-Ivor. « Shemus, déclara le chef à l'utile serviteur qui ne se fit point attendre, M. Waverley va porter nos couleurs de bataille ; son costume doit être prêt en quatre heures... Vous connaissez les mesures d'un homme bien fait. »

— Oui, onze empous de la hanche au talon, sept autour de la ceinture. Votre Honneur sera libre de faire pendre Shemus, si jamais habit montagnard a été mieux réussi que ne le sera celui de ce gentilhomme.

— Cherchez une ceinture et un plaid de tartan des Mac-Ivor, continua Fergus ; faites prendre chez Mouat une toque bleue coupée comme celle du prince. Ma jaquette verte, à boutons et dentelle d'argent, lui ira parfaitement, et je ne l'ai jamais portée. Dites à l'enseigne Mac Combich de choisir un de mes plus beaux boucliers. Le prince a donné à M. Waverley une épée et des pistolets ; moi, je lui ferai présent d'un poignard et d'une bourse. Il ne vous manquera plus qu'une paire de souliers à talons bas, mon ami, pour être un véritable fils d'Ivor. Maintenant, continua Fergus reprenant l'histoire des aventures de Waverley, il est clair que vous étiez tombé entre les mains de Donald Bean Lean. J'en suis certain d'après la façon dont vous avez été enlevé aux griffes de ce vieux fanatique de Gilfillan ; il est probable que Donald lui-même a joué le rôle de colporteur en cette rencontre. Ce digne

personnage auquel, dès le début de la guerre, j'avais ordonné de se joindre à nous avec tous ses hommes, n'a point jugé à propos d'obéir, mais fait actuellement la guerre à son profit, pillant également amis et ennemis, selon ce qu'il rencontre. S'il m'est jamais permis de revoir le vallon de Bunnore, je serai bien surpris si je ne fais pas pendre ce coquin.

— Mais comment avez-vous pu savoir que j'étais arrêté? interrompit Waverley.

— Le prince lui-même me l'a appris, en me disant que vous étiez entre les mains d'une de nos bandes du nord. Je lui ai conseillé de vous faire amener ici comme prisonnier afin de pouvoir vous mettre à couvert vis-à-vis de votre gouvernement, si vous désiriez retourner en Angleterre. Je ne savais pas alors que vous fussiez accusé de haute trahison, et l'on envoya, pour vous chercher, cette brute de Balmawhapple, qui, entre nous soit dit, a peut-être contribué à faire naître l'accusation dont vous êtes l'objet, par la manière dont il a raconté votre querelle chez le baron de Bradwardine.

— J'en suis presque certain, répondit Waverley, mais à présent, vous trouverez bien le temps, sans doute, de me parler de Flora?

— En vérité, répliqua Fergus, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle se porte bien, et qu'elle est ici, chez un de nos parents, à l'exemple de plusieurs grandes dames qui se sont réunies à Edimbourg pour orner notre cour militaire. Elle sera au concert et au bal ce soir, vous la verrez. Nous nous sommes un peu querellés tous deux, le jour de votre départ, parce qu'elle n'était point venue vous dire adieu. C'est pour cette raison que je ne vous propose pas de vous présenter ce matin chez elle; elle aurait pu rester ce soir invisible afin de ne point vous rencontrer.

Tandis qu'ils causaient ainsi, Waverley distingua dans la cour, devant les fenêtres du salon, une voix bien connue : « Je vous déclare, mon digne ami, disait cette voix, que c'est une infraction flagrante à la discipline militaire. Dans aucun cas, un prisonnier de guerre ne doit être mis aux fers ou confiné *in ergastulo*, comme il l'aurait été, si vous l'aviez placé dans le pressoir à Balmawhapple. Seulement, pour raison de sécurité, un tel prisonnier doit être placé *in carcere*, c'est-à-dire, dans une prison publique. »

La grosse voix de Balmawhapple se fit entendre alors, comme s'il prenait congé de son interlocuteur en grondant à demi, et le laird

rancuneux avait disparu avant que Waverley fût sorti de la maison, pour aller saluer le baron de Bradwardine. L'uniforme splendide dont le digne gentilhomme était actuellement revêtu, et qui se composait d'un habit bleu brodé d'or, d'un gilet et de culottes écarlates, et d'énormes bottes vernies, ajoutait encore à la raideur et à la dignité de sa contenance, à l'importance dogmatique de sa conversation.

Le baron de Bradwardine reçut Waverley avec sa bienveillance habituelle, et témoigna le plus vif désir d'apprendre toutes les circonstances qui avaient amené l'expulsion du jeune homme du régiment de dragons de Gardiner, car, ajouta-t-il, il importe que le baron de Bradwardine puisse être à même de réfuter toutes les calomnies proférées contre l'héritier de Waverley-Honour, qu'il a presque le droit de regarder comme son propre fils. Je proteste, M. Waverley, que ceux qui vous ont ainsi calomnié, ont injustement encouru les peines prononcées par la *Memnonia lex*, appelée aussi *Lex Remnia*, que Tullius Cicéron a recommandée dans son discours *Ad Verrem*.

En cet instant, Fergus survint, et ayant brièvement raconté les aventures de Waverley, termina par le récit de la réception flatteuse que venait de lui faire le jeune chevalier. Le baron, lorsqu'il eut achevé, serra cordialement la main de Waverley, et le félicita d'être entré au service d'un si noble et généreux prince : « Car, ajouta-t-il, quoique chez toutes les nations, ont ait toujours regardé comme un scandale et un déshonneur d'enfeindre le *sacramentum militare*, cependant personne n'a jamais contesté que la *dimissio*, ou le renvoi d'un soldat, le délivrait entièrement du serment d'allégeance... Mais j'aurais cru, M. Waverley, qu'avant de prendre aucun service spécial dans l'armée du prince, vous vous seriez d'abord informé du rang qu'y tenait le vieux Bradwardine, qui aurait été particulièrement heureux de vous posséder dans le régiment de cavalerie qu'en ce moment il organise.

Edward s'excusa en disant qu'il avait été pressé de donner sa réponse, et qu'il ignorait alors si le baron de Bradwardine était engagé dans l'armée ou dans tout autre service. Il demanda ensuite des nouvelles de Rose, et le baron lui apprit qu'elle était à Edimbourg, dans la même maison que Flora. Le séjour de Tully-Veolan, continua le baron, ne pouvait convenir à une jeune fille isolée, pendant ces temps de guerre. Mais ma pauvre Rose se meurt de peur ici, chaque fois qu'elle entend ouvrir le feu du château, quoique je lui aie prouvé par Blondel et Cohorn qu'il n'est pas possible qu'un boulet atteigne cet

édifice. Heureusement que Son Altesse Royale vient de me donner l'ordre de me rendre au camp, pour voir les troupes *conclamare-vasa*, c'est-à-dire plier bagage pour la marche qui commencera demain.

— Ce qui sera très-aisé à faire, pour la plupart d'entre nous, dit Fergus en riant. Quoique nos Highlandais ne dédaignent pas, à l'occasion, de recueillir quelques souvenirs qui se rencontrent sur leur passage, cependant ce sont des saints à côté des hulans prussiens ou des pandours de Smirchnitz, qui en deux jours de marches ruinent une contrée.

— Ah ! pour ceux-ci, répondit le baron, ce sont des barbares, comme le dit l'auteur païen : *ferociores in aspectu, mitiores in actu.* Mais je m'amuse ici à causer avec vous, jeunes gens, quand je devrais me trouver déjà dans le parc royal.

— Mais vous viendrez dîner avec Waverley et moi, à votre retour. Quoique je ne sois qu'un barbare Highlandais, baron, je vous assure que je n'ai point oublié ma bonne éducation parisienne, et que je m'entends à merveille à faire bonne chère.

— Ce qui n'est pas difficile, dit le baron en riant, puisque vous n'avez qu'à apporter les ustensiles de cuisine, et que la bonne ville doit fournir le reste... Mais je m'oublie; adieu, je vous retrouverai à trois heures, si vous pouvez bien attendre jusque-là. Ce fut en prononçant ces mots qu'il prit congé de ses amis.

XXXIX

LE DINER D'UN SOLDAT.

Jacques de l'Aiguille était un homme de parole; en outre il dut travailler sous la surveillance de Callum-Beg qui, se croyant le débiteur de Waverley auquel il n'avait point, à son avis, rendu de services équivalant à la valeur de sa guinée, se chargea de presser le tailleur jusqu'à ce qu'il eût achevé son travail. Notre héros, au bout de quelques heures, se vit donc revêtu du pittoresque costume des montagnards, qui faisait valoir à merveille et sa taille élégante et tous ses avantages extérieurs. Ses cheveux châtain-clair, car il n'avait point adopté la mode des perruques, universellement répandue à cette époque, paraissaient encore plus soyeux et plus lustrés à côté de la toque bleue qui les surmontait. Les amples plis du tartan donnaient beaucoup de dignité à sa

gracieuse contenance. Ses yeux bleus lançaient tantôt des éclairs d'enthousiasme, tantôt des lueurs de tendresse, et un air de timidité, qui lui était habituel, donnait plus de douceur à ses traits sans en altérer la grâce ou l'intelligence.

— C'est un bel homme, un très-bel homme, dit Evan Dhu, devenu l'enseigne Maccombich, à l'hôtesse de Fergus, belle veuve d'une quarantaine d'années, à la fois joviale et sensible.

— Assurément, répondit mistresse Flockhart. Mais il n'est certes pas aussi beau que votre colonel.

— Oh ! je ne les compare pas, dit Evan. Seulement je dis que M. Waverley est un garçon bien fait, bien vif et bien adroit, qui n'a pas peur des balles, à ce que je crois, et qui manie fort proprement le bouclier et l'épée. Vich Jan Vohr et moi, nous en savons quelque chose, nous avons fait souvent des armes avec lui à Glennaquoich, les après-midi des dimanches.

— Que Dieu vous pardonne, enseigne Maccombich ! s'écria la puritaine alarmée. Je suis bien sûre pourtant que le colonel ne se permettrait pas une chose comme celle-là !

— Bah ! bah ! mistresse Flockhart, nous sommes jeunes, vous le savez, et jeunes saints font vieux diables.

— Mais irez-vous combattre sir John Cop demain matin, enseigne Maccombich ? demanda la veuve à son hôte

— Certainement, s'il veut bien accepter la bataille. Dent pour dent, œil pour œil, comme Bonan dit à Satan, et que le diable emporte celui qui aura les plus courtes griffes.

— Et le colonel, ira-t-il aussi s'exposer aux baïonnettes ?

— Ah ! je vous en réponds, mistresse Flockhart ; et il se jettera le premier au milieu de la bagarre, par saint Phidre !

— Bonté du ciel !... Et s'il est tué au milieu de ces habits rouges ! s'écria la compatissante veuve.

— Ma foi, si un malheur semblable lui arrivait, mistresse Flockhart, je connais quelqu'un qui n'aurait pas le courage de lui survivre... Mais nous vivons aujourd'hui, ma chère dame, et il nous faut dîner, et Vich Jan Vohr a déjà fermé sa valise, et le baron de Bradwardine arrive là-bas, avec ce vieux poussif de bailli qu'ils appellent Macwhuble, et j'ai une faim de loup, mon excellente hôtesse... Ainsi envoyez Kate à la cave, et habillez-vous vite, car vous savez bien que Vich Jan Vohr ne voudrait pas s'asseoir à table, si vous n'étiez pas assise la première

à la place d'honneur... Ah !... et n'oubliez pas une bonne pinte de brandy, bonne femme.

Ces paroles d'Evan Dhu hâtèrent les préparatifs du dîner. Mistresse Fleckart, souriant dans ses habits de deuil, comme le soleil au milieu des brouillards, et bénissant au fond du cœur une insurrection qui lui procurait l'honneur de dîner en si illustre compagnie, s'assit à table entre Waverley et le baron, ayant en face d'elle le chef des Mac-Ivor, aux deux côtés duquel se placèrent l'homme de paix et l'homme de guerre, le bailli Macwhuble et l'enseigne Maccombich. Le dîner était excellent, et Fergus, exalté par le succès, la jeunesse, l'ambition et l'espoir du triomphe, était d'une gaieté éblouissante et folle, et ne se décourageait nullement à l'idée de rencontrer peut-être un tombeau sur le champ de bataille. Le baron s'était excusé quelque peu pour avoir amené Macwhuble. « C'est mon fidèle compagnon, dit-il, c'est lui qui m'a aidé à trouver l'argent, le nerf de la guerre, que, sans lui, j'aurais eu grand peine à rassembler.

— Comment, c'est vous qui avez formé, à proprement parler, notre seul corps de cavalerie, et vous n'avez pas touché un louis de ceux qu'a apportés la frégate française?

— Non, Glennaquoich, de plus habiles que moi m'avaient devancé !

— C'est un véritable scandale, s'écria le jeune Highlandais, mais vous partagerez avec moi ce qui me reste de mon subside.

Waverley, en rougissant, fit avec instances la même proposition au baron.

— Merci, mes bons enfants, répliqua le vieil officier, mais je serais désolé d'alléger votre *peculium*. Macwhuble m'a trouvé la somme qui m'est nécessaire.

Ici le bailli toussa, rougit, s'agita sur sa chaise, et déclara enfin, après de nombreux préliminaires, que la Banque avait transféré ses espèces dans le château, que Sandré Goldié, l'orfèvre, ferait sans doute tout ce qu'il pourrait pour Son Honneur, mais qu'il fallait du temps pour trouver de l'argent, et que si Son Honneur Glennaquoich ou M. Waverley...

— Assez, monsieur, interrompit le baron d'un ton sévère, qu'il soit fait comme je vous l'ai ordonné avant dîner, et que l'on ne m'en parle plus.

Le bailli, déconcerté dans ses desseins par cette formelle rebuffade, se tourna alors vers Fergus, et lui insinua que si Son Honneur avait

plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour faire la campagne, qu'il n'avait qu'à le déposer entre ses mains et qu'il le placerait en toute sûreté et à grands profits.

A cette proposition, Fergus éclata de rire. Mille grâces, bailli, répondit-il, aussitôt qu'il eut repris haleine, mais notre coutume, à nous soldats, est de confier nos fonds à notre hôtesse. Tenez, mistresse Flockhart, continua-t-il en tirant cinq à six pièces d'or d'une bourse bien garnie, et en jetant la bourse elle-même, avec son contenu dans le tablier de la veuve.

— Soyez mon banquier si je vis, et mon exécuteur testamentaire en cas de mort. Seulement, dans ce cas, je vous recommande de récompenser libéralement les pleureuses qui chanteront le plus beau coronach en l'honneur du dernier Vich Jan Vohr.

— Ceci, dit alors le baron, est le *testamentum militare* qui, chez les Romains, était le privilége de...

Mais le cœur compatissant de mistresse Flockhart avait été douloureusement attendri par les paroles de Fergus ; elle éclata en sanglots au milieu de ce nouveau discours, et refusa obstinément le legs du colonel, qu'il fut obligé de reprendre.

Le bailli Macwhuble fut encore tenté de se mêler à cette affaire, car lorsqu'il était question d'argent, il pouvait difficilement rester muet. Il ferait bien de porter cet or à miss Mac-Ivor, en cas de mort ou d'accident de guerre. On pourrait en faire une *mortis causa*, donation en faveur de la jeune demoiselle ; un seul trait de plume serait suffisant.

— La jeune demoiselle, répondit Fergus, aurait, si ce malheur arrivait, d'autres choses dans l'esprit que ces misérables louis d'or. Il y a des chagrins qui font oublier la gêne et la misère, et celui de ma pauvre Flora... Il s'arrêta ici, et toute la compagnie témoigna la part qu'elle prenait à son émotion. Le baron pensa naturellement à sa fille, et une grosse larme vint rouler dans ses yeux. S'il m'arrive malheur, soyez juste envers Rose, Macwhuble, vous qui avez tous mes papiers et connaissez toutes mes affaires.

Le bailli avait un cœur d'homme, après tout, quoique les chiffres et les écus y tinssent une bonne place. Il ne manquait point de sentiments honorables et même affectueux, surtout lorsqu'il s'agissait du baron ou de sa jeune maîtresse. A ces paroles de Bradwardine, il éclata donc en sanglots, disant en même temps, d'un ton lamentable : Si ja-

mais ce jour fatal venait, et si Duncan Macwhuble n'avait qu'un fétu de paille, il le partagerait avec miss Rose... Et du reste, il gratterait le parchemin avec ses dents et la terre avec ses ongles, plutôt que de voir la belle baronnie de Bradwardine et Tully-Veolan, avec le manoir et bastion, les champs, les bois, les marais (il sanglotait à chaque pause), les bâtiments, les granges, les pigeonniers, le droit de filet et de nasse dans le lac de Veolan, le droit de pâturage dans la plaine, la chapelle et le presbytère *et annexis et connexis*, et toutes les dépendances et appendices quelconques, situées dans la paroisse de Bradwardine et le comté de Perth, venaient à passer des mains de la fille de mon maître dans celles de cet Imchgrabitt, qui n'est qu'un whig et un hanovrien, et devraient être administrées par son agent, Janni Howie, qui n'est pas seulement capable d'être un savetier, et encore moins un bailli.

Le commencement de cette longue lamentation avait attendri les assistants, mais la fin leur fit pousser un bruyant éclat de rire. « Tranquillisez-vous, bailli, répliqua l'enseigne Maccombich. Imchgrabitt et Janni Howie, et tous les autres Hanovriens devront faire place à ceux qui ont les plus longues claymores.

— Et ceux-là, ce sera nous, bailli, ajouta Fergus qui entonna, ce refrain à voix haute :

Nous les paierons avec le métal de nos grèves
Hillibulero, bullen a la.
Vous voulez des louis; venez compter nos glaives:
Lero, le ro bullen a la.
Dettes et créanciers, alors, tout se taira,
Hillibulero bullen a la ;
Car l'homme ainsi payé plus ne réclamera,
Lero, lero, bullen a la.

Allons, bailli, ne vous affligez pas, et videz joyeusement votre verre, le baron rentrera sain et sauf à Tully-Veolan, et unira à sa baronie les terres de Killanvrit, puisque cet indigne poltron ne veut pas se prononcer pour le prince comme le font les gentilshommes.

Ici mistresse Flockhart, dont l'émotion s'était enfin calmée, se leva en annonçant à ses hôtes qu'elle allait leur préparer le thé, et les laissa à leur conversation, qui roula principalement sur les événements probables de la prochaine campagne.

XL

LE BAL.

Bientôt après, l'enseigne Maccombich se rendit au camp pour accomplir quelques devoirs de sa charge, et le bailli Macwhuble se retira, afin d'aller faire sa digestion dans quelque maison de change, tandis que Waverley, en compagnie du baron et du jeune chef, se dirigeait vers le palais d'Holyrood, où ils furent annoncés en pénétrant dans le vaste et splendide vestibule.

On sait qu'un grand nombre de gentilshommes de haute naissance, d'éducation et de grande fortune prirent part à la fatale insurrection de 1745. Les dames de la haute société écossaise adoptèrent en général avec un très-vif enthousiasme, la cause de ce beau jeune prince, qui se confiait ainsi à la bravoure et à la loyauté de ses concitoyens, et qui semblait être plutôt un héros de romans qu'un personnage politique. Il n'était donc point étonnant qu'Edward, qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans sa solitude de Waverley-Honour, se sentît ébloui par la grâce et la magnificence de la scène que présentaient aux regards les vastes appartements de ce palais jadis désert.

Les yeux du jeune homme n'errèrent pas longtemps dans la foule avant d'y rencontrer l'objet de son attachement. A l'une des extrémités du salon, Flora Mac-Ivor, qui s'était levée, retournait en ce moment à sa place, près de laquelle Rose Bradwardine se trouvait assise. C'était sur elle que se concentraient en grande partie l'attention et l'admiration des assistants, car elles brillaient certainement au premier rang des plus jolies femmes de la compagnie. Le prince leur témoignait beaucoup d'égards, à Flora surtout, avec laquelle il avait dansé; distinction qu'elle devait sans doute à son éducation étrangère, et surtout à la parfaite connaissance qu'elle possédait du français et de l'italien.

Lorsque l'agitation qui suit d'ordinaire la fin de la contredanse, fut un peu calmée, Edward suivit Fergus, qui s'approchait de l'endroit où miss Mac-Ivor était assise. Le sentiment d'espoir qu'il avait entretenu jusqu'alors en l'absence de la femme aimée, semblait s'évanouir en sa présence ; Waverley s'avouait instinctivement qu'il s'était nourri d'illusions, de rêves et de chimères. Les yeux baissés, les joues pâlissantes, il s'avançait à travers la foule avec les sensations pénibles d'un con-

damné à mort qui, entraîné par la charrette fatale vers le lieu de l'exécution, ne perçoit plus qu'indistinctement les mouvements de la multitude qui se presse sous ses yeux, et les bruits divers qui frappent ses oreilles.

Flora parut très-légèrement troublée à son approche : « Je vous amène un fils adoptif du clan d'Ivor, dit Fergus.

— Et, répondit-elle, je le reçois comme un second frère!

Elle appuya sur ce dernier mot d'une façon presqu'insensible, qui aurait échappé à toute autre oreille qu'à celle qui étudiait si avidement jusqu'aux moindres inflexions de sa voix. Il y avait, dans le ton et les manières de la jeune fille quelque chose qui disait clairement : « Je n'accorderai jamais à Waverley aucun titre plus intime. » Edward s'arrêta salua, et regarda Fergus, qui se mordait les lèvres, mouvement de colère qui prouvait que, lui aussi, avait interprété les paroles de sa sœur dans le même sens que son ami : Hélas! voici la fin de mes songes! Telle fut, en ce moment, l'unique pensée de Waverley, pensée si accablante et si douloureuse, qu'elle suffit pour bannir de ses joues et de ses lèvres jusqu'à la dernière goutte de sang.

— Grand Dieu !... il n'est pas encore rétabli! s'écria Rose Bradwardine.

Ces paroles, prononcées par la jeune fille avec une vive émotion, furent entendues par le chevalier lui-même qui, prenant Waverley par la main, lui demanda affectueusement des nouvelles de sa santé, et ajouta qu'il avait quelques questions importantes à lui faire. Faisant donc un violent et courageux effort, que les circonstances rendaient nécessaires, Waverley reprit un peu de calme, et suivit le chevalier dans un autre appartement. Là, le prince lui adressa en effet quelques questions concernant les principales familles d'Angleterre, et, en dépit des réponses confuses et incohérentes que lui fit d'abord le jeune homme, continua l'entretien avec une bonté charmante, jusqu'à ce que Waverley eût regagné toute sa présence d'esprit. Mais il avait visiblement un autre motif pour prolonger la conférence, si l'on en juge par ces paroles, avec lesquelles il termina l'entretien : Il m'est permis, dit-il, de vous avouer que j'ai reçu les confidences d'une aimable dame. Vous voyez, M. Waverley, que je sais tout, et je vous assure que je porte beaucoup d'intérêt à cette affaire... Mais, mon bon ami, tâchez, s'il est possible, de dissimuler vos sentiments. Il y a ici beaucoup d'yeux

qui peuvent voir aussi clair que les miens, mais toutes les voix seront moins discrètes et moins prudentes que la mienne.

Waverley résolut de se conformer à la sage recommandation du prince... Faisant donc sur lui-même un courageux effort pour se montrer digne de la confiance que son nouveau maître lui avait témoigné, il écouta, en outre, la voix de son amour propre et de sa dignité personnelle, en se déterminant à prouver à Flora qu'il ne se laisserait point abattre par les dédains d'une beauté hautaine et capricieuse. Du reste, le temps et les circonstances exigeaient qu'il se montrât résolu, actif et de bonne humeur. Si, au milieu de ce cercle brillant, il avait été le seul triste et découragé, à la veille d'une bataille n'aurait-il pas, en quelque sorte, fourni un nouvel aliment aux calomnies qui avaient déjà terni sa réputation naissante? Notre héros n'aurait voulu, pour rien au monde, donner une pareille satisfaction à ses ennemis.

Sous l'influence de ses sensations diverses, et encouragé par un sourire d'approbation que lui adressa le prince au moment où il le quitta pour se mêler aux divers groupes, Waverley se livra sans contrainte à la vivacité de ses réflexions, de sa conversation, de son éloquence, et captiva aisément l'attention de la compagnie. L'entretien prit, par degré, la tournure qui lui permettait le mieux de déployer ses talents et les agréments de son esprit. A la veille du combat, toutes ces imaginations ardentes, jeunes et aventureuses, étaient vivement et brillamment surexitées; elles devenaient accessibles à toutes les nobles impressions, à la poésie elle-même, et à l'éloquence entraînante et douce qui en découle. Waverley se trouvait donc, par conséquent, dans sa véritable sphère. Tantôt il se laissait aller jusqu'aux sentiments les plus délicats, jusqu'aux rêveries les plus douces, tantôt il éblouissait ses auditeurs par ses saillies étincelantes de verve et de gaité. On fit cercle autour de lui; beaucoup de dames cessèrent de danser et se mêlèrent au groupe dont le beau gentilhomme anglais formait le centre. Il fut présenté à plusieurs personnages du plus haut rang, et ses manières gracieuses et distinguées n'étant plus gênées par l'effet de la timidité qui lui nuisait habituellement, lui attirèrent l'approbation générale.

Flora Mac-Ivor parut être la seule dame de la compagnie qui traitât Waverley avec un certain degré de réserve et de froideur; peut-être, en le retrouvant soudain si brillant, si fêté, si aimable, regretta-t-elle quelque peu de l'avoir éloigné d'elle pour toujours; elle avait en

effet, jadis, reproché à Waverley cette mauvaise honte qui le privait si souvent d'une partie de ses avantages. Mais, même en ce cas, ses regrets ne furent que passagers, car diverses circonstances qui étaient survenues depuis le jour où elle s'était séparée du jeune homme, avaient rendu la résolution de Flora à son égard décisive et irrévocable.

Mais Rose Bradwardine, au contraire, l'écoutait de toute son âme. Lorsque Waverley parlait, l'oreille de la jeune fille n'était remplie que du son de sa voix ; lorsque d'autres lui répliquaient, les yeux de la jeune fille l'observaient à leur tour, et semblaient attendre sa réponse. Rien n'était aussi désintéressé, aussi pur, que cette jouissance de la gentille Rose, sans une seule pensée jalouse, sans aucun sentiment inquiet, douloureux ou égoïste, elle se livrait au plaisir d'entendre les applaudissements que l'on prodiguait à son ancien ami.

— Je ne le reconnais pas, en vérité, disait le baron au chevalier, qui lui faisait remarquer l'entrain et la vivacité de Waverley. Si Votre Altesse l'avait vu comme moi rêvant et sommeillant à demi, à Tully-Veolan, comme un hypochondriaque ou un léthargique, ainsi que le dit l'anatomie de Burton, elle se demanderait d'où il a pris soudain toutes ses séduisantes allures et ses joyeusetés.

— C'est, je le crois, disait Fergus, l'influence du costume. J'ai toujours connu Waverley, à la vérité, pour un jeune homme de sens et d'honneur, mais il se montrait très-distrait et très-indolent d'ordinaire.

— Nous devons lui être d'autant plus reconnaissants, dit le prince, pour avoir ainsi réservé pour cette occasion des qualités que ses plus intimes amis ne lui avaient jamais soupçonnées. Mais, messieurs, la soirée avance, veuillez conduire les dames dans la salle voisine, et accepter quelques rafraîchissements préparés à votre intention. En parlant ainsi, le chevalier ouvrit la marche, et alla se placer sous un dais, au haut bout d'immenses tables dressées pour les nombreux convives. Au bout d'une heure environ, les musiciens jouèrent le vieil air qui forme le signal du départ, dans toutes les fêtes en Ecosse.

— Bonsoir! dit le chevalier en se levant. Que la joie et la paix restent avec vous! Bonsoir, aimables dames qui avez si gracieusement accueilli un prince exilé! Bonsoir, mes vaillants amis; puissent les plaisirs que nous avons éprouvés ce soir, être un présage et un avant-goût de toutes les joyeuses et glorieuses fêtes que nous passerons encore, dans notre palais d'Holyrood.

Plus tard, chaque fois que le baron de Bradwardine, dans sa vieillesse, rappelait à quelque ami cet adieu du chevalier, il ne manquait jamais d'ajouter, d'un ton mélancolique :

Audiit, et voti Phœbus succedere partem,
Mente dedit ; partem volucres dispersit in auras.

— Ce qui, ajoutait-il, est traduit de cette façon en anglais, pa mon ami Bangour.

« La moitié de cette prière trouva grâce aux oreilles de Phébus ; l'autre moitié s'envola sur les ailes des vents.

XLI

EN MARCHE.

Il était assez tard, le lendemain matin, lorsque Waverley rêvant des salles et des tours de Glennaquoich, s'éveilla aux sons du pibroch, retentissant dans la cour sous les doigts et les lèvres du joueur de cornemuse. Presque aussitôt, le bruit des pas de Callum-Beg se fit entendre dans son appartement. « Votre Honneur veut-il se lever ?... Vich Jan Vohr et le Prince sont déjà allés au Parc Royal... Il y a bien des braves gens qui vont maintenant sur leurs jambes, et qui seront portés sur les bras d'autrui avant que la nuit soit venue. »

Waverley se hâta de s'habiller, avec l'aide de Callum, qui lui enseigna la manière d'ajuster et de draper son costume. Son page lui annonça, en outre, que son porte-manteau était arrivé de Doune, et qu'on l'avait placé dans le fourgon aux bagages, avec la valise de Vich Jan Vohr, et notre héros ne put s'empêcher de se rappeler avec regret les papiers mystérieux qui lui échappaient toujours, au moment où il croyait pouvoir les saisir.

— Mais, Callum, où pourrai-je me procurer un cheval ? demanda-t-il à son guide au moment où ils s'approchaient de l'extrémité de la Canougate.

— Ah ! le diable le sait peut-être, mais moi, je n'en sais rien. En attendant, Vich Jan Vohr va à pied à la tête de son clan, avec son bouclier à l'épaule (sans parler du Prince qui fait de même), et je crois bien que le mieux serait de faire comme eux.

— C'est ce que je ferai, Callum. Donnez-moi mon bouclier... Là !... est-ce bien ?... De quoi ai-je l'air ?

— Oh ! tout à fait bien, juste comme il faut... On dirait le grand montagnard qui est peint sur l'enseigne de Luckie Middlemass, répondit Callum, avec l'intention véritable de faire un compliment à son nouveau maître, car, à ses yeux, l'enseigne de Luckie Middlemass était un vrai chef d'œuvre de l'art. Mais Waverley, peu flatté de cette comparaison, ne se hasarda plus à adresser d'autres questions à son page.

Bientôt le jeune homme eut laissé derrière lui les faubourgs sombres et fangeux de la capitale, il gravit l'éminence appelée Colline Saint-Léonard, et découvrit alors à ses pieds la belle et large vallée qui s'étend entre les collines du sud et la montagne du siége d'Arthur. Elle était alors occupée tout entière par l'armée des Highlandais, qui se préparait au départ. Rien ne saurait donner une idée de la majesté et de l'attrait pittoresque de cette scène guerrière. Les rocs qui forment l'arrière-plan et la voûte du ciel elle-même, retentissaient du son des cornemuses invitant, chacune de sa note particulière, le chef à se placer à la tête des hommes de son clan. Les montagnards, quittant précipitamment leur couche de verdure étendue sous le vaste dais des cieux, se pressaient, se mêlaient en bas, sous les yeux d'Edouard, comme un essaim d'abeilles sortant en désordre de leur ruches, puis, après quelques instants d'apparente confusion, se groupaient en corps réguliers, pour exécuter les mouvements militaires. Il n'y avait point dans ce camp improvisé, de tentes à plier, de canons à placer en longues files, mais au loin, les tartans agités par la brise, les plumes flottantes, et les bannières de diverses couleurs, attiraient les regards par leurs teintes variées, qui tranchaient brillamment sur le bleu du ciel et sur la verdure du gazon.

A la fin, cette multitude confuse et hésitante se forma en une étroite et sombre colonne d'une grande longueur, s'étendant sur tout le parcours de la vallée. Au front de cette colonne, se déployait l'étendard du chevalier, portant sur un fond blanc une croix rouge, avec cette inscription : *Tandem triumphans.* Le peu de cavalerie dont pouvait disposer cette armée improvisée, était placé à l'extrême avant-garde ; quelques retardataires, parmi lesquels Waverley reconnut Balmawhapple et son lieutenant Jinker, sortaient en toute hâte des barrières d'Edimbourg, et faisaient galoper leurs chevaux pour rejoindre leurs confrères.

Tandis que Waverley considérait attentivement cet intéressant spectacle, rendu plus émouvant encore par les décharges d'artillerie qui tonnaient par intervalles autour du fort, Callum lui représenta que le clan de Vich Jan Vohr était placé presque en tête de la colonne, et que, pour le rejoindre, il leur faudrait marcher vivement. Ainsi rappelé à son devoir, le jeune homme se hâta de descendre, non sans avoir jeté un dernier regard sur le sombre nuage de combattants qui se pressait au-dessous de lui. Cette impression de grandeur et de majesté s'effaçait cependant en partie, lorsqu'on venait à considérer de près les troupes qui composaient cette armée. Les hommes d'élite de chaque clan étaient soigneusement armés d'épées, de boucliers et de fusils, auxquels tous ajoutaient le dirk ou poignard écossais, et quelques-uns, le pistolet d'acier. Ceux-ci étaient les parents du chef, les petits propriétaires, etc., et il aurait été difficile de rencontrer, dans aucune armée de la chrétienté des soldats plus fiers, plus intrépides, plus vigoureux, chez lesquels se manifestât, à un plus haut degré, le sentiment de la dignité personnelle joint à ceux de la loyauté et de la bravoure.

Mais à la suite de ces hommes d'élite, venaient les individus d'un rang inférieur, les paysans highlandais, misérables d'aspect, chétifs de taille, mal vêtus, plus mal armés, sortes d'Ilotes que chaque clan traînait après lui ; les Mac Couls servant héréditairement les Stewarts d'Ittpim, les Macbeths sujets des Morays et du clan Dounochy, et une foule d'autres de cette espèce qui ne se présentaient sur le champ de bataille que dans la plus misérable condition.

Il résultait de ceci que, tandis que les avant-gardes de chaque corps étaient admirablement organisées et armées, l'arrière-garde de chacun d'eux ressemblait à une troupe de bandits. Celui-ci portait une hache à fendre le bois ; un autre un sabre sans fourreau ; ici se voyait un fusil sans batterie ; là, une lame de faulx plantée toute droite au bout d'une perche ; quelques combattants enfin n'avaient que leurs poignards, ou même des pieux, des bâtons enlevés des haies. L'aspect sauvage et inculte de ces hommes, qui, pour la plupart, témoignaient un étonnement inouï en voyant les productions les plus ordinaires des arts domestiques, avait excité une surprise extrême dans les Basses-Terres, mais y avait, en même temps, excité la terreur. Il semblait, aux habitants de ces fertiles provinces, qu'une armée de nègres africains ou d'Indiens Esquimaux, eût soudain surgi des montagnes de

leur contrée natale. Il était donc fort naturel que Waverley qui, jusqu'alors n'avait éprouvé qu'un enthousiasme fort modéré pour la cause de la famille exilée, se sentît consterné et ébranlé en considérant l'audace excessive de cette armée composée de quatre mille hommes tout au plus, dont la moitié seulement était armée, et qui se proposait de changer le destin et la royale dynastie de l'empire britannique.

Tandis que notre héros s'avançait auprès de la colonne encore stationnaire, on déchargea, à l'arrière-garde, un gros canon en fer, la seule pièce d'artillerie que possédât une armée qui méditait une si importante révolution. Le chevalier avait exprimé le désir de laisser en arrière cette pièce inutile, mais, à sa grande surprise, les chefs highlandais l'avaient supplié de la conserver, représentant que leurs hommes des clans, peu accoutumés à l'artillerie, attachaient une importance extrême à la possession de cette pièce de campagne qui, selon eux, contribuerait essentiellement à la victoire. Deux ou trois artilleurs français étaient donc spécialement attachés au service de cette lourde machine militaire, qui était traînée par une longue file de poneys highlandais, et qui, au reste, ne servit jamais qu'à donner des signaux.

A peine se fut-elle fait entendre en cette occasion, que la colonne tout entière se mit en mouvement. Un immense cri de joie retentit dans les airs, et se perdit dans la clameur aiguë des cornemuses ; puis fut, à son tour, étouffé par le bruit des pas de tous ces hommes commençant à s'ébranler. Les bannières étincelèrent au soleil en s'agitant, et la longue colonne sombre s'avança lentement dans la direction des roches basaltiques qui avoisinent le petit lac de Duddington.

XLII

UN INCIDENT SUIVI DE RÉFLEXIONS AMÈRES.

Lorsque Waverley atteignit l'endroit de la colonne où se trouvaient les hommes du clan de Mac-Ivor, ceux-ci, pour lui faire honneur, s'arrêtèrent, formèrent le carré, et le reçurent au son des cornemuses et aux cris de joie de tous ceux qui le connaissaient personnellement, et qui étaient charmés de le voir revêtu de leur costume.

En vérité, dit un montagnard d'un clan voisin à Evan Dhu, vous criez comme si c'était votre chef qui fût venu à vous.

— Si ce n'est pas Bran, c'est du moins le frère de Bran, répondit Maccombich, en citant un proverbe.

— Ah! oui! c'est le beau gentilhomme saxon qui doit épouser lady Flora.

— Qu'il l'épouse ou non, cela ne regarde ni vous ni moi, Gregor.

Fergus alors s'approcha pour embrasser cordialement le nouveau volontaire, et pour s'excuser à lui du petit nombre des hommes de son bataillon (qui ne comprenait que trois cents hommes), en lui disant qu'il en avait envoyé un certain nombre, comme bandes détachées.

Fergus, en effet, par la défection de Donald Bean Lean, avait perdu le secours d'une trentaine de hardis combattants qu'il avait toujours espéré avoir sous ses ordres. Bon nombre de ses adhérents avaient aussi dû se rendre sous les drapeaux de leurs chefs respectifs. Mais on était obligé de reconnaître du moins que le bataillon de Vich Jan Vohr, par son aspect, son équipement, ses armes, et son extrême habileté, pouvait être compté au nombre des troupes d'élite de Charles-Edouard. Le vieux Ballenkeiroch aidait Fergus en qualité de major, et se joignit aux autres officiers pour faire à Waverley la réception la plus cordiale.

L'armée écossaise, après avoir quitté le village de Duddingston, suivit quelque temps la grand'route entre Edimbourg et Haddington, puis, quittant les plaines qui s'étendent jusqu'à la mer, se rapprocha de l'intérieur des terres, et alla occuper les chemins élevés qui suivent la crête de Carberry-Hill, voulant, par ce moyen, dominer la basse route que les troupes du gouvernement devaient suivre, et qu'elle pouvait ainsi attaquer à son avantage. Elle fit halte quelques heures à Carberry-Hill, afin que les hommes pussent prendre du repos, et dans ce moment un messager arrivant en toute hâte, pria Mac-Ivor de se rendre auprès du prince, car une escarmouche venait d'avoir lieu entre les postes avancés de l'armée des Highlandais et quelques détachements de cavalerie ennemie, et l'on assurait que le baron de Bradwardine avait fait plusieurs prisonniers.

Waverley se hâta d'avancer pour satisfaire sa curiosité, et remarqua bientôt cinq ou six cavaliers couverts de poussière qui galopaient en avant, pour annoncer que l'ennemi était en marche à l'ouest dans la direction de la côte. Au moment où il passait auprès d'une misérable hutte placée au bord de la route, il crut entendre un gémissement faible exhalé dans cette direction. Il s'arrêta pour écouter; alors lui parvinrent les accents confus d'une voix défaillante et fréquemment in-

terrompue qui, dans le langage de sa province natale, s'efforçait de répéter le *Pater*. Edward se pencha, pénétra dans la hutte et, à cause de l'obscurité, ne put d'abord y apercevoir qu'une sorte de paquet de drap rouge, car ceux qui avaient dépouillé le blessé de ses habits et de ses armes, lui avaient laissé le manteau de dragon dont il était enveloppé.

— Pour l'amour de Dieu, donnez-moi de l'eau, une seule goutte d'eau, murmura le mourant, lorsqu'il entendit retentir le pas de Waverley.

— Vous en aurez, répondit celui-ci. Et portant le blessé dans ses bras jusqu'à la porte de la hutte, il approcha sa gourde de ses lèvres.

— Il me semble que je connais cette voix, dit le blessé!... Mais, non, continua-t-il en jetant des regards étonnés sur le costume dont Edward était revêtu, ce ne peut être là notre jeune squire.

C'était là le nom par lequel on désignait ordinairement Edward à Waverley-Honour, et l'accent avec lequel ce mot fut prononcé réveilla mille souvenirs confus dans l'esprit du jeune homme.

— Houghton! est-ce bien vous? s'écria-t-il, en considérant avec stupeur ces traits bien connus, que l'approche de la mort avait déjà défigurés.

— Je croyais ne plus entendre la voix d'un compatriote avant de mourir! dit le blessé, car ils m'ont laissé là pour mourir ou pour vivre comme je le pourrais, lorsqu'ils ont vu que je ne voulais rien leur dire sur la force du régiment... Mais, ô squire, pourquoi nous avez-vous quittés pendant si longtemps? pourquoi nous avez-vous laissé tenter par ce maudit Ruffin?... nous vous aurions suivi à travers l'eau et le feu, je vous assure.

— Ruffin?... Quel Ruffin?... Je vous proteste, Houghton, que vous avez été indignement trompé.

— Hélas! je l'ai souvent pensé, même quand ils nous montraient votre cachet. Mais, de cette façon, Tunins a été fusillé, et moi, j'ai perdu mon grade.

— Ne vous fatiguez pas à parler, Houghton, je vais vous chercher un chirurgien.

En ce moment, Mac-Ivor s'approchait, revenant d'un conseil de guerre qui venait d'être tenu au quartier-général : Excellentes nouvelles, cria-t-il, nous nous battrons avant deux heures... Venez, Waverley, il nous faut être aux premiers rangs.

— Un moment, Fergus, ce pauvre prisonnier se meurt. Où trouverai-je un chirurgien ?

— Ah ! c'est ce que je ne saurais vous dire. Nous n'en avons point avec nous, sauf deux ou trois Français qui ne sont tout au plus que des garçons apothicaires.

— Mais ce malheureux mourra, rien que par la perte de son sang, faute de secours.

— Pauvre garçon, murmura Fergus, avec une expression de compassion momentanée. Mais, ajouta-t-il, des milliers d'hommes parmi nous, d'ici à ce soir, subiront le même destin; ainsi, laissez-le, venez vite.

— Je ne puis pas le quitter ; c'est le fils d'un des tenanciers de mon oncle.

— Oh ! si c'est un homme à vous, il faut en prendre soin; je vais vous envoyer Callum ; mais, cent milliers de mille diables ! ajouta le chef impatienté, à quoi pense ce Bradwardine, un vieux soldat pourtant, qui s'avise de nous mettre des mourants sur les bras ?

Callum accourut sur le champ avec sa vivacité habituelle. Waverley, du reste, gagna infiniment dans l'esprit de tous les Highlandais de sa compagnie ; ils déclarèrent unanimement que sa conduite était celle d'un chef humain et attentif, qui méritait l'attachement de son peuple, pour prendre un soin tellement paternel de ses *suivants* ou tenanciers, dans le langage des montagnards d'Écosse.

Mais tous les soins étaient inutiles ; au bout d'un quart d'heure environ, le pauvre Humphry rendit le dernier soupir, priant son jeune maître, lorsqu'il retournerait à Waverley-Honour, d'avoir soin du vieux Job Houghton et de sa femme, et le conjurant de ne pas combattre avec ces sauvages en jupons, contre la vieille Angleterre. Waverley, alors vivement ému à ce spectacle d'une agonie qu'il avait sous les yeux pour la première fois, ordonna à Callum de ramener le corps dans la hutte, et le jeune montagnard lui obéit promptement, non sans avoir d'abord fouillé les poches du défunt qui, malheureusement, avaient déjà été vidées. Il s'empara de son manteau néanmoins, et, avec la subtilité et la finesse d'un épagneul cachant un os, il l'enfouit sous un monceau de bruyères, se promettant bien de reconnaître l'endroit et de le reprendre, s'il avait le bonheur de revenir, car le manteau du mort ferait une excellente jaquette pour sa vieille mère Elspeth.

Cette dernière entrevue avec son ancien sergent et son fidèle tenancier, fit sur l'esprit de Waverley l'impression la plus douloureuse. Il était clair, d'après les révélations du mourant, que les mesures prises par le colonel Gardiner lui étaient prescrites par ses devoirs et par la plus sévère équité, puisqu'on venait au nom d'Edward, exciter les soldats de son régiment à la révolte. Houghton avait aussi parlé de son cachet, et il se rappela alors l'avoir perdu dans la caverne de Donald Bean Lean. Il était clair que ce rusé coquin s'en était servi pour favoriser ses intérêts personnels en suscitant, dans le régiment, des complots et des intrigues. Le paquet de papiers qu'Alice avait glissé dans sa valise, contiendrait sans doute quelques éclaircissements à ce sujet. Mais c'était surtout la douloureuse exclamation du mourant : Ah ! squire, pourquoi nous avez-vous quittés? qui résonnait sans cesse, comme un glas funèbre, à ses oreilles.

— Oui, disait-il, j'ai agi à votre égard avec une insouciance égoïste et cruelle, je vous ai arrachés à vos champs paternels, à la protection d'un maître généreux, et lorsque je vous ai eu placés à ma suite sous le joug d'une discipline rude et sévère, je m'y suis dérobé, et vous en ai laissés, seuls, supporter le fardeau. O indolence et indécision d'esprit ! si vous n'êtes pas des vices en vous-mêmes, combien de fautes et de malheurs vous préparez sans qu'on puisse faire autre chose que de s'en repentir !

XLIII

LA VEILLE DU COMBAT.

Quoique l'armée écossaise eût, ce jour-là, marché fort vite, le soleil s'inclinait déjà au bord de l'horizon, lorsqu'elle eût atteint la crête des hauteurs qui commande la vaste plaine ouverte s'étendant jusqu'à la mer, et dans laquelle sont situés, à peu de distance l'un de l'autre, les petits villages de Seaton et de Cokenzei, et le gros bourg de Preston. Une large route au sortir de ce dernier village serpentait dans le défilé qui séparait les files des collines ; c'était celle-ci que le général anglais avait choisie d'abord, parce qu'elle était plus propre au déploiement de sa cavalerie, et ensuite parce qu'il espérait y rencontrer de front l'armée ennemie au sortir d'Edimbourg. Mais nous avons vu déjà que les ordres très-sages du chevalier, ou de ceux qui lui servaient de

conseils, avaient fait quitter cette route à son armée pour occuper les hauteurs qui la dominent.

Lorsque les Highlandais arrivèrent sur la crête des hauteurs, ils se formèrent immédiatement en ligne de bataille. Au même instant, l'avant-garde de l'armée anglaise parut, débouchant d'entre les vergers et les haies de Scaton, pour occuper la plaine, l'espace qui séparait les deux armées n'ayant qu'un demi mille environ de largeur. Waverley aperçut distinctement les régiments de dragons sortir des défilés les uns après les autres, et s'arrêter dans la plaine, faisant face à l'armée du prince. Vinrent ensuite les batteries de campagne, qui furent mises en rang et pointées dans la direction des hauteurs. Trois ou quatre régiments d'infanterie marchant en colonnes, leurs armes lançant des éclairs et leurs baïonnettes ne formant qu'une longue haie d'acier, firent également demi-tour, et se placèrent en face des Highlandais. Un second train d'artillerie, avec un autre régiment de cavaliers, fermait la marche et vint former l'aile gauche de la ligne de bataille, tournée du côté du sud.

En avançant, les troupes anglaises qui étaient fort animées, firent entendre un hurrah formidable, et déchargèrent un ou deux de leurs canons sur un poste avancé des Highlandais. Ceux-ci, dont, au même instant, l'armée se formait en bataille sur la crête des collines, y répondirent par une immense clameur qui fut, sur toutes les hauteurs d'alentour, répétée par les échos. En même temps, les impétueux montagnards voulaient s'élancer, devançant le signal de l'attaque, mais la pente du coteau, par laquelle ils auraient dû descendre, était marécageuse, humide, coupée par des haies, par des murs de pierre et par un large et profond bourbier. Ces obstacles auraient exposé les assaillants à un terrible feu de mousqueterie, avant qu'ils eussent atteint l'ennemi qu'ils devaient hacher de leurs glaives. Les chefs de l'armée highlandaise durent donc employer toute leur autorité pour modérer l'ardeur de leurs troupes ; quelques tirailleurs seulement furent envoyés sur les flancs du coteau pour opérer une reconnaissance.

Le spectacle qui s'offrit alors, des extrémités de la plaine au sommet de la montagne, était marqué par une majesté grandiose et un dramatique intérêt. Au front des deux armées, s'observant l'une et l'autre comme deux gladiateurs dans l'arène, les principaux officiers et l'état-major des deux armées passaient rapidement ou se tenaient en avant des lignes, étudiant la position de l'ennemi à l'aide de leurs

longues-vues, et donnant des ordres à des aides-de-camp qui partaient au grand galop. La petite plaine qui séparait les deux armées était, de temps en temps, le théâtre d'escarmouches entre les tirailleurs des deux armées, et on voyait, par intervalles, un bonnet ou un chapeau tomber, tandis que le blessé ou le mort était emporté entre les bras de ses camarades. Les paysans des hameaux voisins se montraient timidement à distance, curieux de voir l'issue de cet engagement, et dans la baie, à une petite distance, stationnaient deux vaisseaux portant le pavillon anglais, et dont le pont et les vergues étaient couverts d'une foule de spectateurs.

Lorsque cette pause solennelle eut duré quelques instants, Fergus et l'un des autres chefs reçurent l'ordre de détacher leurs clans vers le village de Preston, afin de menacer le flanc droit de l'armée de Cape, et de le contraindre à changer sa position. Pour exécuter ces ordres, le chef de Glennaquoich se trouva posté dans le cimetière de Tranent, place très-convenable, fit observer Evan-Dhu, pour tout gentilhomme qui aurait le malheur d'être tué et qui désirerait avoir une sépulture chrétienne. Le général anglais, pour arrêter ce mouvement, détacha deux canons escortés par un régiment de cavalerie. Ils s'approchèrent à ce point que Waverley put aisément reconnaître l'étendard de la compagnie qu'il avait commandée, et entendre le signal bien connu, donné en anglais, par la voix grave et sonore du brave colonel pour lequel il avait jadis éprouvé tant de respect. En cet instant, jetant un regard autour de lui, il vit partout le costume étrange et les figures sauvages des Ecossais auxquels il s'était allié, il les entendit se parler à l'oreille dans leur langage barbare et inconnu, et il considéra tristement son propre costume, si différent de celui qu'il avait porté dans son enfance. Tout ceci lui sembla un rêve horrible, étrange et surnaturel.

— Grand Dieu, se dit-il, suis-je donc infidèle à mon drapeau, traître à ma patrie, ennemi de notre vieille Angleterre, ainsi que le disait ce pauvre Houghton?

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, le colonel s'avança plus près, exposant sa haute taille droite et noble aux coups de l'ennemi. « C'est bon, je puis l'abattre maintenant, » dit Callum levant doucement son fusil à la crête du mur près duquel il se tenait caché, à soixante pieds environ de distance.

Il sembla à Edward qu'un parricide allait être commis en sa présence, car la vue des beaux cheveux blancs et des traits vénérables de

l'officier réveillait en lui le respect qu'il lui portait naguère. Mais avant qu'il eût pu crier : Arrête, un vieux montagnard, qui se tenait couché auprès de Callum Beg, avait mis la main sur le bras de ce dernier : « Inutile de perdre une balle, avait dit le voyant, son heure n'est pas encore venue... Mais pour demain, qu'il prenne garde!... Je vois son linceul lui monter déjà plus haut que les genoux. »

Callum, qui était absolument insensible à toute impression morale, se laissait entièrement dominer par la superstition. Il devint pâle à ces paroles du *Taishatr*, et détourna son arme. Le colonel Gardiner, ignorant le danger qu'il avait couru, se détourna alors et s'en retourna lentement vers sa troupe.

Le reste de la journée fut employé entièrement par les deux armées à exécuter des mouvements stratégiques ; vers le soir elles se préparèrent à passer la nuit sous les armes dans les lignes qu'elles occupaient : « Il n'y aura rien de fait aujourd'hui, dit alors Fergus à son ami Waverley; avant que nous nous enveloppions de nos plaids pour dormir, allons voir ce que fait le baron à l'arrière-garde. »

Lorsqu'ils arrivèrent, ils virent que le vieux gentilhomme, après avoir placé son cordon de sentinelles et envoyé ses patrouilles pour la nuit, avait rassemblé ses hommes autour de lui, et était occupé à leur lire le service de l'église protestante d'Angleterre, l'air recueilli et grave, les lunettes sur le nez, aidé de Sauders Sauderson, qui faisait l'office de clerc.

— Je me suis confessé ce matin, tandis que vous dormiez encore, dit Fergus à l'oreille de Waverley, mais je ne me ferai pas scrupule d'attendre ici que ce digne homme ait fini ses prières.

Edward ne lui répondit que par un signe d'assentiment, et tous deux restèrent jusqu'à ce que le service fut achevé. « Maintenant, mes enfants, dit le baron en fermant le livre, tombez sur ces gens-là, demain matin, avec un bras pesant et une conscience légère... Ce qui adviendra pour nous, nous n'en savons rien. Selon ce qu'a dit Tacite : *In rebus bellicis maximè dominatur Fortuna...* Mais tout du moins, ces pauvres gens de là-bas qui s'en vont coucher tout armés, seront aussi mal à l'aise cette nuit qu'un crapeau sous une herse, tandis que nous serons, nous autres, frais et dispos demain matin... Bonsoir, mes amis... Il y a bien encore une chose qui m'inquiète, mais si les affaires vont bien, je vous le dirai demain, Glennaquoich.

— Qu'est-ce qui peut le tourmenter? se demanda Fergus en se reti-

rant. Sans doute, il veut me parler de Rose... Mais, écoutez, Waverley, voici les Anglais qui placent leurs sentinelles. »

Le roulement du tambour, accompagné du sifflement aigue des fifres, s'éleva alors sur le flanc des montagnes, fut répété par les échos, puis se perdit dans le lointain. Les trompettes de la cavalerie firent entendre les belles notes, pleines et sonores, de la retraite, qui s'éteignirent dans une cadence plaintive, et s'envolèrent sur l'aile des vents.

Les deux amis regardèrent autour d'eux le vaste horizon du ciel sur lequel scintillait une multitude d'étoiles, et la grande plaine silencieuse où flottaient des brouillards légers, à travers lesquels brillaient, comme des fanaux, les feux rouges des avant-postes. Les montagnards aussi nombreux que les feuilles dans la forêt de Valombrosa, couchés à la crête descollines, étaient plongés dans le plus profond sommeil. «Combien de ces braves gens dormiront bien plus profondément encore avant la nuit de demain, murmura Waverley à l'oreille de son ami. »

— Il ne faut point penser à cela, répondit Fergus qui ne songeait qu'à la gloire. Ne voyez que votre glaive et celui qui vous l'a donné ! Il est maintenant trop tard pour réfléchir.»

Bientôt les deux amis enveloppés de leurs plaids étendus sur l'herbe humide, s'arrangèrent pour dormir, bercés doucement par la chanson monotone de Callum Beg qui s'était assis auprès d'eux, car son devoir le tenait attaché à la personne de son maître, et qui faisait entendre à leurs oreilles une longue complainte en langue gaëlique, qui rappelait le murmure du vent.

XLIV

LA BATAILLE.

Lorsque Fergus et son ami eurent dormi quelques heures, on les éveilla en leur disant que le prince les attendait. Ils le trouvèrent entouré de ses principaux officiers et des chefs de clans, assis sur une botte de tiges de pois secs qui, pour cette nuit, lui avait servi de couche. Au moment où Fergus parut, l'assemblée commençait à se disperser : « Courage, mes braves amis, leur dit le chevalier, un fidèle ami s'est offert pour nous guider par une route praticable, quoique étroite et détournée, qui traverse le marais et aboutit à la plaine sur laquelle

est posté l'ennemi. Puisque cette difficulté est surmontée, Dieu et nos épées feront le reste.

Cette déclaration fut accueillie avec une joie unanime, et chaque commandant se hâta d'aller rejoindre ses hommes, afin de les mettre en mouvement. Bientôt l'armée entière fut en marche au milieu de l'obscurité, dans un sentier étroit, coupé et marécageux, dans lequel il lui fallait néanmoins s'avancer en bon ordre. Les Highlandais cependant, par suite de leur genre de vie, pouvaient mieux que toute autre armée étrangère, triompher de cette difficulté.

Le clan de Fergus, après avoir rencontré dans l'obscurité une patrouille de dragons anglais qu'il laissa passer sans lui répondre, atteignit enfin la plaine dont, quelque temps auparavant, on avait enlevé les moissons. Au même instant, l'on entendit les tambours de l'armée ennemie battre la générale. Le reste de l'armée écossaise avait également achevé sa descente, elle se partagea en deux lignes s'étendant du marais à la mer. L'une était la colonne d'attaque et l'autre la réserve. Le prince, qui avait d'abord témoigné l'intention de se placer en tête de la ligne extérieure et de charger au premier rang, avait été, à grand peine, retenu par ses conseillers, et commandait le petit corps de cavalerie placé entre les deux lignes.

— Jetez votre manteau, Waverley, cria Fergus en se débarrassant du sien. Avant que le soleil se soit élevé sur la mer, nous aurons gagné de quoi nous faire des tartans de soie.

Les hommes des clans, en effet, se dépouillèrent de leurs manteaux, préparèrent leurs armes, puis il y eut une pause solennelle qui dura quelques minutes, et pendant laquelle les combattants, ôtant leurs bonnets, élevèrent les yeux vers le ciel et firent une courte prière. Ils enfoncèrent ensuite leurs bonnets sur leurs yeux, et commencèrent à s'avancer, d'abord très-lentement. En ce moment, Waverley sentit son cœur bondir comme s'il allait éclater dans sa poitrine. Ce n'était pas de la crainte, ce n'était pas de l'ardeur, c'était un mélange de ces deux sentiments, une impulsion inconnue, énergique, qui enfiévrait son sang et exaltait son esprit. Les bruits qu'il entendait autour de lui ne pouvaient qu'accroître son enthousiasme : au son aigu des cornemuses, les clans s'avançaient en longues colonnes sombres, et les murmures confus se changeaient en cris sauvages.

En ce moment, le soleil perça le brouillard qui flottait sur la plaine découvrant les armes étincelantes de la cavalerie et de l'artillerie qui

possédaient les soldats anglais. Mais cette vue n'intimida nullement les intrépides montagnards.

— En avant, fils d'Ivor, s'écria Fergus d'une voix tonnante, ou bien ce sont les Camérons qui tireront le premier sang ! Le clan tout entier se précipita alors sur ses pas avec un hurlement sauvage.

Les détails de ce combat sont bien connus. La cavalerie, qui avait reçu l'ordre de charger en flanc la colonne écossaise, essuya un feu meurtrier, fut saisie d'une honteuse panique, et hésita, se débanda, et finit par s'enfuir loin du champ de bataille. Les artilleurs, ainsi abandonnés, s'enfuirent de même, après avoir déchargé leurs pièces, et les Highlandais, tirant leurs épées, se précipitèrent en masse sur l'infanterie.

Ce fut dans ce moment de confusion et de terreur que Waverley remarqua un officier anglais d'un rang supérieur, seul, abandonné auprès d'un canon qu'il venait de pointer lui-même contre le clan de Mac-Ivor, qui se trouvait le plus près de lui. Frappé de sa belle contenance martiale et de sa noble intrépidité, Waverley se précipite vers lui en lui criant de se rendre. L'officier ne lui répondit qu'en dirigeant contre lui son épée, qu'Edward reçut adroitement sur son bouclier où elle vola en éclats. En ce moment, Dugald-Mahony levait sa hache pour la laisser retomber sur la tête de l'officier; Waverley s'élança, para le coup, et reçut enfin l'épée du gentilhomme, qui voyait bien que toute résistance était désormais inutile, et qui était reconnaissant à notre héros des efforts faits pour le sauver. Aussitôt Waverley confia son prisonnier à Dugald en lui recommandant de ne point le maltraiter ni le dépouiller, et lui promettant, à cette condition, une ample récompense.

Le combat faisait rage tout autour d'Edward. L'infanterie anglaise, exercée dans les guerres de Flandres, résistait courageusement, mais ses lignes furent bientôt rompues par le choc des clans, qui l'attaquaient en masse. Waverley aperçut, au milieu d'un nuage de fumée, le colonel Gardiner, abandonné de ses dragons ; il excitait encore son cheval pour rejoindre un petit corps d'infanterie qui s'était rallié et adossé au mur de son propre parc (la maison du colonel était située tout près du champ de bataille). Le brave officier était blessé, car de larges taches de sang se voyaient sur ses habits et sur sa selle. Avant qu'Edward eût pu le rejoindre, le sauver, avec toute l'énergie et l'élan dont il était capable, le malheureux colonel tomba de son cheval,

atteint par le tranchant d'une faulx acérée; à peine eut-il touché le sol qu'il fut percé de plus de vingt blessures, dont une seule aurait suffi pour lui ôter la vie. Lorsque Waverley, qui avait contemplé de loin cet horrible spectacle, approcha enfin, toute étincelle de vie n'était cependant pas encore éteinte. Le guerrier mourant parut reconnaître Edward, car il attacha sur lui un regard amer et douloureux, et fit un effort comme s'il voulait parler. Mais il sentit que la mort était là, et renonçant à son dessein, il joignit les mains comme pour une dernière prière, et rendit son âme à son Créateur. Le triste regard qu'il avait jeté sur Waverley, en ce moment suprême de son agonie, se grava pour jamais dans l'esprit du jeune homme, et dès-lors troubla maintes fois ses pensées et ses souvenirs.

Mais des cris de triomphe retentissaient sur toute la surface du champ de bataille. La victoire était complète et décisive, les bagages, les munitions, l'artillerie de l'ennemi étaient tombés au pouvoir des vainqueurs. Les pertes des Anglais étaient considérables ; au nombre des morts du côté des Ecossais, nous devons compter notre ancienne et mauvaise connaissance, le laird de Balmawhapple. Monté sur un cheval aussi entêté que son maître, il s'était acharné pendant près de quatre milles, à la poursuite d'une douzaine de dragons qui, à la fin, se ralliant, lui firent face et le sabrèrent. Jinker, son lieutenant et son ami, fit observer, à cette occasion, qu'un pareil malheur ne lui serait point arrivé, s'il avait mis à sa jument brune une bride longue d'une demi-aune, au lieu de la garrotter avec une martingale, ce qui était une véritable honte.

Telle fut l'oraison funèbre du laird de Balmawhapple.

XLV

UNE QUESTION DIFFICILE A RÉSOUDRE.

Lorsque le combat eut cessé, la baron de Bradwardine ayant terminé sa besogne du jour, se mit à la recherche du chef de Glennaquoich et de son ami Edward Waverley. Il trouva le premier occupé à résoudre plusieurs questions élevées entre les hommes de son clan à propos de droits de préséance ou d'actions glorieuses, ou des querelles causées par le désir de s'approprier telle ou telle part du butin. La plus sérieuse de toutes ces disputes concernait la propriété d'une mor-

tre d'or, qui avait appartenu à quelque malheureux officier anglais. Le montagnard, qui se vit dépouillé de cet objet précieux, par la sentence du chef, trouva moyen de s'en consoler, en disant que la bête était morte depuis le moment où Vich Jan Vohr l'avait donnée à Murdoch, la montre, qu'il prenait pour un animal vivant, s'étant en effet arrêtée, faute d'avoir été montée. Ce fut au moment où cette importante affaire venait de se terminer, que l'on vit paraître le baron de Bradwardine. « Voici, mes jeunes amis, dit-il, une belle et glorieuse victoire. Seulement ces pendards de troupiers ont fui malheureusement trop tôt. J'aurais voulu vous faire suivre les phases diverses d'un combat de cavalerie, *prælium equestre*, que je considère comme l'orgueil et le triomphe de la guerre... Mais Glennaquoich, et vous, M. Waverley, je vous prie de me donner votre avis concernant une matière de haute importance qui affecte profondément l'honneur de la maison de Bradwardine... Je vous demande pardon, enseigne Maccombich, ainsi qu'à vous, Inveranghlin, et à vous, Edderelshendrah, et à vous, monsieur. »

La dernière personne à laquelle il s'adressa n'était autre que Ballenkeiroch lui-même, qui, se rappelant la mort de son fils, jeta sur lui un regard de rancune et de défi sauvage. Le baron, fort ombrageux de sa nature, commençait à redresser la tête et à froncer le sourcil, lorsque Glennaquoich se hâta d'entraîner son major, en lui représentant avec l'autorité d'un chef, que vouloir renouveler une semblable querelle en ce moment, était commettre un acte d'insigne folie : « La plaine est couverte de cadavres, répondit le vieux montagnard en se détournant d'un air sombre ; un de plus n'y paraîtrait guère, et si ce n'était à cause de vous, Vich Jan Vohr, celui-là aurait été celui de Bradwardine ou le mien. »

Le chef s'efforça d'éloigner le vieillard et de l'apaiser par des paroles conciliantes, puis revint l'excuser auprès du baron : « C'est Ballenkeiroich, lui dit-il d'une voix basse et confidentielle, le père du jeune homme qui est tombé, il y a huit ans, à cette fatale affaire... »

— Ah ! interrompit le baron, dont les traits irrités prirent une expression de compassion véritable. Je puis supporter beaucoup, de la part d'un homme que j'ai rendu aussi malheureux que celui-là. Vous avez eu raison de me le dire, Glennaquoich ; il pourra me regarder avec des yeux aussi noirs que l'enfer, sans que Cosmo Cosmyne de Bradwardine ose dire qu'il a tort. Hélas ! moi-même, je n'ai point de lignée mâle, et je comprends le regret de celui qui, à cause de moi, n'a plus

d'enfant... Mais, mes bons amis, c'est justement au sujet de ce défaut de descendance mâle que je désire vous entretenir. »

Les deux jeunes gens se regardèrent, et attendirent une explication avec une curiosité des plus vives.

— Vous avez sans doute, mes enfants, commença-t-il, étudié à fond la question des tenures et servitudes féodales?

— Tout à fait à fond, répondit Fergus, qui craignait une interminable dissertation, et avertit Waverley, par un signe, de ne point confesser son ignorance.

— Alors vous savez sans doute que la baronnie de Bradwardine est soumise à une cérémonie de nature honorable et entièrement spéciale, *pro servitio detrahendi, seu exuendi, caligas regis post battaliam*, autrement dit de tirer ou défaire les chaussures du roi après la bataille. Mais il est spécifié, dans la teneur de l'hommage, *per expressum, caligas regis*, les bottes du roi lui-même?... C'est là la première difficulté que je désire soumettre à votre attention.

— Mais, baron, Charles-Edouard est prince régent, répliqua Fergus avec un sérieux admirable, et à la cour de France, tous les honneurs dus au roi se rendent également à la personne du régent. En outre, si je devais ôter les bottes de quelqu'un, je préférerais de beaucoup rendre ce service au jeune chevalier qu'à son père.

— Oui, mais il n'est point question ici de prédilections personnelles. Mais, mon ami, voici une seconde et bien autre difficulté. Le prince ne porte point de bottes, mais seulement les vêtements flottants des montagnards et leurs brogues.

Ce dernier dilemme faillit triompher de toute la gravité d'emprunt, que Fergus avait appelée à son secours. « En effet, baron, répliqua-t-il, en réprimant un éclat de rire, le proverbe nous dit : Ne touchez pas aux culottes d'un Highlandais. Donc les bottes doivent se trouver dans le même cas.

— Maintenant, continua le baron, le mot *caligæ*, dans son ancienne acception, signifie plutôt *sandales*; c'est de là que Caïus César, neveu et successeur de Caïus Tibérius, reçut le surnom de Caligula, des chaussures qu'il portait habituellement dans la Gaule. Les *caligæ* étaient aussi particulières à quelques ordres monastiques ; il en est question dans un ancien glossaire de la règle de saint Benoît, dans l'abbaye de Saint-Amand. Les *caligæ* sont ainsi appelées, des liens qui les tenaient attachées, tandis que les *socci*, analogues à nos pantoufles au-

glaises, se glissaient seulement sur les pieds. Les termes de la clause portent aussi *exuere seu detrahere*, c'est-à-dire *défaire*, en parlant des sandales, et *tirer*, à propos de bottes. Voici ce qu'il me semble du moins, mais je serais fort content d'avoir, pour décider ce point important, d'autres lumières que les miennes. Tout bien considéré, je vais, en vertu de cette clause, me mettre à la disposition du prince au moment opportun, et je chargerai le bailli de rédiger une déclaration portant que si le prince, pour cette fois préfère recevoir l'assistance de quelque autre personne de l'assemblée pour lui défaire ses *caligæ* (bottes ou brogues), cet acte n'abrogera en rien le droit dudit baron de Bradwardine à lui rendre ce service en des circonstances futures; et secondement qu'aucun esquire, valet de chambre ou page, dont l'assistance sera employée par Son Altesse Royale en cette occasion, n'aura le droit d'expulser le dit Cosmo Cosmyne de Bradwardine de la baronnie qu'il possède à la condition ci-dessus énoncée. »

Fergus approuva cet arrangement, et le baron quitta les deux jeunes gens, avec un sourire de satisfaction sur le visage.

— Notre excellent ami, le baron, s'écria alors Fergus, est en vérité le plus absurde original qui existe de ce côté-ci de la Tweed. J'aurais dû lui recommander de paraître ce soir au cercle avec un tire-bottes sous le bras; il aurait sans doute accueilli cette proposition, si elle avait été faite avec toute la gravité convenable.

— Comment pourriez-vous trouver du plaisir à rendre ridicule un aussi excellent homme?

— Mais, mon cher Waverley, ne voyez-vous pas que son esprit est concentré tout entier sur l'importance de cette grave cérémonie! Il a été habitué depuis l'enfance à la considérer comme le plus auguste privilége qui existe dans le monde, et qui sait s'il n'a pas pris les armes surtout pour l'accomplir? Croyez-moi, Edward, si j'avais essayé de lui faire entendre raison, il se serait immanquablement fâché et m'aurait sans doute proposé de nous couper la gorge; car il voulait le faire une fois déjà, pour une question d'étiquette infiniment moins importante à ses yeux que cette affaire de bottes et de brogues. Mais il faut que j'aille au quartier-général préparer le prince à cette scène extraordinaire. Mes renseignements seront fort bien accueillis, car ils le feront rire cordialement en ce moment-ci, et le mettront sur ses gardes pour qu'il ne rie point lorsque ce serait très-mal à propos. Ainsi, au revoir, mon cher Waverley.

XLVI

LE PRISONNIER ANGLAIS.

Le premier soin de Waverley en quittant Mac-Ivor, fut d'aller voir l'officier dont il avait sauvé la vie. Il était gardé, avec ses nombreux compagnons d'infortune, dans la maison d'un gentilhomme, fort près du champ de bataille, et Edward le reconnut à la présence de Dugald Mahony, qui, dans l'espoir d'obtenir la récompense promise, en le préservant de tout mal, s'était depuis le moment de sa capture, tenu constamment à ses côtés.

Notre héros, après avoir récompensé et congédié Dugald, s'approcha du prisonnier et lui assura qu'il ferait avec plaisir tout ce qui dépendrait de lui pour pouvoir lui être de quelque utilité, en ces pénibles circonstances.

— Monsieur, répondit l'Anglais, je ne suis point un soldat novice et inexpérimenté, pour me plaindre aujourd'hui des vicissitudes de la guerre. Je suis seulement affligé de contempler, dans notre propre pays, des scènes que j'ai souvent pu voir à l'étranger, avec une complète indifférence.

— Encore un jour tel que celui-ci, répondit Waverley, et la cause de vos regrets sera écartée, je l'espère, car tout rentrera dans l'ordre et la sécurité.

L'officier sourit en secouant la tête. « Je n'oublierai pas ma situation présente, dit-il, au point de me permettre de réfuter formellement votre opinion, mais je vous dirai qu'en dépit de votre brillant succès et de la valeur que vos troupes ont déployée, vous avez entrepris une rude tâche à laquelle tous vos efforts ne suffiront jamais. »

En ce moment, Fergus se fit jour à travers la foule : Venez, Edward, hâtez-vous, dit-il, le prince va passer la soirée à Pinkie House et nous devons le suivre maintenant, ou bien nous perdrons toute la cérémonie des *caligæ*. Venez, si vous voulez voir le baron de Bradwardine faire une éloquente dissertation sur les hontes de la poltronerie au bailli Macwhuble, qui s'est risqué jusqu'ici, dans l'espoir de faire nos testaments, et qui maintenant, tout en écoutant son maître, rentre sa tête dans ses épaules à chaque coup de fusil ou de pistolet que nos montagnards tirent en s'amusant... C'est intéressant à entendre et curieux à voir ; ainsi, venez, Waverley.

— Waverley ! répéta l'officier anglais avec une visible émotion, le neveu de sir Everard Waverley, de Waverley-Honour !

— Lui-même, monsieur, répliqua notre héros, non sans quelque surprise.

— Alors, vous me voyez à la fois content et affligé d'avoir eu la chance de vous rencontrer ici... Votre oncle vous a-t-il parlé quelque fois d'un de ses amis nommé Talbot ?

— Assurément, reprit Edward, il le citait toujours avec le plus grand respect... Il est, je le crois, colonel, et mari de lady Emilie Blandeville. Mais je croyais que lady Talbot était à l'étranger.

— Je suis revenu il y a peu de temps, répondit l'officier, et, me trouvant en Ecosse, j'ai demandé à servir dans l'endroit où je pouvais me rendre le plus utile. Oui, M. Waverley, je suis ce colonel Talbot qui doit et son rang militaire, et son bonheur domestique, à votre noble et généreux parent. Pourquoi faut-il que je retrouve son neveu portant un tel habit, et engagé dans une semblable cause ?

— Monsieur, répondit fièrement Fergus, cet habit et cette cause sont adoptés par des gens de noblesse et d'honneur.

— Ma position m'interdit de discuter avec vous, monsieur ; autrement je pourrais vous prouver que, ni la noblesse de la naissance, ni celle du caractère ne peuvent ennoblir une mauvaise cause. Mais, avec la permission de M. Waverley, et la vôtre, monsieur, s'il est nécessaire de vous la demander, je voudrais entretenir M. Waverley d'affaires qui concernent particulièrement sa famille.

— M. Waverley est parfaitement libre de régler ses mouvements comme bon lui semble... Vous me rejoindrez à Pinkie-Housse, je l'espère, Edward, aussitôt que vous en aurez fini avec votre nouvelle connaissance. En parlant ainsi, le chef de Glennaquoich rajusta son plaid sur ses épaules, avec un air de hauteur plus qu'ordinaire, et quitta l'appartement.

Le colonel Talbot et Waverley firent quelques pas en silence dans un vaste jardin attenant à cette maison de campagne, et dont Edward avait pu procurer la jouissance au prisonnier.

— M. Waverley, commença enfin le colonel, vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie. Plût au ciel que je l'eusse perdue avant de vous rencontrer dans une position qui confirme si pleinement les accusations portées sur votre compte ! Etes-vous instruit, M. Waverley, des pénibles circonstances et même des dangers qui accablent vos plus

proches parents, par suite de la ligne de conduite que vous avez adoptée ?

— Des dangers ?

— Oui, monsieur, des dangers. Lorsque je suis revenu d'Ecosse, votre père et votre oncle avaient été obligés de fournir une caution énorme pour répondre à une charge de haute trahison. Je me suis rendu ici dans le seul but de vous arracher à l'abîme où vous vous êtes précipité vous-même.

— Je me demande, monsieur, répondit Waverley avec froideur, pourquoi le colonel Talbot se serait donné tant de peine à mon sujet, lorsque je n'avais point le plaisir de le connaître?

— Je vous l'ai dit, monsieur, reprit le colonel, je dois à votre oncle des bienfaits plus grands que ceux qu'un fils doit à son père, et il m'a semblé que je n'avais qu'un moyen de m'acquitter à son égard; c'était de vous servir dans la mesure de mes forces, que vous voulicz me le permettre ou non. Vous ne savez pas, monsieur, que votre oncle m'a sacrifié le bonheur de sa vie, sans jamais laisser échapper un mot, sans jamais laisser deviner un sentiment qui ne fût une preuve de son inaltérable bienveillance, de sa générosité à toute épreuve. Eh bien ! monsieur, j'ai vu ce digne et respectable vieillard condamné à une réclusion que son genre de vie lui rend plus pénible encore, qui le faisait surtout souffrir parce que cette douleur, cette persécution, pardonnez-moi de vous le dire, lui étaient infligées à cause de vous. Etant parvenu à obtenir un adoucissement notable à toutes ces rigueurs, par le crédit de ma famille, qui est considérable, j'arrivai ici, je vis le colonel Gardiner. Il avait examiné avec plus d'attention les personnes engagées dans la rébellion des troupes, et diverses circonstances qu'il venait d'apprendre l'avaient de beaucoup adouci à votre égard. S'il vous avait revu, tout aurait pu s'arranger encore, mais cette funeste insurrection a tout empêché, tout détruit. C'est la première fois, dans le cours de ma longue carrière militaire, que je vois les Anglais se déshonorer par une honteuse panique, et s'enfuir devant l'ennemi, sans discipline et sans armes. Vos parents ainsi persécutés sur le simple soupçon de votre fuite, souffriront bien plus encore dès que l'on saura que vous avez combattu dans les rangs des montagnards. Et vous, l'héritier de mon plus cher ami, le fils de ses affections, pour ainsi dire, vous partagez un triomphe dont vous devriez rougir?... Ah ! pourquoi plaindre Gardiner ! son sort est heureux comparé au mien. »

Il y avait tant de dignité dans les manières du colonel Talbot, jointe à tant de fierté militaire et de douleur virile, la nouvelle de l'emprisonnement de sir Everard était, par elle-même, si affligeante, qu'Edward accablé, resta muet, humilié, désolé, en présence du prisonnier auquel il avait sauvé la vie. Il ne fut point faché, en conséquence, lorsque Fergus vint interrompre l'entretien.

— Son Altesse Royale, dit Fergus, ordonne à M. Waverley de se rendre *immédiatement* auprès d'elle. « Glennaquoich avait appuyé à dessein sur les derniers mots, répondant ainsi à un regard dédaigneux du colonel.

— Nous nous reverrons, dit Waverley en se tournant vers ce dernier, et en attendant, comptez...

— Que le colonel Talbot soit surveillé de près, dit Fergus au chef montagnard chargé de garder les captifs. Le prince le recommande particulièrement, car c'est un prisonnier de haute importance.

— Mais qu'il soit traité avec tous les égards dus à son rang, dit à son tour Edward.

— Avec tous les égards qui peuvent s'allier à une surveillance toute particulière, répéta Fergus. « L'officier highlandais ne répondit à ces deux commandements que par un signe d'obéissance, et Fergus, entraînant Waverley, le conduisit à l'endroit où Callum les attendait avec trois chevaux de selle. » Les chevaux sont maintenant aussi communs que les fraises, dit Glennaquoich, ils ne coûtent que la peine de les prendre. Allons, Edward, en selle, et dirigeons-nous vers Pinkie-House, aussi vite que ces ci-devant chevaux de dragons pourront nous porter.

XLVII

CHAPITRE PEU IMPORTANT.

— Je suppose, dit Fergus à son ami, tandis qu'ils galopaient sur la route, que vous connaissez l'importance du colonel Talbot, comme prisonnier de guerre. On le cite comme l'un des plus habiles officiers d'entre les habits rouges ; il est l'ami et le favori de l'Electeur lui-même, et de ce terrible héros, le duc de Cumberland, que l'on rappelle de ses triomphes de Fontenoy pour nous dévorer tout vifs, nous autres

pauvres Highlandais... Mais, en vérité, Edward, je ne puis comprendre... Nous venons de remporter une victoire sans précédents ; votre conduite est exaltée jusqu'aux cieux par toutes les bouches de l'armée, le prince veut vous remercier en personne, et toutes nos beautés de la Rose-Blanche tressent des guirlandes à votre intention. Et vous, le preux chevalier du jour, vous vous laissez aller sur le cou de votre cheval comme une vieille femme allant au marché, et vous êtes gai comme un jour de funérailles.

— La mort du pauvre colonel Gardiner m'afflige ; il a eu jadis bien des bontés pour moi.

— Bien, alors ; affligez-vous pendant quelques minutes, et réjouissez-vous ensuite. Ce qui lui est arrivé aujourd'hui peut nous arriver demain. Après la victoire, rien n'est doux et glorieux comme une mort honorable.

— Mais le colonel Talbot m'a appris que mon père et mon oncle sont en prison, à cause de moi, par ordre du gouvernement.

— Notre épée les délivrera, mon bon. C'est elle qui prononcera quelque jour leur justification dans Westminster-Hall.

— Oh ! ils sont déjà en liberté, grâce à des garanties de nature plus pacifique.

— Eh bien, alors, pourquoi ton noble esprit se trouble-t-il, Edward? Crois-tu que les ministres de l'Electeur soient assez innocents pour mettre, en ce moment, leurs ennemis en liberté, s'ils avaient quelques raisons ou quelques moyens de les punir? Dans tous les cas, vous n'avez aucun motif pour vous inquiéter à leur sujet, et nous trouverons bien moyen de leur donner de vos nouvelles.

Ces raisons réduisirent Edward au silence, mais ne le satisfirent nullement. Il avait été plus d'une fois froissé assez vivement par le peu de sympathie que témoignait Fergus pour les sentiments de ceux-là mêmes qu'il aimait le plus, lorsque ces sentiments ne correspondaient pas avec ses dispositions du moment, ou s'ils faisaient obstacle surtout aux desseins qu'il poursuivait avec ardeur. Ces légers froissements, assez souvent renouvelés, refroidissaient parfois l'attachement sincère que le jeune volontaire portait à son commandant.

Le chevalier reçut Waverley avec sa bienveillance habituelle, et le complimenta chaleureusement sur la bravoure qu'il avait déployée. Il le prit à part ensuite, pour lui adresser quelques questions relatives au colonel Talbot.

— M. Waverley, dit-il, puisque ce gentilhomme est si intimement lié avec votre oncle, il est à présumer que ses sentiments particuliers ne vous sont point défavorables, quel que soit le langage qu'il tienne en ce moment.

— Si j'en jugeais par le langage qu'il m'a fait entendre aujourd'hui je serais forcé de concevoir une opinion entièrement différente de celle de son Altesse Royale.

— Dans tous les cas, on peut essayer. Je vous confie donc le soin de garder le colonel Talbot, en vous permettant d'agir à son égard ainsi que vous le jugerez convenable. Vous trouverez moyen, sans doute, de vérifier ses dispositions réelles à l'égard de la restauration de notre Royal Père.

— Si le colonel Talbot consent à donner sa parole, répondit Edward en s'inclinant, on pourra s'y fier sans conserver aucune inquiétude; mais s'il la refuse, j'espère que votre Altesse Royale voudra bien confier à une autre personne qu'au neveu de son ami, le pénible devoir de le soumettre à une contrainte rigoureuse.

— Je ne le confierai qu'à vous, répliqua le prince en souriant. Il est très-important pour mon service que vous paraissiez être tous deux en bonne intelligence, quand même vous ne parviendriez pas à gagner l'entière confiance du colonel. Vous lui ferez donc partager votre logement, et, s'il refuse de donner sa parole, vous demanderez des hommes en nombre suffisant pour le garder. Soyez assez bon pour vous occuper immédiatement de cette affaire; nous retournons à Edimbourg demain.

Etant ainsi expédié dans le voisinage de Reston, Waverley n'eut pas la satisfaction de voir l'acte d'hommage solennel du baron de Bradwardine. Mais le lendemain, la gazette contenant le récit détaillé de la bataille de Gladsmuir (c'est ainsi que les Highlandais s'obstinaient à nommer leur victoire) lui apporta les belles phrases pompeuses, le compte-rendu de cette intéressante solennité.

« Dans la soirée du 20, disait l'un de ces superbes paragraphes, nous avons été à même de contempler une de ces cérémonies qui ont rappelé à nos souvenirs les gloires de l'Ecosse antique. Aussitôt que le cercle fut formé, Cosmo Cosmyne de Bradwardine, possesseur de la baronnie de ce nom, colonel au service, etc., etc., accompagné du bailli Macwhuble, récemment nommé commissaire, a demandé la permission de rendre à la personne de son Altesse Royale, représentant

son royal père, le service stipulé dans la charte de Robert Bruce, en vertu de laquelle le réclamant possède la baronnie de Bradwardine, et les terres de Tully-Veolan. Le droit concédé par cette charte ayant été admis et reconnu, et son Altesse Royale ayant posé son pied sur un coussin, le baron de Bradwardine, ployant le genou droit, a eu l'honneur de détacher l'agrafe de la brogue ou soulier plat des Highlands que notre brave jeune héros porte pour faire honneur à ses vaillants défenseurs. Son Altesse Royale, embrassant alors le digne vétéran, a déclaré qu'il ne fallait rien moins que la charte de Robert Bruce pour le décider à recevoir un pareil service des mains de celui qui a si vaillamment combattu pour replacer la couronne sur la tête de son père. Le baron de Bradwardine a ensuite fait dresser, par le commissaire Macwhuble, un acte complet de cette cérémonie, qui a été enregistré dans le protocole du lord chambellan. Nous croyons savoir que la volonté royale est d'accorder au baron de Bradwardine le titre de vicomte Bradwardine, de Bradwardine et Tully-Veolan, et qu'en attendant, son Altesse Royale, au nom de son père, a daigné ajouter aux armoiries du baron une botte à l'écuyère posée en croix sur un glaive nu, qui sera portée sur le côté droit du bouclier, avec cette devise : « Tire l'un et l'autre. »

— Allons, se dit Waverley en achevant ces lignes, toutes réflexions faites, la botte du baron ne fera pas plus mauvais effet dans un recueil d'armoiries, que les seaux, les chariots, les chandeliers, les roues de voiture et les socs de charrue, qui ne réveillent que des idées passablement grotesques et qui se rencontrent dans le blason de nos plus anciennes familles... Me serais-je jamais douté d'ailleurs que cette cérémonie pût être si ridicule, en la voyant relatée en termes si pompeux?

Mais revenons à notre histoire. Lorsque Waverley eut rejoint, à Preston, le colonel Talbot, il le trouva entièrement libre des violentes émotions, que, dans les premiers moments de sa captivité, il avait ressenties. Il avait repris ses manières habituelles, qui étaient celles d'un vrai gentilhomme et d'un brave soldat anglais, franc, cordial, ouvert, mais concevant facilement des préventions et des haines pour ceux qui étaient opposés à son parti : « Je vous donne volontiers, dit-il, ma parole de ne point m'échapper, puisque, vous le savez, c'est surtout à cause de vous que je me suis décidé à venir en Ecosse. Mais nous ne serons probablement pas fort longtemps ensemble. Votre chevalier,

avec ses tartans et ses bonnets bleus, va sans doute continuer sa route vers le sud.

— Non, je ne le pense pas. L'armée va séjourner quelque temps à Edimbourg, pour y attendre des renforts.

— Et pour y assiéger le château? dit Talbot avec un sourire ironique. Eh bien, à moins que le général Preston, mon ancien commandant, ne se laisse corrompre, ou à moins que le château ne se précipite dans le lac North, ce qui me paraît tout aussi probable, je crois que, dans ce cas, nous aurons tout le temps de faire plus ample connaissance. Mais pardonnez-moi, je vous prie, cette controverse intempestive, en considération des impressions qui m'ont assailli aujourd'hui, et qui m'ont porté à exprimer tous mes sentiments avec une vivacité qui ne m'est point ordinaire.

XLVIII

INTRIGUES DE DIVERS GENRES.

Il n'est point nécessaire de décrire ici en détail l'entrée triomphale que fit, dans Edimbourg, le prince prétendant, après sa victoire de Preston. Nous en citerons une seule circonstance, parce qu'elle servira à faire connaître le caractère élevé et le courage héroïque de Flora Mac-Ivor. Dans leur joie triomphante, les Highlandais déchargeaient sans cesse leurs armes, en passant par les rues. Une balle, oubliée dans un des fusils, vint effleurer la tempe de la jeune fille, au moment où, penchée à un balcon, elle agitait son mouchoir blanc. Fergus, qui était présent, se précipite auprès d'elle; puis, voyant que la blessure était des plus légères, il s'élança dans la rue, l'épée à la main, pour châtier celui qui l'avait causée. « Pour l'amour du ciel! ne faites pas de mal à ce pauvre homme! s'écria-t-elle. Je remercie Dieu qui a permis que cet accident arrivât à Flora Mac-Ivor; s'il avait atteint une personne du parti des whigs, on aurait dit que le coup n'avait pas été tiré par mégarde. »

Waverley se trouva exempt des alarmes que cet incident lui aurait causées, car il n'entra point avec le prince, se trouvant forcé d'amener le colonel Talbot à Edimbourg, et de voyager avec lui.

Déjà s'établissait, entre les deux voyageurs, une plus intime con-

fiance, Waverley raconta au colonel toutes ses étranges aventures, et celui-ci en écouta le récit en souriant.

— Je vois, lui dit-il, qu'il n'y a pas de préméditation dans votre fait, et que vous vous êtes trouvé entraîné dans cette bagarre par quelques paroles civiles de ce chevalier errant d'Italie, et d'un ou deux de ses lieutenants; je ne puis vous conseiller, en ce moment, de déserter sa cause, mais j'espère qu'il se présentera, avant la catastrophe finale, quelque occasion favorable, qui nous aidera de vous tirer de ce gâchis.

— Je ne puis vous promettre, colonel, dit Waverley, de parler d'un plan quelconque tendant à me faire abandonner une entreprise dans laquelle je me suis engagé peut-être un peu trop précipitamment, mais volontairement, et avec la résolution d'en supporter les conséquences.

— C'est bien, dit le colonel en souriant, la liberté de penser et d'espérer me restera toujours, si vous me refusez celle de la parole. Mais n'avez-vous jamais examiné ces papiers mystérieux?

— Nous les trouverons à Edimbourg, dit Edward. ils sont dans mes bagages.

En conséquence, aussitôt que Waverley fut installé en ville, dans le beau logement qui lui était assigné, il examina le paquet que contenait sa valise. D'abord, il y trouva deux lettres du colonel Gardiner, adressées à E. Waverley, capitaine. Dans la première, le brave officier l'engageait à ne pas tarder de se rendre au régiment, aussitôt son congé expiré, car on craignait vaguement quelques désordres ou même une insurrection, par suite des désastres de la campagne de Flandres. Le retour du jeune officier était d'autant plus nécessaire, ajoutait le colonel, qu'il se manifestait dans sa compagnie un certain mécontentement, dont le chef du régiment ne voulait pas prendre plus ample notice en l'absence de celui qui s'y trouvait intéressé.

La seconde de ces épîtres, écrite huit jours plus tard, était telle qu'on pouvait l'attendre d'un commandant qui n'avait point reçu de réponse à la première. Le colonel rappelait Waverley à ses devoirs d'homme d'honneur, d'officier et de citoyen, lui annonçait que l'esprit de rébellion croissait parmi sa compagnie, qui paraissait croire qu'elle entrait dans les vues de son capitaine en agissant ainsi ; qu'en conséquence son congé d'absence était immédiatement révoqué, et qu'il était étonnant qu'il ne se fût point présenté au quartier général

après la réception de la première lettre. Gardiner suppliait son jeune subordonné de se montrer prompt à réparer sa faute et lui annonçait que, pour être certain que son message lui serait remis, il l'expédiait par l'intermédiaire du caporal Tunins.

En lisant, ces lettres, Waverley, dans toute l'amertume de son cœur, fit amende honorable à la mémoire de l'excellent homme qui les avait écrites, car le colonel Gardiner, ayant toutes les raisons possibles de croire que ses supplications étaient inutiles et son autorité méconnue, avait été parfaitement en droit de recourir aux mesures extrêmes qu'il avait prises, lorsque Waverley n'avait rien répondu à la troisième sommation, qui lui était parvenue à Tully-Veolan.

La lettre suivante était du major du régiment, l'avertissant qu'un bruit public répandu par toute la contrée, accusait un certain Falconer de Ballihopple, ou un nom de ce genre, d'avoir porté un toast déloyal et séditieux en présence du capitaine Waverley, qui l'avait laissé passer en silence, obligeant ainsi un autre gentilhomme, peu zélé à l'égard de la famille régnante cependant, à le relever pour en demander raison. Les officiers du 1er régiment de dragons avaient peine à croire à ce bruit peu flatteur, et ils priaient le capitaine Waverley de vouloir, dans l'intérêt de son honneur et de celui du régiment, leur donner de plus amples détails sur cette affaire.

Venait ensuite un sale brouillon de papier contenant un griffonnage sans style, sans ortographe, dans lequel on avait peine à distinguer ces mots :

« A M. Ruffin These. — Cher monsieur, quelques-uns de nos jeunes » drôles ne veulent pas mordre à l'hameçon, quoique je leur aie dit que » vous m'avez montré le cachet du jeune squire. Mais Tims vous re- » mettra les lettres, comme vous l'avez demandé ; il dira au vieil Adam » qu'il les a remises au jeune squire; c'est tout à fait la même chose, » et il se tiendra prêt, avec vous, pour le signal, et vive la sainte » Eglise et le reste.

» Tout à vous, cher Monsieur,

H. H.

» *Post Scriptum.* — Dites au jeune squire que nous voudrions bien » avoir de ses nouvelles ; cela nous semble singulier, parfois, de ne » rien recevoir de lui, et le lieutenant Butler n'est qu'un drôle. »

Bientôt de nouvelles révélations vinrent jeter une lueur plus vive

sur les machinations de Donald Bean. John Hodges, un des anciens serviteurs de Waverley qui était resté avec le régiment et avait été pris à Preston, se présenta alors à son jeune maître pour qu'il le reprit à son service. Il lui apprit alors que, quelques temps après son départ du régiment, un colporteur appelé Ruthven, Ruffin ou Rivane, mais surnommé par les soldats Wily Will, William l'avisé, à cause de la souplesse de son humeur et de la vivacité de ses mouvements, avait fait de fréquentes visites au régiment, dans la ville de Dundée. C'était aux hommes de la compagnie de Waverley qu'il s'adressait de préférence, surtout aux deux sous-officiers Tunins et Houghton, et, en les régalant à ses frais dans les tavernes, il était promptement parvenu à s'emparer de toute leur confiance. Bientôt il leur fit part, au nom de Waverley, d'un plan conçu pour déserter le régiment et se réunir dans les Highlands, où tous les clans avaient déjà pris les armes. Les jeunes tenanciers de sir Edward, qui partageaient les opinions politiques de leur maître, se laissèrent facilement persuader et crurent qu'en effet leur capitaine, retenu dans les montagnes, communiquait avec eux, par l'entremise du colporteur, en leur envoyant son cachet. A la nouvelle de l'expulsion de leur chef hors des cadres du régiment, ils entrèrent en révolte ouverte, et, dès ce moment, Wily Will ne reparut plus. La compagnie rebelle fut entourée par le reste du régiment, désarmée, dispersée; Tunins fut condamné à mort; Houghton témoigna beaucoup de repentir, lorsque le colonel Gardiner lui eût expliqué que cette rébellion aurait été un grand crime. Une fois convaincu de ce fait, le pauvre garçon soutint avec fermeté que le tentateur avait agi sans la participation de son jeune maître : « Si c'était un acte déshonorant et un attentat contre la vieille Angleterre, le jeune squire n'y avait pas participé, ni sir Everard non plus, ni aucun de ses pères avant lui, et c'était ce damné Ruffin qui avait pris tout cela dans sa propre cervelle. »

Le lecteur a depuis longtemps deviné que c'était Donald Bean Lean qui avait joué le rôle d'instigateur dans cette conspiration. Il était habituellement employé en qualité d'espion et d'agent subalterne, par quelques-uns des amis du chevalier, et il désirait, par quelque coup hardi, s'élever à une position supérieure. Depuis longtemps, on l'employait à vérifier la force des régiments cantonnés en Ecosse, le caractère des officiers, etc.; aussi avait-il, dès l'abord, jeté les yeux sur la compagnie de Waverley comme plus accessible à la tentation. Le long

séjour du jeune capitaine chez le baron de Bradwardine ne fit que le confirmer dans cette idée ; lorsqu'il vit Edward se présenter dans sa caverne, il s'imagina que ce dernier avait quelques confidences à lui faire. Ensuite il n'attribua son silence qu'à une prudente réserve, mais, piqué dans son amour-propre et sa vanité, il résolut d'avoir, bon gré mal gré, un rôle dans le drame. Dans ce but, il s'empara du cachet de Waverley, pendant son sommeil, et se persuada qu'il rendrait un important service au prétendant et obtiendrait une brillante récompense s'il décidait quelques troupes de l'armée régulière à se ranger sous ses étendards. Ce fut alors qu'il noua les dangereuses intrigues que nous venons d'exposer à nos lecteurs, et dont Waverley et ses jeunes vassaux avaient été les premières victimes.

Waverley refusa de prendre à son service le garçon qui venait de lui faire ces diverses révélations ; il ne voulait point l'exposer aux dangers qui accompagnaient sa périlleuse entreprise. Mais il le chargea d'une lettre pour son père et son oncle, recommandant à ces derniers de ne point lui écrire, dans les circonstances actuelles ; il lui fournit abondamment l'argent nécessaire pour faire un prompt voyage; le colonel Talbot lui donna le mot de passe et une lettre de recommandation pour le capitaine d'un vaisseau anglais qui croisait dans la baie, et qui devait le diriger, par Berwich, vers le comté de P...

Puis, Waverley, qui croyait avoir remarqué que Callum Beg était assez disposé à épier tous ses mouvements, le congédia, et le remplaça par un simple valet d'Edimbourg qui, par désespoir d'amour, avait accepté la cocarde blanche.

XLIX

INTRIGUES DE COUR ET DE SALON.

Le colonel Talbot commença à se montrer plus bienveillant et plus affable à l'égard de Waverley, après que celui-ci lui eut accordé toute sa confiance, et, d'un autre côté, comme les deux hommes se trouvaient constamment ensemble, le colonel s'acquit tous les jours de nouveaux droits à l'estime de Waverley. Talbot était, dans toute l'exception du mot, un franc et brave soldat anglais. Ses facultés tout entières étaient consacrées au service de son roi et de sa patrie, sans qu'il ressentit pour cela aucun orgueil pédantesque de ses profondes connaissances

théoriques, ainsi que le faisait le baron; sans qu'il fatiguât ses soldats de puériles et fastidieuses minuties, comme le major Melville, et enfin, sans qu'il fît servir sa science aux vues intéressées de son ambition, comme le faisait Glennaquoich. Il possédait, en outre, un goût délicat et des connaissances étendues; le seul reproche qu'on pût lui adresser, c'est qu'il portait l'amour-propre national jusqu'au degré le plus excessif.

Les Highlandais employèrent plusieurs semaines à faire le siége du château d'Edimbourg, qui n'eut, du reste, aucun résultat favorable. Pendant ce temps, Waverley engagea souvent le colonel à prendre part aux divertissements et aux réunions du grand monde. Mais Talbot, après une ou deux visites, secoua la tête et déclara qu'il préférait se renfermer dans sa solitude, ne voyant dans le baron de Bradwardine que le plus insupportable pédant qu'il eût jamais rencontré, et dans le chef de Glennaquoich qu'un Ecossais francisé, possédant à la fois toute la ruse et la mobilité d'esprit de son peuple d'adoption, jointes à l'humeur turbulente, orgueilleuse et vindicative de ses compatriotes. Les grandes dames écossaises elles-mêmes n'échappaient point à ses critiques. Il avouait seulement que Flora Mac-Ivor était une belle femme, et Rose Bradwardine une petite fille assez gentille. Mais il prétendait que la première détruisait tout l'effet de son imposante beauté par ses grands airs, qu'elle avait pris sans doute à la cour de Saint-Germain. Quant à Rose, disait-il, il était impossible à un homme raisonnable d'admirer une petite personne si peu intéressante, dont le peu d'instruction était si mal adapté à son âge et à son sexe; son esprit était orné, prétendait-il, à peu près de la même façon que l'aurait été sa taille, si elle s'était présentée dans un salon portant les anciens habits de son père. Ces jugements du colonel étaient surtout l'effet de ses préventions obstinées; il suffisait à ses yeux d'une rose blanche dans les cheveux, d'une cocarde blanche sur la poitrine, et d'un Mac au commencement d'un nom pour changer en démon la plus aimable et la plus jolie femme, et, ainsi qu'il l'avouait en plaisantant, il n'aurait pu supporter Vénus elle-même, si elle s'était fait annoncer dans un salon sous le nom de miss Mac-Jupiter.

Waverley, on peut se l'imaginer, avait conçu une toute autre opinion à l'égard des deux jeunes filles. A cette époque, il les voyait ensemble presque chaque jour, et il remarqua avec chagrin qu'il ne paraissait pas faire plus de progrès dans les affections de miss Mac-Ivor,

que n'en faisait le chevalier dans le siége de la forteresse. Flora continuait, selon la règle qu'elle s'était prescrite, à le traiter avec indifférence, ne lui accordant que les attentions exigées par la plus stricte politesse, en dépit de la douleur qu'il en ressentait visiblement et du mécontentement que Fergus dissimulait avec peine. D'autre part, Rose Bradwardine devenait chaque jour plus intéressante aux yeux de Waverley, les circonstances émouvantes au milieu desquelles elle vivait, donnaient à son visage une dignité d'expression et une vivacité de sentiment qu'Edward n'avait pas encore remarquées; et puis Flora, heureuse de retrouver sa jeune amie, s'était offerte pour la diriger dans ses études, et façonnait avec un goût parfait et une délicatesse rare, son esprit naturel et son imagination féconde et docile. Le fait est que, dès la première conversation qu'avaient eue les deux jeunes filles, Rose avait, sans s'en rendre compte, laissé deviner à son amie, le penchant qu'elle ressentait pour Edward. Dès lors, Flora avait fermement résolu, non-seulement de repousser extérieurement les affections de Waverley, mais encore de les reporter, s'il lui était possible, sur sa jeune amie. Fergus avait bien, à plusieurs reprises, parlé de demander la main de miss Bradwardine; mais Flora savait que son frère avait adopté entièrement les idées françaises, à l'égard du mariage, et qu'il ne prendrait pour femme que celle qui lui apporterait les moyens d'augmenter son influence et sa fortune. Or le baron de Bradwardine avait dès longtemps annoncé son projet de transférer ses domaines au plus proche héritier mâle, au lieu de les léguer à sa fille, ce qui aurait suffi pour mettre obstacle aux projets de Fergus.

Quoique Flora fût profondément attachée à son frère, elle discernait très-clairement les défauts qui, en lui, se mêlaient à de grandes qualités, et elle savait bien qu'il ne pourrait rendre heureuse une femme qui mettrait son bonheur dans le calme de la vie domestique, et dans l'échange d'une douce et constante affection. Telles étaient, au contraire, les dispositions de Waverley, qui paraissait fait pour une vie intime et paisible, et ne prenait que peu de part aux scènes animées et tumultueuses qui se passaient autour de lui.

— Son goût élégant et son imagination délicate ne peuvent s'intéresser à des discussions aussi puériles, répondit Rose, lorsque son amie lui fit un jour remarquer les distractions fréquentes du jeune volontaire.

» Que lui importe, par exemple, que le chef des Mac-Indallaghers,

qui n'a que cinquante hommes avec lui, soit nommé colonel ou capitaine? Comment M. Waverley peut-il s'intéresser à la violente querelle qui s'est élevée entre votre frère et le jeune Carrinaschiau sur cette importante question de savoir si le poste d'honneur est dû à l'aîné des cadets d'un clan, ou au plus jeune?

— Ma chère Rose, si Waverley était un homme aussi distingué que vous voulez bien le croire, il s'intéresserait à ces sortes de choses, non pas parce qu'elles sont importantes en elle-mêmes, mais parce qu'il pourrait jouer le rôle de pacificateur entre ces ardents esprits si souvent troublés par la discorde. L'autre jour, lorsque Carrinaschiau, transporté de fureur, éleva la voix en mettant la main sur son épée, vous avez vu Waverley relever la tête comme s'il sortait d'un songe, et demander, avec beaucoup de calme, de quoi il s'agissait.

— Très bien ; mais le fou rire qui les a saisis, en le trouvant capable d'une telle absence d'esprit, n'a-t-il pas servi, mieux que tous les raisonnements du monde, à calmer la dispute? Et voulez-vous qu'il se charge de mettre la paix entre tous les cerveaux brûlés de l'armée, qui sont constamment en querelles, et qui me causent de mortelles frayeurs, chacun des jours de ma vie. Waverley ne peut, en aucune façon, leur être comparé, il est si délicat, si instruit.

— Oui, répondit Flora, en souriant, il peut admirer la lune et citer une stance du Tasse.

— Vous savez, qu'il a vaillamment combattu, ajouta miss Bradwardine.

— Oh! reprit Flora, l'ardeur au combat est un instinct viril, un instinct purement animal, pourrais-je dire. Mettez deux hommes en présence, et ils combattront comme des taureaux, des chiens. Mais les entreprises périlleuses et difficiles ne sont point le fort de Waverley. Il n'aurait jamais été sir Nigil, son célèbre aïeul, mais tout simplement le poète de sir Nigil. Et je vais vous dire où il se trouvera bien, ma chère, et où il sera à sa place. Ce sera dans sa jolie retraite, dans le cercle élégant de félicité domestique, d'indolence lettrée et de douces jouissances, qu'il se fera à Waverley-Honour. Et il reconstruira, dans le plus pur style gothique, la vieille bibliothèque, et il en remplira les rayons, des plus rares volumes, et il dessinera des paysages, il creusera des grottes, élèvera des temples, et écrira des vers, et durant les nuits d'été, il se tiendra sous les colonnes du péristyle, regardant, au clair de lune, les daims errer sur le gazon, et il récitera des

vers à sa belle jeune femme qui s'appuiera sur son épaule, et ce sera un homme heureux.

— Et ce sera une femme heureuse aussi, pensa la pauvre Rose. Mais elle se contenta de soupirer, et termina ici la conversation.

L

LA DEMANDE DE FERGUS.

Waverley se rendit un matin chez Fergus, qui l'avait engagé à venir l'attendre, à son retour de Halyrood-House : « J'aurai une audience particulière demain matin, avait dit le chef de Glennaquoich, la veille au soir, à son ami. Venez me voir pour me féliciter de la faveur que, très-probablement, j'aurai obtenu. »

Edward, arrivé au logement du chef, n'y trouva que l'enseigne Maccombich, qui était venu déposer son rapport sur la construction des tranchées du siége : mais bientôt la voix tonnante du chef se fit entendre au bas de l'escalier : « Callum... où êtes-vous?... Callum-Beg... maudit diable ! » En ce moment il se précipita dans la chambre avec toutes les apparences de la rage la plus terrible et de la plus violente indignation ; les veines de son front gonflées, ses narines dilatées, ses joues et ses yeux enflammés, et ses regards égarés comme ceux d'un démoniaque, en dépit des efforts qu'il faisait pour dominer cet effrayant paroxysme de colère.

En entrant dans la chambre, il détacha l'épée qu'il portait à la ceinture, et la lança à terre à l'autre bout de l'appartement. « Je ne sais, s'écria-t-il, ce qui me retient de jurer ici, solennellement, que je ne la tirerai plus jamais pour défendre sa cause. Chargez mes pistolets, Callum, et apportez-les moi immédiatement. » Callum, qui ne se troublait ni ne s'échauffait jamais, obéit froidement. Evan Dhu, qui devina que son chef avait été insulté, frémit de colère intérieurement, et attendit, dans un morne silence, pour savoir sur quelle tête la vengeance devait tomber.

— Vous êtes ici, Waverley ? dit Fergus au bout d'un moment. Oui, je me rappelle que je vous avais prié de venir pour partager mon triomphe, et vous ne serez témoin que de mon désappointement. » Evan, alors, présenta au chef le rapport écrit qu'il tenait à la main, mais Fergus le fit voler loin de lui sur le parquet de la chambre : « Je voudrais,

s'écria-t-il, que la vieille bicoque s'écroulât sur la tête des sots qui l'attaquent et des coquins qui la défendent... Je vois, Waverley, que vous me croyez fou... Laissez-nous, Evan, mais ne vous éloignez pas. »

Lorsque l'enseigne eut quitté la chambre, le chef reprit enfin un peu de sang-froid : « Waverley, dit-il, je sais que le colonel Talbot vous fait maudire, cent fois le jour, l'engagement que vous avez pris envers nous ; ne me contredisez pas, car, en ce moment, je maudirais le mien moi même... Pourriez-vous le croire?... j'ai adressé ce matin deux requêtes au prince ; il les a rejetées toutes deux, dites, qu'en pensez-vous?

— Je ne puis rien vous dire, répliqua Waverley, jusqu'à ce que je sache quel était l'objet de vos demandes.

— Eh! qu'importe l'objet, puisque c'était moi qui les lui adressais, entendez-vous ; moi-même, moi, auquel il doit plus qu'à aucun de ceux qui ont levé son étendard ; moi, qui ai mis seul l'affaire en train, et qui lui ai conduit tous les hommes du comté de Perth, qui, sans moi, n'auraient pas bougé... Et je ne suis pas homme, je le crois, à faire une demande déraisonnable. Je vous dirai tout. Waverley, maintenant que je puis respirer... Vous vous rappelez bien ma patente de comte, elle m'a été accordée, il y a quelques années déjà, pour services rendus à la famille exilée. Je vous assure que je n'attache pas plus de prix à ce joujou, que vous, ou n'importe quel autre philosophe de votre espèce ; mais j'avais des raisons particulières pour vouloir prendre ce titre à ce moment. J'ai appris par hasard que le prince a engagé ce vieux fou de baron de Bradwardine à déshériter son seul héritier mâle, son cousin au dix-neuvième ou au vingtième degré qui vient de prendre du service dans la milice de l'Electeur de Hanovre. Dans ce cas, le domaine de Bradwardine deviendrait l'héritage de Rose, votre jolie petite amie, et le vieux gentilhomme semble assez disposé à conclure cet arrangement, qui lui est imposé, en quelque sorte, par son seigneur et maître.

— Mais que deviendrait alors l'hommage héréditaire des possesseurs mâles de Bradwardine?

— Au diable soit l'hommage! Rose ôterait sans doute la pantoufle de la reine, le jour de son couronnement, ou accomplirait quelque autre cérémonie. Tout ce que je pourrais craindre, serait que le baron ne voulût imposer au futur mari de sa fille le nom de Bradwardine, inco-

venient qui serait évité certainement, si j'avais à faire valoir vis à vis de lui mon titre de comte.

— Mais, Fergus, éprouvez-vous donc quelque affection pour miss Bradwardine? Et son père n'est-il pas l'objet de vos constantes railleries?

— Mon cher, j'ai pour miss Bradwardine autant d'affection qu'il m'est nécessaire d'en avoir pour la future maîtresse de ma maison et pour la mère de mes enfants. C'est une aimable fille, intelligente, jolie, appartenant à l'une des premières familles des Basses-Terres. Grâce aux leçons de Flora, elle deviendra certainement une femme charmante. Quant à son père, je le sais, ce n'est qu'un vieil original, mais il a donné de si sévères leçons à sir Wew Halbert, et au défunt laird de Balmawhapple, entre autres, que personne ne s'avise de rire de lui tout haut, et c'est là tout ce que je demande.

— Mais, objecta Waverley, avez-vous sollicité le consentement du baron?... ou celui de Rose?

A quoi bon?... Je ne voulais parler au baron que lorsque je pourrais me présenter à lui comme comte de Glennaquoich. Et, quant à Rose, je ne vois pas du tout quelles objections elle aurait pu me faire, si son père s'était montré satisfait de cet arrangement.

— Peut-être les mêmes objections que me fait votre sœur, bien que vous-même approuviez et encouragiez mes espérances.

Fergus ouvrit de grands yeux à la comparaison, mais il réfléchit assez tôt, heureusement, pour supprimer la réponse qu'il allait faire : « Oh! nous serions bien parvenus à arranger tout cela, répondit-il simplement. Mais, pour en finir, je sollicite donc une audience privée; je fais valoir mes droits, ils ne sont point contestés; les promesses si souvent faites, et la patente accordée, elles sont reconnues. Mais lorsque je demande, comme conséquence naturelle, de pouvoir dès ce moment assumer le rang que ces lettres royales m'assignent, le prince hésite, se trouble, et ose, à la fois, me déclarer en face que ma patente doit encore être tenue secrète pour le moment, afin de ne point irriter ce poltron et ce fainéant, le chef du clan rival du mien, qui n'a pas plus le droit d'être chef que je n'ai celui d'être empereur de la Chine, et qui allègue, comme motif du retard qu'il apporte à venir combattre avec nous, la faveur toute particulière que m'accorde le prince. C'est à cause de ce misérable que le prince demande de moi,

comme un important service, de ne point insister en ce moment au sujet de ma requête, qu'il reconnaît juste et légitime.

— Et votre audience s'est-elle terminée là?

— Terminée là?... oh! non... Avec tout le sang-froid dont j'étais capable, car je tremblais déjà de rage en ce moment, j'ai expliqué au prince les raisons particulières qui rendaient l'obtention de cette faveur des plus importantes pour moi, en cet instant de crise; je lui ai fait part de mes projets, de mes espérances... Eh bien! il m'a répondu qu'il était fort heureux que je l'eusse pris pour confident; que les affections de miss Bradwardine étaient déjà engagées, et qu'il avait fait une promesse particulière de favoriser cet attachement. « Ainsi, mon cher Fergus, a-t-il ajouté avec son plus gracieux sourire, vous voyez que, puisque votre mariage avec miss Rose peut être considéré comme manqué entièrement, vous n'avez pas besoin de vous presser pour cette patente de comte. » Puis, il est doucement sorti de la chambre et m'a ainsi planté là.

— Et qu'avez-vous fait alors?

— Je vous dirai du moins ce que j'aurais pu faire : en ce moment, je me serais vendu à celui des deux, le diable ou l'Electeur de Hanovre, qui m'aurait offert la vengeance la plus raffinée. Mais je suis calme maintenant; je sais ce que le prince veut faire : marier Rose sans doute à l'un de ses coquins de Français ou d'Irlandais. Mais je les veillerai de près, et il aura d'abord à s'adresser à moi, celui qui voudra épouser Rose. *Bisogna caprirsi, signor.*

Ce fut à la suite de cette conversation que Waverley quitta son impétueux ami, et retourna chez lui, étrangement troublé par les sentiments confus qu'il démêlait dans son cœur.

LI

JAMAIS CONSTANT.

— Je suis vraiment l'enfant du caprice, se dit Waverley, lorsqu'ayant soigneusement fermé sa porte, il se mit à parcourir sa chambre à grands pas. Que m'importe que Fergus Mac-Ivor désire épouser Rose Bradwardine?... Je ne l'aime pas... J'aurais pu, il est vrai, être aimé d'elle, si je n'avais pas méprisé son affection dévouée, timide et douce, pour m'attacher à une femme dédaigneuse et froide, qui n'ai-

mera jamais aucun homme mortel, à moins que le vieux Warwick, *le faiseur de rois*, ne vienne à sortir de sa tombe... Rose ne sera pas heureuse avec Fergus. Il ne la maltraitera pas certainement, il en est incapable, mais, après un mois ou deux, il la négligera ; il sera trop occupé en supplantant quelque rival à la cour, en guerroyant avec un autre chef, en ajoutant à son clan et à son domaine quelque lac, quelques lieues de bruyères, ou une nouvelle troupe de cateraus, pour s'inquiéter des ennuis ou partager les plaisirs de sa femme. Et alors, ainsi que le dit notre grand Shakspeare : « Un ver rongeur dé-» vorera cette douce fleur dans son bouton ; les belles couleurs de la » jeunesse se flétriront sur ses joues ; on la verra devenir d'abord pâle » et maigre comme un fantôme, puis sombre et agitée comme un ma-» lade dévoré par la fièvre, et puis... on la verra mourir. » Et cette cruelle douleur aurait pu être évitée à la plus douce des créatures qui soient sur la terre, si seulement M. Waverley avait eu des yeux... Ma parole, je ne comprends pas aujourd'hui pourquoi j'ai pu trouver, tout d'abord, Flora beaucoup plus belle que Rose ; elle est plus grande, c'est vrai, et elle a assurément des manières plus distinguées, mais bien des gens pensent que miss Bradwardine est la plus naturelle des deux ; en outre, elle est beaucoup plus jeune. Flora a, certainement, deux ans de plus que moi. Il faut que je les examine avec attention, ce soir.

Dans cette intention, Waverley sortit pour aller prendre le thé (ainsi qu'on le faisait, il y a soixante ans) chez une dame de qualité fort attachée à la cause du chevalier, et chez laquelle il était sûr de rencontrer les deux jeunes filles. Tout le monde se leva en le voyant entrer, mais Flora reprit aussitôt sa place et continua la conversation commencée ; Rose, au contraire, se tut, et se rangea un peu, pour permettre à Waverley d'avancer sa chaise au milieu du cercle.

— Il faut avouer qu'elle est aussi plus prévenante et plus aimable, se dit Edwart.

En ce moment, la compagnie discutait pour savoir laquelle des langues, celtique ou italienne, était la plus musicale et la plus propre au langage des poètes. Quelques dames des Highlands citaient, de toute la force de leurs poumons, quelques beaux exemples de l'euphonie du langage natal, et Flora paraissait assez tentée de leur donner la préférence. Quant à Rose, lorsqu'elle fut priée de donner son opinion, elle se prononça avec vivacité en faveur de la langue italienne, qu'elle avait

étudiée sous la direction d'Edward : « Elle a sans contredit une oreille plus musicale que celle de Flora, se dit Waverley, quoiqu'elle ne soit pas une musicienne aussi accomplie. Miss Mac-Ivor va sans doute comparer Mac Murrough au Tasse ou à l'Arioste. »

Les avis de la société se partagèrent ensuite, lorsqu'il s'agit de savoir si, pour animer cette réunion intime, Fergus se ferait entendre sur la flûte dont il jouait avec un remarquable talent, ou si Waverley ferait la lecture d'un drame de Shakespeare. Il se trouva que la voix de Rose devait décider la question. Flora avait voté pour la musique, à condition que le baron prendrait son violon pour accompagner Fergus. Quant à Rose, elle se prononça chaleureusement pour la lecture, et c'était sa décision qui devait l'emporter.

On choisit *Roméo et Juliette*, et Edward lut, avec autant de chaleur et d'enthousiasme que de délicatesse et d'esprit, les principales scènes de cette remarquable tragédie. Beaucoup de personnes de la compagnie l'applaudirent de leurs mains, et quelques autres de leurs larmes. Flora fut au nombre des premières, car elle connaissait depuis longtemps ce beau drame; mais Rose, qui ne l'avait point encore lu, se trouva parmi les dernières : « Elle est aussi bien plus sensible, pensa alors Waverley.

On discuta ensuite les différents caractères des principaux personnages de la pièce. Quelques personnes blâmèrent Roméo pour s'être si promptement détaché de Roselinde. Flora fit observer que l'affection, même la plus forte et la plus sincère, ne peut subsister qu'autant qu'elle reçoit quelques encouragements, et qu'une indifférence persistante, une froideur glaciale la découragent, l'affaiblissent et la tuent.

— Sauf votre respect, fit observer ici Evan Mac Combich qui, d'ordinaire, suivait partout son colonel, c'est tout à fait comme la jument grise de Duncan Mac-Girdie. Il voulait l'accoutumer tout doucement à vivre sans manger, et juste au moment où il la réduisit à un brin de paille par jour, la pauvre bête mourut.

La comparaison d'Evan fit éclater de rire toute la compagnie, et donna un autre tour à la conversation. Bientôt après, l'on se sépara, et Edward retourna chez lui, réfléchissant aux déclarations de Flora et à tout ce que, chaque jour, depuis longtemps, elle lui donnait à entendre.

Je n'aimerai plus ma Roselinde, se dit-il, elle m'a fait comprendre assez clairement que nulle espérance ne m'est permise de ce côté. Je

parlerai à son frère pour lui annoncer que je retire ma demande... Maintenant dois-je songer à une Juliette?... dois-je contrarier les projets de Fergus. Mais tout me porte à croire qu'ils ne pourront aboutir, et, dans ce cas... alors comme alors.

En parlant ainsi, notre héros alla se reposer, prenant la résolution de se laisser guider surtout par les circonstances.

LII

LES CHAGRINS D'UN HONNÊTE HOMME.

Un soir, Edward s'était séparé du colonel Talbot après une discussion assez animée et assez longue : cet officier l'engageant sans cesse à abandonner les drapeaux du prétendant, et lui-même, représentant avec chaleur qu'il lui était impossible de se détacher de cette cause du moment où elle devenait périlleuse et presque désespérée. Le jeune homme s'était mis au lit dans sa chambre, qui n'était séparée de celle du colonel que par une cloison assez mince, lorsque, vers minuit, il crut entendre un gémissement à demi étouffé. Il se leva précipitamment ; le bruit de quelques soupirs de douleur parvint alors à ses oreilles. Le colonel l'avait cependant quitté le soir avec sa gaîté ordinaire. Peut-être était-il malade? Edward ouvrit doucement la porte qui séparait les deux appartements; le colonel était assis auprès d'une table sur laquelle se trouvaient déposées des lettres et un portrait. Il leva la tête, au bruit que fit Edward, et celui-ci put alors apercevoir des larmes sur ses joues.

Le colonel, irrité d'être ainsi surpris dans un moment où il était dominé par une émotion douloureuse, se leva, et dit d'un air assez mécontent : « Je pensais, Monsieur, que l'heure avancée et ma retraite dans mon appartement, pouvaient protéger un prisonnier contre...

— Ne dites pas « contre une indiscrétion importune, » colonel. J'ai cru vous entendre gémir et j'ai pensé que vous vous trouviez malade: c'est pour cette seule raison que...

— Je suis bien, tout à fait bien, répliqua le colonel.

— Mais vous êtes affligé, je le vois; ne pourrait-on rien faire?

— Rien absolument, M. Waverley... Quelques fâcheuses nouvelles de la maison...

— Grand-Dieu ! s'écria Edward, serait-ce mon oncle?

— Non, c'est un chagrin qui ne frappe que moi seul. Je ne voulais point vous le confier, car vous le partagerez avec moi peut-être, et vous ne pourriez l'adoucir. Mais vous m'avez surpris, et je vois que vous êtes surpris vous-même. Lisez cette lettre.

La lettre que le colonel remit à Edward était écrite par sa sœur, et se terminait ainsi :

« J'ai reçu votre lettre des mains de Hodges, mon bon frère. Sir E. N., et M. R. sont en liberté, mais n'ont pas obtenu la permission de quitter Londres. Hélas ! j'ai, d'autre part, des nouvelles plus affligeantes encore à vous annoncer. Vous savez que la santé de votre chère Emilie était depuis quelque temps chancelante. L'espoir de donner bientôt un héritier à la famille la soutenait cependant, et lui donnait, disait-elle, le courage et la force d'une femme de soldat. Hélas ! mon cher frère, toutes ces espérances sont maintenant évanouies. Le bruit a couru que vous aviez été tué à cette fatale affaire de Preston. En dépit de toutes mes précautions, lady Emilie apprit, sans y être préparée cette terrible nouvelle. Elle en reçut un choc épouvantable ; votre enfant né au milieu des larmes, a survécu à peine quelques heures à sa naissance. Quant à la pauvre mère, quoiqu'elle ait reçu une grande consolation en voyant votre propre lettre, elle est, depuis ce moment, dans un état de santé qui donne les plus graves inquiétudes... Faites donc en sorte, mon cher frère, je vous en prie, de recouvrer le plus tôt possible votre liberté, soit en donnant votre parole, soit en payant une rançon, soit de toute autre manière enfin, qui vous semblera praticable. Je ne voudrais pas vous affliger, mon cher Philippe, mais je ne dois pas, je ne puis pas, vous cacher la vérité.

» Votre sœur bien affectionnée,

» LUCY TALBOT. »

A la lecture de cette lettre, Edward resta un moment atterré, muet et immobile. C'était le fatal voyage du colonel, entrepris pour le rechercher, pour le ramener à son oncle, qui avait occasioné cet irréparable malheur, la ruine des espérances du colonel et de sa femme qui, depuis leur mariage, attendaient vainement un héritier ; et c'était lui, Edward, qui était la cause de cette calamité, de la calamité plus grande encore dont elle serait peut-être suivie.

— Hélas ! dit le colonel avec un peu plus de calme, ma pauvre Emilie, dont vous voyez ici l'image, a assez de qualités pour mériter mê-

me les larmes d'un soldat. Et cependant vous ne voyez d'elle ici que les moindres de tous les charmes qu'elle possède... qu'elle possédait, devrais-je dire peut-être... Mais que la volonté de Dieu soit bénie!

— Il faut que vous alliez la rejoindre sur le champ. Il ne sera pas trop tard encore.

— Mais c'est impossible ; je suis prisonnier sur parole.

— C'est moi qui suis chargé de vous garder... Je vous rends votre parole ; je répondrai pour vous.

— Mais, mon jeune ami, ce serait contraire à votre devoir, contraire à mon honneur aussi, c'est impossible.

— Allez, allez, j'en répondrai sur ma tête, s'il le faut, répondit Edward avec impétuosité. Je suis déjà la cause de la perte de votre enfant, voulez-vous que je sois encore le meurtrier de votre femme... Ah! pourquoi le sort a-t-il permis que vous quittassiez lady Emilie dans une position semblable, pour vous mettre à la recherche d'un insensé ?

— Je n'ai fait, répondit le colonel Talbot avec calme, que mon devoir envers celui auquel je dois mon grade, mon bonheur et mon Emilie elle-même. Si le sentier de l'honneur était toujours doux et facile à suivre, il n'y aurait nul mérite à s'y engager ; et bien souvent, pour y marcher, il faut faire le sacrifice de ses intérêts, de ses passions, quelquefois même de ses affections les plus douces. Ce sont là les grandes épreuves de la vie, et celle-ci, ajouta-t-il, les larmes aux yeux, n'est pas assurément la première, ni en même temps, la moins amère de celles que le sort m'ait réservées. Mais nous causerons de tout ceci demain, continua-t-il en serrant la main de Waverley. Reposez-vous ; tâchez d'oublier. Il est deux heures passées et il fera jour à six heures. Bonne nuit, mon ami.

Edward, à ces mots, se retira, sans avoir pu trouver la force de répondre.

LIII

EFFORTS GÉNÉREUX.

Lorsque le colonel apparut, le lendemain matin, dans la salle à manger, il apprit, par le domestique qu'il y trouva seul, que notre héros était sorti d'assez bonne heure. Il tarda beaucoup à rentrer, mais il reparut enfin, hors d'haleine, un air de satisfaction extrême répandu sur le visage, et tenant à la main un papier qu'il jeta sur la table.

— Tenez, dit-il au colonel, voici le résultat de mon expédition de ce matin. Alick, préparez aussitôt les malles du colonel, et hâtez-vous, je vous le recommande.

Talbot examina avec étonnement le parchemin qu'Edward lui avait remis. C'était une passe du chevalier accordée au colonel Talbot, lui permettant de se rendre à Leith ou dans tout autre port occupé par les troupes écossaises, et de s'y embarquer pour l'Angleterre, à la seule condition de ne pas porter les armes contre la maison des Stuarts pendant un intervalle de douze mois.

— Au nom de Dieu! s'écria le colonel dont les yeux brillaient de surprise et de joie, comment avez-vous pu obtenir ce papier?

— Je me suis rendu de bonne heure au lever du chevalier; il était parti pour le camp de Duddingston; je l'y ai suivi, et j'ai obtenu une audience. A peine ai-je eu mentionné votre nom, que j'ai vu ses yeux étinceler de plaisir. Aviez-vous, m'a-t-il demandé, témoigné quelques sentiments favorables à sa cause? Pas le moins du monde, ai-je répondu. Et aussitôt, j'ai vu sa contenance s'assombrir. J'ai sollicité alors votre liberté, et il m'a répondu d'abord qu'il lui était impossible de délivrer un prisonnier de votre importance. Mais je lui ai raconté mon histoire et la vôtre... Dites ce que vous voudrez, colonel, il a un cœur, et un cœur juste et tendre. Il a pris alors cette feuille de papier, et a écrit cette passe de sa propre main. Je ne veux point soumettre cette affaire à mes conseillers, m'a-t-il dit, ils trouveraient bien moyen de me persuader que j'ai tort d'écouter mon bon cœur, et non point ma tête. Je ne veux point garder prisonnier un vaillant ennemi, en de si pénibles circonstances, et causer à un ami la douleur de se sentir coupable d'une aussi grande infortune. En outre, a-t-il ajouté, je représenterai à mes conseillers que la douceur dont je fais preuve envers le colonel Talbot, servira sans doute à me faire des partisans parmi les grandes familles d'Angleterre auxquelles le colonel est allié.

— Ici, c'est le politique qui parle, fit observer le colonel.

— Oui, mais il a au moins terminé comme un véritable fils de roi. Prenez cette passe, j'ai ajouté une condition pour la forme, mais si le colonel y voit quelque difficulté, qu'il parte sans engagement aucun. Je suis venu ici pour faire la guerre à des hommes, mais non pour désoler les femmes.

— Vraiment, je ne croyais pas devoir jamais un pareil service au Prétend...

— Au prince, dit en souriant Waverley.

— Au chevalier, répondit le colonel, c'est un fort joli nom de voyage, que nous pouvons librement lui donner l'un et l'autre. Pauvre jeune homme! je suis presque certain qu'il commence à sentir les difficultés de sa position, exposé comme il l'est aux prétentions extravagantes de ses amis et aux persécutions de ses adversaires... Mais, mon cher Waverley, laissez-moi vous dire que Philippe Talbot, qui n'oublie rien, se souviendra toujours de cet inappréciable service... En pareille circonstance, je ne puis hésiter à donner ma parole, la voici (il écrivit quelques mots, avec la formule voulue). Et maintenant, comment dois-je partir?

— Tout est arrangé, mes chevaux sont prêts, et un bateau vous attend pour vous mener à bord de la frégate *the Fox*, avec la permission du prince.

— Cela se trouve à merveille, le capitaine Deaver est un de mes amis... Ah! confiez-moi les papiers que vous a remis votre amie miss Bean Lean, je trouverai certainement une occasion qui me permettra de m'en servir pour votre plus grand avantage... Mais j'aperçois votre ami Glen... Comment prononcez-vous son nom de barbare? et son page barbare avec lui. Il marche, vraiment, aussi orgueilleusement que si le monde entier était à lui, avec son bonnet bleu sur l'oreille, et son plaid drapé fièrement sur ses épaules. Ah! si mes mains n'étaient pas liées comme elles le sont en ce moment, j'aimerais à le rencontrer, il me serait agréable de châtier son orgueil, sinon je lui permettrais de châtier le mien.

— Fi! fi! colonel, vous rugissez à la vue d'un tartan comme un taureau en présence d'un mouchoir rouge. Fergus et vous, avez plusieurs points de ressemblance, surtout en ce qui concerne l'amour-propre national.

Cette conversation avait lieu dans la rue. Le colonel et Fergus se croisèrent après avoir échangé un regard froid et perçant, et un salut fort cérémonieux, ainsi que deux duellistes qui se toisent attentivement des pieds à la tête avant d'échanger les premières passes.

— Je vous assure, colonel, continua Waverley, que vous jugez trop sévèrement les Highlandais.

— Nullement, nullement; pas le moins du monde. Qu'ils se tien-

nent dans leurs montagnes stériles, et se gonflent et se pavanent, et accrochent leurs bonnets aux cornes de la lune s'ils en ont envie ; mais pourquoi diantre viennent-ils ennuyer les gens qui portent des culottes, et parlent un langage intelligible. Je plains de tout mon cœur le chevalier, qui traîne sur ses talons tant de misérables. Et ils apprennent leur métier de si bonne heure ! Par exemple, ce méchant petit diable que votre ami Glena... Glennamack je crois, mène partout avec lui. Il jouait au palet l'autre jour, un vieux gentilhomme fort décemment mis, vint à passer, l'un des palets le frappa au bas de la jambe, et il lève sa canne sur le petit malotru. Mais voici le méchant petit diable qui tire froidement son pistolet, et si une brave ménagère d'Edimbourg, se préparant à vider sa marmite par la fenêtre, n'avait crié en ce moment : Garde à l'eau ! et fait fuir les deux adversaires par le présent avis, le pauvre gentilhomme aurait probablement perdu la vie.

Les deux interlocuteurs arrivèrent en peu de temps au port où les attendait la barque.

— Adieu, adieu, colonel, dit alors Waverley. Présentez mes devoirs, mes affectueux souvenirs, à sir Everard et à ma tante Rachel. Pensez à moi avec toute l'indulgence possible ; parlez de moi aussi obligeamment que vous le permettra votre conscience, et, encore une fois, adieu.

— Adieu à vous aussi, mon cher Waverley, et mille remerciments pour vos bontés affectueuses. Débarrassez-vous de votre tartan à la première opportunité. Je penserai toujours à vous avec reconnaissance, et je ne vous blâmerai qu'en disant tout au plus : Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Ils se séparèrent alors, le colonel se dirigeant vers la frégate, et Waverley rentrant à Edimbourg.

LIV

LA MARCHE.

Ce fut dans les premiers jours de novembre que le jeune chevalier, à la tête d'une armée de six mille hommes tout au plus, se décida à faire irruption dans les comtés d'Angleterre, où il savait cependant que des préparatifs redoutables étaient faits pour le recevoir. Les rigueurs de la saison auraient rendu alors la marche impraticable pour toute autre

armée que celle de ces actifs et robustes montagnards qui, sous ce rapport du moins, étaient certainement supérieurs à leur ennemi, infiniment moins aguerri et moins agile.

Fergus et Waverley, marchant à la tête du clan, contemplaient les progrès de l'armée avec des dispositions bien différentes. Le jeune chef, plein d'enthousiasme et d'ardeur, ne calculait qu'une chose, c'est que chaque pas les rapprochait de Londres. Il ne comptait que sur l'appui des seuls montagnards pour assurer le triomphe de la maison des Stuarts, et voyait souvent avec peine de nouveaux partisans se ranger sous le drapeau Jacobite, parce qu'il craignait de voir diminuer le nombre des emplois et des faveurs qui, selon lui, étaient réservés uniquement aux Ecossais.

Les vues et les espérances d'Edward étaient fort différentes. Il lui avait été facile de remarquer que, dans toutes les villes où Jacques III était proclamé roi, pas une voix ne s'élevait pour dire : Dieu le bénisse. On avait fait croire aux Jacobites d'Ecosse que les comtés du nord-ouest abondaient en squires opulents et en vigoureux tenanciers, qui s'empresseraient de protester de leur dévouement à la Rose Blanche. Mais ils ne virent apparaître qu'un très-petit nombre des plus opulents Toris. De ceux-ci, les uns s'enfuirent, les autres feignirent d'être malades ou demandèrent au gouvernement d'être arrêtés comme personnes suspectes. Le peuple considérait avec un étonnement mêlé d'horreur et d'aversion les hommes des clans écossais avec leur langage inconnu, leur costume singulier et leur extérieur sauvage. Les quelques individus qui se joignirent à l'armée jacobite n'étaient donc que des fanatiques, que l'exaltation de leur foi politique rendait insensibles à tous les dangers, ou des aventuriers ruinés et perdus de dettes, qui cherchaient à rétablir leur fortune par quelque entreprise désespérée.

Mais Fergus ne se laissait décourager par aucune de ces considérations. Il admirait la luxuriante beauté de ces contrées fertiles, et la situation de plusieurs des maisons seigneuriales devant lesquelles ils passaient.

— Waverley-Honour, disait-il, ressemble-t-il à ce château, Edward ?

— La maison de Waverley-Honour est de moitié plus grande et plus belle.

— Et le parc de votre oncle est-il aussi beau que celui-ci?

— Il est trois fois aussi étendu, et ressemble plutôt à une forêt qu'à un parc.

— Alors, ma sœur Flora sera une heureuse femme.

— J'espère que miss Mac-Ivor aura, pour être heureuse, maintes et maintes raisons qui n'auront aucun rapport avec Waverley-Honour.

— Je l'espère aussi, mais la possession d'un tel domaine ajoutera considérablement à toutes les autres causes de prospérité.

— Et si la possession de ce domaine ne venait pas ajouter au bonheur de miss Flora, quelque autre avantage y suppléerait sans doute.

— Comment? dit Fergus s'arrêtant court et se tournant vers Waverley. Comment dois-je interpréter ceci, M. Waverley? Ai-je bien entendu? Est-ce à dire que vous refusez mon alliance et la main de ma sœur?

— Oui, Fergus, vous avez bien entendu. Votre sœur a repoussé la mienne, et de vive voix, et de toutes les façons qu'ont en leur pouvoir les dames, lorsqu'elles veulent faire comprendre à un prétendant que ses hommages lui déplaisent.

— Je ne m'imagine point, repartit le chef, comment une jeune fille peut repousser les propositions d'un prétendant qui lui est présenté par son tuteur légal, sans que celui-ci ait l'occasion d'en conférer avec elle. Vous ne supposiez pas, je l'espère, que ma sœur vous tomberait dans la bouche comme une prune mûre, du moment qu'il vous plairait de l'ouvrir.

— Je n'ai point à m'occuper de vos droits en pareille circonstance, repartit Edward, mais je puis vous déclarer, sans vouloir contester en rien la beauté et les rares mérites de miss Mac-Ivor, que je n'accepterai pas la main d'un ange, ayant pour dot un empire, si son consentement lui était arraché par les importunités de ses tuteurs ou amis, et ne provenait pas de sa propre inclination.

— Un ange, avec un empire pour dot, répéta Fergus d'un ton empreint d'une ironie amère, ne serait sans doute point pressé de donner sa main à un squire du comté de X*. Mais, monsieur, reprit-il en changeant de ton, si Flora Mac-Ivor n'a pas pour dot une empire, elle est du moins ma sœur, et ceci suffit pour qu'elle ne soit point traitée avec une légèreté coupable et insolente.

— Avant tout, elle est Flora Mac-Ivor, monsieur, répondit Waverley avec fermeté, et ce nom et ce titre suffisent à mes yeux pour que,

loin de la traiter avec légèreté, je sois disposé, au contraire, à lui accorder ma protection.

Le front du jeune chef se couvrit, à la fin de ce court dialogue, d'un sombre nuage qui semblait annoncer une violente explosion ; cependant Fergus, faisant un violent effort sur lui-même, garda le silence, et fixa sur la plaine qui s'étendait devant lui, un regard sombre et concentré. Waverley continua de marcher à ses côtés, résolu de persévérer dans la résolution qu'il avait prise, et de laisser au chef le temps de revenir de ce subit désappointement. Lorsqu'ils eurent parcouru en silence l'espace d'environ un mille, Fergus reprit la parole d'un ton bien différent. Je crois, cher Edward, dit-il, que je me suis un peu emporté, mais, en vérité, vous m'irritez avec votre peu de connaissance du monde. Vous avez été froissé, soit par la pruderie de Flora, soit par son enthousiasme politique et maintenant vous me cherchez querelle comme un enfant, à moi, le gardien de votre trésor, parce que je ne puis pas vous donner le joujou qui est à Edimbourg, et dont vous avez envie. J'aurais d'abord bien raison de me fâcher sans contredit, en pensant que votre futur mariage avec Flora a été le sujet de toutes les conversations des Hautes et des Basses-Terres. Mais je vais écrire à Edimbourg pour mettre fin à ce mal-entendu ; c'est-à-dire si vous désirez que je le fasse, car je ne puis croire que vous soyez actuellement ébranlé dans la bonne opinion que vous aviez conçue au sujet de Flora.

— Colonel Mac-Ivor, répondit Edward avec calme, je vous suis infiniment reconnaissant pour tant de bons offices, et j'ajoute que votre empressement à me servir me fait beaucoup d'honneur. Mais miss Mac-Ivor m'a fait connaître fort clairement son opinion à ce sujet, et pendant notre séjour à Edimbourg, mes attentions ont été repoussées avec une froideur plus qu'ordinaire ; je ne puis donc pas consentir, par égard pour elle et pour moi, à ce qu'elle soit encore tourmentée à ce sujet. Je désirais vous entretenir à ce propos, depuis quelque temps déjà ; mais j'éprouvais une grande répugnance à aborder une question aussi délicate et aussi pénible.

— Oh! c'est fort bien, M. Waverley, répondit Fergus avec hauteur, tout est fini entre nous. Je n'ai nul désir, croyez-moi, d'imposer ma sœur à un prétendant quelconque.

— Et moi, je n'ai nul désir d'être refusé deux fois par la même personne, répondit Edward sur le même ton,

— Cependant, reprit Glennaquoich, je devrais savoir d'abord ce que pense ma sœur de toute cette affaire ; nous verrons si la chose doit se terminer ainsi

— Agissez comme bon vous semblera, repartit Waverley. Je vous dirai seulement que, selon moi, il est impossible que miss Mac-Ivor modifie sa résolution et que, si même elle pouvait le faire, la mienne ne changerait pas. Que ceci soit bien entendu pour prévenir toute difficulté future.

Les yeux de Mac-Ivor lancèrent des éclairs à cette déclaration positive, et il jeta à Edward un regard de haine, comme s'il eût cherché l'endroit où il pouvait le blesser mortellement. Mais il lui était impossible de provoquer un ancien ami en duel, par cela seul qu'il refusait de continuer à solliciter la main d'une jeune femme après que sa demande avait été rejetée. Ainsi Fergus se trouva contraint de dévorer cet affront, et d'attendre que les circonstances lui fournissent une occasion favorable de venger son injure.

Quant à Waverley, demandant son cheval de selle que son domestique conduisait d'ordinaire à l'arrière-garde, il le monta et résolut d'aller trouver le baron de Bradwardine pour lui demander de servir sous ses ordres, voulant abandonner désormais le clan de Mac-Ivor.

— En vérité, se dit-il, je me serais préparé une heureuse destinée, si je m'était allié de si près à ce petit tyran passionné, absolu et orgueilleux ! Humble chef d'un clan de trois à quatre cents hommes, il se croirait volontiers l'égal du grand Mogol ou de Khan de Tartarie. J'ai bien fait de m'en débarrasser; Flora, serait-elle même un ange, me donerait pour beau-frère un véritable Lucifer.

Le baron de Bradwardine, comme on le pense bien, fut charmé de pouvoir compter Waverley au nombre des volontaires de son régiment ; le digne homme fit en outre tous ses efforts pour effectuer une réconciliation entre les deux amis. Mais Fergus demeura froid à toutes ses remontrances, et Waverley ne voulait point paraître s'humilier en cherchant à renouer des relations d'amitié que le chef de Glennaquoich lui-même avait rompues. Le baron de Bradwardine s'adressa alors au prince, qui promit de faire lui-même quelques observations au colonel Mac-Ivor, mais plusieurs jours se passèrent avant qu'il eût pu mettre ce projet à exécution, dans la précipitation de la marche de l'armée. Durant ce temps, Waverley essaya de mettre à profit les instructions qu'il avait reçues du colonel Gardiner, en aidant de tout son pouvoir le

baron de Bradwardine. *Parmi les aveugles, un borgne est roi*, dit le proverbe, et Edward ne tarda pas, en conséquence, à s'attirer l'estime et le respect des gentilshommes des Basses-Terres, qui composaient en grande partie le corps de cavalerie, et qui se sentaient très-flattés en voyant que, pour les rejoindre, il avait abandonné le corps des Highlandais.

LV

LA DISCORDE AU CAMP D'AGRAMANT

Waverley se tenait fort souvent un peu à l'écart du gros de l'armée, pour examiner de plus près les objets intéressants qu'il rencontrait sur son passage. Un jour, en traversant le Lancashire, il s'éloigna de l'escadron, durant une demi heure, afin d'aller visiter un vieux château dont il fit même le croquis. A son retour, et au moment où il en longeait l'antique avenue, il rencontra l'enseigne Maccombich. Ce dernier avait voué une sorte d'attachement instinctif à Edward, depuis le jour où il l'avait rencontré à Tully-Veolan et guidé dans les montagnes; en ce moment, il paraissait s'attarder à dessein sur la route, comme s'il désirait parler à notre héros. Cependant à l'instant où ils se croisèrent, Evan se contenta de s'approcher de lui et de prononcer ces seuls mots : Prenez garde; après quoi, il s'éloigna rapidement, sans rien ajouter.

Edward, vivement surpris, suivit des yeux le montagnard, qui disparaissait au milieu des arbres. Mais son domestique Alick, qui chevauchait à quelque distance, s'approcha de lui et lui dit d'un air grave:

— Qui sait, monsieur, si vous êtes en sûreté parmi tous ces montagnards du diable? Ils se sont mis dans la tête que vous avez fait un affront à leur jeune maîtresse, miss Flora, et vous savez bien qu'ils ne se gêneraient pas pour loger une balle dans le corps du prince lui-même, s'ils croyaient, de cette façon-là, faire plaisir à leur chef.

Waverley réfléchit un moment et, quoiqu'il sentît bien que Fergus était incapable de commettre une semblable perfidie, il reconnut en même temps que les paroles d'Alick pouvaient être assez bien fondées, car le proverbe favori des montagnards dit : que la meilleure vengeance est celle qui est la plus sûre et la plus prompte. En conséquence, il donna de l'éperon à son cheval pour rejoindre au plus tô

son escadron, lorsqu'arrivé au bout de l'avenue, il entendit une balle lui siffler aux oreilles, et retentir au même moment la détonation d'un pistolet.

— C'est ce petit démon de Callum-Beg qui a fait le coup, s'écria Alick, je l'ai vu s'enfuir parmi les arbres.

Edward, justement irrité par cet acte de lacheté insigne, se lança en avant, et il vit le bataillon de Mac-Ivor se retirer à quelque distance. Il aperçut aussi un montagnard courant à toutes jambes pour rejoindre cette troupe, et il ne douta pas que ce ne fût l'assassin. Incapable de se contenir plus longtemps, il ordonna à Alick d'aller raconter le fait au baron de Bradwardine, et lui-même rejoignit immédiatement le régiment de Fergus. Le chef, qui paraissait revenir du quartier-général du prince, fit faire quelques pas à son cheval, pour s'approcher de lui.

— Colonel Mac-Ivor, dit Waverley sans autre préambule, je viens vous dire qu'un de vos hommes a fait feu sur moi, d'une embuscade où il s'était caché !

— Vraiment ? répondit Mac-Ivor. Mais comme c'est un plaisir que je me propose moi-même de prendre, sauf l'embuscade bien entendu, je désirerais savoir quel est celui des hommes de mon clan qui a osé me devancer

— Je serai à vos ordres dès qu'il vous plaira, mais le personnage qui s'est chargé de remplir cet office, est votre page Callum-Beg, ici présent.

— Sortez des rangs, Callum. Avez-vous fait feu sur M. Waverley ?

— Non, répondit effrontément le page.

— Vous l'avez fait, répliqua Alick, qui venait d'arriver, ayant dépêché un troupier au baron de Bradwardine. Je vous ai vu aussi distinctement que je vois d'ici la vieille église de Coudinhaur.

— Vous mentez, répliqua Callum avec son obstination habituelle. Et le combat entre les écuyers aurait précédé certainement le combat entre les maîtres, si Fergus d'un ton qui ne permettait point de réplique, n'eût ordonné à Callum de lui apporter son pistolet. La batterie était abaissée, la gueule et le canon étaient noirs de fumée, il était clair qu'il venait d'être déchargé à l'instant.

— Voici pour vous, s'écria Fergus frappant, de toute sa force, la tête du jeune garçon avec la crosse du pistolet, voici pour vous apprendre à agir sans prendre mes ordres, et à mentir ensuite pour le

dissimuler. Callum, qui avait reçu le coup sans chercher à s'y dérober, tomba, ne présentant plus aucune apparence de vie. Et vous, ne bougez pas, sur votre vie! cria Fergus aux autres hommes de son clan. Je fais sauter la cervelle du premier qui ose s'interposer entre M. Waverley et moi. Tous restèrent immobiles ; Evan Dhu fut le seul qui témoigna quelques symptômes d'inquiétude et de mécontentement. Callum-Beg était étendu à terre, nageant dans son sang ; il semblait qu'il eût reçu le coup de la mort, mais personne n'osait lui prêter assistance.

— Et maintenant, à votre tour, M. Waverley, dit Fergus, voulez-vous faire avancer votre cheval à côté du mien, à vingt pas, sur la plaine? Je viens d'avoir l'explication de vos énigmes de l'autre jour. Ce n'était point un ange, comme vous le disiez, qui pouvait avoir des charmes pour vous, à moins d'avoir en dot un empire.

— Je ne comprends pas ce que vous dites, colonel Mac-Ivor. Seulement je crois que vous cherchez tout simplement le moyen d'engager avec moi une querelle.

— Inutile, monsieur, d'affecter l'ignorance. Le prince, le prince lui-même, vient de me mettre au courant de vos manœuvres. Il suffit que le baron témoigne l'intention de laisser ses biens à sa fille, pour que vous abandonniez la sœur afin d'enlever la fiancée de votre ami.

— Le prince vous a-t-il dit que je suis engagé à miss Bradwardine? demanda Waverley. Mais c'est absolument impossible.

— Il l'a dit, monsieur, répondit Mac-Ivor. Tirez votre épée et mettez-vous en garde, ou bien déclarez sur le champ que vous renoncez à la main de Rose.

— Mais c'est de la folie, s'écria Waverley, ou bien il y a ici quelque étrange méprise. Mais je ne puis pas combattre avec un fou, pour un motif qui n'a jamais existé.

— Alors, encore une fois, cria le chef en fureur, abandonnez toutes prétentions à la main de miss Bradwardine.

— Quel droit donc avez-vous, reprit Waverley perdant aussi tout empire sur lui-même, quel titre avez-vous pour m'imposer des lois? Et, en parlant ainsi, il tira son épée.

En cet instant, le baron de Bradwardine arriva, suivi d'une partie de sa troupe, qui l'avait accompagné en apprenant qu'un motif indirect de querelle venait d'éclater avec le clan des Mac-Ivor. Les hommes du clan, voyant leur chef entouré, s'avancèrent pour le défendre, une

confusion horrible s'en suivit. Au milieu du tumulte et des cris de rage, le baron déclara qu'il allait charger les Mac-Ivor, s'ils ne reprenaient leurs rangs ; ceux-ci, en revanche, apprêtèrent leurs armes pour faire feu sur la cavalerie. Le vieux Ballenkeiroch les excitait encore, croyant le jour de vengeance enfin venu, lorsqu'un grand cri s'éleva : Place, place à Monseigneur! Ces cris annonçaient l'arrivée du prince qui s'avançait, entouré d'un escadron de ses gardes-du-corps. L'ordre se rétablit quelque peu à sa vue ; les Highlandais se retirèrent, la cavalerie se rassembla pour former l'escadron.

Le prince manda aussitôt devant lui Fergus et Waverley. Ayant appris la cause première de ce tumulte, il ordonna que Callum-Beg fût livré au prévôt de l'armée afin d'être exécuté immédiatement, s'il survivait au chatiment que lui avait infligé son maître. Fergus alors, d'un ton qui tenait le milieu entre la soumission et l'insolence, représenta qu'en vertu des coutumes des clans, le coupable devait lui être laissé, et promit qu'il lui infligerait une punition exemplaire. En repoussant cette requête, le prince aurait porté atteinte à l'autorité patriarchale des chefs de clan; en conséquence, Callum fut abandonné à la justice de sa tribu.

Le prince désira connaître ensuite la cause du différent survenu entre Mac-Ivor et Waverley. Les deux gentilshommes gardèrent d'abord le silence ; il leur était impossible de s'expliquer en présence du baron de Bradwardine, sur une querelle à laquelle le nom de sa fille se trouvait mêlé. Le prince devina sans doute le motif de leur embarras, car il trouva moyen d'expédier, à quelque distance de là, le baron de Bradwardine, sous prétexte de remettre l'ordre dans les manœuvres d'un régiment écossais commandé par M. de Beaujeu.

Charles-Edouard alors, resté seul avec Fergus et Waverley, renvoya sa suite à quelque distance.

— Si je devais moins à votre généreuse amitié, leur dit-il, je me brouillerais avec vous pour avoir engagé une si violente querelle au moment même où le service de mon royal père exige une parfaite union.

— En vérité, dit Waverley, je sais à peine de quoi je suis accusé. Je ne recherchais le colonel Mac-Ivor que pour me plaindre à lui d'une tentative d'assassinat dont j'avais été victime, et qu'il est trop loyal pour avoir autorisé. Soudain il m'accuse d'avoir sollicité les affections d'une jeune fille à laquelle il croit pouvoir prétendre.

— S'il y a en ceci une erreur, répondit Glennaquoich, cette erreur résulte d'une conversation que j'ai eue ce matin même avec Son Altesse Royale.

— Avec moi? dit le chevalier. Comment le colonel Mac-Ivor a-t-il pu aussi mal comprendre le sens de mes paroles?

Il tira alors Fergus à l'écart, et, après lui avoir parlé pendant quelques instants, le ramena auprès de Waverley. « Est-il donc vrai, M. Waverley, demanda-t-il ensuite que je me sois trompé en affirmant que vous êtes engagé à miss Bradwardine, ce qui m'expliquait pourquoi vous renoncez à un autre projet d'union qui avait eu pour vous de grands charmes? »

— Votre Altesse Royale, répondit Waverley, doit avoir fondé son opinion sur des circonstances qui me sont inconnues. Je comprends tout l'honneur que vous me faites en supposant que je suis fiancé à miss Bradwardine, mais je ne me reconnais aucuns titres à une semblable destination, et, après le refus que j'ai déjà essuyé, je ne crois pas qu'il me soit permis d'entretenir, de côté ou d'autre, quelque espérance.

Le chevalier garda quelques instants le silence, tenant ses yeux fixés sur les deux jeunes gens, puis il reprit : Sur ma parole, M. Waverley, vous êtes un homme moins heureux que je ne l'avais cru d'abord. Mais, messieurs, permettez-moi d'être arbitre en semblable matière, non point en ma qualité de prince régent, mais bien comme Charles Stuart, un aventurier comme vous, défendant une noble cause. Ne donnons pas à nos ennemis le plaisir, et à nos amis le scandale, de voir que nous sommes désunis. Et permettez-moi d'ajouter que vous témoignez peu de respect aux dames dont les noms deviennent pour vous des sujets de discordes. Je suppose que M. Waverley est assez généreux pour ne conserver aucun fâcheux souvenir du passé. Vous devrez expliquer ceci à votre clan, Vich Jan Vohr, pour empêcher que de semblables violences ne se renouvellent. Fergus s'inclina. Et maintenant, messieurs, que je puisse avoir le plaisir de vous voir vous donner la main.

Les deux jeunes gens s'avancèrent froidement, à pas mesurés, aussi peu disposés l'un que l'autre à faire la concession demandée. Ils se donnèrent la main néanmoins, et s'éloignèrent, après avoir pris respectueusement congé du chevalier.

Charles-Edouard alors rejoignit le clan des Mac-Ivor, descendit de

cheval, but une rasade au bidon du vieux Ballenkeiroch, et accompagna les montagnards pendant l'espace d'un demi-mille, employant les quelques mots de gaëlique qu'il connaissait et s'enquérant avec un extrême intérêt de l'histoire et des alliances du clan Mac-Ivor. Puis il remonta à cheval, et alla retrouver le régiment de cavalerie du baron de Bradwardine, donna des éloges à son équipement et à son excellente discipline ; causa avec les principaux gentilshommes et même avec les cadets, admira leurs chevaux, s'informa de la santé de leurs femmes, et ne quitta le baron de Bradwardine qu'après l'avoir accompagné pendant une heure, et pendant ce temps, écouté trois longues histoires au sujet du maréchal de Berwich.

— A Beaujeu, mon ami, dit-il, en retournant à sa place ordinaire dans la ligne de marche, que mon métier de prince errant est ennuyeux parfois! Mais, courage! c'est le grand jeu, après tout.

LVI

UNE ESCARMOUCHE.

Peu de jours après, dans un conseil de guerre tenu à Derby, le 5 du mois de décembre, les Highlandais résolurent de retourner sur leurs pas, au lieu de continuer à s'avancer au cœur de l'Angleterre, et commencèrent à battre en retraite devant la redoutable armée du duc de Cumberland. Nul, plus que Fergus, ne se trouva mortifié à cette résolution, qui impliquait en elle la ruine de ses espérances. Il l'avait combattue avec la plus grande vivacité, au sein du conseil de guerre, et lorsqu'il vit son avis rejeté, versa des larmes de douleur et d'indignation. A partir de ce moment, son extérieur et ses manières subirent une modification tellement complète, qu'il devint difficile de reconnaître en lui cet esprit ardent, aventureux, pour lequel, une semaine auparavant, la terre ne semblait point être assez vaste et assez belle, et ce fut avec une extrême surprise que Waverley le vit se présenter à ses quartiers, entre Shap et Penrith, le 12 décembre au matin.

Le changement notable survenu dans la personne de Fergus frappa d'abord les yeux de Waverley. Ses regards avaient perdu leurs flammes ; ses joues étaient creusées et pâles, sa voix languissante ; sa démarche elle-même semblait être moins ferme et moins élastique qu'autrefois, et son costume, auquel il accordait jadis une attention toute particu-

frère, était maintenant porté sans goût et avec négligence. Il invita Waverley à l'accompagner sur les bords d'une petite rivière, qui coulait près de là, et sourit tristement en voyant le jeune Anglais se munir de son épée.

— Notre glorieuse aventure touche maintenant à sa fin, Waverley, dit-il, lorsqu'ils se trouvèrent tous deux dans un endroit écarté, et je désire savoir ce que vous pensez faire. J'ai reçu depuis notre querelle, une lettre de Flora; elle me fait comprendre qu'elle ne vous a jamais donné, qu'elle n'a jamais pu vous donner d'encouragements, de sorte qu'en apparence j'ai véritablement agi comme un insensé. Pauvre Flora! sa lettre ne me parle que d'espoir et de joie, quelle douleur elle éprouvera à la nouvelle de cette fatale retraite!

Waverley, véritablement touché par le ton désolé et les tristes paroles du jeune chef, bannit en cet instant de sa mémoire tous les importuns souvenirs de la querelle survenue entre eux, et lui serra la main avec son ancienne cordialité.

— Vous devriez, continua Fergus, quitter cette malheureuse armée et vous embarquer pour le Continent dans quelqu'un des ports de l'est qui sont encore en notre possession. Vos amis obtiendraient facilement votre pardon du roi, lorsque vous seriez hors du royaume, et, pour vous dire la vérité, je voudrais que vous pussiez emmener Rose Bradwardine avec vous, avec le titre de votre femme, et prendre ma pauvre sœur sous votre protection. Rose vous aime, quoique vous en paraissiez surpris, et je crois que vous l'aimez, quoiqu'il vous soit, d'ordinaire, assez difficile de voir clair dans votre propre esprit, ajouta-t-il avec un pâle sourire.

— Mais, Fergus, comment pouvez-vous me conseiller d'abandonner une entreprise dans laquelle nous sommes tous engagés?

— Hélas! reprit Glennaquoich, le vaisseau s'en va en débris, il est temps, pour tous ceux qui le peuvent, de le quitter, en mettant la chaloupe à la mer.

— Mais, tandis que vous me conseillez de faire ce que je ne ferai point, car je mourrai plutôt, quels sont vos propres desseins pour vous-même?

— Oh! répondit Fergus d'un ton mélancolique, mon sort est décidé. Je serai mort ou prisonnier demain.

— Que voulez-vous dire, mon ami? s'écria Edward. L'ennemi est encore à une journée de marche en arrière, et si même il nous atteint,

nous sommes assez forts pour l'arrêter. Souvenez- vous de la journée de Gladsmuir.

— Ce que je vous dis est vrai néanmoins, en ce qui me concerne personnellement. J'ai vu le Bodach Glas la nuit dernière, continua-t-il en baissant la voix.

— Le Bodach Glas?

— Oui, comment avez-vous séjourné si longtemps à Glennaquoich sans savoir ce que c'est que le Bodach Glas, le Spectre Gris, quoiqu'à la vérité, on n'en parle chez nous qu'avec répugnance?... Oh! la pauvre Flora aurait dû vous conter cette histoire. Je voudrais que cette colline fût notre montagne de Bemnore, et le grand lac bleu, le lac Tay, ou mon beau Loch au Ry. Je vous dirai tout néanmoins ; asseyons-nous sur ce tertre de mousse. Vous saurez donc que mon glorieux ancêtre, Jan nan Chaistel, s'était associé pour son expédition du Northumberland, avec un chef des Basses-Terres, nommé Halbert Halle. Ils se querellèrent ensuite pour le partage du butin; tous les hommes de la plaine furent massacrés, et leur chef tomba le dernier, frappé par la main de mon ancêtre. Depuis lors, son esprit apparaît au Vich Jan Vohr existant, chaque fois qu'un grand désastre le menace, mais plus spécialement avant sa mort. Mon père l'a vu deux fois : d'abord la veille du jour où il fut fait prisonnier à Sheriff-Muir; puis, le matin même du jour où nous l'avons perdu.

— Mon cher Fergus, comment pouvez-vous me conter une semblable histoire de revenants, avec un visage aussi grave.

— Je ne vous demande pas de me croire, mais je vous dis la vérité, attestée par trois cents ans d'expérience au moins, et par mes propres yeux, la nuit dernière.

— Contez-moi les détails, pour l'amour de Dieu, s'écria Waverley avec vivacité.

— J'y consens, à condition que vous ne plaisanterez pas sur ce sujet... La nuit dernière, je me sentis si tourmenté par l'insomnie et la fièvre, que je quittai mon logis, pour me promener un peu en plein air, afin de calmer mes nerfs et de me rafraîchir la tête... J'avais traversé un petit pont, et marchais de long en large sur la rive, lorsqu'à ma grande surprise, je vis se dresser devant moi, au clair de lune, une haute figure enveloppée d'un manteau gris, tel qu'en portent les bergers du sud de l'Ecosse, qui, quelque diligence que je fisse, se tenait toujours à six pas environ devant moi.

— Vous avez vu un paysan de Cumberland dans son costume ordinaire, sans doute.

— Je le crus d'abord comme vous, et je m'irritai de l'insolence de cet homme, qui paraissait vouloir me braver. Je l'appelai, et ne reçus point de réponse. Mon cœur commença à palpiter fortement, et, pour m'assurer de ce que je commençais à craindre, je me tournai successivement vers les quatre points de l'horizon. Par le ciel, Edward, de quelque côté que se portât ma vue, le spectre était toujours devant moi, toujours à la même distance. C'était le Bodach Glas; je le vis bien alors, mes cheveux se dressèrent sur ma tête, et je sentis mes jambes chanceler. Je rappelai tout mon courage cependant, et résolus de rentrer au logis. Le sombre visiteur glissa devant moi jusqu'à l'entrée du petit pont. En cet endroit, il s'arrêta, et se tourna de mon côté. Pas d'autre passage en ce lieu; il me fallait traverser la rivière à gué ou passer aussi près de lui que je le suis de vous. Je ressentis alors une sorte de courage désespéré, sentant bien que ma mort était proche. Je fis le signe de la croix, je tirai mon épée, et je m'écriai : Au nom de Dieu, mauvais esprit, je t'ordonne de me faire place. Vich Jan Vohr, répondit-il d'une voix qui glaça tout le sang de mes veines, prends garde au jour de demain. Il n'était pas, en ce moment, à un pied de la pointe de mon épée, mais ces paroles furent à peine prononcées, qu'il s'évanouit comme le brouillard, et rien ne fit plus obstacle à mon passage. Je rentrai chez moi, je me jetai sur mon lit où je passai quelques heures dans un sommeil pénible, et, ce matin, comme nous avons encore du temps à nous, avant l'attaque de l'ennemi, je suis venu vous chercher pour faire la paix avec vous. Je ne voudrais pas mourir avant de m'être réconcilié avec un innocent ami.

Waverley ne put douter que cette vision effrayante ne fût l'effet d'une hallucination, produite par la fatigue et le chagrin sur ce cerveau agité, et accessible aux superstitions de la montagne. Mais, touché de compassion et d'intérêt pour Fergus en le voyant si vivement impressionné, il s'offrit pour le reconduire à son clan et pour l'accompagner pendant toute cette journée fatale. Fergus parut, en l'entendant, éprouver une vive satisfaction ; cependant il hésita à accepter ce service.

Nous sommes maintenant, dit-il, à l'arrière-garde, le poste le plus dangereux dans une retraite. Tant mieux, c'est le poste d'honneur.

Et tous deux, attendant le clan de Mac-Ivor à son passage, se présentèrent à lui en se donnant le bras. Les montagnards parurent enchan-

tés en voyant Waverley ainsi réconcilié avec leur capitaine. Evan Dhu vint le saluer avec un sourire de satisfaction ; Callum-Beg, lui-même, qui courait çà et là, actif et résolu comme toujours, mais visiblement pâli et portant un bandeau sur la tête, témoigna, à la vue d'Edward, un véritable plaisir.

— Le coquin, dit Fergus, doit avoir le crâne plus dur que du marbre ; la batterie du pistolet s'est brisée sur sa tête.

— Comment pouviez-vous frapper si rudement un si jeune garçon ? dit Waverley d'un air de pitié.

— Ah ! si je ne frappais pas rude, de temps à autre, les coquins pourraient bien se permettre de s'oublier.

L'armée continua sa marche pendant toute cette journée du 5 décembre, et, vers le soir, le clan de Fergus et celui de Cluny Mac Pherson, après avoir traversé une vaste bruyère, pénétrèrent entre les haies et les vergers qui bordent un petit village du Cumberland, nommé Clifton. Le soleil était couché déjà, et Edward commença à railler Fergus, au sujet des fausses prédictions du spectre gris : « Attendez, répondit celui-ci, les ides de Mars ne sont point passées encore. » Et soudain, se retournant, et jetant les yeux sur la bruyère, il aperçut un nombreux corps de cavalerie qui s'avançait rapidement sur sa surface plate et sombre. Les Highlandais, avertis par leur chef, se retranchèrent derrière les haies et les murs du village ; ils ne tardèrent pas à y être attaqués. Une forte troupe de dragons, mettant pied à terre, essaya de forcer les clôtures, tandis qu'un autre tentait de pénétrer par la grande route. Un feu roulant de mousqueterie reçut et déconcerta les assaillants ; on les vit hésiter, reculer. Fergus, alors, qui avait recouvré toute son ardeur en présence du danger, tira son épée, et s'élança hors de ses retranchements, en s'écriant : « Claymore ! » Les hommes de son clan suivirent son exemple, et passant à travers les haies, se précipitèrent sur les dragons démontés. Ceux-ci s'enfuirent sur la plaine et furent taillés en pièces. Mais la lune, venant à briller en ce moment, révéla aux Anglais le petit nombre de leurs ennemis. Deux escadrons de cavalerie furent lancés en avant pour soutenir la première colonne. La plupart des Highlandais purent effectuer à temps leur retraite, mais quelques uns d'entre eux furent cernés, et Waverley cherchant à rejoindre Fergus dont il avait été séparé au milieu du tumulte, l'aperçut avec Evan Dhu et Callum-Beg, entourés d'une douzaine de cavaliers ennemis qui les frappaient de leurs sabres gigantesques. Au moment

où il se précipitait vers eux, la lune se voila de nouveau, et il ne put ni les rejoindre, ni retrouver sa route. Après avoir failli plusieurs fois être sabré ou fait prisonnier par les cavaliers anglais qu'il rencontra sur la plaine, il se trouva enfin au pied d'une haie, la traversa, et se crut désormais en sûreté, car il entendait le son des cornemuses écossaises à une petite distance. Pour Fergus, il restait à peine une espérance, à moins qu'il n'eût été fait prisonnier. La sombre histoire du Bodach Glas revint alors à l'esprit d'Edward, tandis qu'il méditait sur le sort probable de son ami, et il en vint à se dire, avec une profonde mélancolie : « Eh quoi ! le démon aurait-il le pouvoir de dire la vérité ! »

LVII

ACCIDENTS DIVERS.

Edward se trouvait, en ce moment, dans une situation à la fois désagréable et dangereuse. Il cessa bientôt d'entendre le son des cornemuses, et lorsqu'après avoir franchi maintes haies, il approcha enfin de la grande route, le bruit des tambours et des trompettes de la cavalerie anglaise l'avertit qu'il était téméraire de vouloir se diriger de ce côté. En conséquence, Edward, se rejetant dans la plaine par un sentier de traverse, erra dans la vase et la boue, par une nuit sombre et froide, jusqu'à ce qu'après avoir parcouru environ trois milles, il atteignit un petit hameau.

Il se hasarda alors à s'approcher de l'unique cabaret du village, désireux de se procurer un guide jusqu'à Penrith, mais le bruit de quelques vigoureux jurons anglais, joints au refrain d'une chanson de guerre, lui prouva que les ennemis se trouvaient aussi en cet endroit. Se retirant donc avec le moins de bruit possible, et bénissant cette obscurité que, jusqu'alors, il avait maudite, Waverley se glissa dans un petit enclos qui paraissait être le jardin d'une ferme. Au moment où il en franchissait la porte, une main saisit la sienne, et une voix de femme murmura à son oreille : « Edward, c'est donc toi, mon ami ? »

— Voici une fatale méprise, pensa notre héros, et il essaya doucement de dégager sa main.

— Entre, entre tout de suite ; sans quoi les habits rouges t'entendront, et ils feront quelque malheur... viens vite te cacher chez mon père.

— Voici enfin un asile qui n'est point à dédaigner, pensa Edward. Et il se hâta de suivre la jeune fille dans une cuisine où elle s'empressa d'allumer une chandelle. Mais elle n'eut pas plus tôt regardé Edward que, frappée de terreur, elle laissa tomber la lumière, en poussant un cri.

Le fermier lui-même apparut, en chemise, portant, au reste, une paire de culottes de cuir et des bottes enfilées sans bas, car il sortait de son lit, tenant une chandelle dans sa main gauche, et brandissant, de l'autre, une paire de pincettes.

— Eh ! qu'as-tu donc, fille, à crier de la sorte? dit-il en entrant.

— Oh ! s'écria la villageoise éclatant en sanglots, je croyais que c'était Ned Williams, et voilà que c'est un des hommes de la montagne.

— Au diable Ned Williams... Mais que fais-tu ici, mon garçon? Sais tu bien que les habits rouges sont dans la ville, garçon, et qu'ils peuvent te couper en deux comme un navet?

— Je sais que je cours de grands dangers, dit Waverley, mais si vous pouvez me secourir, je vous offrirai une ample récompense. Je ne suis point né en Ecosse ; je suis un malheureux gentilhomme anglais.

— Que tu sois Ecossais ou Anglais, répondit l'honnête fermier, j'aurais préféré que tu eusses passé de l'autre côté de la route, mais puisque te voilà ici, ce n'est certainement pas Jacob Jopson qui voudra te trahir. Les hommes des montagnes sont de braves gens, qui n'ont point fait de dégâts en traversant le village. En conséquence, le brave paysan et Ciuly, sa fille, firent leurs préparatifs pour accorder à Edward tout ce que pouvait lui fournir leur hospitalité simple, franche et cordiale : un asile, du feu, un souper et un lit.

Le lendemain matin, on apprit que les Highlandais avaient évacué Penrith et marchaient vers Carlisle, poursuivis par le duc de Cumberland dont l'armée couvrait la route dans toutes les directions. Il était donc, en ce moment, impossible de songer à la fuite. Le véritable Ned Williams, qui fut appelé au conseil par Ciuly et son père, proposa à Edward de changer son uniforme et son tartan pour les vêtements de la contrée, et de l'accompagner à la ferme de son père, près d'Ulwsnater, où il pourrait vivre dans la retraite jusqu'à ce que les troupes se fussent retirés. Edward prit donc congé du bon Jopson et de sa fille, qui ne voulurent accepter, en paiement de leur franche hospitalité,

qu'une poignée de main pour l'un d'eux, et un respectueux baiser pour l'autre.

Edward, en suivant son guide, traversa cette morne bruyère qui, la nuit précédente, avait été le théâtre de l'action. Les lueurs pâles d'un soleil de décembre éclairaient cette plaine désolée, qui, à l'endroit où la route du nord avoisine les propriétés de lord Lousdale, était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, sur lesquels s'acharnaient déjà de grandes bandes de corbeaux et d'éperviers.

« Et c'est ici qu'a eu lieu ton dernier combat ! se dit Waverley, oubliant, en ce moment, toutes les imperfections du caractère de Fergus, pour ne se souvenir que de sa grandeur, de sa loyauté et de leur ancienne amitié si douce, c'est sur cette bruyère obscure que s'est éteint cet esprit enthousiaste et ardent qui prenait son vol vers toutes les hauteurs, avec le puissant essor d'un aigle des montagnes ! Dernier des Vich Jean Vohr, seul soutien d'une sœur à l'âme grande et ardente comme la tienne, ici se sont évanouies toutes tes espérances pour Flora, et pour la longue et illustre descendance dont tu avais, plus brillamment encore, illustré le nom par ton aventureuse valeur ! »

Waverley, ainsi dominé par ses regrets et ses souvenirs, résolut de parcourir le champ de bataille et de voir si, parmi les morts, il retrouverait le corps de son ami, auquel il désirait au moins donner une sépulture chrétienne. En vain, son guide lui représente, en tremblant, les dangers d'une semblable entreprise, Waverley était déterminé, et commença ses lugubres recherches, tandis que le jeune villageois, effrayé, se tenait à quelque distance. Les corps d'une soixantaine de dragons se trouvaient étendus sur la bruyère, mais dix à douze Highlandais tout au plus gisaient sur le champ de bataille ; c'étaient ceux qui n'avaient pu regagner à temps leur régiment. Sur une petite éminence et un peu à l'écart, se trouvaient les corps de trois dragons anglais, de deux chevaux, et du page Callum-Beg dont le sabre d'un trouper avait, pour cette fois, nettement fendu le crâne. Peut-être les hommes du clan avaient-ils emporté avec eux le corps de Fergus ; peut-être était-il prisonnier seulement, et l'apparition du Bodach Glas lui avait annoncé alors un malheur moins redoutable. Mais bientôt l'approche d'une escouade de dragons accompagnée de quelques paysans, et venant pour enterrer les morts, contraignit Edward à rejoindre son guide, et à abandonner, en toute hâte, ce lieu funèbre.

Bientot, sous la conduite de Ned Williams, il parvint à la ferme de

son nouvel hôte, chez lequel il passa pour un parent destiné à l'église et voulant attendre, à l'écart, la fin des troubles qui désolaient la contrée. La retraite précipitée de l'armée du prétendant, la reddition de Carlisle, et le siége d'Edimbourg par le maréchal Wade, furent autant d'événements qui eurent lieu à cette époque, et qui ôtèrent nécessairement à notre héros, toute possibilité de se rendre en Ecosse. Il passa donc plusieurs mois d'un hiver rigoureux et sombre, dans une sombre et froide solitude, entre les montagnes de cette contrée sauvage, et les vertes rives du lac d'Ulswater ! Son caractère mûrit, son esprit se développa dans ces méditations constantes, et grâce à l'amère expérience qu'il avait acquise, il en vint bientôt à se dire que le roman de sa vie était terminé, et qu'il ne devrait plus faire face désormais qu'aux tristes réalités de son existence. Bientôt, en effet, il allait être appelé à faire preuve de raison, de courage et de philosophie.

LVIII

VOYAGE A LONDRES.

A la fin de janvier, cependant, notre héros fut contraint de faire, pour un moment, diversion à sa tristesse, afin de ne point attrister les noces d'Edward Williams, le fils de son hôte, avec Ciuly Jopson. En conséquence, Edward fit de courageux efforts sur lui-même, dansa, chanta, trinqua, joua à différents jeux, et se montra enfin le plus gai et le plus aimable de la compagnie, sans prévoir, le moins du monde, les nouvelles qu'il allait apprendre le jour suivant.

L'ecclésiastique qui avait marié le jeune couple, fut tellement charmé de l'esprit et des manières du jeune théologien, qu'il s'empressa de revenir le lendemain lui faire visite, et causer avec lui des nouvelles du jour. Il apportait avec lui deux ou trois journaux, dans l'un desquels Edward lut le paragraphe suivant, qui le jeta dans une consternation profonde.

« Le 10 de ce mois, est mort dans sa maison de Hill-Street, Berkeley-Square, M. Richard Waverley, esquire, second fils de sir Giles Waverley, de Waverley-Honour. Depuis longtemps d'une santé chancelante, il a récemment été obligé de donner des garanties, étant sous le coup d'une accusation de haute trahison. Son frère aîné, sir Everard Waverley, le chef de cette ancienne famille, est également l'objet d'une ac-

cusation semblable, et nous apprenons que son jugement est fixé à l'un des premiers jours du mois prochain, à moins qu'Edward Waverley, fils du défunt Richard, ne vienne se livrer aux mains de la justice. Dans ce cas, ce serait contre lui seul que serait dirigée la procédure. Mais ce malheureux gentilhomme, qui avait pris du service dans l'armée du prétendant et pénétré en Angleterre à sa suite, a disparu dans l'affaire de Clifton, le 18 décembre dernier, et, depuis ce temps, il a été impossible d'avoir de ses nouvelles. »

— Grand Dieu ! se dit Waverley après avoir lu cet article fatal, suis-je donc un parricide... Non, c'est impossible; mon père ne m'a jamais, durant sa vie, témoigné une assez vive affection pour pouvoir supposer que la nouvelle de mon malheur ait, effectivement hâté sa mort. Mais ne serait-ce pas commettre un véritable parricide, que de laisser mon digne et généreux oncle souffrir à cause de moi, lorsqu'un sacrifice et quelque peu de dévouement de ma part, peuvent le rendre à la liberté, à une vie paisible et douce ?

L'ecclésiastique qui avait vu soudain pâlir le jeune homme au beau milieu du récit qu'il lui faisait de la bataille de Falkirk, ne put comprendre la cause de son émotion, et lui demanda s'il était malade. Heureusement, la jeune mariée qui entra en cet instant, toute rougissante et joyeuse, devina bien qu'Edward avait quelque secrète cause de tristesse, et appelant l'ecclésiastique, laissa notre héros entièrement libre de se livrer à ses réflexions. Waverley, cependant, ne pouvait point se rendre à Londres aussi promptement qu'il l'aurait désiré, les guinées que contenait sa bourse à son départ de Tully-Veolan s'étaient peu à peu épuisées; il lui était impossible de prendre la poste pour voyager. Force lui fut de monter dans une antique diligence qui passait, sur la route du nord, dans la petite ville de Boroughbridge, et mettait, Dieu aidant (ainsi que l'annonce le disait) trois semaines pour aller d'Edimbourg à Londres. Ce fut dans cette voiture, qu'après avoir pris congé de ses bons et ses simples amis du Cumberland, il se trouva enfin assis en face d'une certaine mistriss Nosebag, femme d'un lieutenant aide-de-camp du 1er dragons, vive et joviale commère, âgée d'environ cinquante ans, vêtue d'un habit bleu à revers amarantes, et tenant à la main un fouet de chasse monté en argent.

— Vous avez servi dans les dragons, monsieur? demanda à Waverley, tout à fait à l'improviste, cette aimable dame qui semblait avoir pris sur elle de faire les frais de conversation.

Notre héros, fort déconcerté, resta un instant sans répondre, puis se contenta de faire un signe d'assentiment.

— Oh ! je m'en suis doutée tout d'abord ; vous avez l'air militaire. Et dans quel régiment, je vous prie ?

— Dans celui de Gardiner, madame, répondit Waverley, pensant avec raison que cette bonne dame connaissait sans doute toute la liste de l'armée par cœur, et qu'il était plus sage de dire à peu près la vérité, pour éviter toute découverte.

— Ah ! oui, de ceux qui ont gagné le prix de la course à la bataille de Preston, comme dit Nosebag... Ah ! ah !... pardonnez-moi, monsieur, mais la femme d'un soldat aime assez la plaisanterie.

— Que le diable confonde la vieille sorcière ! murmura Waverley, quel sort fatale m'a mis en présence de cette insupportable curieuse ?

Heureusement la bonne dame ne concentrait pas longtemps son esprit sur le même objet. A peine était-elle descendue pour le relai, à l'auberge de Ferrybridge, qu'elle attira Waverley auprès d'elle à la fenêtre : « Voilà le caporal Bridoon, de notre régiment, qui vient là-bas, s'écria-t-elle, un de nos petits agneaux, comme dit Nosebag... Il est gris, Dieu me pardonne ! Venez le voir, Monsieur... Ah ! comment vous appelez-vous ?

— Britler, madame, répondit Waverley, qui préféra prendre le nom d'un des officiers de son régiment que d'en assumer un qui ne se trouvât point dans les cadres, et qui aurait pu faire découvrir la tromperie.

— Ah ! oui ; c'est vous qui avez obtenu une commission dernièrement, en remplacement de ce coquin de Waverley, qui est passé aux rebelles... Je voudrais que le vieux capitaine Crump passât aux rebelles aussi, afin que Nosebag pût avoir son épaulette... Mais voici Bridoon, et outrageusement ivre, en vérité... Mauvais drôle, sac à vin, pourquoi négligez-vous la faction, sacre...

— Allez-vous en au diable ! répondit *l'agneau* du lieutenant Nosebag, robuste cavalier de six pieds de haut qui pénétrait dans la salle en ce moment, et qui répondait sur le même ton à cette salutation peu amicale. Mais c'est vous, mistriss Nosebag. Dieu bénisse votre joli visage !... Et, bonne dame, parce qu'un pauvre diable a pris le matin un verre pour se réchauffer l'estomac, vous ne voudriez pas, pour cela, lui causer quelque déplaisir ?

— Allons, taisez-vous, bon à rien, et tâchez de faire votre devoir ;

voici un gentilhomme qui, ainsi que moi, appartient au service. Allez donc examiner un peu les papiers de ce particulier là-bas, qui se cache sous son chapeau à grands bords, et qui m'a tout l'air d'appartenir au corps des rebelles.

Sur quoi le dragon obéissant aux ordres de la belliqueuse dame, s'en alla interroger l'individu suspect qui, après mûr examen, se trouva être tout simplement un honnête quaker de Leeds, appelé dans le Jorkspire par des intérêts de commerce.

La vivacité bavarde de la vieille dame, si elle tira Edward d'embarras en cette occasion, faillit deux ou trois fois le faire tomber dans de véritables embûches. Ainsi, dans toutes les villes où la diligence s'arrêtait, elle voulut aller examiner le corps-de-garde ; elle fut sur le point de faire faire à Waverley la connaissance d'un sergent recruteur de son régiment. Elle ne cessa de le traiter de « capitaine » et de « Butler » tout le long de la route. Aussi ne se trouva-t-il de sa vie aussi heureux que lorsqu'à la fin de ce long et pénible voyage, le coche, s'arrêtant à Londres, lui permit de se soustraire aux dangereuses attentions de mistriss Nosebag.

LIX

QUE FAUT-IL FAIRE?

Aussitôt qu'Edward fut arrivé à Londres, son premier soin fut de se faire conduire à la demeure du colonel Talbot qui avait hérité de l'un de ses parents, et vivait dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand style. Le colonel était à table, lorsque Waverley, admis dans l'antichambre, parvint, à force d'instances, à se faire admettre dans son appartement. Lady Emilie, dont les beaux traits étaient encore fatigués et pâles par suite de ses longues souffrances, était assise en face de lui. Le colonel tressaillit en reconnaissant la voix de Waverley ; il se leva et courut à lui : « Franck Stanley, mon cher enfant, comment vous portez-vous? s'écria-t-il. Emilie, ma chère, voici mon jeune parent Stanley. Une vive rougeur couvrit les joues de la jeune femme, au moment où elle se leva pour accueillir Waverley avec un empressement dans lequel la bienveillance la plus marquée se mêlait à l'émotion la plus vive : « Pourquoi êtes-vous venu ici, Frank? demanda le colonel, tandis que les domestiques plaçaient un nouveau couvert sur la

table. L'air de Londres est, de l'avis des médecins, très-nuisible à votre tempérament ; vous n'auriez pas dû vous risquer... Mais je n'en suis pas moins enchanté de vous voir, de même que ma chère Emilie, quoique je craigne fort que nous ne puissions pas vous garder longtemps.

— C'est pour une affaire particulière, murmura Waverley.

— Je le suppose bien, mais ce n'était pas une raison. Spontoon, dit le colonel s'adressant à un vieux serviteur sans livrée, à la physionomie et à l'extérieur militaire, posez ces plats sur la table, nous nous servirons nous-mêmes... Et si je sonne, venez seul, je vous le recommande. Mon neveu et moi, nous avons à nous entretenir d'affaires.

— Au nom de Dieu, Waverley, dites-moi ce qui a pu vous décider à venir à Londres? s'écria le colonel, aussitôt que les laquais furent sortis. Savez-vous bien qu'en le faisant, vous risquez votre vie?

— Oui, je le sais... mais mon père... mon oncle... ce paragraphe. Et Edward tendit le numéro du journal au colonel Talbot.

— Je voudrais, s'écria ce dernier, que tous ces coquins fussent condamnés à être écrasés entre leurs presses ! Où vont-ils prendre tous les mensonges qu'ils débitent chaque matin au public?... Il est vrai, mon cher ami, que votre père est mort, mais non point, j'ai vraiment regret de vous l'avouer, par suite de l'inquiétude que vous lui aviez causée ou des persécutions qu'il avait à subir. Il était, au contraire, au moment de sa mort, occupé à faire sa paix avec le gouvernement. Quant à votre oncle, il est entièrement libéré de toute poursuite, et est retourné paisiblement à Waverley-Honour. Mais vous êtes en danger vous-même... votre nom se trouve inséré dans toutes les proclamations; des mandats d'arrêt sont lancés contre vous. Comment êtes-vous venu ici?

Edward alors raconta brièvement au colonel ses dernières aventures.

— Je voudrais, dit alors ce dernier, que vous pussiez retourner dans le Cumberland, ou, du moins, que vous n'en fussiez jamais sorti, car de strictes recherches sont faites dans tous les ports de mer, pour arrêter les partisans du prétendant, et cette maudite femme, votre compagne de la diligence, va faire aller sa langue comme une roue de moulin, jusqu'à ce qu'elle ait découvert qu'elle a fait le voyage de Boroughbridge, jusqu'ici, avec un Butler de contrebande. Je vais envoyer Spontoon à sa recherche; il démêlera aisément ce qu'elle a pu jaser... Rappelez-vous que vous devez être malade demain, et que lady Emilie, Spontoon et moi, nous vous soignerons nous-mêmes. Ainsi plaignez-

vous le plus haut possible de douleurs de tête et de pesanteur dans les yeux. Lady Emilie va ordonner aux domestiques de préparer pour Frank Stanley un appartement, avec toutes les attentions que requiert un malade.

Le lendemain, de bonne heure, le colonel vint faire visite à son hôte : « J'ai de bonnes nouvelles à vous donner, lui dit-il. Votre réputation de gentilhomme et d'officier est justifiée désormais du reproche d'avoir manqué à votre devoir et d'avoir excité la rébellion dans le régiment de Gardiner. Votre ami Morton, l'ecclésiastique, vient de m'écrire à ce sujet. Votre ancienne connaissance, le Donald de la caverne, est enfin tombé dans les mains des Philistins. Il emmenait les troupeaux d'un propriétaire de la plaine, lorsqu'il fut surpris à l'improviste par un parti de soldats, puis défait et fait prisonnier. La sentence ne pouvait être douteuse, mais il se trouva que ce fut Morton qui eut la bonne chance de devoir le préparer à la mort, et qui obtint de lui une confession entière. Il avoua, en présence d'un certain magistrat, le major Melville, ses intrigues avec Houghton, auxquelles vous n'aviez nullement participé; il confessa également qu'il vous avait délivré ensuite des mains des troupes royales, mais il déclara qu'il avait été décidé à accomplir cette action par les instances d'une personne qu'il a, jusqu'à la fin, refusé de nommer, alléguant, pour raison de son silence, qu'il avait fait serment de se taire, en jurant sur son poignard, serment sacré, comme vous le savez, pour les gens de son espèce. Après quoi, il a été pendu à Stirling, en compagnie de son lieutenant et de quatre hommes de sa bande, laissant du moins après lui un témoignage qui servira, en partie, à vous disculper.

Mais, en ce moment, Spontoon entra, un air d'extrême anxiété peint sur le visage. Il était parvenu, à l'aide de ses connaissances régimentaires, à retrouver la trace de mistriss Nosebag et l'avait découverte, pleine de dépit et de rage, à l'idée d'avoir voyagé, à partir des frontières d'Ecosse, avec un vil imposteur qui s'était fait passer pour le capitaine Butler, des dragons de Gardiner. Elle allait dénoncer à l'autorité cet individu, qui n'était autre sans doute qu'un partisan du prétendant, un rebelle. Il n'y avait pas de temps à perdre. Une identification de la personne de Waverley pouvait être pleine de dangers pour lui, pour son oncle, et même pour le colonel Talbot. Mais où Edward se rendrait-il? Là était la question importante et difficile.

— Je vais repartir pour l'Ecosse, dit Waverley.

— Pour l'Ecosse? dit le colonel. Non pas pour rejoindre l'armée des rebelles, je suppose?

— Non; car la campagne est à peu près finie, ou bien si, comme je le suppose, les chefs ont le dessein de faire une campagne d'hiver dans les montagnes, la présence de volontaires tels que moi ne pourrait que les embarrasser, et puis, pour vous dire la vérité, colonel, quoiqu'en le faisant je puisse me rabaisser dans votre opinion, je suis las de combattre; la guerre n'est pas mon métier et, ayant une fois déposé l'épée que je n'ai tirée qu'en qualité de volontaire, je ne me sens nullement pressé de la reprendre.

— J'approuve fort, mon cher Edward, toutes ces dispositions, mais que voulez-vous aller faire dans le nord?

— D'abord, quelques ports d'Ecosse se trouvent encore entre les mains des partisans du chevalier, et si je puis y arriver, je m'embarquerai aussitôt pour la France... Ensuite, il y a maintenant, en Ecosse, une personne à laquelle le bonheur de ma vie se trouve attaché, plus que je ne le croyais jadis, et sur le sort de laquelle je suis fort inquiet.

— Alors lady Emilie avait raison; il existait, au fond de tout ceci, une affaire d'amour... Mais à laquelle de ces deux jolies Ecossaises avez-vous consacré vos hommages? Ce n'est pas à miss Glen... je suppose?

— Non, colonel.

— Ah! c'est bien; passe pour l'autre, car la simplicité et l'enfantillage se corrigent, se modifient, mais l'orgueil et la hauteur jamais. J'espère seulement que cet insupportable papa avec son latin et ses brogues, et ses longues histoires du duc de Berwich, devra, pour son salut, se fixer à l'étranger. Quant à la fille, quoique vous puissiez aisément trouver un aussi bon parti en Angleterre, je ne vous ferai aucune objection, d'autant plus que, je le crois, ce projet sera agréable à votre oncle, d'abord par intérêt pour vous-même, et ensuite par affection pour ses trois hermines passant, qui pourraient passer tout à fait si vous n'aviez point de famille. Enfin, mon jeune ami, inutile de vous en dire à présent plus long sur ce sujet, car je pense que je ne tarderai point à vous suivre en Ecosse.

— En vérité? et qui vous y ramènera? Ce n'est pas, certes, votre affection pour ce pauvre pays?

— Non, assurément; mais j'ai certaines affaires que je ne pourrai

terminer favorablement qu'à l'aide d'une entrevue personnelle avec Son Altesse le commandant en chef. D'ailleurs, la santé d'Emilie est rétablie entièrement, et ne m'empêchera point d'entreprendre ce voyage. Maintenant, mon ami, je vais vous tracer votre plan de campagne. Vous continuerez à porter le nom de mon neveu, Frank Stanley, et vous irez en poste jusqu'à Huntingdon, en compagnie de Spontoon, qui est aussi fidèle qu'une bonne épée. A Huntingdon, vous trouverez le véritable Frank Stanley, jeune étudiant de Cambridge, qui connaît votre histoire, et qui vous remettra un passeport dont il est porteur, et que je lui avais fait obtenir moi-même afin qu'il pût, au besoin, aller à ma place dans le nord. A présent, continua le colonel, en ouvrant un grand portefeuille de maroquin, permettez-moi de vous offrir des fonds pour le voyage.

— En vérité, je suis confus, colonel...

— Il n'y a pas de quoi. D'abord ma bourse tout entière est à votre disposition, mais ce que je vous offre en ce moment n'est qu'une partie de votre propre fortune. Votre père m'a nommé son légataire, afin que je pusse, en toute occurrence, vous conserver ses biens. De cette façon, vous possédez quinze mille livres de capital, et le domaine de Brerewood-Loge. Je vous remets actuellement 200 livres ; lorsqu'il vous faudra davantage, vous aurez un crédit ouvert chez mon banquier.

Le premier usage que fit Waverley de sa nouvelle fortune, fut d'envoyer au fermier Jopson un fort beau gobelet d'argent de la part de son ami Williams, afin qu'il n'oubliât point la nuit du 18 décembre. En écrivant à ses amis du Cumberland, il les priait en outre de lui conserver soigneusement son costume highlandais, et surtout ses armes, précieuses en elles-mêmes, et auxquelles l'amitié des donateurs avait attaché encore une valeur plus considérable.

Le lendemain matin, Waverley quitta Londres et poursuivit sans accidents son voyage. A Huntingdon, il fit, ainsi que le colonel le lui avait annoncé, la connaissance du jeune Frank Stanley qui le charma par sa franche simplicité, et par son humeur joyeuse et aimable. Pour satisfaire l'extrême curiosité que ce nouvel ami témoignait au sujet de ses campagnes et des coutumes des Highlands, il dut siffler un air de pibrock, danser une *strathspey*, et chanter quelques couplets en langue gaëlique. Le lendemain matin, les deux jeunes gens se séparèrent au

relai suivant, car Stanley avait voulu reconduire son ami, et Waverley, continuant sa route, arriva sans accident, grâce à son passeport, jusqu'aux frontières d'Ecosse.

LX

DÉSOLATION.

Lorsqu'Edward arriva à Edimbourg, après avoir reçu sur sa route les tristes nouvelles de la bataille de Culloden, et de la fuite du chevalier, dont la tête était mise à prix, dont les dernières espérances étaient perdues, il commença à ressentir douloureusement les difficultés de sa position. Un grand nombre d'habitants de cette cité l'avaient vu et connu sous le nom de Waverley ; pouvait-il maintenant se servir du passeport délivré au jeune étudiant ? En conséquence, il ne se hasarda qu'à la tombée de la nuit à errer dans les rues ; mais ce fut en vain, une ou deux personnes le reconnurent, et de ce nombre se trouva mistriss Flockhart, l'ancienne hôtesse de Fergus. L'honnête personne l'assura, en versant des larmes sincères, qu'il ne serait point en danger à cause d'elle, qu'elle se laisserait écorcher plutôt que de le trahir, et lui dit que, s'il le désirait, il pouvait loger chez elle, car la chambre du colonel était vide, et il n'y avait dans la maison que deux nouvelles servantes, qui ne l'avaient point connu. Edward accepta avec plaisir, mais lorsqu'il entra dans le salon, il ne put retenir ses larmes, en apercevant le bonnet de Fergus, avec la cocarde blanche, encore suspendu à l'angle du miroir.

— Oh ! oui, soupira mistriss Flockhart en suivant la direction de son regard, oh ! oui, c'était un bon, et noble, et généreux gentilhomme ! Il me semble que je le vois encore debout devant cette glace, et que je l'entends crier à Callum-Beg de lui apporter son bonnet. Savez-vous, monsieur, quel est le jour où il devra souffrir, le pauvre gentilhomme ?

— Souffrir ?... bonté du ciel !... Il vit encore ?... Où donc est-il ?

— Eh ! mon bon Dieu, ne le saviez-vous pas ?... C'est Dugald Mahony, celui qui portait une hache, vous le connaissez bien, qui nous l'a dit. Il mendiait dans les rues, le pauvre homme, avec une grande estafilade et le bras en écharpe. Il nous a raconté que le colonel avait été pris avec l'enseigne Maccombich, dans je ne sais plus quel petit endroit

sur la frontière d'Angleterre; que les hommes du clan ne s'en étaient pas aperçus d'abord, et qu'ils avaient failli, ensuite, en devenir fous de douleur. Il disait aussi que Votre Honneur avait été tué dans cette rencontre, avec le méchant petit démon de Callum-Beg... Ils disent maintenant que le colonel va être jugé, et sera exécuté avec ceux qui ont été pris à Carlisle.

— Et sa sœur?

— Celle qu'ils appellent lady Flora?... Oui, elle est allé le rejoindre à Carlisle, et elle demeure de ce côté-là chez une grande dame catholique, pour être plus près de lui.

— Et l'autre jeune demoiselle, miss Bradwardine? demanda Waverley.

— Ah! oui, la fille du laird... Dieu sait où elle est à présent. Les pauvres dames et demoiselles, elles souffrent maintenant rudement à cause de leurs roses blanches et de leurs cocardes blanches. Je ne sais pas trop où est le baron, non plus. On dit qu'il s'est furieusement battu près d'Inverness; dans tous les cas, son affaire est bonne, car voici la seconde fois qu'il a pris les armes contre le gouvernement.

Edward ne put pas obtenir de plus amples renseignements de la sensible veuve, mais c'en fut assez pour le déterminer à se mettre immédiatement en route pour Tully-Veolan. Il partit donc dès le lendemain, et ayant laissé ses chevaux de poste à Perth, il résolut d'achever à pied le reste de son voyage. Mais tout, sur son passage, lui causait des impressions sombres et douloureuses. Partout les traces de la dévastation et de la guerre se multipliaient sous ses pas. Les cottages tombaient en ruines, les plantations étaient détruites, les nobles demeures abandonnées, et les habitants, parmi tous ces débris, se glissaient d'un air timide, ayant le chagrin, la crainte et la misère, dans le cœur et sur le front.

En approchant de Tully-Veolan, avec des sentiments bien différents de ceux qu'il avait ressentis lors de la première visite, il aperçut de loin quelques tentes éclairées dressées sur les confins du marais. Il comprit donc, avec une anxiété fort vive, que des soldats royaux étaient campés en cet endroit, et, pour éviter d'être découvert et arrêté dans un endroit où l'on connaissait si bien son visage, il fit un grand détour, et suivit un étroit sentier qui se terminait sous les grands arbres de l'avenue. Mais là aussi, là surtout, régnaient le silence et la désolation; quelques-uns des plus beaux châtaigniers avaient été

coupés au pied, et jonchaient maintenant le gazon ; la grille était toute grande ouverte et à demi arrachée de ses gonds, les créneaux de l'arcade étaient détruits, les deux grands ours de pierre moisissaient dans l'herbe. Les bâtiments à l'intérieur de la cour étaient à demi ruinés et portaient les traces d'un commencement d'incendie ; la fontaine était tarie, et des fragments de meubles gisaient sur le pavé. Au-dessous du petit balcon qui faisait reconnaître l'appartement de Rose, se voyaient, épars et confondus, les vases de fleurs, les caisses d'arbustes que les féroces soldats, amis du désordre et du pillage, en avaient précipités. Dans cet amas de décombres se trouvaient même mêlés quelques livres de la jeune fille. Waverley reconnut un des siens, un volume de l'Arioste, qu'il aperçut avec un battement de cœur, et qu'il ramassa comme un trésor, bien qu'il fût grandement endommagé par le vent et la pluie.

Tandis que Waverley, en présence de cette scène de désordre et de deuil, se livrait aux anxiétés les plus vives et aux réflexions les plus douloureuses, il entendit soudain sortir, d'entre les ruines, une voix bien connue, chantant le premier couplet de cette douloureuse complainte :

Ils sont venus, portant haches et boucliers,
Assaillir mon castel, tuer mon chevalier.
Mes serviteurs ont fui, dans cette dure épreuve,
Et moi, je reste ici, seule, et sanglante, et veuve.

— Davie! Davie Gellatley!... est-ce toi? s'écria Edward presque joyeux.

Le pauvre fou, qui sortait en ce moment des ruines de la serre, située à l'extrémité de la terrasse, fut saisi de frayeur à la vue d'un étranger, et battit précipitamment en retraite dans le monceau de décombres. Edward, au désespoir en le voyant s'éloigner, eut recours à un moyen dont il connaissait, par expérience, l'innocente magie. Il commença à siffler doucement un air qu'il chantait jadis, et pour lequel Davie manifestait une prédilection toute particulière. Le charme de la mélodie ne manqua pas son effet. Sortant d'entre les ruines, Davie revint sur ses pas, et arriva enfin jusqu'à l'endroit où Waverley se tenait debout, en donnant des signes de frayeur et murmurant : « C'est son fantôme ! » Hélas! le pauvre fou lui-même n'était plus que le fantôme de ce qu'il avait été. Il était couvert de haillons ; ses yeux s'étaient creusés, ses

joues étaient pâlies, et il avait perdu son air d'égarement naïf et d'insouciante gaîté. Lorsqu'il se fut approché de Waverley, il attacha en silence son regard triste sur son visage, puis murmura d'une voix lente et sombre : « Tous morts, et partis... tous morts... et partis.

— Ils sont morts?... Qui donc? répéta Waverley, oubliant en ce moment la faiblesse d'esprit de Davie.

— Le baron... et le bailli... et Saunders Saunderson... et lady Rose, qui chantait si doux... Tous morts et partis... morts et partis... Mais, si vous avez du courage, suivez-moi ; je vous montrerai où les morts doivent être.

Edward, qui avait été saisi d'un tressaillement d'horreur à ces lugubres paroles, se hâta de suivre Davie, dans l'espoir d'obtenir une explication. Davie alors franchit le mur du jardin, traversa le ruisseau qui coulait au fond de la vallée, puis s'engagea dans un fourré épais situé au-delà de la vieille tour de Tully-Veolan, et au fond duquel brillait une faible lumière. Les deux hommes parvinrent enfin, dans l'obscurité, à la porte d'une hutte grossière, et aussitôt quelques chiens commencèrent à aboyer : « Qui amènes-tu ici, misérable idiot? s'écria en même temps une voix de femme fort en colère, et, au même moment, l'interlocutrice de Davie s'approcha de la porte, probablement pour mettre le verrou. Waverley la prévint, il souleva le loquet; en face de lui se tenait une vieille femme qui s'écria avec rage : « Qui donc ose venir chez les gens à cette heure de la nuit? » Auprès d'elle jappaient deux grands levriers très-efflanqués et très-maigres qui parurent reconnaître le jeune homme, et s'élancèrent joyeusement vers lui. Enfin, de l'autre côté, à demi caché derrière la porte et évidemment honteux de la position humiliante dans laquelle il se trouvait surpris, tenant un pistolet armé dans sa main, et en tirant un autre de sa ceinture, se voyait une grande figure de vieillard, maigre et pâle, vêtu d'un vieil uniforme terni et porteur d'une barbe de trois semaines. C'était le baron de Bradwardine. Inutile d'ajouter qu'il s'élança au-devant de Waverley et lui fit l'accueil le plus chaleureux.

LXI

RÉCITS DU PASSÉ ET PROJETS POUS L'AVENIR.

L'histoire du baron peut être racontée d'une manière assez brève, en la dépouillant de tous les lieux communs et adages latins, anglais et écossais, dont il surchargeait ses récits d'ordinaire, grâce à sa malencontreuse érudition. Après avoir combattu à Falkirk et à Culloden, il était rentré dans ses domaines, se croyant en sûreté sous la protection de ses paysans. Mais, à cette époque, un arrêt de la cour civile l'avait condamné provisoirement à la perte de tous ses biens, qui auraient été confisqués au profit de la couronne si l'unique mâle, Malcolm Bradwardine d'Inchgrabitt, n'ayant point pris part à la révolte, ne se fût présenté pour les réclamer. En vertu de ses droits légitimes, il était entré aussitôt en possession du domaine, mais cette réclamation seule avait suffi pour lui attirer le mépris et la haine des paysans. Un coup de feu avait été tiré à la brune sur le nouveau propriétaire. Saisi de frayeur, il s'était enfui à Stirling, avait mis le domaine en vente, et avait dénoncé le baron de Bradwardine aux autorités locales, comme un chef d'assassin et de coupe-jarrets. Des soldats avaient été alors envoyés pour occuper la maison et surveiller les campagnes : « Et, ajouta le baron en terminant, lorsque vous êtes entré, mon ami, je croyais que ces chiens maudits avaient enfin traqué le vieux daim dans sa tanière, et je me proposais de mourir en leur tenant tête... Mais maintenant, Jeannette, pouvez-vous nous donner à souper?

— Oh! certainement, monsieur; je vais faire rôtir la poule d'eau que John Heutherblutter a apportée ce matin, et pendant ce temps-là, Davie fera cuire les œufs de la poule noire sous la cendre. Mon Davie n'a pas son pareil pour faire cuire les œufs. Car, continuait Jeannette en jetant un regard d'affection sur le pauvre insensé qui, étendu tout de son long, le nez presque dans le feu, frappait ses talons et retournait les œufs dans les cendres, nous voudrions faire plus encore, nous ne pourrons jamais faire assez pour Son Honneur, qui a envoyé mon pauvre Jamie à l'école et au collége, et l'a pris ensuite au château jusqu'à ce que le bon Dieu lui eût donné une meilleure place; qui m'a préservée moi-même du malheur d'être emprisonnée à Perth comme sorcière et a donné à boire et à manger à mon pauvre idiot chacun des jours de sa vie.

Waverley trouva enfin moyen d'interrompre les chaleureuses effusions de Jeannette, en demandant des nouvelles de miss Bradwardine.

— Elle est en sûreté, Dieu merci, répondit le baron. Elle habite en ce moment chez le laird de Duchran, qui est proche parent de mon chapelain, M. Rubrick, et même allié à ma famille. Il est de principes whigs cependant, mais il n'oublie point ce qu'il doit à notre ancienne amitié : c'est un homme honnête et juste. Le bailli fait tout ce qu'il peut pour conserver à la pauvre Rose quelques débris de ma fortune... Pour moi, je pense que je ne reverrai plus mon enfant, car il me faudra laisser mes vieux os dans quelque contrée étrangère.

Les deux amis commencèrent alors à parler de leur projets d'avenir. Le plan du baron était fort simple; il s'enfuirait, s'il le pouvait, en France, où il parviendrait, à l'aide de ses anciens amis, à obtenir quelque emploi dans l'armée. Il invita Waverley à le suivre, et celui-ci lui promit de le faire, dans le cas où le colonel Talbot ne pourrait obtenir son pardon qu'il sollicitait auprès du gouvernement. Le baron donna ensuite quelques larmes au souvenir de leurs amis malheureux, et spécialement au triste sort de Flora et de son frère. Puis l'heure étant avancée, le baron regagna sa couche habituelle ; Jeannette, l'espèce de chenil qu'elle occupait derrière la hutte ; Davie se mit à ronfler, étendu devant l'âtre, et Waverley, pour dormir, s'arrangea dans un vieux fauteuil de velours fané qui jadis meublait le salon d'honneur de Tully-Veolan. Les deux grands levriers, Ban et Buscar, veillaient, pendant ce temps à la sûreté de tous les habitants de la cabane.

Aux premiers rayons de l'aurore, la vieille Jeannette, sortant de sa niche, se hâta de réveiller le baron qui, sans cette précaution, aurait pu dormir fort tard : « Il faut, dit alors le vieil officier, que je retourne à ma caverne; voulez-vous m'accompagner jusqu'au vallon?

Edward y consentit, et les deux hommes partirent ensemble en s'engageant au plus épais du bois.

— Vous pouvez passer un ou deux jours ici sans être découvert, assura le baron à son ami; il ne se trouve pas un traître parmi les habitants du village. Les pauvres gens, qui savent bien dans quel endroit je me cache, laissent exprès sur mon chemin, de temps à autre, quelques bagatelles qu'ils pensent m'être de quelque utilité, et ils empêchent leurs enfants de venir chercher des nids dans ce bois, de peur que, par hasard, quelque marmot imprévoyant ne vienne à trahir le secret de la

cachette du vieux gentilhomme. Ah ! puissent-ils avoir un maître aussi indulgent que je l'ai été, mais plus calme et plus sage !... Mais, maintenant, adieu, mon ami, car me voici arrivé à ma grotte de Pathmos.

En parlant ainsi, le vieil officier se mit en devoir d'escalader le roc qui se dressait devant lui, à quelque distance de la tour en ruines, s'accrochant des mains aux buissons, et plaçant ses pieds avec précaution dans les cavités et dans les fissures. Lorsqu'il fut arrivé à mi-hauteur environ de cette muraille de rocher, il écarta les buissons et mit alors à découvert l'étroite bouche d'une caverne ressemblant à la bouche d'un four, et dans laquelle il fit entrer d'abord sa tête et ses épaules, puis le centre de son long corps, et enfin ses jambes et ses pieds, comme aurait pu le faire un long serpent rentrant graduellement dans sa retraite. Waverley eut la curiosité de faire après lui l'escalade du roc, pour examiner l'effet qu'il produisait étant tout entier blotti dans sa cachette. Le baron ainsi accroupi dans cette cavité étroite, trop basse pour lui permettre de se tenir debout, à peine assez large pour le contenir, rappelait exactement le problème curieux qui consiste à montrer un dévidoir, par on ne sait quels moyens, placé dans une bouteille. La seule distraction, dans cette position fatigante, consistait dans la lecture de son favori Tite-Live, et de quelques proverbes latins et passages de l'Ecriture, qu'il avait gravés sur le parois du roc, avec la pointe de son couteau. Cependant, comme la caverne était bien rembourrée de paille et de bruyères sèches, le baron déclarait que, sauf les jours de bise, elle formait encore un lieu de retraite très-supportable pour un vieux soldat.

En quittant le baron, Edward s'empressa d'aller retrouver la vieille Jeannette. Il l'avait tout d'abord reconnue pour être la même femme qui l'avait soigné pendant sa maladie, lorsqu'on venait de l'arracher aux mains de Gilfillan. La cabane aussi, quoique maintenant réparée en partie et un peu mieux meublée, était précisément celle où il avait été retenu malade et captif, et il reconnut un peu plus loin, sur le marais de Tully-Veolan, l'énorme tronc d'arbre desséché autour duquel les Hihglandais s'étaient donné rendez-vous dans cette nuit mémorable.

Il s'empressa d'abord de demander à Jeannette quelle était la jeune personne qui était venue le visiter pendant sa maladie.

— Ah ! c'est une jeune lady qui n'a pas sa pareille dans le monde ;

dit Jeannette après avoir réfléchi quelques instants ; c'est miss Rose Bradwardine.

— Ah !... c'est à elle alors que je dois ma délivrance, s'écria Waverley, enchanté de voir se confirmer une supposition que certaines circonstances l'avaient déjà porté à concevoir.

— En vérité, c'était elle, M. Waverley, mais elle aurait été bien fâchée et bien honteuse si vous l'aviez appris alors ; aussi m'avait-elle bien recommandé de parler gaëlique, tout le temps que vous seriez dans la hutte, afin de vous faire croire que vous étiez dans les Highlands.

Quelques questions de plus amenèrent la découverte du mystère tout entier, et nous pouvons assurer à nos lecteurs que jamais musique ne sembla plus douce à l'oreille de Waverley, que ne le fut la voix nasillarde et monotone de la vieille Jeannette, l'entretenant de tous ces secrets détails, pendant près de deux heures.

Après le départ du baron de Bradwardine pour l'armée du prétendant, Donald Bean-Lean avait été chargé, par Fergus, de chasser la petite troupe de soldats qui s'était établie sur ses terres, et inquiétait sa fille. Précisément au moment où il venait d'exécuter cet ordre, Rose apprit, par le bruit public qui accroît considérablement la teneur de chaque nouvelle, que Waverley avait tué le forgeron de Cairmoreckau, qu'il avait été jeté en prison par le major Melville, et qu'il devait être exécuté dans trois jours. Dans l'excès de son désespoir, elle s'adressa à Donald Bean-Lean pour qu'il délivrât le prisonnier, et, pour le décider, lui donna tous les joyaux que lui avait laissés sa mère, exigeant en retour, du bandit, qu'il jurât, sur son poignard, serment sacré pour les populations montagnardes, de ne jamais nommer, à qui que ce fût, la personne qui s'intéressait ainsi au sort du prisonnier.

Mais en ce moment, une nouvelle troupe de soldats, beaucoup plus forte en nombre, vint réoccuper les terres du baron de Bradwardine et y établit un petit camp. Donald n'osant, par suite de cette circonstance, amener son prisonnier à la maison seigneuriale, le déposa dans la hutte de Jeannette où, selon toutes apparences, il ne pourrait être découvert. La maladie de Waverley, qui survint alors, fut cause qu'on le laissa pendant quelque temps dans cet asile, où un vieillard, ayant la connaissance des simples de la montagne, alla le soigner, sur les instances de Rose.

Mais bientôt la publicité donnée à l'évasion de Waverley, et la valeur de la récompense offerte à ceux qui le feraient découvrir, causèrent de nouvelles terreurs à la pauvre jeune fille. Elle en vint à craindre, non sans quelque raison, que Donald, qui ne respectait ni la conscience ni l'honneur, ne fût tenté de trahir son prisonnier et de le livrer lui-même. Dans cette douloureuse perplexité, Rose prit la résolution hardie d'écrire au prince en lui représentant le danger où se trouvait Waverley, et en le priant de le secourir. Charles-Edouard reçut le message de la jeune fille, au moment même où son armée descendait dans les Basses-Terres, et il envoya sur le champ un ordre exprès concernant le jeune homme, à Donald Bean-Lean, qui n'osa pas désobéir. Quant au gouverneur de Doune, il lui fut recommandé d'expédier le jeune Anglais à Edimbourg en qualité de prisonnier, car le chevalier pensait que, sans cette précaution, il aurait pu s'enfuir en Angleterre, et il désirait communiquer avec lui personnellement.

On peut se rappeler que Charles-Edouard, tout en conférant avec le chef de Glennaquoich, ne lui expliqua point de quelle manière il avait été informé de la captivité de Waverley. Pour rien au monde, il n'aurait voulu trahir le secret de la jeune fille, car, quoique Rose n'eût invoqué, dans sa lettre, que les motifs de pure humanité et le désir de procurer un bon serviteur de plus à la cause royale, le chevalier n'en avait pas moins attribué cet extrême intérêt à une cause plus tendre et plus intime. Cette conjecture, assez bien fondée, conduisit, du reste, le prince à des déductions complétement fausses, car lorsqu'il observa l'émotion de Waverley, au bal de Halyrood, en appprochant de Rose et de Flora, il crut que cette émotion était causée par la présence de miss Bradwardine. Il pensa, en outre, que la résolution du baron, à l'égard de ses domaines, contrariait les projets des deux jeunes gens, et ce fut pour rendre service à Waverley qu'il décida le baron à léguer ses propriétés à sa fille. Vint alors la demande de Fergus, qui fut d'abord évasivement repoussée; mais, pendant la marche de l'armée sur Derby, le jeune chef avait reçu pour réponse, que, certainement il ne pourrait donner suite à ses projets relatifs à l'union de Waverley et de Flora, puisque le jeune Anglais, vraisemblablement, était engagé à miss Bradwardine. Tel avait été le motif de la violente querelle qui avait alors éclaté entre les deux jeunes gens.

Jeannette avait achevé son récit ; Waverley, heureux et ému, se dit clairement qu'il devait la vie à Rose Bradwardine, qu'il sacrifierait désormais cette vie pour elle avec plaisir, mais qu'il serait infiniment

plus agréable de la lui consacrer, afin de lui prouver à la fois, sa reconnaissance et sa tendresse. Afin de mettre ses plans à exécution le plus tot possible, Waverley se dirigea aussitôt vers le petit Veolan, habitation du bailli Macwhuble.

Edward trouva l'honnête personnage assis devant son bureau, entouré de papiers, de quittances et de registres, vêtu d'un ancien tartan qu'il avait eu la précaution de faire teindre en noir, afin de ne point être pris pour un rebelle, et expédiant son déjeûner, composé d'une épaisse bouillie de farine d'avoine, et d'une bouteille d'ale à deux penny. Sachant bien qu'il pouvait se confier à cet homme, de la fidélité duquel il s'assurerait par une ample récompense, il lui fit part de sa position présente et de ses projets pour l'avenir. Le rusé agent écouta avec terreur lorsqu'il fut averti que Waverley était encore porté sur les listes de proscription ; fut quelque peu rassuré en apprenant qu'il était porteur d'un passeport ; se frotta joyeusement les mains en entendant citer le chiffre actuel de sa fortune, ouvrit de grands yeux au chiffre plus énorme encore de ses *espérances*, mais tomba dans un véritable délire d'extase et de contentement, en apprenant que notre héros avait l'intention formelle de partager tant de richesses avec miss Bradwardine. En un instant, il bondit sur son tabouret comme la Pythonisse sur son trépied, lança sa meilleure perruque par la fenêtre, parce que le champignon qui la portait se trouva sous sa main ; jeta son bonnet au plafond, le rattrapa dans sa chute, siffla l'air de Tullochgorum, dansa une fling highlandaise avec autant de grâce que d'agilité, et finit par se jeter dans un fauteuil en s'écriant : « Miss Rose, lady Waverley... et dix mille livre par an... Que Dieu garde ma pauvre cervelle ! »

Waverley s'efforça de calmer les transports du bailli en lui parlant affaires. D'autre part, le brave homme, au comble de la joie, voulait faire honneur à son hôte étranger, et deux heures plus tard, la basse-cour et la cave du bailli ayant été mises à contribution, un excellent petit dîner écossais était placé fumant sur la table, lorsque Jock Scriever, le messager d'Edimbourg, entra et remit au bailli une large enveloppe portant le cachet du colonel Talbot, et adressée à M. Frank Stanley. Edward l'ouvrit en tremblant ; il y trouva des papiers officiels, pliés, signés et scellés dans toutes les règles : le premier, qui fut ouvert par le bailli, était conçu en ces termes : « Protection accordée par son Altesse Royale à la personne de Cosmo Cosmyne Bradwardine, esquire, communément nommé baron de Bradwardine, poursuivi jus-

qu'ici pour avoir pris part à la dernière rébellion. » Le second contenait la même déclaration en faveur d'Edward Waverley, esquire. A ces documents précieux était jointe une lettre du colonel Talbot qui annonçait à son jeune ami son arrivée en Ecosse, au quartier-général du duc de Cumberland, duquel il avait aisément obtenu les deux sauf-conduits qu'il adressait aux deux rebelles. L'excellent homme engageait Edward à accompagner le baron de Bradwardine chez le laird de Duchran, chez lequel, à ce qu'il avait appris, se trouvait en ce moment une certaine jeune demoiselle; puis à partir ensuite pour Londres, où il devrait faire des démarches auprès des tribunaux pour obtenir un entier pardon.

Edward, transporté de joie, voulait aller trouver immédiatement le baron dans sa retraite, pour lui communiquer les bonnes nouvelles qu'il avait reçues, mais le prudent bailli lui fit observer que si le très-aimé seigneur venait à se montrer soudain en plein jour, dans les rues de Tully-Veolan, les villageois seraient saisis d'un tel délire de joie et d'étonnement, qu'ils pouvaient faire une émeute. Edward suivit donc son conseil et attendit que la nuit fût tombée, pour aller chercher le vieux gentilhomme, qu'il ramènerait aussitôt chez le bailli, où un lit confortable et un souper succulent étaient préparés à son intention. Aussitôt que la vallée fut enveloppée d'ombres, Waverley s'approcha donc du rocher du pauvre ermite, et fit entendre un sifflement prolongé, au bruit duquel il aperçut bientôt le vétéran se penchant au dehors pour pousser une reconnaissance, comme un vieux blaireau avançant la tête hors de son trou.

— Vous êtes venu un peu trop tôt, mon ami, dit-il, en descendant. Je me demande si les habits rouges ont battu la retraite, et, s'ils ne l'ont pas fait encore, nous ne sommes pas en sûreté du tout.

— Les bonnes nouvelles ne viennent jamais trop tôt, repartit Waverley en souriant. Et aussitôt il communiqua au vieillard le message de délivrance. Le baron leva un instant les mains vers le ciel avec une expression de dévotion silencieuse, puis il s'écria : Que Dieu soit loué! Je pourrai donc revoir mon enfant!

— Pour ne plus la quitter, j'espère, ajouta Waverley.

— Oui, avec l'aide de Dieu, à moins que je ne doive chercher ailleurs les moyens de la faire vivre, car nos affaires sont, mon pauvre ami, dans un assez triste état.

— Mais, interrompit modestement Waverley, s'il existait une situa-

tion dans la vie qui pût mettre miss Bradwardine au-dessus des difficultés et des embarras de fortune et la replacer au rang pour lequel elle était née, refuseriez-vous de l'accepter, cher baron, parce que votre consentement pourrait faire, de l'un de vos amis, l'homme le plus heureux du monde? A ces mots, le baron se retourna vivement, et attacha sur Edward un regard très-sérieux. Oui, continua Edward, je ne croirai ma sentence de bannissement révoquée, que lorsque vous m'aurez permis de vous accompagner chez le laird de Duchran, et de...

Le vieillard faisait visiblement tous ses efforts pour répondre avec dignité à ce que, dans d'autres temps, il aurait appelé la proposition d'un traité d'alliance entre les maisons de Bradwardine et de Waverley. Mais tous ces efforts furent vains, le baron s'effaça en présence du père; un léger tressaillement passa sur les traits du vétéran d'abord rendu muet par une surprise joyeuse, et il finit par jeter ses bras autour du cou de Waverley, en pleurant et en s'écriant: Mon fils! mon fils!... C'est toi que j'aurais choisi, si j'avais eu à choisir entre toute la terre.

Il y eut alors un silence d'émotion et de bonheur, puis Edward murmura timidement:

— Mais, miss Bradwardine?

— Elle n'a jamais eu d'autres volontés que celles de son père. Et d'ailleurs, n'êtes-vous pas un aimable jeune homme, de principes honnêtes et de haute naissance?... Mais, j'espère, mon jeune ami, que vous n'avez pas agi trop précipitamment en une matière aussi importante. Vous êtes-vous assuré de l'approbation de tous vos amis et alliés et en particulier de celui de votre oncle qui est pour vous *in locum parentis*? C'est de cela qu'il sagit d'abord.

Edward, pour assurer le digne baron, lui montra alors un passage de la lettre du colonel Talbot, qui lui annonçait avoir fait part à son oncle de ses projets de mariage et en avoir reçu la plus complète approbation. Le digne baron n'eut alors plus rien à objecter, rien à redouter, et ce fut au milieu des épanchements de la joie la plus vive que les deux amis arrivèrent au petit Veolan. Le souper fumait sur la table, et les hôtes affamés lui firent honneur. Dans la cuisine même on fit fête, Jeannette et Davie obtinrent la meilleure place au coin du feu, et les deux grands levriers, Ban et Buscar, gorgés de nourriture, ronflaient étendus devant le foyer.

Le lendemain matin, le baron conduisit Waverley chez le laird de

Duchran, et se chargea d'apprendre à sa fille le motif essentiel du retour de son jeune ami. A partir de ce moment, Waverley fut considéré comme un fiancé en titre par toute la famille, et en conséquence, traité comme tel. Il dut invariablement s'asseoir à côté de miss Bradwardine à table, être le partenaire de miss Bradwardine au jeu. Lorsqu'il entrait dans l'appartement, toujours quelqu'une des jeunes demoiselles se levait pour aller chercher son dé ou ses ciseaux à l'autre bout de la chambre, afin qu'il pût occuper le siége laissé vide auprès de Rose. La vieille lady Duchran se permettait de temps à autre une innocente remarque ; le vieux laird, une innocente plaisanterie ; le baron lui-même, dans son naif orgueil de père, s'oubliait quelquefois, mais alors Rose n'avait à éprouver d'autre embarras que celui des conjectures, car son très-vénéré père plaisantait toujours en latin. Alice Bean, la jolie fille de la caverne, que Rose avait prise à son service à la suite de ce qu'elle appelait l'accident de son père, souriait et se réjouissait comme si elle eût été la plus heureuse de tous.

Edward jouit donc ainsi, aux côtés de Rose, de six beaux et longs jours de bonheur ; après quoi il partit pour Waverley-Honour et pour Londres, afin d'y prendre toutes les mesures nécessaires à l'obtention de son amnistie, et aux préparatifs de son mariage. A Edimbourg, il rencontra le colonel Talbot qui se montra animé, comme toujours, à son égard, de la plus sincère affection et de la plus aimable bienveillance, mais qui, contre son attente, se refusa absolument à tenter aucune démarche en faveur de Fergus.

« La justice la plus rigoureuse, déclara le colonel, exigeait le châtiment de ceux qui avaient plongé une nation tout entière dans la terreur et dans le deuil. Ce chef rebelle s'était présenté au combat, en connaissant parfaitement la nature et les dangers de son entreprise. Sa générosité, sa bravoure et toutes ses autres qualités, ne le rendaient que plus dangereux ; son intelligence et son génie le rendaient d'autant moins excusable ; son enthousiasme pour une cause injuste, le désignait naturellement pour en être le martyr. Ce malheureux avait jeté les dés pour la vie ou la mort, pour gagner une couronne de comte ou un cercueil, et la justice due à la nation ne permettait pas maintenant de le dérober au châtiment, parce que le sort avait prononcé contre lui. »

LXII

LA SENTENCE.

Edward, aussitôt qu'il avait appris que le procès de Fergus allait commencer devant le tribunal de Carlisle, avait envoyé dans cette ville une forte somme pour subvenir aux frais que nécessiterait sa défense. Lui-même, aussitôt qu'il fut libre, se hâta de se rendre dans cette ville, non point, hélas! dans l'espoir de sauver Fergus, mais bien pour le revoir encore et pour lui dire adieu. Lorsqu'il se présenta dans la salle d'audience, son air agité et son extrême précipitation firent penser à la foule qu'il était parent de l'un des prisonniers, et l'on se rangea pour lui faire place. Le tribunal tenait, ce jour-là, sa troisième séance, et le fatal verdict, le verdict de culpabilité venait d'être prononcé. Deux accusés étaient placés à la barre. Personne n'aurait pu s'y méprendre, c'était bien là la taille droite, majestueuse, les nobles traits de Fergus Mac-Ivor, quoique ses vêtements fussent ternis, usés, et son visage eût pris la teinte livide et jaunâtre que donnent l'air malsain et le séjour obscur des cachots. Evan Maccombich était assis à son côté. Edward sentit son cœur battre et ses yeux s'obscurcir en les regardant, mais il fut rappelé à lui-même par la voix du greffier de la cour, qui prononçait ces paroles solennelles : « Fergus Mac-Ivor de Glennaquoich, autrement nommé Vich Jan Vohr, et Evan Mac-Ivor, autrement appelé Evan Dhu Maccombich, vous êtes tous deux convaincus de haute trahison. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense, avant que la cour vous condamne à mourir en vertu de la loi? »

Fergus, voyant le président du tribunal poser sur sa tête le fatal bonnet du jugement, plaça sa toque sur la sienne, fixa sur les juges un regard ferme et clair, et répliqua par ces paroles : « Je ne puis pas laisser croire à cette nombreuse audience que je n'ai rien à répondre à un pareil appel. Mais vous ne consentiriez pas à entendre ce que j'aurais à vous dire, car ma défense serait votre condamnation. Continuez donc à faire votre besogne, puisque Dieu vous l'a permis. Hier et avant hier, vous avez répandu comme de l'eau un sang pur et honorable. Prenez donc aussi le mien ; si celui de tous mes ancêtres avait coulé dans mes veines, je l'aurais versé également pour la cause de mon roi. »

Il se rassit alors, et refusa désormais de se lever.

Evan Maccombich, qui attachait sur lui des regards pleins d'anxiété et de trouble, se leva en ce moment, comme s'il voulait parler, mais la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer dans une langue qui n'était point la sienne, le rendit honteux d'abord, et il garda le silence. Il y eut alors un murmure de compassion parmi les spectateurs, qui s'imaginaient que ce pauvre garçon allait représenter l'influence toute puissante de son supérieur, comme le seul motif qui l'eût engagé au crime. Le juge commanda de faire silence, et enjoignit à Evan de procéder.

— Je voulais seulement dire à mylord, et à la très-excellente cour, dit alors Evan de sa voix la plus insinuante, que si Votre Honneur voulait donner la liberté à Vich Jan Vorh, et lui permettre de s'en aller en France, à condition qu'il ne troublerait plus le gouvernement du roi Georges, six des meilleurs hommes de son clan consentiraient, de grand cœur, à souffrir à sa place. Si vous vouliez me laisser aller à Glennaquoich, je vous les amènerais moi-même, pour être décapités ou pendus, et vous pourriez commencer par moi tout le premier.

En dépit de la triste solennité de la circonstance, quelques rires étouffés se firent entendre dans l'auditoire, à cette singulière proposition. Evan, alors, quand le murmure se fut apaisé, jeta sur la foule un regard pénétrant et sombre. « Si les gentilshommes saxons se sont mis à rire, reprit-il, parce qu'un pauvre homme tel que moi pense que la vie de six hommes de ma classe peut suffire pour racheter celle de Vich Jan Vohr, il est bien probable qu'ils aient tout à fait raison. Mais s'ils ont ri en supposant que je ne tiendrais pas ma parole et que je ne reviendrais pas pour le sauver, je puis leur déclarer qu'ils ne connaissent ni le cœur d'un Highlandais, ni l'honneur d'un gentilhomme. »

A ces paroles d'Evan, personne n'eut plus envie de rire, et un profond silence les suivit. Le juge alors prononça, contre les deux prisonniers, la sentence de mort pour cause de haute trahison, avec tous les horribles détails dont, à cette époque, elle était accompagnée. L'exécution était fixée au jour suivant. « Pour vous, Fergus Mac-Ivor, continua le juge, je ne puis vous donner aucune espérance de merci. Vous devez vous préparer, pour demain, à vos dernières souffrances d'ici-bas, et au jugement solennel qui devra les suivre. »

— Je ne désire nulle autre grâce, mylord, répondit Fergus, de la même voix claire et ferme.

Les yeux d'Evan Maccombich, qui étaient constamment attachés sur

son chef, se mouillèrent alors d'une larme. Pour vous, pauvre ignorant, continua le juge, qui n'avez fait que mettre en pratique les idées de dévouement servile répandues dans tous vos clans, j'éprouve une si vive compassion que, si vous consentez à adresser un recours en grâce, je vous promets de vous l'obtenir...

— Ne me parlez pas de grâce, interrompit vivement Maccombich. Puisque vous allez verser le sang de Vich Jan Vohr, la seule grâce que je voudrais accepter de vous, serait que l'on voulût bien me délier les mains et me donner ma claymore, et que j'eusse le temps d'aller vous trouver où vous êtes.

— Emmenez les prisonniers, dit alors le juge, et que le sang de celui-ci retombe sur sa tête.

Désolé, accablé d'une pénible stupéfaction, Edward, entraîné par la foule sans trop savoir ce qu'il faisait, se trouva alors dans la rue. Son premier soin fut de se rendre au château, où son malheureux ami était renfermé, mais il ne put y être admis. Le schériff, lui déclara un des officiers, avait donné des ordres sévères, pour que le prisonnier ne pût voir que sa sœur et son confesseur. En cet endroit, du reste, on donna à Edward l'adresse de miss Mac-Ivor qui habitait dans une respectable famille catholique, auprès de Carlisle, et plus tard, l'homme de loi qui avait présenté la défense de Fergus, lui promit de le faire entrer le lendemain matin, avant l'heure où l'on ôterait les fers du prisonnier, à l'instant de son exécution.

— Est-ce un rêve? se disait Waverley dans une tristesse profonde, est-ce de Fergus Mac-Ivor qu'on parle ainsi? Fergus, le généreux, le chevaleresque, le brave? le chef suprême d'une tribu ardemment dévouée? Est-ce vraiment lui que j'ai vu conduire la chasse et diriger l'attaque; lui, le brave, l'actif, le jeune, le noble, l'amour des dames et le héros des poètes? Est-ce lui qui est maintenant enchaîné comme un malfaiteur, qui va être traîné sur une claie jusqu'au lieu du supplice, qui va mourir d'une mort lente et cruelle, après avoir été mutilé par la main du dernier des misérables? Ah! il était fatal et redoutable, en vérité, le spectre qui avait prédit une destinée aussi horrible au vaillant chef de Glennaquoich.

Edward d'une voix tremblante et à demi étouffée par les pleurs, pria l'homme de loi d'annoncer à Fergus la visite qu'il se proposait de lui faire. Puis il retourna à l'auberge, d'où il écrivit à miss Mac-Ivor un billet à peine intelligible, sollicitant la faveur de pouvoir l'entretenir

le soir même. Bientôt après, le messager lui apporta une lettre sur l'adresse de laquelle il reconnut aussitôt la belle écriture italienne de Flora, dont la main paraissait trembler à peine sous cet immense fardeau de ruines et de douleurs... Miss Mac-Ivor, était-il dit, ne peut refuser de voir le plus cher ami de son bien-aimé frère, même en ce moment de profonde et incomparable douleur.

Lorsqu'Edward eut pénétré dans le séjour actuel de miss Mac-Ivor, il fut conduit à un appartement vaste et sombre, tendu de hautes tapisseries. Flora était assise auprès d'une étroite fenêtre grillée, et occupée à un ouvrage de couture qui paraissait être un vêtement de flanelle blanche. A quelque pas d'elle, était assise une femme assez âgée, paraissant étrangère, et appartenant à un ordre religieux. Elle lisait un livre de piété, et lorsque Waverley parut, elle le déposa sur la table et quitta la chambre. Flora se leva pour le recevoir, et lui tendit la main, mais elle n'eut pas tout d'abord la force de prononcer une seule parole. La fraîche beauté de son teint avait complétement disparu ; elle était considérablement maigrie ; son visage et ses mains, transparents et uniformes de teinte comme l'albâtre le plus blanc, formait un contraste marqué avec sa robe noire et ses cheveux d'ébène. Cependant, en dépit de ces signes de douleur, on ne surprenait en elle aucune trace de désordre ou de négligence ; ses cheveux mêmes, quoique sans aucun ornement, étaient arrangés avec toute l'attention qu'elle y mettait d'ordinaire. Les premiers mots qu'elle prononça furent ceux-ci : L'avez-vous vu !

— Hélas ! non, répondit Waverley : on m'a refusé l'entrée de sa prison.

— Cette nouvelle rigueur s'accorde avec tout le reste, mais il nous faut encore la subir.

— Pensez-vous obtenir l'autorisation d'entrer?

— Oui... pour... pour... demain, répliqua Edward, prononçant le dernier mot d'une voix à peine intelligible.

— Oui... alors ou jamais, dit Flora, jusqu'au jour du moins où nous serons tous réunis. Mais j'espère que vous le verrez encore une fois tandis que la terre le porte. Il vous a toujours sincèrement aimé, quoique... Mais il est inutile maintenant de parler du passé.

— Inutile, hélas ! fit-il avec un soupir.

— Ah ! reprit-elle, il est inutile aussi de parler de l'avenir, car bien des fois j'ai essayé d'envisager la possibilité de cette horrible catas-

trophe, de m'y préparer en quelque sorte. Mais mon âme n'a jamais conçu, mon cœur n'a jamais anticipé l'inimaginable angoisse de cette heure.

— Pauvre chère Flora, que votre force d'âme...

— Ah ! oui, c'est précisément cela, reprit-elle avec un accent amer presque sauvage. Vous ne savez pas, M. Waverley, il y a parfois un démon dans mon cœur, qui murmure (seulement ce serait folie à moi de l'écouter), qui dit que la force d'âme dont se glorifiait Flora, a tué son frère.

— Grand Dieu ! comment pouvez-vous admettre d'aussi épouvantables idées.

— Oui, je sais que cette idée est épouvantable et folle ; mais elle me hante sans cesse ; elle fait pénétrer ses horreurs dans mon esprit ; elle me dit que mon frère, ardent il est vrai, mais volage, aurait dispersé toute son énergie en l'appliquant à une multitude d'objets. C'est moi qui lui ai appris à la concentrer, à risquer tout pour cette terrible et douloureuse chance. Oh ! si je pouvais rappeler, retenir toutes les paroles que je lui ai dites ! Oh ! si je pouvais me souvenir de lui avoir dit, au moins une fois : Celui qui frappe de l'épée périra par l'épée ! de lui avoir dit : « Reste à la maison ; réserve ta vie, tes vassaux et toi-même, pour quelque entreprise possible à l'homme. » Mais, M. Waverley, c'est moi qui ai excité encore son tempérament de flamme, et la moitié au moins de son désastre et de sa ruine doit être attribuée à sa sœur.

Edward fit tous ses efforts pour combattre l'horrible idée que la malheureuse Flora venait d'évoquer. Il rappela à Flora les principes qui l'avaient guidée dans sa conduite, qui avaient inspiré son frère et dans lesquels tous deux avaient été élevés.

— Ne pensez pas que je les aie oubliés, s'écria-t-elle en relevant vivement la tête. Je ne déplore point l'entreprise de mon frère en la jugeant condamnable, mais je la regrette aujourd'hui parce que je sais qu'elle était inutile.

— Mais, reprit Waverley, elle ne paraissait point alors si désespérée et si hasardeuse. D'ailleurs, Fergus l'aurait embrassée, que vous l'eussiez approuvée ou non ; vos conseils n'ont servi qu'à donner de l'unité et de la consistance à sa conduite ; à ennoblir mais non à précipiter sa résolution. » Mais Flora avait cessé d'écouter Edward, et, de nouveau, paraissait concentrer toute son attention sur son ouvrage.

— Vous rappelez-vous, dit-elle, en relevant la tête avec un sourire funèbre, le jour où vous m'avez trouvée faisant la cocarde blanche de Fergus, sa cocarde de noce?... aujourd'hui je couds son linceul... Nos amis, continua-t-elle avec une émotion contenue, ensevelliront en terre sacrée, dans leur chapelle, les reliques sanglantes du dernier Vich Jan Vohr. Mais elles ne reposeront pas toutes ensemble; non... sa tête... Je n'aurai pas la dernière, la misérable consolation de baiser une dernière fois les lèvres froides de mon cher, cher Fergus.

La malheureuse Flora, après quelques sanglots étouffés, pâlit en disant ces mots, et s'évanouit dans son fauteuil. La religieuse, qui se tenait dans l'antichambre, entra alors et pria Edward de sortir pour quelques instants, mais de ne point quitter la maison.

Lorsqu'il fut rappelé, au bout d'une demi-heure, il vit que, par un grand effort, miss Mac-Ivor avait presque entièrement retrouvé tout son calme. Ce fut alors qu'il lui fit part des instances de Rose, qui la priait de la considérer comme une sœur d'adoption, et de lui permettre de prendre part à ses projets d'avenir.

— J'ai reçu, lui dit-elle, une lettre de ma chère Rose, qui m'exprime les mêmes sentiments. N'était le chagrin qui m'accable, je lui aurais écrit déjà pour lui dire que, dans mon profond désespoir, je ressens une lueur de joie en partageant ses brillantes espérances, et en apprenant que son excellent père a échappé à la ruine générale. Donnez ceci à ma chère Rose, de ma part; c'est le seul bijou de valeur que possède la pauvre Flora, et ce fut le don d'une princesse. » Elle mit alors entre les mains de Waverley un écrin contenant la chaîne de diamants qui lui servait ordinairement à orner ses cheveux. « Toute parure, continua-t-elle, m'est désormais inutile. L'obligeante bonté de mes amis de France m'a déjà assuré un asile dans le couvent des Bénédictines Écossaises à Paris. Demain... si je puis survivre à la journée de demain... je partirai avec cette respectable sœur. Et maintenant, M. Waverley, adieu! Puissiez-vous être aussi heureux avec Rose que vos nobles qualités le méritent! Pensez quelquefois aux amis que vous avez perdus... Ne cherchez plus à me revoir; ce serait une preuve d'intérêt inutile, et douloureuse. »

En parlant ainsi, elle lui tendit la main. Edward, en s'inclinant pour la presser, versa un torrent de larmes; puis il sortit en chancelant, et se dirigea vers Carlisle. A l'auberge, il trouva une lettre de

l'homme de loi, lui annonçant que le lendemain, dès l'ouverture des portes, il serait introduit dans la prison de Fergus, et y resterait jusqu'au moment de l'arrivée du shériff.

LXIII

ADIEU.

Waverley, après une nuit sans sommeil, attendait, en se promenant sur l'esplanade, l'ouverture des portes du château de Carlisle, lorsque le pont-levis fut levé enfin. Il montra aussitôt sa passe au sergent de garde, et fut immédiatement admis.

Fergus était enfermé au centre d'une vieille tour ronde remontant à une haute antiquité et entouré d'ouvrages avancés du temps de Henri VIII, ou des années suivantes. Au grincement des barres de fer et des verrous tirés pour laisser pénétrer Edward, répondit le bruit des chaînes de l'infortuné chef de Glennaquoich qui, chargé de fers pesants, se traînait péniblement sur les dalles de sa prison, pour venir se jeter dans les bras de son ami.

— Mon cher Edward, s'écria-t-il d'une voix ferme et presque joyeuse, c'est vraiment bien à vous d'être venu me visiter. J'ai appris votre bonne fortune, et je vous en félicite. Comment se portent Rose et notre vieil ami le baron?... Et comptez-vous donner la préséance aux trois hermines passant, ou à l'ours et à la botte à l'écuyère!

— Oh! Fergus, comment pouvez-vous parler de choses semblables, en un pareil moment?

— Assurément, nous étions entrés à Carlisle sous de plus heureux auspices, lorsque, le 16 novembre dernier, nous arborions le drapeau blanc sur les vieux murs. Mais je ne suis pas un enfant, pour me mettre à pleurer parce que la chance a tourné contre moi. Je savais ce que je risquais, j'ai joué hardiment, et je paierai bravement l'enjeu. Seulement, comme nous n'avons que peu de temps à nous, répondez vite aux questions qui m'intéressent le plus.

— Le prince a-t-il échappé à la poursuite de ses limiers anglais?

— Oui, il est en sûreté.

— Dieu en soit loué. Racontez-moi les particularités de sa fuite.

Waverley conta à son ami les détails de cette remarquable histoire, autant qu'on les connaissait alors. Puis Fergus lui adressa plusieurs

autres questions concernant quelques anciens amis, et surtout son propre clan qui, ayant déposé les armes aussitôt après la perte de son chef, avait, en conséquence, moins souffert que les autres. Fergus en témoigna la plus vive satisfaction.

— Vous êtes riche, Waverley, dit-il, et vous êtes généreux. Lorsque vous entendrez dire que ces pauvres Mac Ivor sont tourmentés ou frustrés dans leurs possessions par quelque intendant rapace ou par le gouvernement, rappelez-vous que vous avez porté leurs tartans et que vous êtes le fils adoptif de leur race. Voulez-vous faire cette promesse au dernier Vich Jan Vohr?

Edward, comme on peut se l'imaginer, le promit avec joie, et tint si religieusement sa parole que, jusqu'à nos jours, sa mémoire est vénérée dans ces vallées, et qu'il est désigné sous le nom d'ami des fils d'Ivor.

— Plût à Dieu, continua le chef, que je puisse vous léguer mes droits à l'obéissance et à l'amour de cette noble race!... ou, tout au moins, comme je l'ai vainement essayé, décider le pauvre Evan à accepter la vie aux conditions qu'on lui propose, et à être pour vous, ce qu'il a été pour moi, le meilleur... le plus brave, le plus dévoué...

Et les larmes que son propre malheur ne pouvait lui arracher, coulant à la pensée du dévouement de son frère de lait, tombèrent amères et pressées.

— Mais, reprit-il en les essuyant, cela ne peut pas être. Vous ne pouvez pas être, pour eux, leur Vich Jan Vohr, puisque ces trois mots magiques sont la clé mystérieuse de leurs sentiments et de leurs sympathies, et le pauvre Evan, ainsi qu'il a accompagné son frère dans la vie, doit l'accompagner dans la mort.

— Et je puis bien dire, répliqua Maccombich en se relevant de dessus le plancher où, pour ne pas troubler la conversation des deux amis, il était resté si tranquille qu'au milieu de l'obscurité du cachot, Edward ne s'était pas aperçu de sa présence, et je puis bien dire que jamais Evan n'a désiré ou mérité une fin meilleure que celle qui lui permettra de mourir avec son chef.

— Maintenant, reprit Fergus, puisque nous sommes sur ce chapitre, que pensez-vous, mon ami, de la prédiction du Bodach Glas?... Je l'ai revu la nuit dernière. Il m'a apparu dans le large rayon de lune qui, par cette haute et étroite fenêtre, venait tomber sur mon lit. Pourquoi le craindrais-je, ai-je pensé alors, puisque demain, à cette heure, je serai depuis longtemps aussi immatériel que lui? « Mauvais esprit,

lui ai-je dit, es-tu venu ici pour clore tes pèlerinages sur la terre, et pour contempler avec joie la chute du dernier descendant de ton ennemi! » Le spectre a paru me faire un signe en souriant, tandis qu'il disparaissait à ma vue. Qu'en pensez-vous, mon ami?... J'ai adressé la même question à mon confesseur, qui est un homme plein de sens et de vraie piété; il m'a dit que l'Eglise admettait de semblables apparitions comme possibles, mais m'a engagé à ne point trop y appliquer mon esprit, car le plus souvent elles ne sont produites que par un jeu de l'imagination. Qu'en pensez-vous, mon ami?

— A peu près ce que pense votre confesseur, » répliqua Waverley, qui ne voulait point engager de controverse en un pareil moment. Un léger coup frappé à la porte annonça, en ce moment l'arrivée du prêtre, et Edward se retira, tandis que ce digne homme administrait aux deux prisonniers, les derniers sacrements. Au bout d'environ une heure, il put rentrer dans le cachot, où parut bientôt un détachement de soldats accompagnant l'homme qui était chargé d'ôter les fers aux prisonniers.

— Vous voyez, dit Fergus, le cas qu'ils font de notre force et de notre courage, à nous autres montagnards. Ils nous ont tenus ici enchaînés comme des bêtes féroces, jusqu'à ce que nos jambes soient à demi paralysées, et maintenant qu'ils nous délivrent, ils envoient ici six soldats avec des fusils chargés pour nous empêcher de prendre d'assaut la forteresse. »

Un instant après, les tambours de la garnison battirent la prise d'armes : « C'est le dernier appel auquel j'obéirai, dit Fergus. Mais, maintenant, cher Waverley, avant de nous séparer, parlons de Flora, le sujet qui éveille la plus vive tendresse de mon âme.

— Fergus, dit Waverley, nous ne nous séparerons pas ici.

— Oh! si, si... vous ne viendrez pas plus loin. Non pas que je craigne pour moi-même ce qui va suivre, continua-t-il avec fierté. La nature a ses tortures aussi bien que l'art, et combien doit s'estimer heureux l'homme qui échappe aux longues douleurs d'une maladie mortelle, dans l'espace d'une courte demi-heure!.. Et la chose, avec quelque raffinement qu'on la prolonge, ne peut pas durer plus longtemps. Mais ce qu'un homme mourant peut souffrir avec courage pourrait tuer son ami, s'il devait le contempler. Et cette absurde idée d'exposer la tête sanglante!... Ils n'auront pas l'esprit d'orner la mienne d'une couronne de papier; il y aurait en ceci un peu de vé-

rité et d'adroite ironie, Edward. S'ils pouvaient du moins la placer sur la porte d'Ecosse afin que, même après mort, je pusse contempler encore les collines bleues de ma patrie, que j'aime de tant d'amour, le baron ajouterait ceci:

Moritur et moriens dulces reminiscitur Argos. »

Mais un bruit confus de roues et de fers de chevaux se fit entendre en ce moment, dans la cour de la prison : « Puisque je vous ai dit que vous ne devez pas me suivre, et comme ces sons m'avertissent que les moments vont finir, dites-moi vite dans quel état vous avez trouvé la pauvre Flora? »

Waverley, d'une voix entrecoupée par l'émotion, rendit compte à Fergus de son entrevue avec sa sœur.

—Pauvre Flora! dit le chef, elle aurait supporté sa propre sentence de mort plus aisément que la mienne. Vous connaîtrez bientôt, mon ami, les douceurs de l'affection conjugale ; puissiez-vous, Rose et vous, en jouir bien longtemps! mais vous ne connaîtrez jamais la douceur et la pureté de sentiments qui unissent deux orphelins, tels que Flora et moi, qui sont restés seuls dans le monde, et qui ont été tout l'un pour l'autre, depuis les jours de leur enfance. Mais l'idée du devoir et la force de son dévouement loyal, retremperont l'esprit de Flora, après que la première douleur de la séparation sera un peu calmée. Elle pensera alors à Fergus, comme elle pense aux héros de sa race, des exploits desquels elle aime à se souvenir.

— Ne vous verra-t-elle donc pas? demanda Waverley. Elle s'y attendait pourtant.

— Je le lui avais laissé croire, mais il vaut mieux lui éviter l'angoisse de ce terrible moment. Je ne pourrais pas me séparer d'elle sans verser des larmes, et je ne veux pas que ces hommes puissent croire qu'ils ont le pouvoir de m'en arracher. Cette lettre que mon confesseur lui remettra, lui apprendra que tout est fini. »

Un officier parut alors, en annonçant que le Haut Shériff et sa suite se présentaient devant la porte du château pour réclamer les corps de Fergus Mac-Ivor et d'Evan Maccombich.

— Me voici, répondit Fergus. » Alors s'appuyant sur le bras de Waverley, et suivi par son confesseur et par Evan Dhu, il descendit l'escalier sombre et se présenta dans la cour. Un escadron de dragons et un bataillon d'infanterie l'occupaient, formant le carré; au milieu d'eux, se trouvait la claie, espèce de traîneau, sur laquelle les prison-

niers devaient être placés pour se rendre au lieu de l'exécution, à un mille environ de Carlisle. Elle était peinte en noir, et traînée par un cheval blanc. A l'une des extrémités de ce véhicule était assis le bourreau, tenant une énorme hache à la main; à l'autre bout, était placé un siége pour deux personnes. A travers la large arcade qui s'ouvrait sur le pont-levis, apparaissaient à cheval le Haut Shériff et sa suite. « Tout ceci est fort bien arrangé pour la scène finale, dit Fergus en souriant dédaigneusement, et en jetant un regard tranquille sur cet appareil de terreur.

Evan Dhu, ayant examiné les dragons, s'écria aussitôt : « Ce sont justement les mêmes poltrons qui se sont si promptement enfuis à Gladsmuir, avant que nous ayons eu le temps d'en tuer une douzaine. Mais, en effet, ils paraissent très-braves aujourd'hui. » Le prêtre, alors, le pria de garder le silence.

La claie fut traînée jusqu'à l'entrée de la voûte. Fergus, alors, se détournant, serra Waverley dans ses bras, l'embrassa sur les deux joues, et grimpa lestement sur son siége. Evan Dhu se plaça à côté de lui. Le prêtre devait suivre, dans un carrosse fermé, le lugubre cortége. Au moment où Fergus fit, de la main, un signe d'adieu à Waverley, les rangs des soldats se fermèrent autour du traîneau, et la funèbre procession commença à se mouvoir. Elle s'arrêta un instant en dehors de la grande porte, où le gouverneur du château remit, en cérémonie, les deux prisonniers aux mains du Haut Shériff.

— Dieu sauve le roi Georges! « s'écria ce magistrat en récitant la formule accoutumée. » Fergus, à ces mots, se dressa tout debout sur la claie, et d'une voix haute et ferme, répliqua :

— Dieu sauve le roi James! » Ce furent les dernières paroles que Waverley l'entendit prononcer.

Le cortége continua à s'avançer, au son d'une marche funèbre, accompagnée des tintements lugubres d'un glas que faisaient entendre les cloches de la cathédrale voisine. Les derniers sons de la musique militaire s'éteignirent bientôt, à mesure que le cortége s'éloigna, et la triste plainte des cloches fut alors seule entendue.

Désormais, tout mouvement avait cessé, la grande cour était vide, mais Waverley s'y tenait encore debout et comme pétrifié, fixant ses regards, avec une expression d'angoisse déchirante, sur le sombre passage sous lequel avait disparu son ami.

A la fin, une servante du gouverneur, touchée de l'expression de

désespoir qui se peignait dans toute sa contenance, lui demanda s'il ne voulait pas entrer dans la maison de son maître et s'y asseoir. Elle fut obligée de répéter deux fois sa question pour se faire comprendre, mais, à la fin, ses instances le rappelèrent à lui-même. Alors, faisant un geste de refus, il abaissa son chapeau sur ses yeux, quitta le château, et s'élançant aussi vite qu'il le put, à travers les rues désertes, il regagna son auberge, se précipita dans son appartement, et en verrouilla la porte.

Au bout d'un intervalle d'une heure et demie environ, qui fut pour lui comme un siècle d'angoisses, le son des fifres et des tambours exécutant un air joyeux, et le murmure confus de la foule, qui remplissait les rues récemment désertes, lui apprirent que tout était fini, et que les soldats et la populace revenaient du lieu de l'horrible scène. Nous n'essaierons point de décrire les sensations qu'il éprouva alors.

Le soir même, le confesseur de Fergus lui fit une visite, d'après l'intime recommandation, lui dit-il, de son ami mort, pour l'assurer que le jeune chef des Mac Ivor était mort comme il avait vécu, et s'était souvenu de leur tendre amitié jusqu'au dernier moment. Il avait vu aussi Flora, qui était un peu plus calme depuis que tout était fini. Il se proposait de quitter Carlisle le lendemain même, en compagnie de miss Mac-Ivor et de la sœur Thérèse, et de s'embarquer pour la France au port de mer le plus voisin. Waverley contraignit ce digne homme à accepter, en souvenir de lui, une bague d'assez grande valeur, et une somme d'argent qui devait être employée à faire dire des messes pour le repos de l'âme de son ami.

Le lendemain matin, avant le jour, Edward quitta aussi Carlisle, se promettant bien de ne jamais plus pénétrer dans ses murs. Il osait à peine lever les yeux vers le sommet de la vieille porte gothique sous laquelle il devait passer, pour sortir de la ville : « *Ils* ne sont pas ici, dit alors Alick, qui avait deviné la cause de son trouble, les têtes sont sur la porte d'Ecosse, comme ils l'appellent ici. C'est un grand dommage pour Evan Dhu qui était un si bon et si brave garçon, quoi qu'il fut Highlandais, et pour le laird de Glennaquoich, un bien excellent homme aussi, quand il n'entrait pas dans une de ses colères. »

LXIV

DULCE DOMUM.

L'impression de désespoir et d'horreur avec laquelle Waverley avait quitté Carlisle, s'adoucit par degrés à mesure qu'il s'éloignait de cette ville fatale, et se changea enfin en une mélancolie profonde, mais plus calme et plus résignée. Ce ne fut, au reste, qu'en revoyant les sites aimés de son enfance, les tours vénérables, les grands chênes de Waverley-Honour, qu'il éprouva une véritable sensation de joie et de tranquillité. Enfin il se sentit presque consolé lorsqu'il se retrouva dans les bras de son oncle Everard et de sa tante Rachel, tout ce qui lui restait maintenant de son nom et de sa famille.

Naturellement, la joie du retour ne fut troublée par aucunes paroles de reproches. Le vieux baronnet et sa sœur, du reste, en apprenant, par le colonel Talbot, les exploits de leur neveu Edward, l'avaient immédiatement associé dans leur estime, aux sirs Wilibert, Hildebrand et Nigil, ces héros de leur race. Et puis on avait assez à faire, de hâter les préparatifs du mariage de Waverley. A cette occasion, la bonne tante Rachel, sachant gré à Rose Bradwardine de l'acte de dévouement qui l'avait portée à donner à Donald Bean-Lean les diamants de sa mère, s'efforça de compenser cette perte, en envoyant à la jeune fille un superbe écrin qu'une duchesse aurait pu lui envier.

Deux mois ne s'étaient pas encore écoulés que Waverley ayant quitté l'Angleterre pour la seconde fois, se présentait chez le laird de Duchran pour réclamer la main de son aimable fiancée. Ce fut chez cet honnête gentilhomme que le mariage eut lieu. Le révérend Rubrick, ancien chapelain du baron de Bradwardine, eut la satisfaction d'unir les deux époux. Frank Stanley, arrivé de Cambridge, fut garçon d'honneur. Le seul regret du baron de Bradwardine, à cette occasion, fut que la société réunie pour les noces, en y comprenant la nombreuse famille des Duchran, ne s'élevât pas à plus de trente personnes: « A mon mariage, fit-il observer avec un soupir, assistaient trois cents » gentilshommes tous à cheval, de plus tous leurs serviteurs, et une » centaine de lairds des Highlands qui n'étaient jamais montés à che» val de leur vie. »

Le colonel Talbot et sa femme avaient dû assister à la cérémonie, mais lady Emilie se trouvait dans un état de santé trop délicat pour

pouvoir entreprendre ce voyage. Waverley proposa alors à son beau-père d'aller rendre visite aux deux nobles époux dans une terre que le colonel Talbot venait d'acheter en Ecosse. Le baron y consentit volontiers, et les jeunes mariés se mirent en route dans un magnifique carrosse à six chevaux, suivis de la famille de Duchran et de plusieurs gentilshommes en grand équipage. Lorsqu'on vint à passer sur les terres de Veolan, le bailli Macwhuble se présenta, et vint réclamer la faveur d'une visite de son ancien maître. Celui-ci consentit volontiers à la lui accorder, le félicitant en même temps d'avoir conservé son ancienne position sous un nouveau maître, car il avait appris que les terres de Bradwardine avaient été vendues par Malcolm Inchgrabbit, leur indigne possesseur. Le bailli se troubla, balbutia, et se détournant promptement, entraîna le cortége à sa suite.

Mais quelle fut la surprise du vieux baron, en approchant de l'avenue, de voir que des arbres y avaient été replantés, le gazon rafraîchi, les grilles réparées, les deux grands ours de pierre replacés sur les piliers dans toute leur splendeur, les toits, les murs, les balcons de l'édifice, réparés, blanchis, et ne conservant plus aucunes traces de pillage et d'incendie. Et même, le vieillard ne se trompait pas... c'était bien Davie Gellatley qui, vêtu d'un pourpoint éclatant et tout battant neuf, accourait du bout de l'avenue, conduisant en liaisse les deux grands levriers Ban et Buscar.

Mais le digne baron n'était pas au bout de ses étonnements, des surprises plus grandes encore lui étaient réservées. Soudain parurent à la grille le colonel Talbot et lady Emilie, qui venaient faire au cortége nuptiale les honneurs de la maison. Inutile d'insister sur l'hospitalité cordiale et digne du noble gentilhomme, sur le tact exquis et les aimables prévenances dont sa charmante femme entoura tous ses hôtes. Lorsqu'on fut à table, le baron commença par exprimer sa reconnaissance au digne acquéreur de ses domaines, qui avait rétabli, avec tant de soin et de respect les emblêmes de ses propres aïeux. Puis, il lui exprima son étonnement en voyant qu'un vaillant officier, si profondément attaché au sol de la vieille Angleterre, se fût décidé à transplanter ses pénates dans une contrée lointaine, *procul à patriæ finibus*.

— Baron, répondit alors le colonel en souriant, je ne vois pas pourquoi un vieux soldat comme moi continuerait plus longtemps à entromper un autre. Sachez donc qu'en réalité, je n'ai pas acheté d'au-

tre terre qu'un domaine appelé Brerewood-Lodge, situé dans le Mershire, à quelques milles de Waverley-Honour. La somme que j'ai payée au propriétaire de ce domaine, lui a servi, en retour, à acquérir celui-ci.

— Mais alors, au nom du ciel, quel est donc l'acquéreur de cette propriété ?

— C'est au bailli à vous le dire ; il a arrangé l'affaire. »

Alors, Macwhuble dont les joues rougissaient de plaisir et la voix tremblait d'émotion, lut à haute voix l'acte de vente par lequel Malcolm Inchgrabbit déclarait céder les domaines de Bradwardine et de Tully-Veolan à Cosmo Cosmyne Bradwardine, esquire, la somme du prix d'achat étant avancée par Edward Waverley, esquire, demandant pour unique garantie que les rentes de ce domaine fussent assurées à Rose Cosmyne Bradwardine, *alias* Waverley et aux enfants à naître de son mariage.

Il serait difficile de décider si le digne baron ressentit plus de joie de cette généreuse restitution de son domaine de famille, ou de l'ingénieuse délicatesse dont son gendre avait fait preuve en le délivrant, autant que possible, de toute obligation, et en le laissant même maître de disposer, après lui, comme il l'entendrait de tout son patrimoine. Mais on n'eut pas le loisir en ce moment de se livrer à des épanchements intimes. De nouveaux hôtes arrivèrent, entre autres le révérend M. Morton et le major Melville, de Cairnwreckau, et plusieurs anciens amis de la famille. Edward les introduisit dans l'appartement du baron, où celui-ci remarqua alors un nouveau tableau dont la vue lui arracha des larmes. C'était l'œuvre d'un grand artiste de Londres, exécutée sur l'esquisse d'un jeune peintre écossais de talent ; il représentait Fergus et Waverley, dans leur costume de montagnards, sortant d'un défilé étroit serpentant parmi des rochers, où le clan des Mac-Ivor descendait dans un lointain vague. La ressemblance était frappante, l'expression admirable ; l'âme ardente, fière et impétueuse de l'infortuné jeune chef se lisait sur ses beaux traits énergiques, faisant ressortir davantage encore la physionomie douce, intelligente et rêveuse de son heureux ami. Au-dessous de ce splendide tableau, qui causa à tous les spectateurs une émotion profonde, se trouvaient suspendues les armes que Waverley avait portées pendant la guerre civile.

Le festin qui suivit, fut joyeux, brillant, splendide ; rien n'y man-

quait, pas même le grand ours de famille, la célèbre coupe de saint Duthac, qu'en raison même de sa forme toute particulière, le colonel Talbot avait reconnue chez un revendeur de Londres, qui avait été rachetée à l'intention du baron de Bradwardine, et qui lui était maintenant présentée par les mains d'Alexander ab Alexandro. Aussi, plus d'une larme de reconnaissance et d'amour vint mouiller les yeux du baron et se mêler au vin dont il remplit la coupe, en proposant son toast : A la prospérité constante des *deux maisons réunies de Waverley et de Bradwardine.*

TABLE.

I. Waverley-Honour. Coup d'œil rétrospectif. 5
II. Education. 9
III. Palais de nuages. 14
IV. Choix d'une profession. 15
V. Les adieux de Waverley. 19
VI. En garnison. 22
VII. Un manoir d'Écosse, il y a soixante ans. 24
VIII. Encore un manoir et ses environs. 27
IX. Le festin. 33
X. Repentir et réconciliation. 38
XI. Un jour plus paisible que le jour précédent. 43
XII. Une découverte. — Waverley prolonge son séjour à Tully-Veolan. 47
XIII. Une invasion et ses conséquences. 51
XIV. Apparition d'un allié inattendu. 56

XV. Le repaire d'un brigand des montagnes. 62
XVI. Waverley continue son voyage. 65
XVII. Le chef de clan et sa maison. 71
XVIII. Un festin dans les Highlands. 75
XIX. La sœur du chef. 79
XX. La poésie des montagnes. 82
XXI. Séjour de Waverley à Glennaquoich. 86
XXII et XXIII. Nouvelles d'Angleterre. 93
XXIV. Explications. 98
XXV. Projets et espérances. 102
XXVI. Une lettre de Tully-Veolan. 108
XXVII. Réception de Waverley dans les Basses-Terres. 113
XXVIII. Des inconvénients que peut occasioner la perte d'un fer de cheval. 118
XXIX. Un interrogatoire. 123
XXX. Un confident. 129
XXXI. L'horizon commence à s'éclaircir. 133
XXXII. Un volontaire, il y a soixante ans. 135
XXXIII. Un incident. 138
XXXIV. Nouvelle captivité. 141
XXXV. Une aventure nocturne. 145
XXXVI. Le voyage continue. 149
XXXVII. Un ancien ami et une nouvelle connaissance. 153
XXXVIII. Le mystère commence à s'éclaircir. 158
XXXIX. Le dîner d'un soldat. 162
XL. Le bal. 167
XLI. En marche. 171
XLII. Un incident suivi de réflexions amères. 174
XLIII. La veille du combat. 178
XLIV. La bataille. 182
XLV. Une question difficile à résoudre. 185
XLVI. Le prisonnier anglais. 189
XLVII. Chapitre peu important. 192
XLVIII. Intrigues de divers genres. 196
XLIX. Intrigues de cours et de salon. 200
L. La demande de Fergus. 204
LI. Jamais content. 207
LII. Les chagrins d'un honnête homme. 210

LIII. Efforts généreux. 212
LIV. La marche. 215
LV. La discorde au camp des Highlandais. 220
LVI. Une escarmouche. 225
LVII. Accidents divers. 230
LVIII. Voyage à Londres. 233
LIX. Que faut-il faire, 236
LX. Désolation. 241
LXI. Récits du passé et projets pour l'avenir. 245
LXII. La sentence. 254
LXIII. Adieu. 260
LXIV. Dulce Domum, 266

Limoges. — Imp, Marc Barbou et Cie.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 042025723